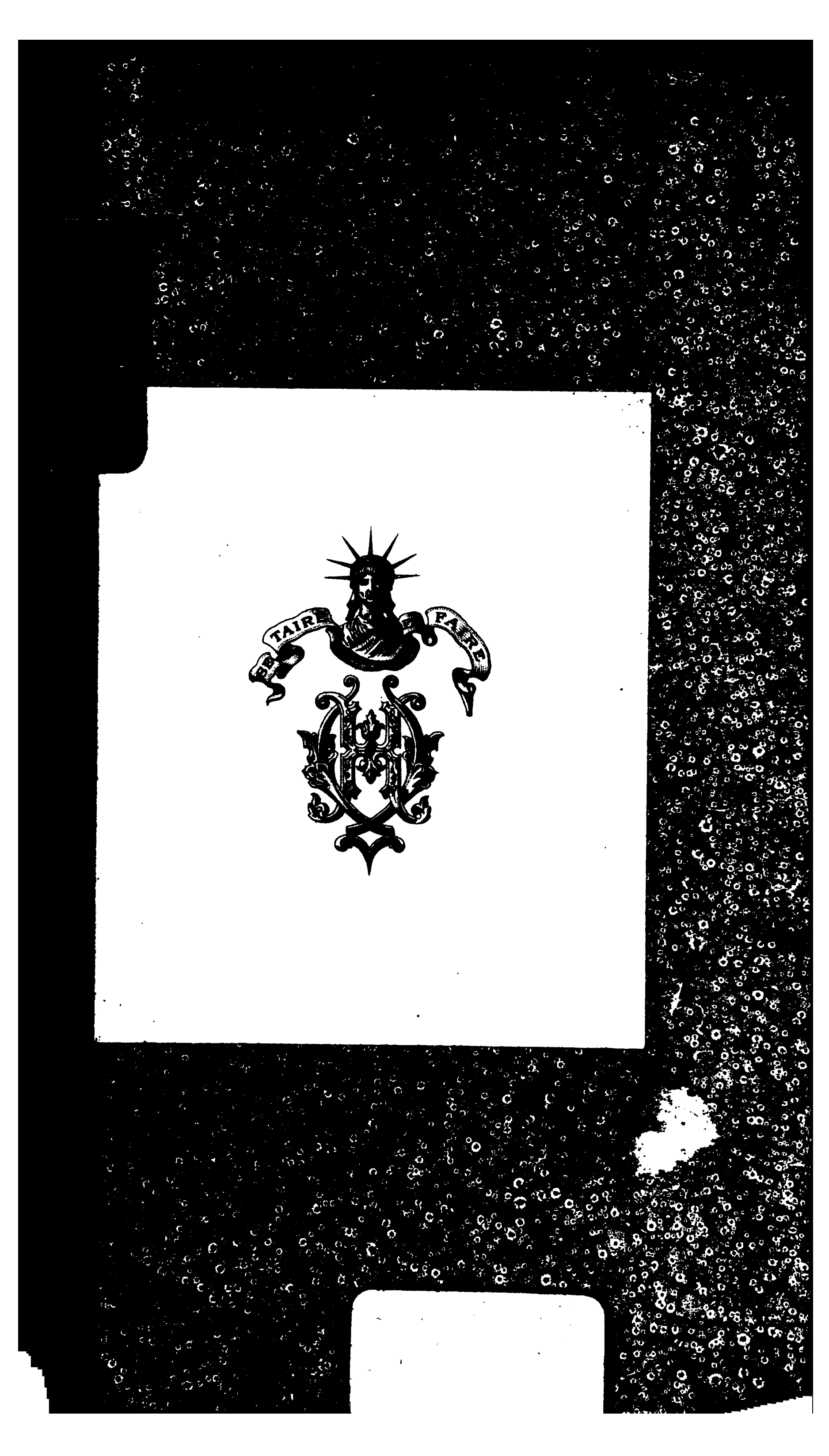
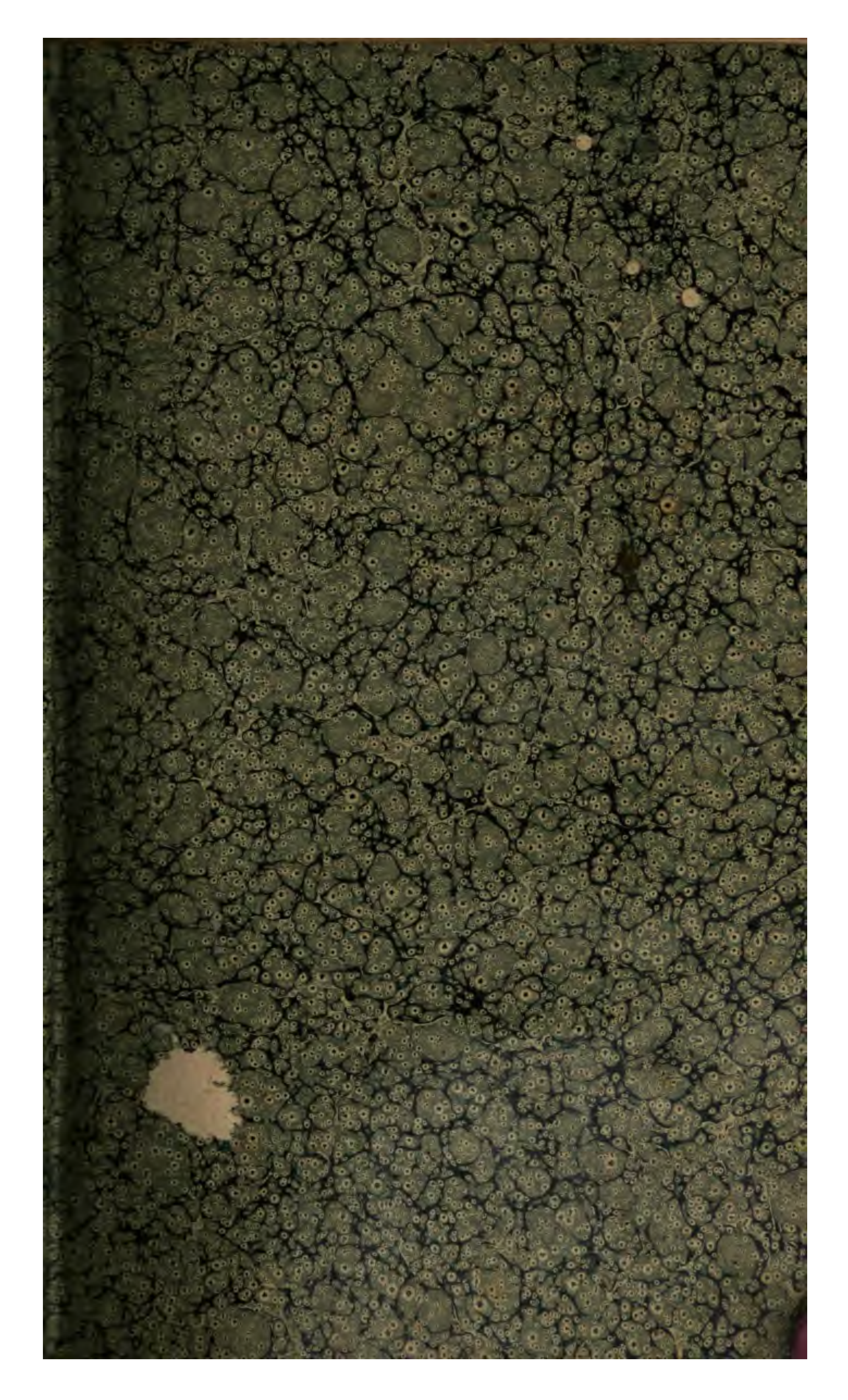
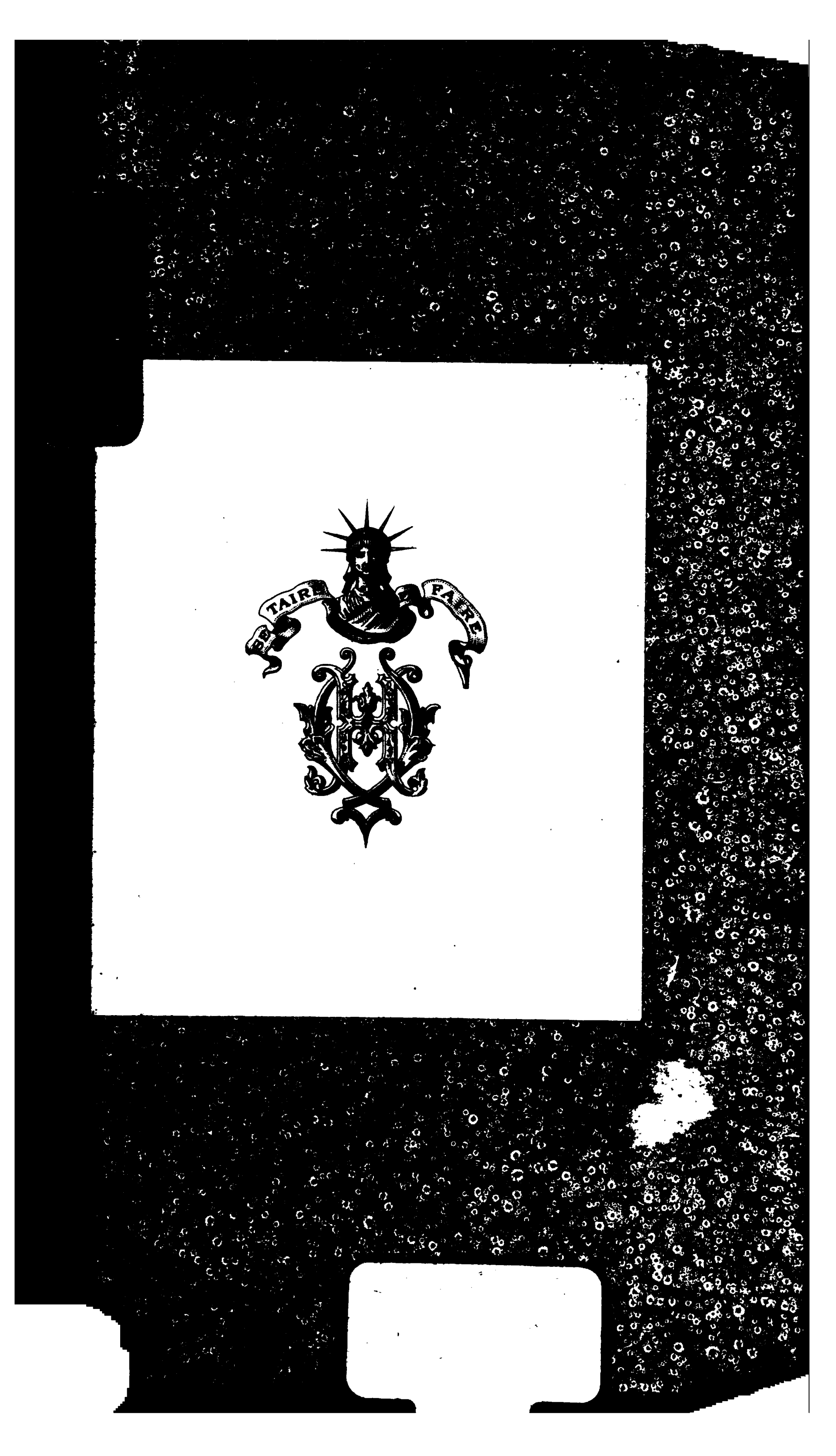

SE TAIRE
FAIRE




SE TAIRE
FAIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE

DE PORTUGAL.

VIII.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE PORTUGAL.

VIII.

IMPRIMERIE DE F. LOCQUIN,
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N° 16.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE PORTUGAL,

DEPUIS

L'ORIGINE DES LUSITANIENS

JUSQU'A LA RÉGENCE DE DOM MIGUEL,

Par M. le Mis de Fortia d'Urban,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES DE FRANCE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

et M. Mielle,

Officier de l'Université de France, ancien professeur à la Faculté de Leyde.

TOME VIII.



A PARIS,

CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET Cie, LIBRAIRES,

RUE ET HÔTEL SERPENTE, N° 16,

A BESANÇON,

MÊME MAISON DE COMMERCE, GRANDE-RUE, N° 86.

1829.

HISTOIRE

DE

PORTUGAL.

Continuation du règne de Philippe III, vingt-unième Roi de Portugal.

Après la mort de Philippe II, les Portugais avaient espéré de trouver quelque adoucissement dans leur infortune sous le règne de Philippe III, son fils; mais ils éprouvèrent qu'il est presque toujours dans la nature des gouvernemens de ne changer qu'en mal. La seule différence qu'on remarqua entre Philippe II et son fils, c'est que Philippe II, avare, cruel, mais fourbe et dissimulé, couvrait de prétextes honorables les malheurs dont il accablait ses nouveaux sujets, et que son fils, d'un naturel plus franc, laissait voir hautement que ses desseins ne tendaient qu'à réduire les Portugais, de manière qu'ils ne pussent jamais se soustraire à la domina-

tion castillane. Philippe pensait, d'après la politique de son père, qu'une fois les Portugais conquis et comprimés, il pourrait répandre le trouble et l'épouvante dans l'Allemagne, envahir la France, affaiblir l'Angleterre, et porter la terreur des armes espagnoles jusqu'au nord de l'Europe. Philippe ne doutait pas qu'indépendamment de ces avantages, il pourrait encore se rendre maître des Indes, envoyer partout des colonies, découvrir de nouvelles terres, s'en emparer, y établir un commerce immense, et soumettre tous les pays qu'il jugerait être à sa bienséance. Mais il était important d'abord de bien s'assurer des Portugais : nous avons vu l'écrit que lui avait laissé son père, et qui contenait le plan de ce qu'il fallait faire pour y parvenir. Philippe III le médita profondément, et il commença à le mettre à exécution en ordonnant une levée de troupes en Portugal, afin de les envoyer en Flandre. Elles partirent, et les Portugais ne purent, dès ce moment, qu'envoyer de faibles secours dans les Indes pour y conserver leurs conquêtes. Pour achever de les affaiblir, les Castillans firent avec les Hollandais, en 1609, une trève peu honorable, dans laquelle ils comprirent tous les sujets et alliés de l'Espagne, excepté les Portugais ; disant que cette trève ne pouvait s'étendre que sur les peuples renfermés dans la ligne qui séparait la navigation de Portugal d'avec celle d'Espagne. La guerre

continua entre les Portugais et les Hollandais avec une fureur extrême. Ces derniers remportèrent plusieurs avantages sur les premiers, parce que ceux-ci ne pouvaient renforcer leurs armées, les Castillans occupant leurs meilleurs soldats en Flandre, dans une guerre où le Portugal ne prenait aucun intérêt. Les Portugais ne pouvant donc conserver toutes leurs conquêtes, en abandonnèrent plusieurs, entre autres la Guinée, dont ils retiraient des richesses immenses, et où ils se fussent maintenus, pour peu que les Castillans eussent voulu les secourir; mais ce n'était pas là leur dessein ni le plan de leur politique.

La même cause qui produisit la perte de la Guinée produisit la décadence des affaires dans les Indes. On n'équipait jamais à tems les vaisseaux destinés pour ces longs voyages; et lorsqu'on les fesait partir, ils manquaient de vivres, de munitions et d'équipages suffisans. De là tant de naufrages, tant de villes perdues, faute d'être secourues à propos, tant de forteresses détruites, et tant de pays qui avaient coûté tant de sang aux Portugais, enlevés sans peine par les ennemis. Les Castillans triomphaient en secret. Ils voyaient avec un plaisir inconcevable la ruine prochaine du Portugal, infectés de cette maxime pernicieuse de Philippe second, qu'il était plus avantageux de posséder un royaume ruiné, dont on pouvait être maître ab-

solu, que d'en posséder un dont les forces et les richesses seraient excessives, mais nécessaires à ménager.

En conséquence de cette maxime, on détacha encore de la couronne de Portugal plusieurs beaux domaines, comme les Moluques, et quantité d'autres îles qu'on réunit à la couronne de Castille. D'ailleurs on distribua les revenus de l'État à une foule d'hommes vils, obscurs et sans mérite, ou du moins qui n'avaient que celui d'inventer chaque jour quelque nouvel expédient pour ruiner entièrement le royaume.

Mais le principal but que se proposait la Cour de Castille était l'oppression du duc de Bragance. Elle voyait avec un chagrin incroyable les richesses et le crédit qu'il avait dans le Portugal : tout lui causait de l'ombrage et de l'inquiétude de sa part. Sa naissance, ses richesses, les droits incontestables qu'il avait à la couronne, l'estime et l'amour des peuples, plus redoutables encore que ses biens immenses, que sa naissance et que la justice de sa cause; toutes ces raisons déterminèrent les Castillans à faire naître une occasion pour s'en défaire. On ne cessait d'en occuper le Roi; on le lui peignait hardi, ambitieux, téméraire, affectant la royauté, et méditant quelque grande révolution. Philippe consentit donc à sa perte. On résolut de l'enlever du Portugal, et le duc d'Uzéda, favori du

roi catholique, se chargea de cette basse commission. Il se rendit à Lisbonne. Là, sous prétexte de craindre quelque révolte, il fit armer une galère, et s'y retira. Le duc de Bragance alla lui rendre visite ; mais le duc d'Uzéda lui fit dire qu'il ne pouvait le voir qu'à une telle heure, où il espérait que le duc de Bragance serait moins accompagné. Il se trompa. Le duc revint avec sa suite ordinaire, et les Castillans n'osèrent rien entreprendre contre lui. Alors les gens du duc d'Uzéda cherchèrent querelle à ceux du duc de Bragance. Celui-ci sortit pour apaiser le tumulte; après quoi il se retira dans ses terres pour calmer les inquiétudes des Castillans, et se mettre à l'abri des piéges qu'ils pouvaient lui tendre.

La Cour de Castille n'observa plus aucune mesure avec les Portugais. Les honneurs, les récompenses, les charges, les dignités, furent prodigués aux Castillans, aux Navarrais, aux Aragonais, aux Italiens, et à toute sorte d'étrangers. Les seuls Portugais en étaient exclus, malgré les lois, les coutumes et les priviléges de la nation. Les remontrances, les plaintes ne furent point écoutées, on les rejeta avec mépris.

Philippe III, à l'exemple de son aïeul Philippe I et de son père Philippe II, ne fut pas plus sensible qu'eux aux justes réclamations des Portugais. Au commencement de son règne, se trouvant seul avec le comte-duc d'Olivarès, son favori, et son mi-

nistre, il lui dit : « Eh bien ! comte, que ferons-nous » de ces Portugais ? les accablerons-nous une fois » pour toutes ? » Le comte, qui méditait depuis long-tems de réduire toute l'Espagne sous la même forme de gouvernement, lui répondit : « Que votre » Majesté me laisse faire, je terminerai cette affaire » au gré de vos désirs. » Ce discours fut entendu par un Grand d'Espagne, de qui on ne se défiait point; il le répéta, et les Portugais en furent informés.

Les Portugais ne tardèrent pas à s'apercevoir des mauvaises intentions du Roi, et de son ministre, qui commencèrent par convoquer les États-généraux du royaume hors du Portugal; ce qui renversait tous les privilèges de la nation. La Cour de Castille voulait s'épargner par cet expédient les plaintes, que les Portugais n'eussent pas manqué de faire, s'ils se fussent assemblés en des lieux libres, et où ils eussent osé parler. Les sujets publient hardiment leurs sentimens sur le gouvernement, lorsqu'ils ne voient que de loin et en perspective le péril et les risques qu'il y a à les manifester; mais sont-ils à portée de leur souverain, ils gémissent et gardent le silence; ils plient, en déplorant tacitement leur sort, sous le joug qu'on veut leur imposer. Le Roi catholique ordonna donc aux Portugais d'envoyer des députés aux États de Castille, pour y voir abroger et abolir tous les priviléges que ses prédécesseurs avaient accordés à la nation : mais de nouvel-

les affaires le forcèrent de suspendre l'exécution de ce dessein. Cependant, en attendant, il disposa de toutes les charges de l'État au gré de ses désirs, sans avoir égard au serment qu'il avait fait à son avènement à la couronne, de ne jamais attenter aux coutumes et aux priviléges du royaume.

Cette conduite excita un murmure général. Ceux que le zèle de la patrie mettait au-dessus de toutes les craintes, publiaient hautement qu'on l'opprimait de trois manières : du côté de l'honneur, de l'intérêt, et de l'autorité. Par rapport à l'honneur, ils disaient que dans les États assemblés à Tomar, le Roi Philippe Iᵉʳ s'était engagé pour lui, pour son fils et pour ses successeurs, à établir un Conseil dans le royaume, où l'on n'admettrait que des Portugais, qui, de concert avec le vice-roi, administreraient le Portugal, régleraient toutes les affaires qui le concerneraient, et que toutes les sentences, arrêts et ordonnances qui émaneraient de ce Conseil, seraient expédiés en langue portugaise : mais qu'on avait violé cet article, en admettant dans ce Conseil les Castillans, et en écrivant, au mépris de la langue portugaise, tout ce qui s'y passait en langue castillane : preuve certaine du peu d'estime et de considération qu'on avait pour eux.

Du côté de l'intérêt, ajoutaient-ils, on nous accable sans pudeur d'impôts et de subsides. La veuve et l'orphelin gémissent dans une extrême misère;

le commerce est ruiné, les villes sont abandonnées, les campagnes désertes, l'artisan et le laboureur transportés hors de leur patrie, forcés d'abandonner leurs ateliers et leurs champs pour aller faire au loin la guerre; les finances et les subsides imposés au clergé pour soulager l'État, sont employés au profit de la Couronne de Castille; la Cour n'est occupée qu'à inventer de nouveaux moyens pour nous accabler : on écoute avec avidité tous ceux qui proposent quelque expédient pour achever de nous épuiser, et l'on pousse la rapacité jusqu'à prélever un maravédis sur chaque livre de viande et sur chaque chopine de vin; ce qui réduit le peuple à la plus affreuse misère.

Enfin, on se servait de tous les moyens pour arracher de l'argent des malheureux Portugais. Aujourd'hui on empruntait, demain on demandait, sous prétexte de secourir la compagnie des Indes; une autre fois on exigeait un don gratuit; enfin les ministres castillans ne rougissaient pas d'avoir recours aux exactions les plus viles et les plus indignes de leurs maîtres, pour assouvir leur cupidité. Lorsqu'on se plaignait, ils répondaient durement que les besoins d'un grand Roi ne se réglaient point selon la misère des peuples, et qu'il y avait bien de la modestie et de la modération à demander honnêtement ce qu'on pouvait exiger d'autorité.

On criait, on se plaignait, et le ministre sem-

blait s'endurcir aux cris et aux plaintes du peuple. Le Portugal entier fut indigné lorsqu'il apprit que le produit du dernier impôt, loin de servir aux besoins de l'État, comme on l'avait fait entendre, n'avait été employé qu'à orner la galerie de Buen-Rétiro, et à d'autres dépenses superflues, comme bals, carrousels et comédies dont le ministre avait amusé son maître. On n'était pas moins outré de ce qu'il avait été permis aux étrangers de faire le voyage des Indes, et d'entrer librement, sans payer aucun droit aux douanes, dans tous les ports de Portugal. On acheva de se révolter à la vue de l'édit que publia le Conseil de Castille en faveur des Flamands qui étaient sous la domination espagnole, par lequel on leur permettait d'aller et de s'établir dans toutes les terres et pays dépendans du royaume de Portugal, sans qu'il fût permis aux Portugais de s'y opposer, sous quelque prétexte que ce fût.

Sous le règne de Philippe II, pendant quelques années, on séquestrait tous les vaisseaux, tant portugais qu'étrangers, qui entraient dans les ports du royaume, et on ne levait le séquestre qu'au prix d'une somme considérable. On porta cette concussion si loin sous Philippe III, qu'aucun vaisseau n'osait plus aborder dans les ports de Portugal. Bientôt la douane devint misérable; les droits de la Couronne furent abolis, le commerce perdu, et les marchands et les artisans hors d'état de payer les

tributs qu'on exigeait d'eux. Les charges, sous les rois de la nation, étaient héréditaires ; sous les rois d'Espagne, on les mit toutes à l'encan : le plus offrant et dernier enchérisseur en devenait possesseur, au préjudice des légitimes héritiers. Quiconque manquait d'argent pour les acheter, manquait de mérite pour les obtenir; et comme ordinairement les hommes sages et vertueux sont les moins riches, on vit bientôt toutes ces charges remplies par une foule d'hommes nouveaux qui n'étaient connus que par la dépravation de leurs mœurs et l'insolence avec laquelle ils osaient insulter les honnêtes gens dont ils consommaient la ruine.

On s'empara également de tous les revenus : on ne paya plus les pensions, on laissa mourir de faim les pauvres dans les hôpitaux, on poussa les concussions à leur comble : tout retentissait de cris et de plaintes contre le prince. Un Roi doit observer avec la même sévérité les traités et les conventions faites avec ses sujets, qu'un particulier avec un autre particulier. La foi d'un souverain devient une loi naturelle à laquelle il ne peut manquer sans exposer ses sujets à trahir le serment de fidélité qu'ils lui ont prêté. Outre la justice et la religion qu'il y a à garder sa parole, il est de la bonne et de la saine politique de l'observer inviolablement. Un prince doit éviter avec un soin extrême de donner occasion à ses sujets de se plaindre de lui : on passe

bientôt de la plainte à la haine, et de la haine aux factions et aux révoltes, toujours tristes, toujours funestes aux États. A la vérité, les Rois ne sont pas toujours la cause immédiate du malheur des peuples. L'avidité insatiable de la plupart de ceux dans les mains desquels ils déposent leur autorité, est la source fatale de leur infortune. Ils accablent les peuples, ils s'enrichissent seuls, et ruinent l'État. Les Rois ne sauraient donc trop ouvrir les ieux sur la conduite de leurs ministres, ni trop modérer l'autorité qu'ils leur confient. Le ministre de Philippe III, abusant du pouvoir immense qu'il tenait de la faiblesse de son Roi, et de l'éloignement que ce prince avait pour les affaires, en fesait sentir tout le poids aux Portugais. On l'éprouva douloureusement lorsqu'il persuada à son maître qu'il devait s'emparer des revenus destinés au rachat des esclaves, à l'entretien des enfans trouvés et des biens des orphelins, au préjudice de leurs parens.

Rien ne pouvait assouvir l'avarice des Castillans. Les peuples avaient anciennement cédé le tiers de leurs biens pour bâtir de nouvelles fortifications, et réparer les forts et les murailles des places de guerre. Les Castillans les négligèrent entièrement. Ainsi, la plupart des villes furent bientôt démantelées et ouvertes de toutes parts. Les Portugais comprirent sans peine la cause de cette négligence : on voulait priver les peuples de toute espèce de défense.

Tant de calamités et d'horribles concussions réduisirent les Portugais au comble du désespoir. Cependant le mal augmentait de jour en jour, et de leur faiblesse croissait la puissance des Castillans. Ces derniers ne se lassaient point de les opprimer. Ils ordonnèrent enfin que tous les procès des Portugais ne fussent plus jugés que dans les tribunaux de Castille, sans que les tribunaux portugais pussent connaître des affaires des Castillans. L'impunité dont ces derniers étaient assurés les rendait et plus insolens et plus hardis à commettre toutes sortes de crimes. Ce fut dans ces circonstances que les Castillans inventèrent la congrégation de Saint-Diègue en faveur des Portugais qui auraient quelque parenté avec les Espagnols, leur promettant de les faire jouir de tous leurs priviléges. On espérait par-là diminuer la faction portugaise. En effet, les Portugais se firent inscrire en foule à cette congrégation, qui n'était qu'un piége pour leur dissimuler leurs misères.

Cependant les charges les plus éminentes de leur royaume, remplies par des Castillans, prouvaient assez qu'on ne se fiait pas trop à eux. Au reste, on donnait des appointemens énormes à ces magistrats étrangers, et on leur permettait de tout faire, de tout entreprendre, sans être obligés de rendre compte au Conseil du royaume, qui, par les priviléges que Philippe I[er] lui avait accordés, devait

conserver ses armes, sans être mêlées avec celles de Castille; mais comme le Roi voulait en tous points violer ces priviléges, il les fit peindre avec celles de Castille sur ses drapeaux. Il ordonna en même tems que les Portugais obéiraient, tant sur mer que sur terre, au général ou à l'amiral castillan, et qu'ils se prépareraient incessamment pour marcher à la défense des États d'Espagne attaqués de tous côtés, tandis qu'ils avaient eux-mêmes une guerre cruelle à soutenir. On maltraita également les collecteurs du Pape, qui tenaient dans le royaume la place du Nonce. Le Conseil royal de Castille se mêla des affaires qui leur survenaient avec les magistrats; il prononçait toujours contre le clergé, et si les magistrats n'exécutaient pas les sentences à la rigueur, on les dépouillait de leurs charges. Les collecteurs, de leur côté, les excommuniaient, et ces excommunications s'étendaient quelquefois sur les peuples qui en gémissaient. Enfin, on chassa tout-à-fait ces collecteurs, qui avaient pour eux et le droit et la raison.

Le comte-duc d'Olivarès était l'unique agent de tous ces malheurs. Le Roi catholique se reposait entièrement sur la vigilance et la capacité de ce fameux ministre. En effet, Olivarès avait une vaste capacité, une intelligence vive et promte, une facilité admirable à s'énoncer, une grande connaissance des affaires, une expérience consommée.

Souple, insinuant et flatteur, il entrait avec adresse dans le caractère de son prince; il l'entraînait, au gré de ses désirs, dans tous ses desseins et dans toutes ses vues. Jamais ministre n'avait gouverné aussi souverainement que lui. Fier, hautain, magnifique, tout pliait en sa présence. Il n'avait que de la haine pour ses supérieurs, que du mépris pour ses égaux. Tous ceux qui osaient le contredire étaient frappés bientôt d'une disgrâce subite, ou d'un promt exil : mais ceux qui s'attachaient à lui, qui applaudissaient à sa conduite, étaient honorés de toutes les charges, de toutes les dignités de l'État; il leur pardonnait tout, pourvu que cela ne le regardât point personnellement. Ennemi cruel et inexorable, les moindres fautes à son égard étaient sévèrement punies : celui qui lui manquait était perdu sans ressource.

Il haïssait naturellement les Portugais; mais ce qui acheva de les lui rendre odieux, ce fut la noble fierté des Grands de ce royaume, qui, accoutumés à une généreuse liberté avec leurs Rois légitimes, ne pouvaient ployer sous l'insolente vanité de ce ministre, devant lequel tout l'orgueil espagnol se confondait. Ne pouvant les réduire, il travailla à les accabler. Mais il avait besoin de quelque homme entièrement dévoué à ses fureurs, pour réussir dans ses projets. Au lieu d'un, il en trouva deux, et ce furent même deux Portugais qui le secondèrent

avec un zèle incroyable pour avancer la ruine de leur patrie. C'étaient Diègue Soarès, secrétaire du Conseil des dépêches à Lisbonne, et Michel de Vasconcellos, fils de Pierre Barbosa. Soarès possédait l'art de gagner la confiance de ceux à qui il voulait plaire; rampant devant ses supérieurs, promt à leur obéir, il était fertile en expédiens pour hâter le succès des desseins qu'on lui confiait. Le comte-duc le fit secrétaire-d'état de Portugal, et voulut qu'il résidât à Madrid. Il honora Vasconcellos de la même charge, pour l'exercer dans Lisbonne. Celui-ci devait rendre compte de tout à Soarès, et Soarès au ministre. Au reste, Michel de Vasconcellos était superbe et timide tout à la fois, haï de la noblesse, qu'il haïssait mortellement à son tour, détesté de ses égaux, et méprisé de tout le monde. Il affectait une puissance souveraine; il parlait avec audace et commandait d'une manière plus absolue que ne l'eût fait le Roi lui-même. Il était vain, léger, imprudent, cruel, et livré à la plus sordide avarice. Il voulait être obéi, qu'on respectât tous ses caprices, comme autant de lois; et si l'on osait les enfreindre, on courait risque de perdre la vie. Il fit un jour, pour une faute légère, raser la tête et la barbe à un homme, et l'envoya ensuite aux galères. L'archevêque de Braga, qui était du Conseil de la vice-reine, Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, lui demanda « de quelle autorité, il s'avisait de per-

» sécuter ainsi cet homme? » Vasconcellos lui répliqua froidement : « Avec la même autorité que » j'ordonnerai à sa très-illustre seigneurie d'aller » résider dans son diocèse, si elle s'ingère à criti» quer trop librement nos actions. » Il n'avait guère plus d'égards pour la vice-reine; il ne lui laissait que le fantôme de l'autorité. Lui seul en était revêtu; et il ne s'en servait que pour abattre et humilier la noblesse. Ainsi Soarès et Vasconcellos, unis par le même intérêt et par le même désir d'opprimer la patrie, se mêlaient de toutes les affaires du royaume, dont ils étaient les secrétaires, malgré les lois, qui excluaient de ces postes ceux qui étaient aussi proches parens que ces deux tirans : Vasconcellos avait épousé la fille de Soarès. Toutes leurs vues, tous leurs conseils, toutes leurs délibérations ne tendaient qu'à la perte et à l'oppression du Portugal : mais en travaillant à sa ruine, ils se creusaient insensiblement un précipice, où leur orgueil et leurs funestes desseins devaient un jour se confondre : ordinaire et juste récompense des traîtres et des méchans!

Ils avaient tellement subjugué l'esprit du comteduc, que ce ministre ne fesait, n'entreprenait rien, qu'il ne le leur eût communiqué auparavant. Il leur avait surtout recommandé d'observer soigneusement toutes les démarches du duc de Bragance. Vasconcellos s'en acquittait avec une dili-

gence extrême; et selon que le duc se comportait à son égard, il poussait le comte-duc à le favoriser, ou à le persécuter. Ceux qui entraient dans ses vues devenaient ses favoris; mais ceux qui, emportés par le zèle du bien de la patrie, blâmaient hardiment son indigne ministère, étaient aussitôt dénoncés au comte-duc, et punis avec la dernière rigueur. Tant de mauvais traitemens, et si souvent réitérés, réveillèrent les esprits et le courage des Portugais, et firent naître le désir de la vengeance dans les cœurs des plus timides. Un ministère qui n'est point fondé sur la justice, excite tôt ou tard de funestes orages, qui retombent presque toujours sur ceux qui en sont les auteurs. Les Portugais ne doutant plus que le comte-duc n'eût formé le dessein de réduire leur royaume en simple province, se livrèrent au désespoir. Il parvint à son comble, lorsqu'ils virent arriver dans le royaume la duchesse de Mantoue pour les gouverner, avec quelques Castillans qui devaient lui servir de Conseil, et lorsqu'ils connurent l'ordonnance portant que toutes les demandes des membres du Conseil de Portugal seraient cachetées et scellées séparément, afin que les uns ignorassent ce que demandaient les autres. Par ce moyen, le comte-duc leur fesait dire ce qu'il voulait conformément à ses desseins. On vint à découvrir cette fourberie, et ceux qui composaient le Conseil, s'en prirent à Diègue

Soarès, secrétaire d'état. Ils portèrent leurs plaintes au Roi, et accusèrent cet homme d'avoir violé et vendu les décrets du Conseil. La vice-reine, à l'insu de laquelle cette indigne manœuvre s'était faite, en fut extrêmement offensée, et en écrivit au Roi; mais le duc d'Olivarès justifia Soarès, à la faveur de quelques faux témoins. Soarès n'en devint que plus hardi dans le crime. Il conçut le projet de faire assassiner tous les Portugais qui étaient à Madrid, et il s'en expliqua d'une manière tout-à-fait indécente, dans une lettre qu'il écrivit à Vasconcellos. Voici ses termes : « Vous pouvez, » lui dit-il, « réciter un *Pater* pour le repos des âmes » de tous les cocus portugais qui sont ici; pour » ceux qui sont en Portugal, je vous les recom» mande. »

Il semblait que la Providence eût permis le ministère d'Olivarès pour détruire la monarchie d'Espagne, et rétablir par des voies extraordinaires celle de Portugal. Ce qui devait abattre cette dernière, ne servit qu'à la relever. Ses peuples, lassés des outrages, des concussions, des cruautés, qu'on exerçait sur eux, osèrent enfin concevoir l'audacieux dessein de s'en affranchir. On se plaignait, on murmurait donc de tous côtés, et l'on voyait insensiblement leur patience toucher à son dernier période. Le tribut qu'on leur imposa en 1638 excita des séditions ouvertes à Braga, à Évora

et à Lisbonne même. La Cour prétendit que les Grands n'avaient point fait les diligences nécessaires pour les apaiser. On leur ordonna de se rendre à Madrid, et l'on vit bientôt dans cette capitale dom Rodrigue d'Acugna, archevêque de Lisbonne, dom Sébastien de Mattos de Norogna, archevêque de Braga et primat du royaume, dom Juan Coutigno, archevêque d'Évora, dom Gaspard de Régo et Fonséca, évêque de Porto, dom Diègue de Silva, comte de Portalègre, dom Diègue de Souza, comte de Mirando, dom Louis de Souza, comte de Prado, dom Martin Mascarégnas, comte de Santa Cruz, dom François-Louis d'Alencastro, grand commandeur d'Avis, dom François de Castelbranco, comte de Sabugal, et plusieurs autres des principaux de la noblesse. D'abord, le comte-duc appela dans son appartement les trois archevêques, et là, en présence des cardinaux de Borgia, de Spinola et de Sandoval, il leur communiqua une ordonnance, par laquelle il imposait une taille excessive sur tout le royaume, pour le punir de sa rebellion.

Ensuite il assembla tous les seigneurs portugais, et leur proposa de consentir à l'union de la couronne de Portugal avec celle de Castille, de manière qu'il ne fût plus question dans toute la péninsule que de cette dernière. Les seigneurs portugais lui répondirent qu'il n'était pas en leur pouvoir de terminer une si grande affaire, qu'il fallait s'adresser

aux États-généraux du royaume, qui seuls étaient en droit de disposer de la couronne. Cette réponse, n'étant pas du goût du comte-duc, il leur parla rudement, et maltraita surtout les comtes de Prado, de Santa-Cruz, de Mirando, de Sabugal et de Portalègre. Il les fit même arrêter, et ils n'obtinrent leur liberté qu'à force d'argent et de soldats qu'ils envoyèrent à leurs dépens en Catalogne.

La convocation de tant et de si grands seigneurs en Espagne causait cependant de vives inquiétudes dans le Portugal. On n'y doutait point qu'elle n'eût été faite pour tramer quelque entreprise contre la liberté publique. Le Roi, disait-on, ne les a appelés que pour les faire consentir à toutes ses volontés, ou pour les faire périr. C'est ainsi qu'Ordonio II, roi de Léon, en usa avec les anciens comtes de Castille. Il les attira dans sa Cour, sous prétexte de leur communiquer des affaires importantes, et lorsqu'il les eut en sa puissance, il les fit tous massacrer. On se rappelait l'aventure du comte d'Egmond et du comte de Horn, que le duc d'Albe avait fait mourir (1), et dont la mort avait entraîné la perte des Flamands: enfin on citait le duc d'Arschot (2), qu'on retenait encore si injustement pri-

(1) C'est le 4 juin 1568 que le duc d'Albe avait fait périr sur l'échafaud le comte d'Egmond et le comte de Horn.

(2) Philippe-Charles d'Aremberg, prince du Saint-Empire,

sonnier en Espagne. Tout cela fesait trembler les Portugais pour les chefs de leur noblesse, et ils les déterminèrent enfin à prendre des précautions, pour conserver leur vie et leur honneur, pour s'affranchir d'une honteuse servitude, et s'opposer vigoureusement au dessein qu'on méditait de réduire leur royaume en simple province, but unique où tendaient les Espagnols.

Soarès, toujours attentif à saisir ce qui pouvait nuire à sa patrie, persuada au duc d'Olivarès d'envoyer toutes les troupes portugaises, avec la noblesse en Catalogne, et d'ordonner au duc de Bragance de se mettre à leur tête. Par-là, disait-il, le Portugal restera sans soldats et sans officiers pour le défendre; ceux qui y demeureront n'oseront remuer, dans la crainte que nous ne fassions périr ceux qui seront en notre puissance : ils seront forcés de faire tout ce que nous voudrons. Le ministre goûtait fort ce conseil, et dès l'année 1637, il avait résolu de le mettre à exécution; mais comme les choses n'étaient pas disposées au gré de ses désirs, il l'avait suspendue pour quelque tems. La révolte de la Catalogne semblait lever toutes les difficultés. Le comte-duc envoya donc

de Porcéan et de Rébèque, duc d'Arschot, Grand d'Espagne, chevalier de la Toison-d'Or, colonel d'un régiment de Wallons, gouverneur et capitaine-général de la province de Namur, mourut à Madrid le 20 septembre 1640.

des ordres précis en Portugal pour qu'on mît les troupes en état de marcher. Le Roi écrivit en même tems à tous les seigneurs, et nommément au duc de Bragance, pour qu'ils se tinssent prêts à faire le voyage de Catalogne, sous peine d'avoir leurs biens confisqués, d'être punis, dégradés de leur noblesse, et renfermés à perpétuité.

Cette nouvelle jeta la consternation dans tout le royaume. La noblesse se détermina à se porter aux dernières extrémités, plutôt que de souffrir qu'on l'arrachât de ses foyers. « Quoi! » disaient-ils, « on » nous envoie dans un pays éloigné pour y essuyer » mille affronts, pour y verser notre sang dans une » guerre qui nous est étrangère, pour y affronter » des périls continuels, sans espérance des moindres » récompenses! S'il nous faut périr, périssons du » moins dans le sein de notre patrie, au milieu de » nos familles, en défendant courageusement notre » liberté et nos priviléges, et en nous opposant à » la tirannie affreuse qui nous avilit si honteuse- » ment! » La noblesse fit donc entendre au comte-duc qu'elle était informée de ses desseins, mais que ce n'était pas ainsi qu'on devait en agir avec elle. Que si on doutait de leur valeur, on n'avait qu'à les laisser combattre pour la défense de leur pays, pour la conservation de leurs conquêtes, et pour la gloire et l'honneur de leur nation; mais qu'ils ne voulaient pas sacrifier leurs vies pour les Castillans, qui ne

respiraient que leur perte, et qui se flattaient de la consommer, en les transportant dans des pays éloignés; mais qu'ils étaient prêts de se laisser immoler à l'horrible injustice qu'on voulait exercer contre eux, plutôt que d'obéir à des ordres tiranniques. Le peuple et le clergé entrèrent dans leurs sentimens. Tout outrés qu'ils étaient de la violation de leurs priviléges, ils y étaient moins sensibles qu'à la manière dure et outrageante dont on leur ordonnait de sortir de leur pays. Aussi ne dissimulèrent-ils point leurs sentimens, ils se plaignirent hautement. Mais la plainte n'était pas un remède à leurs maux: ils travaillèrent donc sérieusement à leur donner un terme, à s'affranchir de la tirannie, à recouvrer leur liberté. Il y en eut même qui dirent hardiment qu'il était permis de recourir aux armes pour secouer le joug du despotisme, que séculiers et ecclésiastiques, tous y étaient intéressés, que la cause était commune, et qu'il fallait périr ou conserver ses biens, son honneur, ses priviléges et sa liberté.

Ces discours devenaient généraux; hommes, femmes, peuple, clergé, noblesse, tous les Portugais les répétaient; cependant personne ne se hazardait à éclater le premier; personne n'osait fournir des expédiens pour agir avec succès; on se contentait de dire qu'il fallait placer sur le trône le duc de Bragance, que le royaume lui appartenait

de droit, comme petit-fils de l'infante Catherine de Portugal, et comme l'unique successeur légitime qui restât de la maison royale. Les peuples l'adorent, ajoutait-on: si ce prince veut accepter la couronne, nous ne saurions manquer de nous affranchir de l'indigne esclavage dans lequel on nous retient. Comme ils craignaient que le duc de Bragance ne se refusât à leurs désirs, quelques-uns étaient d'avis de le proclamer Roi malgré lui-même: car, disaient-ils, il sera forcé de soutenir notre ouvrage, pour se mettre à couvert de la Cour d'Espagne, qui ne croira jamais que sa proclamation ait été faite à son insu, et qui dès-lors agira ouvertement pour s'emparer de sa personne. Ceux qui pensaient plus modérément, rejetèrent cet avis, persuadés que le duc ne consentirait jamais à ce qu'on voulait exiger de lui. Ils proposèrent donc de livrer la couronne à l'infant Édouard, son frère, qui commandait les troupes de l'Empereur. Édouard, assuraient-ils, n'a rien à perdre; il a de l'ambition; il est né guerrier; il acceptera sans balancer nos offres, et dans les conjonctures présentes, nous avons besoin d'un homme hardi, entreprenant, et qui sache nous commander. Quelques autres enfin furent d'avis de s'ériger en république; mais on trouva tant de difficultés à ces deux dernières propositions, que l'on fut obligé de revenir au duc de Bragance.

Cette idée les affligeait, parce qu'ils étaient persuadés que le duc ne voudrait jamais hazarder une démarche si délicate et si périlleuse. Les plus zélés s'emportaient même contre lui, et publiaient qu'il était honteux à ce prince de prendre si peu de part aux calamités du royaume, et de vivre dans l'oisiveté et la mollesse. Mais ce n'était ni faiblesse, ni lâcheté de la part du prince; sa conduite était l'effet d'une prudence consommée et d'une saine politique. Toute autre manière de se conduire l'eût perdu, sans que sa perte eût profité à l'État. Il connaissait le machiavélisme obscur et ombrageux des Espagnols; il tâchait de se dérober à leurs regards jaloux, et il ne pouvait y parvenir qu'en paraissant attaché à ses plaisirs et éloigné des affaires. Au reste, c'était un prince doué d'une véritable sagesse, brave, courageux, et sensible aux malheurs de sa patrie, qu'il brûlait de secourir. Mais il ne voulait rien hazarder, et il attendait une conjoncture favorable, pour prouver qu'il savait s'immoler pour sa patrie, lorsqu'il était sûr de le faire avec succès. Ce furent ces raisons qui lui firent rejeter le titre de Roi, que le peuple d'Évora lui avait donné dans sa dernière révolte, et qui le portèrent à apaiser lui-même le tumulte et à maintenir toute la province d'Alentéjo dans l'obéissance des Espagnols, parce qu'il sentit bien que toute autre conduite eût été alors inutile. Enfin, il croyait qu'un prince ne doit point s'engager

légèrement, ni engager en vain sa maison, ses États, sa vie, et qu'il doit savoir résister aux mouvemens indiscrets d'une multitude volage et aveugle, qui se jette dans les grandes entreprises, sans avoir auparavant songé aux moyens de les soutenir.

Au milieu de cette fermentation des esprits, le duc reçut ordre de la Cour de visiter toutes les places maritimes, menacées d'une irruption par les Français. Quelques auteurs de cette nation, qui attribuent la gloire de la révolution de Portugal au cardinal de Richelieu, prétendent que ce célèbre ministre fesait adroitement courir ce bruit d'une invasion, afin que les Espagnols ne dégarnissent pas les côtes, et que la noblesse du royaume n'en sortît point, attendu que leur absence aurait fait échouer le grand dessein de la révolution, qu'il conduisait, ajoutent-ils, avec une sagesse, une prudence et un secret admirables. Ces historiens assurent qu'il se permit, pour servir ses projets, le secours d'un joaillier, nommé Broual, qu'il avait vu plusieurs fois chez la duchesse d'Aiguillon, et qu'il envoya deux ou trois fois en Portugal; que ce Broual s'introduisit chez les Grands, sous prétexte de leur vendre des pierreries, et qu'ayant informé le cardinal du penchant qu'il remarquait en eux, pour secouer le joug des Espagnols, Richelieu songea dès-lors sérieusement à leur en procurer les moyens. Mais tout cela est dénué de preuves, pour

ne rien dire de plus. En effet, si le cardinal eût été le premier moteur de la révolution, n'eût-il pas envoyé la flotte dont il menaçait ce royaume, par rapport aux Espagnols, pour soutenir les conjurés lorsqu'ils auraient éclaté? Du moins la prudence l'eût demandé. Cependant il n'en fit rien: d'où il faut conclure que ce grand cardinal, si célèbre, ignorait absolument le projet de la révolution, et qu'on lui en attribue mal à propos l'honneur.

En effet, cet honneur n'est dû qu'aux Portugais eux-mêmes. Le duc de Bragance, sous prétexte d'obéir aux ordres qu'il avait reçus, se rendit à Almada, où il vit en secret, pour la première fois, les principaux chefs de la noblesse, qui lui firent une peinture touchante de l'état où l'on avait réduit le royaume. Ils ne voulurent pas s'ouvrir pour lors davantage; mais ce prince, qui pénétra dans leur dessein, et qui voulait les faire expliquer plus clairement, feignit de ne les point entendre, en les exhortant à la patience, dans l'espérance qu'on les traiterait mieux à l'avenir. Après leur avoir ainsi parlé, il les quitta; il alla à Lisbonne visiter la vice-reine, et s'en retourna promtement à Villa-viciosa, pour ne point augmenter les inquiétudes des Castillans à son sujet.

Cependant le ministre espagnol ne perdait point de vue le dessein qu'il avait conçu, de le faire sortir du royaume. D'abord, on lui proposa le gou-

vernement de Milan, qu'il refusa, sous prétexte qu'il ignorait entièrement les affaires d'Italie. On l'invita ensuite à se rendre à la Cour, pour accompagner le Roi dans un voyage qu'il devait faire ; le duc remercia de l'honneur qu'on lui fesait, en prétextant qu'il n'était point en état de paraître à la Cour avec la splendeur convenable à son rang. Ces deux moyens ayant manqué, on le chargea, comme on vient de le dire, de visiter toutes les places du royaume, et la flotte qui était à Lisbonne, pour s'assurer si tout était en état de défense, dans le cas que les Français vinssent attaquer le Portugal. On se proposait deux choses dans l'honneur qu'on lui déférait. La première, c'était de le faire arrêter ou assassiner dans quelqu'une de ces places, ou sur la flotte que commandait Lopez Osorio. La seconde, si on échouait dans la première (ce qui arriva, parce que le duc ne fit cette visite que bien accompagné), pour montrer que le duc de Bragance n'était lui-même qu'un simple sujet, dont on se servait comme d'un simple particulier. On voulut même qu'il ne parlât jamais à la vice-reine qu'en des termes respectueux, et qui marquassent la différence qu'il y avait entre cette princesse et lui. Le duc s'y soumit sans répugnance.

Sa sage déférence à tous les caprices de la Cour ne calmait point les inquiétudes qu'il causait au gouvernement espagnol. Le ministre attendait avec

impatience de pouvoir l'accabler par quelque coup d'état. En attendant, il ne lui épargna aucune des mortifications qui pouvaient le décréditer dans l'esprit du peuple. Mais tout cela ne servit aux Portugais qu'à faire regretter plus encore sa famille. On ne traitait pas mieux dom Édouard et dom Alexandre ses frères. On refusa au premier jusqu'à une recommandation pour l'Empereur, au service duquel il se distingua, malgré les mauvais offices que les ministres d'Espagne lui rendirent auprès de ce prince. A l'égard d'Alexandre, on ne voulut jamais lui accorder l'archevêché d'Évora, qui avait été long-tems dans sa famille, parce qu'il n'était pas docteur en théologie, pendant que l'on donnait l'évêché de Viseu à un fils de Léopold, archiduc de Tirol, âgé de trois ans, contre les droits et les priviléges du royaume, qui en excluaient les étrangers.

Des injustices si publiques firent concevoir au duc combien il lui était important de veiller plus que jamais sur ses propres démarches. Aussi, de retour à Villaviciosa, il n'y parut occupé que de la chasse, de la musique, de comédies et d'autres plaisirs de cette espèce. Sa mollesse et sa nonchalance parvinrent à un tel excès, qu'on le crut incapable de s'en arracher jamais, pour entreprendre la moindre chose en faveur du royaume.

Le comte-duc pressait cependant le départ de la

noblesse de Portugal pour la Catalogne; ce qui la détermina enfin à exécuter le projet d'éclater contre sa tirannie. Le nombre des mécontens s'était augmenté considérablement; mais la crainte d'être découverts, les empêchait de s'assembler. La vice-reine, depuis les dernières commotions arrivées à Braga et à Évora, fesait observer attentivement toutes les démarches des Grands, et elle redoublait de soins, depuis qu'on leur avait ordonné de se tenir prêts pour le voyage de Catalogne.

Ils surmontèrent néanmoins cette crainte : le péril pressait et il fallait le prévenir. Les plus considérables s'assemblèrent donc le 12 d'octobre 1640, dans le jardin d'Antoine d'Almada. Cette première assemblée se trouva composée d'Antoine d'Almada, de François de Mélo, grand écuyer, de George de Mélo, de Pierre de Mendoce, d'Antoine de Saldagne et de Juan Pinto Ribeyro, chargé des affaires de la maison de Bragance à Lisbonne. Pinto était doué d'un esprit supérieur, savant, actif, intelligent, sage et prudent, attaché uniquement à son maître, et plus encore au bien et à l'intérêt de sa patrie, dont il ne voyait l'état déplorable qu'en gémissant. Aussi il fit aux seigneurs assemblés une peinture pathétique de tous les malheurs, qui accablaient le Portugal. Il leur représenta qu'il était de la dernière importance d'y apporter un promt remède, et conclut son discours en proposant d'en-

voyer quelqu'un au duc de Bragance pour le prier de se mettre à leur tête, et pour lui faire entendre, s'il le refusait, qu'on le proclamerait Roi malgré lui : démarche qui le perdrait à la Cour de Castille, comme s'il eût trempé lui-même dans la conjuration. Toute l'assemblée applaudit au discours de Pinto, et entra dans ses vues. Elle voulut même le charger d'aller offrir de sa part la couronne au duc. Pinto leur fit observer qu'on ne pouvait le charger de cette commission sans danger, parce qu'attaché comme il l'était à la maison de Bragance, les regards du secrétaire et de la vice-reine étaient sans cesse fixés sur lui. On sentit ses raisons, et l'on chargea de la commission Pierre de Mendoce, comme celui que les créatures des Castillans suspectaient le moins. Mendoce, brûlant de contribuer au succès de l'entreprise, accepta la commission avec joie. Il partit, et en passant par Évora, il fit part de ce qu'on avait arrêté dans l'assemblée, au marquis de Ferreira et au comte de Vimioso, tous deux du nombre des conjurés. Il sonda en même tems les esprits des principaux habitans d'Évora, qu'il trouva plus irrités que fermes et résolus.

Mendoce continua son chemin. En arrivant à Villaviciosa, il apprit que le duc était à sa maison de plaisance, peu éloignée de sa demeure ordinaire. Il s'y rendit. Après les premiers complimens, il trouva l'occasion, à la chasse, de lui parler sans té-

moins. « Seigneur, » lui dit-il, « je viens de la part
» de toute la noblesse, pour vous offrir la couronne
» de Portugal, l'héritage de vos ancêtres. Le peuple
» le veut, et malgré vous, il est résolu de vous pro-
» clamer pour son Roi. Il n'espère qu'en vous pour
» le délivrer de la tirannie castillane. Le droit in-
» contestable que vous avez à la couronne, les
» vœux de tous les Portugais, tout vous appelle au
» trône. Acceptez donc, seigneur, les offres que
» nous vous fesons, terminez nos malheurs; votre
» tranquillité, le bonheur de tout le royaume, la
» justice, la religion, tout doit vous y engager. » Il
se tut un moment. Ensuite il le pria instamment de
ne point consulter son secrétaire Antoine Paës Viégas, de crainte qu'il ne le détournât du parti qu'il
lui proposait.

Le duc ne voulut rien lui promettre sur ce dernier article, parce qu'il connaissait la fidélité, l'expérience dans les affaires les plus épineuses et le bon sens de Paës Viégas. Il refusa également de répondre positivement à l'offre qu'il lui fesait de la part de la noblesse, parce qu'ils furent interrompus par l'évêque d'Elvas, et qu'il ne voulait pas s'expliquer devant le prélat sur une affaire de cette importance. Mendoce prit congé et se retira. Le duc revint chez lui, et s'enferma dans son cabinet pour réfléchir profondément sur ce qu'on venait de lui proposer. D'un côté, il voyait le royaume li-

vré à une extrême misère, la justice anéantie, les lois foulées aux piés, des usages nouveaux et pernicieux introduits, difficiles à abolir; il aimait le repos, il chérissait la solitude, il y goûtait des plaisirs plus solides, que les monarques les plus puissans n'en goûtaient sur leurs trônes, toujours environnés de soins et d'inquiétudes. Tout semblait l'engager à rejeter une entreprise qui n'était soutenue que par la seule audace de ceux qui avaient osé la concevoir.

D'un autre côté, « étant roi, » se disait-il, « je » pourrai remédier à tous les abus, à tous les désor» dres qui se commettent dans ce royaume. En refu» sant la couronne, j'en serai comptable à Dieu: il » me reprochera d'avoir préféré mon intérêt et ma » tranquillité au bien public, au bien de la reli» gion, et à la prospérité d'un royaume qui s'est » toujours immolé pour son accroissement et pour » sa gloire. » Il conclut de ces réflexions qu'il devait accepter la couronne, et se conformer à la volonté de tout un peuple, qui ne pouvait espérer qu'en lui seul un secours assuré contre la violence de ses cruels persécuteurs. Cependant, avant de prendre une dernière résolution, il se détermina à consulter son secrétaire Paës Viégas. Il le fit venir dans son cabinet, et lui fit part du sujet de ses réflexions. « Avant de parler, » lui dit Viégas, « souffrez, » seigneur, que j'ose vous faire une question. Si

» tout le royaume formait le dessein de s'ériger en » république, préféreriez-vous ses intérêts à ceux » de la Castille? » — « Je préférerais, » répondit le duc, » ceux de mon pays. » — « Si cela est ainsi, il » est inutile que je vous donne des conseils; vous » devez savoir le parti que vous devez embrasser. » Le ciel vous offre une couronne et l'occasion de » vous venger de vos ennemis, profitez-en : si elle » vous échappe, vous ne la retrouverez peut-être » jamais. Songez seulement à conduire avec sagesse » et promtitude cette grande affaire, et répondez » aux désirs de ceux qui osent tout espérer de » vous. » — « J'y suis déterminé, » répondit le duc; « mais de quelle manière faut-il me conduire? » — « Seigneur, » continua Viégas, « après avoir mû- » rement réfléchi sur une entreprise de cette im- » portance, on voit qu'il est presque impossible de » s'assurer de moyens certains pour l'exécuter » avec succès. Ils dépendent de l'occasion, et l'oc- » casion les fait souvent varier et même changer. » Qui voudrait tout prévoir, ne se déterminerait » jamais à rien. Il faut souvent savoir beaucoup » hazarder. Quoi qu'il arrive, un prince qui a des » droits aussi incontestables à une couronne, que » ceux que vous avez à celle de Portugal, doit » tout tenter pour les défendre, quand même il » serait presque sûr de succomber. Au reste, con- » sultez son altesse, votre épouse: elle a de la

» capacité et de la grandeur d'ame; consultez-la, » seigneur, vous verrez ce qu'elle pense. »

Dona Louise de Gusman, duchesse de Bragance, était Espagnole, fille du duc de Médina Sidonia, une des plus illustres et des plus anciennes maisons de la Castille. Elle avait l'esprit promt, facile, et le courage d'un homme. Dès que le duc l'eut informée de l'affaire, la duchesse lui dit : « Il vaut mieux » mourir avec une couronne, que de vivre paisible » et dans l'esclavage. D'ailleurs, Olivarès ne s'en » tiendra point à cet esclavage : il veut votre perte; » prévenez-la, en acceptant sans différer l'offre » qu'on vous fait. » Le duc, charmé que la duchesse, pour qui il avait beaucoup d'estime, fût de même sentiment que Viégas, fit appeler dom Pèdre de Mendoce, et lui dit : « Après avoir mûrement déli- » béré sur l'offre que vous êtes venu me faire, je » me suis déterminé à accepter la couronne : le » salut de ma patrie est mon premier intérêt. Vous » pouvez en assurer ceux qui vous ont député vers » moi. » Mendoce, enchanté de cette réponse, se jeta à ses genoux, et voulut lui baiser la main. Le duc l'arrêta en lui disant : « Il n'est pas encore tems; » assurons-nous auparavant de ce qui peut faire » réussir nos projets. »

Mendoce quitta Villaviciosa, extrêmement satisfait de son voyage, et se rendit à Mourao, terre qui lui appartenait, dans l'Alentéjo. De là il dépêcha un

courier à dom Michel d'Alméida. Comme il s'expliquait d'une manière énigmatique, sa lettre ne servit qu'à embarrasser les conjurés. Le seul Pinto en augura favorablement. L'arrivée de Mendoce confirma qu'il avait compris le véritable sens. Cette nouvelle causa une joie extrême à tous les conjurés, dont le nombre s'était considérablement augmenté. Ils s'unirent tous pour prier Pinto d'aller à Villaviciosa, afin de régler avec le duc de quelle manière et quel jour il était plus convenable de consommer l'ouvrage entrepris. Pinto s'en défendit par les mêmes raisons qu'il s'en était défendu la première fois. On perdit quelques jours à chercher des expédiens, pour y envoyer quelqu'un sans danger. On n'en put trouver aucun de satisfesant, et cette difficulté les jetait dans de grands embarras.

Cependant le duc de Bragance ressentait de vives inquiétudes de ne point recevoir des nouvelles de la part des conjurés. Ayant appris que dom Pèdre de Mendoce était à Évora, il lui écrivit pour le prier de l'informer dans quel état était l'affaire. Il lui répondit avec tant d'ambiguité, que le duc prit la résolution de faire venir à Villaviciosa Juan Pinto, sous prétexte de le consulter sur une affaire qu'il avait avec la maison d'Odémira. Pinto instruisit aussitôt dom Michel d'Alméida des ordres qu'il avait reçus, afin qu'on assemblât les conjurés, et

qu'on lui fit savoir ce qu'il avait à dire au duc. Il partit enfin, vit le duc, lui rendit compte de tout, et le duc lui témoigna que quand même l'entreprise manquerait, il était résolu de faire soulever la province d'Alentéjo, et de tâcher de chasser les Castillans du Portugal. Sur ces entrefaites, il apprit que quelques personnes qui pouvaient être instruites de l'affaire, partaient pour Madrid, et que la duchesse de Mantoue fesait observer de plus près les démarches des seigneurs portugais. Cette nouvelle fit sentir au duc qu'il ne fallait plus différer d'éclater. Il renvoya Pinto à Lisbonne, avec ordre de faire commencer la révolte par cette ville, et non par Évora, ainsi que l'avaient résolu les conjurés. Pinto, avant de partir, se jeta aux piés de son maître, en lui disant: « Seigneur, vous serez bientôt mon » roi; souffrez que je baise votre main; » et il la lui baisa en même tems, quoique le duc de Bragance la retirât, en lui disant qu'il ne fallait pas se féliciter de la victoire avant d'avoir combattu. « Tout succédera au gré de nos desirs, » repartit Pinto, qui se rendit promtement à Lisbonne, avec deux lettres dont le duc l'avait chargé, l'une pour Michel d'Alméida, et l'autre pour Pierre de Mendoce. On lut ces deux lettres aux conjurés; ils en ressentirent une joie extrême. Pinto les exhorta à hâter l'exécution de l'entreprise. La nuit qui suivit la lecture des lettres, ils se rendirent à l'apparte-

ment de Pinto, qui logeait au palais du duc. Ils prirent beaucoup de précautions. Pinto écarta tous ses domestiques, et se tint sans lumière dans l'antichambre de son appartement, pour recevoir les conjurés à mesure qu'ils arriveraient. Les conjurés entraient un à un, deux à deux, et laissaient leurs carrosses ou leurs chevaux fort loin, afin que leurs gens ne sussent point où ils allaient. Dans la première nuit, il ne s'en trouva que six ou sept. Dans la suite, il en vint jusqu'à quinze: ils instruisaient les absens de ce qui se passait dans ces assemblées. Elles durèrent jusqu'au dimanche 20 de novembre, où il fut enfin décidé que l'on consommerait l'ouvrage le premier jour de décembre 1640. Pinto dit alors à ses amis que l'intention du duc était que la conjuration commençât d'éclater à Lisbonne.

On n'eut pas beaucoup de peine à convenir de cet article, parce qu'en effet il était dangereux de commencer par Évora. Les Castillans auraient pu empêcher la révolte de Lisbonne, et causer une guerre civile entre ceux qui étaient de la conjuration et ceux qui n'en étaient pas. On convint aussi qu'il fallait envoyer quelques conjurés dans les principaux endroits du royaume, pour y soulever les masses, le même jour que Lisbonne se donnerait un roi.

Tout étant ainsi disposé, on songea à préparer le peuple à cette grande révolution. Il était dange-

reux de lui confier le secret, et plus encore de ne pas le mettre dans ses intérêts. Pinto se chargea de le sonder. Il commença à s'entretenir avec les principaux bourgeois sur les calamités publiques, sur l'indifférence des Grands pour procurer quelque soulagement aux citoyens, et surtout sur l'oisiveté du duc de Bragance, qui, du sein du repos dont il jouissait, voyait tranquillement opprimer sa patrie; lui qui, par sa naissance, par son crédit, par ses richesses, pouvait la délivrer de la tirannie où elle gémissait. Ces discours fesaient plus ou moins d'impression, selon le plus ou moins d'intérêt que prenaient au bien public ceux à qui il parlait; et cette impression le déterminait à s'ouvrir ou à se cacher à eux. C'est ainsi qu'il gagna Mos et Corée, riches bourgeois, fort accrédités parmi le peuple, pour avoir passé par toutes les charges de la ville : ceux-ci s'engagèrent à faire déclarer le tiers-état en faveur des conjurés. Le même Pinto gagna le père Nicolas de Maja, moine qui s'était fait un crédit immense dans l'esprit des principaux habitans. En effet, le père Maja fit entrer dans la conjuration les magistrats de la ville, les greffiers et les vingt-quatre chefs de métiers. Cependant une partie de ces nouveaux conjurés paraissait flottante et incertaine : le mauvais succès de la révolte d'Évora, en 1637, leur fesait envisager la conjuration avec frayeur. Pinto les rassura : il alla les visiter. Il excitait les uns par

l'espoir des récompenses, les autres par le danger d'un prochain esclavage, s'ils ne secouaient promtement le joug des Castillans. A quelques-uns il rappelait les tems heureux où le royaume, florissant sous ses Rois légitimes, portait jusqu'aux extrémités du monde la gloire de ses armes ; à quelques autres les grâces et les bienfaits dont la nation jouissait sous les mêmes princes, et la privation dans laquelle elle était de ces grâces et de ces bienfaits, depuis qu'elle était asservie aux Espagnols. Enfin, il n'oubliait rien pour exciter leur courage, et les porter à la vengeance. Lorsqu'ils lui parurent fermes dans leurs résolutions, il en amena quelques-uns à dom Antoine d'Almada. Ils assurèrent qu'ils étaient prêts à s'immoler, pour s'affranchir du joug odieux des Castillans.

L'histoire offre peu d'exemples aussi imposans que la révolution qui va s'opérer en Portugal. Le rétablissement des rois légitimes dans la personne du duc de Bragance, fut, à proprement parler, l'ouvrage du miracle et du secret. C'était l'affaire du monde la plus difficile et la plus délicate. Les chefs s'étonnaient eux-mêmes de leurs résolutions ; non-seulement toutes les apparences étaient contre eux, mais il leur était impossible de réussir par les voies légitimes et naturelles, qui servent à l'exécution de ces hardies entreprises. La domination espagnole était établie partout ; les Castillans étaient maîtres

de toutes les places; il n'y avait ni forces, ni argent, à la disposition des conspirateurs; le peuple commençait à s'habituer à la servitude; la noblesse, qui était d'autant plus maltraitée, qu'elle était plus suspecte, ne pouvait faire que des vœux pour la liberté publique: il n'y avait rien à espérer des princes étrangers, ou trop occupés chez eux, ou trop faibles, ou trop attachés à la maison d'Espagne. Les principaux chefs de la conjuration étaient allés consulter dom Gonçalès Coutigno, que son extrême vieillesse retenait au lit, et qui avait tenu les rênes de l'état; et ils n'avaient eu d'autre réponse de lui, sinon qu'il louait leur zèle, mais qu'il jugeait la chose impossible. Dom Rodrigue d'Acunha, archevêque de Lisbonne, homme d'une probité intacte, d'une expérience consommée et d'un rare talent, effrayé de la proposition des conjurés, avait tâché de les détourner d'un dessein, que la difficulté de l'exécution lui fesait regarder comme chimérique.

Tant d'obstacles n'empêchèrent point les courageux défenseurs de la légitimité de poursuivre leur entreprise. Ils s'assemblèrent, comme nous l'avons déjà vu, en divers lieus, et tinrent plusieurs conférences. Ils engagèrent peu à peu la fleur de la noblesse: ils s'ouvrirent aux bourgeois, aux artisans, qui avaient le plus de crédit sur le peuple; ils firent enfin provision d'armes, et levèrent quelques soldats, sous prétexte de la révolte des Catalans. Le

plus léger soupçon pouvait les trahir; rien n'était plus aisé aux Espagnols que de rompre leurs mesures. Mais toute l'intrigue fut conduite si secrètement et avec tant d'habileté, que les ieux les plus clairvoyans y furent trompés. Jamais secret ne fut communiqué à tant de personnes et si inviolablement gardé. Les femmes, les jeunes gens même, eurent une incroyable discrétion.

Les principaux conjurés étaient au nombre de quarante; mais ce nombre augmentait si prodigieusement, que l'archevêque de Lisbonne finit enfin par approuver l'entreprise, et voulut lui-même y prendre part. Son approbation produisit un heureux effet. C'était un homme pieux, modéré, éloquent, et fort attaché aux intérêts du royaume. Le docteur Stéphano d'Acugna fut député par le saint-office, qu'on avait aussi engagé dans la conspiration, pour en faire part aux Frères de la Miséricorde. Ainsi, hommes, femmes, moines, gens de métiers, de tout âge et de toute espèce, tous entrèrent dans le complot; tous gardèrent le secret si religieusement, que les Castillans ne se doutaient pas même du complot qui se tramait contre eux.

Dans les conférences que les conjurés avaient tenues chez Pinto, on avait résolu de faire périr Vasconcellos, comme une victime due à la haine des Portugais. Quelques-uns voulaient également qu'on immolât à leur ressentiment l'archevêque de

Braga, vendu de tout tems à la Castille, et qui pouvait, en se mettant à la tête des Espagnols, faire avorter leurs desseins. Mais d'Almada, ou, selon d'autres, dom Michel d'Alméida, représenta aux conjurés que la mort de ce prélat pourrait exciter contre eux l'inquisition et le clergé; ce qu'il fallait éviter avec un soin extrême dans les conjonctures présentes. Néanmoins ils furent d'avis de veiller attentivement à sa conduite le jour de l'exécution, et même de s'assurer de sa personne, s'il était nécessaire.

Pendant que les conspirateurs travaillaient à assurer le succès de leur entreprise, le duc de Bragance, de son côté, n'oubliait rien pour disposer la province d'Alentéjo à un soulèvement général. Il était d'autant plus important pour lui de hâter l'événement, que le duc d'Olivarès lui dépêchait un courier, pour le presser de se rendre incessamment à la Cour, et pour qu'il ne retardât point ce voyage, sous quelque prétexte que ce fût; et il lui envoya une ordonnance pour prendre dix mille ducats sur le trésor royal, en cas qu'il en eût besoin. Le duc ne pouvait donc différer davantage, sans se rendre suspect. Pour prévenir des ordres plus facheux, et qui auraient pu déconcerter tous ses projets, il fit prendre le chemin de Madrid à la plus grande partie de ses équipages, et mit ordre à toutes les affaires de son gouvernement en présence

du courier, pour faire voir qu'il se préparait lui-même à faire ce voyage. Il envoya un de ses gentilshommes à la vice-reine, pour l'avertir de son départ, et il écrivit au comte-duc qu'il serait dans huit jours à Madrid. En même tems il envoya dire aux conjurés qu'il ne fallait plus différer, qu'il était nécessaire qu'ils éclatassent ou qu'il partît.

Cette nouvelle les déconcerta. Quelques-uns étaient d'avis que le duc de Bragance quittât en effet Villaviciosa, mais qu'au lieu d'aller à Madrid, il se rendît promtement à Lisbonne, pour se montrer au peuple qui l'adorait, dans l'instant qu'on agirait. On rejeta cet avis, comme trop dangereux pour le duc de Bragance. Dom Antoine d'Almada mit alors dans le secret de la conjuration dom Juan de Costa, qui lui avait toujours paru homme de courage, de résolution, et surtout ennemi mortel des Castillans. Almada crut qu'il fallait l'acquérir aux conjurés. Il s'ouvrit donc à cet homme; mais quel fut l'étonnement d'Almada, lorsque Costa lui dit qu'il ne voulait point du tout entrer dans cette conjuration, qu'il regardait comme l'entreprise la plus dangereuse qu'on pût faire. « Car, » lui dit-il, « vous n'avez ni armée de terre, ni armée de mer
» pour la soutenir. Au moindre mouvement que
» vous ferez, vous serez inondés de troupes castil-
» lanes; le peuple, sur qui vous comptez, vous
» abandonnera lâchement; le duc de Bragance

» lui-même trouvera le moyen de se réconcilier » avec la Cour de Castille, et nous, nous demeure- » rons les victimes qu'elle sacrifiera à sa vengeance, » sous prétexte d'assurer le repos de l'État. Je » regarde donc votre entreprise comme un préci- » pice que vous vous creusez, et dans lequel vous » allez vous perdre infailliblement. » Ce discours alluma le courroux d'Almada. « Lâche et indigne » Portugais, » lui dit-il, « ta fausse probité m'a » séduit; mais si elle m'a arraché mon secret, il » faut que ma main t'arrache la vie. » Et mettant l'épée à la main, il fondit sur Costa. Cette fureur effraya Costa; il arrêta Almada, et lui dit qu'il était prêt à se mettre du nombre des conjurés, et qu'il jurait de répondre par un secret inviolable à la confidence qu'il venait de lui faire. Ses sermens rassurèrent peu d'Almada; il observa son homme, et il en avertit en même tems les autres conjurés du péril où ils étaient. Cet accident causa une alarme universelle, et au lieu de se hâter d'éclater, comme ils l'auraient dû, puisque tout était disposé, ils reculèrent le jour de l'exécution, et chargèrent Pinto d'en instruire son maître. Pinto, qui sentait combien il était dangereux de différer seulement d'un jour, manda en secret au prince de n'avoir point égard à la lettre que les conjurés l'avaient forcé de lui écrire, qu'il n'avait qu'à exécuter de son côté, au jour marqué, ce dont ils étaient convenus, parce

qu'il était persuadé que les conjurés en feraient de même.

En effet, revenus de la crainte que Costa leur avait causée, ils se déterminèrent à consommer l'entreprise au jour marqué. Costa lui-même parut un des plus ardens. Mais à la veille du jour choisi pour cette grande affaire, Vasconcellos s'embarqua sur le Tage, et passa la rivière Ils crurent qu'il était informé du complot, et qu'il partait pour faire venir des troupes dans la ville. Leur alarme fut très-grande ; elle dura jusqu'à la nuit, que le secrétaire rentra : il n'était sorti que pour une fête à laquelle il avait été prié. La joie succéda aux inquiétudes des conjurés. Tout leur parut calme, et ils ne doutèrent plus du succès de leur entreprise. Ils se retirèrent chez eux, et promirent de se rendre tous en armes chez les chefs, d'où ils devaient partir pour se rendre au palais. La postérité ne cessera de s'étonner comment, sous les ieux d'une Cour soupçonneuse et éclairée, sous les ieux d'un nombre prodigieux de Castillans, tous parens et alliés des conjurés, on pût former et consommer une aussi grande entreprise, dans laquelle tant de personnes d'état et de sexe différens devaient tremper. Les femmes mêmes entrèrent dans le complot et gardèrent un profond silence. Elles encouragèrent leurs maris, leurs enfans, leurs frères, à combattre avec ardeur en faveur de la liberté. Dona Philippe

de Vilhéna, comtesse d'Atougia, arma de ses propres mains ses deux fils, dom Jérôme d'Ataïde et dom François Coutigno. « Allez, mes enfans, » leur dit-elle, « allez combattre pour la patrie. Si mes forces,
» si mon sexe me le permettaient, j'accompagnerais
» vos pas; j'irais vaincre ou mourir avec vous pour
» le salut de mon pays. » Dona Maria de Lancastro tint le même langage à ses deux fils, dom Fernand Tellez et Antoine Tellez de Silva.

La nuit s'écoulait trop lentement au gré des conjurés. A la pointe du jour, ils se rendirent tous chez les trois principaux chefs de la conspiration. Les uns devaient attaquer la garde castillane, les autres la garde allemande. Quelques-uns s'étaient chargés d'aller à l'appartement de Vasconcellos, pour le jeter par les fenêtres du palais, afin d'intimider les Castillans; d'autres devaient occuper la salle du palais et toutes les avenues qui y conduisaient, pour exciter et encourager le peuple à crier *liberté, et vive le nouveau Roi, Jean IV, duc de Bragance!* Il régna un concert admirable dans l'exécution de toutes ces mesures. Sur les neuf heures du matin, les conjurés partirent, et entrèrent de deux côtés, les armes à la main, dans la grande salle. Là, on tira un coup de pistolet pour donner le signal à ceux qui devaient attaquer les gardes castillane et allemande. Alors dom Michel d'Alméida, l'épée à la main, parcourut tous les appartemens

en criant : *Liberté! vive Jean IV, roi de Portugal!* S'avançant ensuite vers les fenêtres, il parla ainsi au peuple. « Braves Portugais, nos misères sont » finies, nous recouvrons notre liberté. Le duc » de Bragance est notre Roi et notre seigneur » légitime. Nous lui rendons la couronne de Por- » tugal, et nous éteignons la tirannie castillane! » Que le ciel lui rende son ancienne splendeur! » Que sa postérité ne tarisse jamais! » Il prononçait ces paroles en fondant en larmes. Sa vieillesse le rendait respectable; il continuait à crier *liberté*, et le peuple, qui était presque tout assemblé, criait de même *liberté*, et « *vive Jean IV, notre Roi,* » *et périssent tous ses ennemis!* »

Cependant George de Mélo, Étienne d'Acugna, Antoine de Mélo de Castro, se jetèrent avec impétuosité sur la garde castillane. Elle se retrancha dans le corps-de-garde, et on la força a se rendre et à crier: « vive le duc de Bragance, roi de Portugal! » Un prêtre tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre, marchait à la tête de cette troupe de conjurés. Il les animait à la vengeance, en leur montrant d'une main le crucifix, et de l'autre en portant des coups terribles aux Espagnols. En même tems, dom Michel d'Alméida, dom Alfonse de Ménésès, Gaspar de Brito Freyre, Marc-Antoine d'Azévédo, Pierre de Mendoce et Thomas de Souza, surprirent avec leur bande la garde allemande, et s'en rendirent

les maîtres en un moment. L'entrée du palais étant libre, Pinto, Antoine Tello, Jean de Sà et Ménésès, Antoine Tellez, blessé au bras d'un coup de pistolet qu'il avait reçu à l'attaque de la garde allemande, le comte d'Atougia, ses frères, François Coutigno, Alvarès d'Abranchès, Ayrès de Saldagne, Antoine Alvarès d'Acugna, Juan de Saldagne et Souza, Gaston Coutigno, Sanche Dias de Saldagne, Juan de Saldagne et Gama, et ses frères Antoine et Barthélemi de Saldagne, Tristan d'Acugna d'Ataïde, ses fils Louis et Nuño d'Acugna, avec son gendre Manuel Childe Rolim, marchèrent vers l'appartement de Vasconcellos. Ils rencontrèrent le lieutenant civil de la ville, dom François Soarès d'Albergaria, qui sortait de chez le secrétaire d'état. Albergaria crut que c'était quelque querelle particulière, et voulut l'apaiser en interposant son autorité. Tous les conjurés se mirent à crier : « Vive » Jean IV, vive le duc de Bragance, notre Roi ! » Albergaria répondit : « Vive Philippe IV, roi d'Es» pagne et de Portugal ! » A ces mots, on lui tira un coup de pistolet, et on le jeta mort par terre.

On continua de marcher, et l'on rencontra Antoine Corréa premier commis de Vasconcellos, homme insolent et ennemi de la noblesse. Antoine Tello lui porta un coup de poignard. Corréa, indigné de cette témérité, lui dit : « Quoi ! tu oses me frap» per ! » On lui répondit par plusieurs autres coups

de poignard. Corréa tomba. Les conjurés, croyant qu'il était mort, marchèrent en avant; mais dès qu'ils furent passés, Corréa se releva, et se sauva par un escalier dérobé. Cependant les conjurés avançaient vers l'appartement de Vasconcellos. Le capitaine Diègue Garcès Palléia, ne doutant point qu'on n'en voulût à ce ministre, mit l'épée à la main pour les arrêter. Les conjurés lui portèrent plusieurs coups, et le forcèrent à se jeter par une fenêtre pour se sauver; mais il se cassa une jambe, et se retira dans la maison de la Compagnie des Indes.

On était sur le point d'entrer dans l'appartement de Vasconcellos, sans qu'il se fût mis en état de défense. Manuel Mansos de Fonséca vint l'avertir du péril qui le menaçait. « César, » lui répondit-il arrogamment, « quoique informé qu'on devait l'assassiner dans le sénat, ne laissa pas d'y entrer. Je l'imiterai, en me livrant à la fortune. » Cependant une vieille femme qui le servait depuis long-tems, fondait en larmes auprès de lui. Ses larmes commencèrent à l'émouvoir; le bruit que fesaient les conjurés, et qui redoublait à mesure qu'ils approchaient, acheva de l'intimider. Il se détermina donc à se cacher dans une armoire pratiquée dans le mur de son appartement. A peine y fut-il enfermé, que les conjurés arrivèrent. Ils le cherchèrent partout; ils renversèrent tous les meubles, et ils commençaient à désespérer de le trouver, lorsqu'ils s'a-

visèrent de menacer la vieille dont nous avons parlé, de la tuer, si elle ne se hâtait de leur montrer l'endroit où s'était caché son maître. La vieille tremblante, oubliant la fidélité qu'elle devait à Vasconcellos, leur indiqua de la main l'endroit où il était. On l'y chercha. Vasconcellos, épouvanté, ne put proférer une seule parole, et Antoine Tello lui tira un coup de pistolet : en même tems les autres le percèrent de plusieurs coups d'épée, et le jetèrent par la fenêtre en criant : « Vive la liberté et dom « Juan Roi de Portugal ! »

Le peuple court toujours en foule pour voir tout ce qui peut le frapper vivement. Il trouve des attraits dans le spectacle le plus triste et le plus terrible. A la vue du corps de Vasconcellos, il accourut de toutes parts pour voir son cadavre, qu'il accabla d'outrages. L'un le frappait du pié, l'autre lui arrachait la barbe, celui-ci lui crevait les ieux, un autre le dépouillait, et l'exposait nu aux regards de tout le monde : quelques uns excitaient les chiens à le dévorer; enfin il n'y eut ni cruauté, ni barbarie, qu'on n'exerçât sur ce cadavre malheureux. On le traîna dans les rues de Lisbonne pendant la journée entière, et la moitié du jour suivant, sans que le peuple eût encore assouvi sa haine et sa fureur. Il aurait continué à le maltraiter, sans le docteur Pinto, qui engagea les Frères de la Miséricorde à l'enterrer. Le peuple, encore plein de sa fureur, s'y

opposa. Alors dom Gaston de Coutigno interposa son autorité, et le fit porter dans une bière dans l'église des Frères de la Miséricorde. On l'envelopa dans un vieux drap, qu'on acheta de l'argent que les assistans donnèrent par charité, et on l'ensevelit de la sorte. Tel fut le sort de Vasconcellos, cet homme vain et superbe, qui, quelques momens auparavant, fesait trembler tout le monde, et disposait en souverain de toute la puissance portugaise. Il laissa un exemple mémorable de l'inconstance des grandeurs humaines. Sa mort funeste apprend à ceux qui sont à la tête du gouvernement, à se conduire avec droiture, à user avec modération de leur autorité, et à se prémunir contre l'aveuglement qui accompagne d'ordinaire le pouvoir et la prospérité. La violence, l'injustice et l'orgueil reçoivent tôt ou tard un juste châtiment.

Cependant la duchesse de Mantoue, surprise par le bruit que l'on fesait dans le palais, s'était approchée d'une fenêtre qui donnait sur la porte de la chapelle, pour appeler du secours, et tâcher, par ses discours, d'apaiser et de calmer le peuple. A cet instant, arrivèrent dans son appartement dom Michel d'Alméida, Fernand Tellez de Ménésès, Juan de Costa, Thomas de Souza, Pierre de Mendoce, Antoine d'Almada, Louis son fils, Antoine-Louis de Ménésès, dom Rodrigue de Ménésès son frère, Carlos Norogna, Antoine de Saldagne, Antoine de

Costa, Antoine de Alcisco de Mélo, Louis de Mélo, Manuel son fils, Tristam et Louis de Mendoce, François de Souza, François de Sampayo, Gomez Freyre d'Andréade son fils, et plusieurs encore. Comme ils entraient, la vice-reine se préparait à sortir, pour voir si sa présence ne ferait pas plus d'impression sur le peuple que ses discours. Les conjurés l'arrêtèrent, et la traitèrent cependant respectueusement. Elle voulut tenter de sortir, et on la retint encore. Alors elle parla ainsi à ceux qui l'environnaient : « Messieurs, vous êtes assez vengés : la mort d'un ministre insolent doit vous satisfaire ; il est puni, rentrez dans votre devoir. Le Roi, mon maître et le vôtre, vous aime ; je vous promets d'obtenir de Sa Majesté votre pardon : mais rentrez, sans différer, dans l'obéissance que vous lui devez. »

L'archevêque de Braga, qui était auprès d'elle, homme emporté, violent, et entièrement dévoué aux Castillans, voulut prendre la parole pour soutenir les droits du Roi catholique; mais dom Michel d'Alméida le fit taire, en lui disant : « Je vous conjure, monseigneur, de vous taire; on n'est déjà que trop irrité contre vous; j'ai eu toutes les peines imaginables pour obtenir votre vie des libérateurs de la patrie; n'allez pas, par un zèle indiscret, les forcer à vous l'arracher : retirez-vous donc; évitez un péril certain. » Les con-

jurés prièrent aussi instamment la vice-reine de rentrer dans son appartement, pour éviter d'être insultée par le peuple, qui ne reconnaissait plus le roi d'Espagne pour son maître. Mais persistant dans le dessein de sortir, dom Carlos de Norogna lui dit d'un ton ferme de se retirer, si elle ne voulait qu'on lui manquât de respect. « A moi! » répondit la duchesse étonnée.—« Oui, madame, à vous, » répliqua plus vivement Norogna.—« Et comment? » ajouta la vice-reine.—« En jetant Votre Altesse par » les fenêtres, » repartit le conjuré. Cette réponse indigna l'archevêque de Braga. Il saisit l'épée d'un soldat pour en frapper Norogna ; mais Alméida le retint et l'obligea à se retirer. La vice-reine rentra ainsi dans son appartement avec ses filles d'honneur, toutes tremblantes et éplorées.

Tout avait succédé au gré des conjurés : cependant ils n'étaient pas tranquilles. Les Espagnols, encore maîtres de la citadelle, pouvaient inquiéter la ville et les habitans. On alla trouver la vice-reine, pour qu'elle expédiât au gouverneur l'ordre de remettre la place. La vice-reine refusant cet ordre avec indignation, Almada, irrité de son refus, jura que si elle ne signait ce qu'on lui présentait, il allait faire égorger tous les Espagnols qui étaient dans Lisbonne. La vice-reine, intimidée par cette menace, signa tout ce qu'on voulut. Aussitôt dom Alvarès d'Abranchès, Thomas de Souza, et dom

François de Faro, accompagnés du peuple, allèrent porter cet ordre au gouverneur. La duchesse avait espéré qu'il refuserait de s'y conformer; mais elle se trompa. Le gouverneur, d'un mérite médiocre, effrayé à la vue de tout le peuple, ouvrit les portes de la citadelle, trop heureux qu'on lui laissât la vie. Il s'appelait dom Louis del Campo.

La citadelle rendue, la duchesse fut également forcée d'ordonner aux gouverneurs des forts de Bélem, de Cabéça Séca, de Saint-Antoine et du château d'Almada, de remettre ces places entre les mains des conjurés. Alors dom Rodrigue d'Acugna, archevêque de Lisbonne, vrai père de la patrie, se rendit dans l'église cathédrale avec tous les chanoines du chapitre, pour remercier Dieu d'avoir délivré si heureusement le royaume de la tirannie des Espagnols. Les chefs des conjurés vinrent l'y trouver, pour le prier de se rendre au palais, et de prendre en main les rênes du gouvernement jusqu'à ce que le Roi fût arrivé de Villaviciosa. L'archevêque y consentit à condition que l'archevêque de Braga se chargerait, conjointement avec lui, de cet emploi. L'archevêque ne demandait ce collègue que par politique. Il savait que l'archevêque de Braga était tout dévoué à la Castille, et il était persuadé que ce prélat approuvant une pareille démarche, il n'aurait rien à craindre de la part des Espagnols,

quand même ils se rendraient une seconde fois maîtres du Portugal.

On lui promit d'engager Mafos à faire ce qu'il souhaitait, et alors il partit pour le palais avec les conjurés et toute sa suite. En arrivant devant l'église de saint Antoine-de-Padoue, natif de Lisbonne, il rencontra beaucoup de peuple qui lui demanda la bénédiction : il se mit en devoir de le satisfaire. Mais saisi d'étonnement, il demeura immobile; il crut voir avec tout le peuple le prodige suivant : L'image de Jésus-Christ, qui était attachée à la croix qu'on portait devant l'archevêque, détacha l'un de ses bras, et fit un signe comme s'il donnait la bénédiction à ceux qui la demandaient à l'archevêque. Ce signe fut regardé comme une marque certaine que Dieu approuvait ce que les Portugais venaient d'exécuter; et, sans examiner davantage si ce prodige, que tant de personnes différentes d'âge, de sexe et d'état, assurèrent avoir vu, était vrai, ou si c'était un artifice pour donner plus de poids au changement qu'on venait de faire dans le royaume, l'archevêque, homme de mœurs simples, le crut de si bonne foi, qu'il ne douta plus que la révolution n'eût une issue favorable.

Étant parvenu au palais, le peuple qui l'y attendait s'avança vers la chambre du Conseil, en criant à haute voix au comte de Castagnède, président

du Conseil des ministres, et aux autres ministres, qu'ils eussent à ouvrir la porte pour laisser entrer l'archevêque, les Grands, le peuple, et laisser déployer l'étendard royal. On obéit; et on donna cet étendard à Alvarès d'Abranchès. Il monta à cheval, et, suivi du peuple, il alla dans toutes les rues de Lisbonne, criant : «Vive, vive dom Juan quatrième, » roi de Portugal!» La plupart ne connaissant point dom Juan quatrième, demandaient qui il était. «Le » duc de Bragance,» leur répondait-on.—«Le duc » de Bragance!» s'écriaient-ils; «qu'il vive, qu'il » règne, qu'il règne lui et sa postérité! il est notre » prince, notre Roi; il est l'héritier légitime de ce » royaume.» Les uns accompagnaient l'étendard royal; les autres s'en allaient d'un autre côté, en criant : « Liberté, liberté! » Ils s'embrassaient, se félicitaient, oubliaient tout autre intérêt; ils ne sentaient dans ce moment que la joie vive et soudaine de se voir délivrés du joug des Castillans, et d'avoir un Roi de leur nation. Ainsi, dans l'espace de trois ou quatre heures, tout un royaume passa dans les mains d'un nouveau maître; et il n'en coûta la vie qu'à deux ou trois des chefs de la tirannie des oppresseurs de la patrie.

L'archevêque de Lisbonne se chargea seul du gouvernement; celui de Braga évita le piége qu'on lui tendait, et refusa de le partager. L'archevêque de Lisbonne dépêcha le soir même des couriers

dans toutes les provinces pour inviter les peuples à remercier Dieu de ce qu'on avait recouvré la liberté, avec ordre à tous les magistrats des villes de faire proclamer roi de Portugal le duc de Bragance. Il fit aussi mettre en liberté tous les Portugais dont les Castillans avaient rempli les prisons publiques; et il engagea la vice-reine à sortir du palais, et à se retirer dans la maison royale de Xabrégas. Cette princesse, pour éviter qu'on l'y forçât, y consentit sans peine. Elle traversa toute la ville pour se rendre dans la demeure qu'on lui indiquait. L'archevêque de Braga l'accompagna, et ne cessa point de lui donner des marques de son attachement, quel que fût le danger auquel il s'exposait dans des circonstances aussi difficiles. Au reste, on la fit servir magnifiquement, et avec le respect dû à son auguste rang. Lors même qu'elle retourna en Castille, les gouverneurs des villes et toute la noblesse l'accompagnèrent jusque sur les frontières. Cette princesse fut si touchée des honneurs qu'on lui rendit, qu'elle disait ordinairement que les cavaliers portugais étaient galans et polis, même dans leur colère. Les hommes et les femmes, les vieillards et les enfans qui se présentèrent sur son passage, ne cessaient de crier : « Liberté, liberté ! » vive Jean quatrième, roi de Portugal ! »

Pinto écrivit au duc, immédiatement après que le gouverneur de la citadelle l'eut remise entre ses

mains des conjurés. Et la nuit qui suivit l'exécution de la conjuration, dom Pèdre de Mendoce et dom George de Mélo, grand-veneur, furent députés par les conjurés pour aller lui baiser la main et lui rendre un compte exact de tout ce qui s'était passé, et l'inviter à partir incessamment pour Lisbonne. Ils furent reçus à Villaviciosa avec les marques les plus vives de reconnaissance de la part du duc et de la duchesse. Mendoce et Mélo le supplièrent de ne point différer son départ pour Lisbonne, parce que sa présence y était extrêmement nécessaire. Le lundi 3 de décembre, il se mit en chemin avec le comte de Vimioso et le marquis de Ferreira. Mendoce et le grand-veneur allèrent à Évora pour l'y faire proclamer Roi, et toute la province d'Alentéjo en fit de même. Le Roi étant arrivé à Aldéa Galéga sur le Tage, entra dans une barque et traversa cette rivière, qui dans cet endroit a trois lieues de large. Il aborda devant la Compagnie des Indes, avec le marquis de Ferreira, le comte de Vimioso, Mendoce et Mélo, qui l'avaient rejoint. Le peuple, en le voyant, se rappela une prétendue prophétie qui prédisait aux Portugais qu'ils seraient délivrés d'un joug étranger, lorsqu'un Roi viendrait les trouver monté sur un cheval de bois. On ne manqua pas d'en faire l'application au duc et à la barque qui le portait. Ce prince entra dans l'hôtel de la Compagnie des Indes, autrefois le magasin de toutes les richesses du nouveau-monde,

désert et pauvre depuis la domination des Castillans, mais qu'on espérait voir refleurir sous le règne du nouveau Roi.

Dès que le bruit de son arrivée se fut répandu, la joie éclata dans tous les quartiers de la ville. On convint qu'il ferait son entrée publique le samedi 8 du mois. Le concours des citoyens fut si extraordinaire, qu'on pouvait à peine se remuer dans les rues par où le cortége devait passer. Le clergé, la noblesse, le peuple et les Grands, prouvèrent par leurs transports de joie et d'alégresse l'attachement qu'ils avaient pour la maison de Bragance. Le peuple, en général, par une espèce d'ivresse qui se communique et se répand, ne manque jamais, dans les réjouissances publiques, de se livrer avec excès aux mouvemens qu'elles lui inspirent. Celui de Lisbonne n'écouta donc dans cette occasion que ces mouvemens. On voyait les uns sauter et danser devant Sa Majesté; les autres se jetaient à ses piés, quelques-uns lui baisaient la main; tous s'écriaient ensemble et avec transport: « Vive, vive notre Roi! » il est l'envoyé de Dieu pour briser l'orgueil des » Castillans, pour rétablir notre honneur, pour » assurer notre liberté, pour nous combler de gloire, » pour rendre au Portugal toute sa splendeur. »

Le Roi entra enfin dans le fort. Le concours du peuple avait été si grand partout où il avait passé, qu'une grande partie des habitans n'avaient pu le voir.

Ils se rendirent à la porte du fort. Tous se mirent à crier qu'ils voulaient voir le Roi. Il se mit à la fenêtre. Lorsqu'il se fut retiré, ils demandèrent à le revoir encore; il se montra une seconde fois. Le peuple ne pouvait se rassasier de le regarder, et il répétait sans cesse: « Qu'il vive, qu'il vive à jamais, » que Dieu soit loué de nous l'avoir donné, qu'il » le conserve aux dépens de nos vies! » Le bruit de l'artillerie succéda à ces acclamations; et à peine le jour fit place à la nuit, qu'on vit toute la ville illuminée. Un Castillan voyant ces illuminations: « Est-il possible, » dit-il, « qu'avec de telles illu- » minations, sans armée, sans puissance, on enlève » un si beau royaume à Philippe, mon maître! Que » les décrets de la Providence sont profonds, qu'ils » sont impénétrables! » Les magistrats de la ville voulurent signaler leur zèle en donnant une fête au peuple. Le Roi s'y opposa, en disant: « Nous célé- » brerons des fêtes lorsque nous aurons fait les » préparatifs nécessaires pour nous défendre con- » tre nos ennemis. »

Ce qui acheva de combler de joie les Portugais, ce fut la levée de l'interdit que le pape avait jeté sur Lisbonne, à cause des violences que les ministres de Castille avaient exercées contre le nonce résidant dans cette ville. Ces ministres portèrent ces violences si loin, qu'après l'avoir contraint de sauter par une fenêtre, pour se réfugier dans le couvent

de Saint-François, ils l'arrachèrent de cet asile, le transportèrent en Castille, et lui firent souffrir mille outrages dans une affreuse prison, sans respecter le caractère dont il était revêtu. Ces sortes de violences étaient alors ordinaires aux Espagnols. La Catalogne, la Flandre, tous les pays où ils portèrent la guerre, furent des théâtres célèbres de leurs cruautés et de leur irréligion : bien différens en cela des Portugais, qui, même chez leurs ennemis, respectaient tout ce qui tenait à la religion: ce qui fit dire qu'ils étaient vraiment catholiques, et que les Espagnols n'en avaient que le nom.

Le roi de Portugal prit enfin possession du palais de ses ancêtres, dont il donna les principales charges aux personnes de la première qualité, et les autres à des hommes distingués par leur mérite personel, voulant par-là prouver son discernement, sa bonté, sa reconnaissance et sa justice. De cette manière, le gouvernement prit d'abord une forme au grand contentement du public, au lieu du tumulte et de la confusion qui accompagnent d'ordinaire les grandes révolutions; on vit régner la paix, la tranquillité et l'ordre, non-seulement dans Lisbonne, mais encore dans tout le royaume.

Pour conserver cette tranquillité, le Roi se mit en état d'empêcher que les Castillans ne la troublassent. Il fit marcher des troupes sur les frontières; il garnit les places de toutes les choses nécessaires

pour faire une vigoureuse résistance; il en confia les gouvernemens et les commandemens à des personnes distinguées par leur naissance, leur fidélité, leur zèle et leur courage.

La Reine se prépara de son côté à partir de Villaviciosa pour faire son entrée à Lisbonne. Son cortége fut nombreux. Lorsque l'on fut près de la capitale, le Roi traversa le Tage, et alla au devant d'elle, accompagné de toute la noblesse. Cette entrevue fut touchante de part et d'autre. Le Roi et la Reine se donnèrent des marques vives et tendres de l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre, et de la joie qu'ils ressentaient de la grandeur de leur nouvelle fortune. La Reine avait amené avec elle le prince dom Théodose, âgé de huit ans, et les infantes ses sœurs, Dona Catherine et Dona Jeanne. Tous les trois présentèrent leurs hommages au Roi leur père, qui ne put retenir ses larmes en les embrassant. Ils s'embarquèrent tous pour se rendre à Lisbonne, où ils furent reçus aux acclamations du peuple : c'était le 26 décembre.

Dès que le bruit de la révolution se fut répandu et confirmé dans tout le royaume, les villes et les provinces envoyèrent à l'envi des députés pour baiser la main au Roi, et l'assurer de leur fidélité. Les gentilshommes, les seigneurs et tous les titulaires du royaume, imitèrent leur exemple avec la même promtitude et le même zèle. Tous les États

différens qui étaient de la domination portugaise, se soumirent avec la même facilité, comme on le dira dans la suite. Mais avant d'entrer dans ce détail, il est nécessaire de rapporter ici ce qui se passa dans le Portugal, dès que les peuples furent informés de la révolution. Tout le royaume y prit également part. Les villes, les villages, les lieux où les bergers conduisaient paître leurs troupeaux, toutes les campagnes enfin retentirent des mêmes cris d'alégresse. On trouvait les paysans attroupés sur les grands chemins, dansant et chantant leur bonheur. Ils arrêtaient les voyageurs, les invitaient par toutes sortes de bons traitemens à se réjouir avec eux. Les petits enfans, ne sachant dire autre chose, répétaient sans cesse : « Vive, vive le Roi Jean qua-» trième, notre seigneur! qu'il règne sur nos pères, » sur nous, sur nos descendans, que sa postérité » règne éternellement! »

Du moment où le duc de Bragance avait été informé de l'heureux succès de la conjuration, il avait fait partir diverses personnes de confiance pour faire soulever la province d'Alentéjo. La ville de Portalègre, quoique située sur les confins de la Castille et mal fortifiée, n'hésita point à se déclarer en sa faveur. Elvas en fit de même, à l'instigation d'Alfonse de Mélo; le commandant, Diègue Soarès de Castelbranco, envoya Gaspar Manuel de Séqueira pour baiser de sa part la main du Roi, ne pouvant

le faire lui-même, à cause de ses incommodités. Le Roi reçut Séqueira avec bonté, et lui ordonna de repartir sans délai, pour le faire proclamer Roi dans cette ville. Séqueira obéit, et le peuple d'Elvas ne témoigna pas, dans cette occasion, moins de zèle que le peuple de Lisbonne. Avant que Pierre de Mendoce et George de Mélo fussent arrivés à Évora, en revenant de Villaviciosa, on y était informé de la révolution, et le peuple, le clergé et les fidalgues étaient tous disposés à proclamer le duc de Bragance Roi de Portugal, ce qu'ils exécutèrent avec des réjouissances publiques, qui durèrent trois jours. Coimbre, Porto, Viseu et les autres villes des provinces de Beira, de Tras-os-Montès, d'Entre-Douro-et-Minho et de l'Estramadure, suivirent l'exemple de Lisbonne, d'Elvas, d'Évora et de Portalègre.

Il ne restait que le royaume des Algarves, et il était de la plus haute importance de s'en assurer. Henri Corréa de Silva en était gouverneur. Il avait choisi pour sa résidence la ville de Lagos. Le Roi lui écrivit pour l'instruire de ce qui venait de se passer dans le Portugal, et pour le prier de le faire reconnaître dans le royaume d'Algarve. Corréa, le lendemain qu'il eut reçu cette lettre, assembla dans l'église de la Miséricorde les chefs de la justice, avec les officiers et toute la noblesse. Après avoir fait chanter une messe, il lut la lettre que le Roi lui avait écrite, et, après l'avoir lue, fit entendre les

fut arrivé, on éleva deux théâtres sur la place du Palais, où le Roi se rendit, accompagné du marquis de Villaréal, du duc d'Aveiro, du duc de Caminham, du marquis de Ferreira, de dom Maurice de Silva, marquis de Govéa, majordome; de Juan Rodriguès de Sà, comte de Pénaguiam, camérier major; de dom Louis de Mirande Henriquès, grand secrétaire; de dom Pèdre Mascarégnas, fils du marquis de Montalvan, de dom Juan de Castelbranco, mérinémajor; de Pierre de Mendoce, capitaine des gardes, et de Tellez de Ménésès, grand enseigne; des archevêques de Lisbonne, de Braga, du grand inquisiteur, et de plusieurs autres seigneurs et prélats. Le marquis de Ferreira y assista comme connétable, et dom François de Lucéna, homme d'une grande capacité, et d'un mérite rare, en qualité de secrétaire d'État. Le Roi s'étant assis, on apporta la Croix et l'Évangile. Il se mit à genoux, et fit le serment de cette manière :

« Je jure et je promets de régir et de gouverner » ce royaume, et d'y administrer la justice avec autant de prudence, de sagesse et de modération » qu'il me sera possible; de maintenir les us, coutumes, priviléges et droits de ce royaume, accordés » et confirmés par les rois mes prédécesseurs, avec » le sceau de Dieu, et du saint Évangile ». Les trois états, composés de la noblesse, du clergé et du peuple, prêtèrent leur serment de fidélité. L'arche-

vêque de Lisbonne commença le premier. « Je jure, » dit-il en touchant le saint Évangile, « que je reçois » pour mon Roi légitime et véritable seigneur le » haut, le puissant, et le grand roi dom Juan IV, » auquel je rends hommage pour tout le clergé de » ce royaume. » Tous les autres en firent de même. Cette cérémonie étant achevée, on cria à différentes reprises, « vive le Roi! » De là on marcha vers l'église cathédrale, en observant le même ordre qu'en sortant du palais. En chemin, on rencontra le docteur François Rébello Homem, véréadeur du Conseil, placé sur une éminence, qui parla ainsi au Roi : « Haut et puissant seigneur, ce » jour est pour nous un jour de triomphe. En vous » offrant les clés de la ville, nous vous offrons nos » cœurs, qui seront toujours fidèles à votre ma» jesté. Votre élévation sur le trône va désormais » cimenter notre bonheur, dont la tirannie ne » pourra jamais ébranler les solides fondemens. » Il nous avait été prédit ce bonheur, et les tems sont » arrivés où nous en jouissons. Dieu l'avait promis » au grand Alfonse Henriquès, le glorieux fondateur » de cette monarchie. Votre élévation est donc » l'ouvrage de Dieu, et non l'ouvrage des hommes. » Puissiez-vous régner long-tems, puissiez-vous » faire le bonheur de vos sujets! » Homem s'étant tu, le comte de Castagnède, président du parlement, prit de ses mains les clés de la ville, qui

eux. Alors Viveyros fit tirer le canon contre la ville. Ornellas y courut avec sa compagnie. Déjà Jean de Bitancourt s'était emparé avec les habitans du poste de Bonne-Nouvelle, poste important, pour réduire la citadelle. Pour ne pas perdre de tems, on alla dans le moment attaquer le fort Saint Sébastien ; on le fit avec tant d'impétuosité, que la terreur saisit ceux qui le gardaient : ils se rendirent dans l'instant. Par leur reddition, les Portugais demeurèrent maîtres du port et de tous les vaisseaux qui y étaient. Cet événement eut lieu dans la semaine sainte, et le jour de Pâques on proclama dans Angra Jean IV roi de Portugal, malgré les coups de canon que les Castillans tiraient contre la ville. Les Portugais disaient que c'étaient des salves en l'honneur de la fête, et de la cérémonie de la proclamation du nouveau Roi. Ils ramassèrent même avec soin les boulets pour s'en servir à leur tour contre les Castillans. La Cour avait fait partir de Séville un vaisseau pour les informer de ce qui se passait en Portugal, et pour leur ordonner de conserver les Tercères à sa majesté catholique; mais ce vaisseau ayant été obligé de relâcher à Madère, fut saisi, avec trois autres vaisseaux chargés d'épiceries et d'argent, au profit du roi de Portugal.

Les Castillans firent partir de Saint-Lucar, pour aller secourir Viveyros, trois vaisseaux sous les ordres de Manuel de Canto et Castro, Portugais. En

arrivant dans l'île, il livra celui qu'il montait à ses compatriotes, et les aida à s'emparer des deux autres. Cette perte fut d'autant plus sensible à Viveyros, qu'il vit enlever sous ses ieux le secours avec lequel il espérait punir les Portugais de leur rébellion. Louis Pérès Viveyros son frère, qui était parti de la Corogne pour le secourir aussi, tomba également entre les mains des Portugais : en sorte que Viveyros demeura dans la citadelle, sans vivres, sans munitions, sans troupes. La frégate que le cardinal dom Ferdinand, infant d'Espagne et gouverneur de Flandre, lui avait envoyée, s'en retourna lorsqu'elle apprit que les Portugais assiégeaient et pressaient vivement la citadelle. Tous les autres secours qu'on tenta d'y envoyer tombèrent également en la puissance des Portugais, qui traitèrent avec beaucoup de douceur les prisonniers castillans.

On ignorait cependant dans Lisbonne ce qui se passait dans les Tercères. Les corsaires avaient pris le vaisseau que d'Ornellas avait envoyé, pour informer le Roi de l'état des affaires dans ces îles. On savait pourtant qu'on y avait pris les armes : ce qui détermina le Roi à y envoyer le Père François Cabral, Jésuite, qui avait déjà été provincial de l'île, avec des lettres pour la noblesse et pour le peuple, et un plein pouvoir de leur accorder toutes les grâces nécessaires pour engager les uns et les autres

à le reconnaître pour souverain. Antoine Dias Sodre l'accompagna avec quelque secours sur un vaisseau hollandais. Ils arrivèrent à Angra le 25 avril, et le Père Cabral agit en conformité des ordres qu'il avait reçus. Il eut quelques conférences avec Viveyros. Rien ne put le gagner. Il demeura fidèle aux Castillans. Néanmoins il fut contraint de capituler, et sortit de la citadelle le 6 mai, avec tous les honneurs militaires. Ses soldats étaient pâles, défigurés, et Viveyros lui-même était d'une maigreur extrême. Les Portugais remarquèrent en entrant dans la forteresse, qu'ils s'en rendaient les maîtres le même jour et le même mois que le marquis de Sainte-Croix l'avait enlevée aux Portugais. Les Espagnols l'appelaient le fort de Saint-Philippe. Les Portugais lui donnèrent le nom de Saint-Jean, à l'honneur de leur Roi.

La conquête du Brésil n'était pas moins importante que celle des Tercères. Ce vaste pays fournissait du sucre, du bois de teinture, et plusieurs marchandises utiles et nécessaires au royaume. Il était difficile de s'en rendre maître, parce qu'il y avait dans ce pays pour le moins autant de Castillans que de Portugais. Néanmoins on en fit la conquête aussi facilement que s'il ne se fût agi que de prendre une simple forteresse au milieu du Portugal. On en fut redevable à dom George Mascarégnas, marquis de Montalvan, vice-roi du Brésil,

qui soumit tout le pays au Roi, sans presque verser de sang. Aussitôt qu'il eut reçu les lettres de Jean IV, qui lui apprenaient son élévation au trône, il fit assembler les troupes dans les deux places de la baie de Tous-les-Saints. Il envoya un détachement devant la place des Jésuites, et un autre devant celle du Palais, où était de garde ce jour-là Juan Mendez de Vasconcellos. Ayant ainsi disposé les troupes, il fit venir chez lui l'évêque, dom François de Moura, général de l'artillerie; tous les principaux mestres-de-camp, l'auditeur-général, et le provéditeur, auxquels il lut les lettres qu'il avait reçues. Tous furent d'avis qu'il fallait obéir. Ils se rendirent à l'instant dans l'église cathédrale, et proclamèrent le nouveau Roi aux acclamations de tout le peuple.

On n'eut pas plus de peine à lui soumettre les places que les Portugais avaient conquises dans les Indes-Orientales. On ignorait encore l'élection de Jean IV, lorsque les nègres, tant naturels qu'étrangers, convinrent avec les Hollandais, non-seulement de leur livrer Cochim et plusieurs autres places sur la côte de Malabar, que les Castillans laissaient dépourvues de tout; mais même la ville de Goa, métropole des Indes, résidence du vice-roi, du Conseil de justice, de guerre et du gouvernement. Ils allaient exécuter leur traité, lorsque Manuel de Liz arriva à Goa avec la nouvelle du changement qui venait d'arriver en Portugal. Tous

les Indiens en témoignèrent une joie extrême ; tous voulurent demeurer sous la domination du nouveau Roi; tous le firent à l'envi proclamer dans toutes les places dépendantes des conquêtes des Portugais.

Dom Juan de Sylva Tello, comte d'Aveyras, était pour lors vice-roi. Il ne tarda pas un moment à faire proclamer dans Goa Jean IV roi de Portugal. Son exemple entraîna le reste des Indes. Tous les peuples espérèrent de vivre plus tranquillement sous la domination immédiate des Portugais, que sous ces mêmes Portugais, dépendans des Castillans. En effet, la négligence et la tirannie de ces derniers y avaient tout fait tomber dans un affreux dépérissement. Le comte d'Aveyras n'épargna ni peines, ni soins pour relever les affaires, et se mettre en état d'y soutenir les États du nouveau Roi. Il envoya pour commander dans Ceylan, dom Philippe Mascarégnas, avec plein pouvoir de faire tout ce qu'il croirait nécessaire à la conservation de cette île, sans avoir besoin de lui en faire part. Il chargea Antoine Moura et dom Édouard Lobo de se rendre incessamment à Mascate. Il fit partir pour le Mozambique François de Silveira. Enfin il pourvut à la sûreté de toutes les places où il avait fait reconnaître Jean IV pour roi de Portugal. Malaca était assiégée depuis long-tems par les Hollandais. Il fit partir une galiote pour secourir cette ville;

mais les Hollandais s'en emparèrent : elle manquait de tout, et fut forcée de se rendre. Dans le Japon, dans la Chine, et partout ailleurs où il y avait des Portugais établis, on y reconnut, sans opposer le moindre obstacle, l'autorité du nouveau Roi.

Tandis que cette révolution se consommait dans les pays éloignés, Jean IV, dès le mois de janvier 1641, avait envoyé des lettres de convocation pour l'assemblée des États-généraux. Les États assemblés renouvelèrent leur serment de fidélité au Roi, et le Roi renouvela celui qu'il avait fait, d'observer tous les droits, us, coutumes et priviléges du royaume. Les États reconnurent aussi pour leur prince et successeur légitime l'infant dom Théodose, fils du Roi. Ils le firent de cette manière. « Nous reconnaissons, » et nous recevons pour naturel et véritable prince » et seigneur, le très-grand et très-excellent infant » dom Théodose fils, et légitime héritier du Roi » notre seigneur, et de la reine dona Louise, sa » femme. Comme ses naturels et véritables sujets » et vassaux, nous lui rendons hommage entre les » mains du Roi son père, qui le reconnaît pour son » fils et successeur légitime, dont il est actuellement » tuteur. Nous lui promettons qu'après la mort de » Sa Majesté, nous le reconnaîtrons pour roi du » Portugal et d'Algarve, pour seigneur de la Guinée, » dans l'Afrique, et du commerce d'Éthiopie, Arabie, Perse et Inde. Nous obéirons en tout et par-

» tout à ses commandemens. Nous ferons la guerre » pour lui. Nous maintiendrons la paix dans ses » États. En vertu de quoi, nous jurons sur la sainte » croix et sur les évangiles d'exécuter en tout et » partout ce que nous venons de dire, et pour » preuve de sujétion, d'obéissance et de reconnais- » sance envers ladite seigneurie, nous baisons la » main de Sa Majesté et de son Altesse, tous deux » présens. »

Les jours qui suivirent ce serment, les États s'assemblèrent dans le même endroit. Chaque État, chaque ordre, chaque personne y avait sa place marquée. Le premier jour, le Roi étant sur le trône qu'on y avait élevé, le hérault d'armes s'avança vers Emmanuel d'Acugna, évêque d'Elvas, et le mena vers l'endroit destiné pour porter la parole. Après que l'évêque se fut profondément incliné devant le Roi, il tint ce discours : « La première loi de la » nature apprend aux hommes à s'unir par les liens » de la société. On a donc vu bâtir des villes et former » des royaumes, qui, par cette même loi d'union, » se défendent en tems de guerre et se soutiennent » en tems de paix. La mésintelligence, au contraire, » fait avorter les projets de l'une et ruine les avan- » tages de l'autre. Nous en avons un exemple dans » ce royaume : livré aux étrangers et détruit par » notre discorde, recouvré et rendu à ses maîtres » par notre union.

» C'est par cette raison que notre Roi s'est déter-
» miné à assembler les États-généraux de ce royau-
» me, afin de délibérer unanimement sur ce qu'il
» convenait mieux de faire dans les conjonctures
» présentes, tant par rapport à la religion, que par
» rapport aux intérêts de l'État, soit en paix, soit
» en guerre. On ne peut observer la religion qu'en
» veillant attentivement à la pureté de la foi, ni
» conserver un État florissant, qu'en se conduisant
» par des conseils sages et prudens. . . . . . .

» Sa Majesté espère donc de la prudence et du
» zèle de ses fidèles et bons sujets, de bons conseils
» et d'utiles secours, pour concourir efficacement
» au bien général du royaume, d'où découle tou-
» jours le bien particulier, comme du bien particu-
» lier dépend respectivement le bien général.
» Rendons grâces à Dieu de nous avoir donné un
» Roi qui ne veut régner que conformément aux
» lois de ce royaume, et qui croit qu'un souverain
» ne doit obtenir que de la volonté de ses sujets les
» secours nécessaires pour en soutenir la gloire et
» la splendeur. Sa Majesté donc, qui nous aime et
» qui sait que nous l'aimons, m'a ordonné de vous
» dire que de ce jour, jour heureux, jour fortumé,
» il abolit tous les impôts dont vous ont accablés les
» rois de Castille, tant qu'ils ont été vos cruels
» tirans. Quelle différence entre un Roi légitime et
» des rois usurpateurs! Ceux-ci ne respiraient que

» votre ruine, et votre Roi ne cherche qu'à assu-
» rer votre bonheur. Il se contente de son patri-
» moine pour son entretien et celui de sa maison,
» et vous laisse les revenus de l'État pour vous dé-
» fendre d'un ennemi dangereux, qui ne vous
» menace rien moins que d'un honteux esclavage.
» Usons donc de ses revenus, pour soutenir un tel
» roi sur le trône et pour dissiper les projets de nos
» ennemis communs. Notre zèle et notre recon-
» naissance nous engagent à tout sacrifier pour lui.
» Qu'il est doux de pouvoir volontairement s'immo-
» ler pour son Roi et pour l'État! »

L'évêque termina ainsi son discours, fit une seconde inclination devant le Roi, et alla reprendre sa place. François Rébello Homem se leva, toute l'assemblée se leva de même, et Homem parla ainsi.
« Les grâces et les bienfaits d'un prince sont les
» véritables chaînes qui lient, qui assujétissent les
» cœurs des sujets. Elles sont plus fortes que l'auto-
» rité et la violence, surtout sur les Portugais, tou-
» jours prêts à prodiguer leurs biens, leurs vies,
» pour les mériter de la part de leurs princes légi-
» times. Vivement touchés des faveurs dont Sa
» Majesté vient de les combler, ils ne sauraient
» dans ce moment lui en témoigner leur respec-
» tueuse reconnaissance, qu'en se rappelant à tous
» les instans les mêmes grâces qu'ils viennent de
» recevoir, et qu'en fesant éclater le désir ardent

» de pouvoir s'acquitter de bienfaits tellement si-
» gnalés. Mais comment reconnaître l'ardeur avec
» laquelle Votre Majesté se livre pour faire notre
» bonheur? Non-seulement vous offrez pour ce
» grand ouvrage votre personne sacrée; mais vous
» nous vouez encore celle de votre auguste fils, par
» les sermens les plus saints, semblable à Dieu qui
» dévoua son fils pour le salut du genre humain, et
» qui le promit solennellement aux anciens patriar-
» ches!

« Vous ne vous occupez que de notre bonheur,
» vous ne songez qu'à procurer une tranquillité so-
» lide à vos sujets: le but le plus glorieux que puisse
» se proposer un grand roi. Pour réussir dans un
» dessein si beau, vous vous abandonnez à votre
» munificence; vous nous ouvrez vos trésors; vous
» nous affranchissez enfin de tributs odieux qu'un
» Roi étranger, et occupé uniquement de notre perte,
» nous avait tiranniquement imposés. Ce bienfait
» est grand, mais bien au-dessous de la manière
» royale dont vous l'avez accordé. Vous nous avez
» prévenus, mais dans quelles circonstances! dans
» un tems où vous pouviez non-seulement deman-
» der ces tributs, mais même les exiger. Aussi,
» pénétrés de reconnaissance, vos sujets sont prêts
» de tout entreprendre pour le service de Votre
» Majesté. Ordonnez, on ne demande qu'à obéir.
» Au nom de tous vos sujets, je suis chargé de vous

» offrir leurs vies et leurs biens. Disposez à votre » gré de l'un et de l'autre. On ne regrette point ses » biens, quand on peut les employer au service de » Votre Majesté. Notre État désormais ne peut » devenir que florissant : les Castillans sont chassés; » notre commerce va se rétablir : que le seigneur » bénisse vos armes, qu'elles soient le soutien de la » foi, la terreur de vos ennemis et la source du » bonheur de vos peuples! »

Homen ayant fini son discours, le chancelier ordonna, de la part de Sa Majesté, aux trois ordres des États de se rassembler le 30 du même mois; le clergé dans le couvent de Saint-Dominique, la noblesse dans celui de Saint-Éloi, et les députés du tiers-état dans celui de Saint-François. De ces trois différentes assemblées émana le décret suivant : « Les États-Généraux de Portugal » assemblés, et munis du pouvoir nécessaire, ont » déterminé, par ce décret que tous les députés » ont signé, les droits à la couronne qu'a le puis- » sant roi dom Jean IV de nom, fils du sérénis- » sime seigneur dom Théodose, duc de Bragance, » et petit-fils de la sérénissime princesse Catherine, » duchesse de même nom, fille légitime de l'in- » fant dom Édouard, fils du roi Emmanuel, de » glorieuse mémoire.

» Le 1er décembre 1640, on l'a proclamé roi » pour la première fois, dans la ville de Lisbonne;

» peu de jours après dans tout le royaume ; et le
» 15 on lui a prêté serment de fidélité dans cette
» même ville. Les États assemblés y ont confirmé
» solennellement, le 28 janvier, tout ce qui avait été
» fait. Après ces démarches, on a cru qu'il était
» nécessaire pour le bien de l'État de faire le pré-
» sent décret, afin que tout fût dans les formes re-
» quises, pour faire voir que nous acceptons vo-
» lontairement pour notre roi dom Juan IV, et que
» nous lui rendons une couronne qui lui apparte-
» nait déjà par droit d'héritage.

» En fesant ce décret, nous avons observé
» l'ordre et la forme qu'on observa dans ce même
» royaume à l'égard d'Alfonse Henriquès, lorsqu'il
» fut proclamé roi de Portugal aux champs d'Ou-
» rique, après une victoire remportée sur cinq
» rois. Malgré la bulle d'Innocent II, qui lui con-
» firmait le titre de roi, l'an 1142, les États assem-
» blés dans la ville de Lamégo, vers la fin de l'an-
» née 1143, crurent devoir non-seulement le pro-
» clamer et le confirmer roi de nouveau, mais
» dresser un acte de cette proclamation et de cette
» confirmation, afin qu'il servît de monument à la
» postérité, comme ils avaient reconnu pour leur
» roi légitime Alfonse Henriquès, et pour faire con-
» naître en même tems qu'en eux seuls résidait la
» puissance de donner ou d'ôter la couronne à quel-
» qu'un, et de juger à qui elle appartenait de

» droit, lorsque leurs rois venaient à mourir sans
» enfans.

» Le royaume s'étant donc conservé ce droit, ne
» connaît personne à qui il puisse jamais appartenir
» qu'à lui seul. Tous les docteurs l'ont ainsi décidé,
» et mille exemples arrivés dans la monarchie du
» monde en sont une preuve complète. Cela posé,
» il ne reste qu'à expliquer les raisons qui ont porté
» le royaume de Portugal à se donner pour roi
» Jean IV, qui, outre la volonté des peuples, réu-
» nit encore en sa faveur le droit de succession.
» 1° Le cardinal Henri étant mort sans postérité,
» la succession des droits à la couronne de Portu-
» gal passa légitimement à la princesse duchesse de
» Bragance, sa nièce, et fille légitime de l'infant
» dom Édouard, son frère, représentant la per-
» sonne de son père, avec toutes les qualités qui
» étaient en lui pour succéder : n'étant point dou-
» teux que le bénéfice de la représentation n'ait
» lieu dans la succession du royaume de Portugal,
» fondée par droit héréditaire dans le testament de
» Jean Ier, et la disposition faite par Alfonse V dans
» l'assemblée générale des États, le 6 mars 1476,
» lorsque ce prince voulut épouser l'infante Jeanne
» de Castille. Tous les jurisconsultes assurent
» de même que la représentation a lieu dans le
» royaume.

» La représentation établie, on ne pouvait pas,

» au préjudice de Catherine, préférer le Roi catho-
» lique, quoique neveu, comme elle, du cardinal
» Henri, étant fils de l'impératrice Isabelle sa sœur.
» Isabelle, n'ayant point le droit de représenta-
» tion, ne pouvait pas le transmettre à Philippe
» son fils, qui la représentait. Édouard le possédait
» au contraire, et pouvait le communiquer à sa
» fille Catherine, la seule de ses enfans qui le re-
» présentait en Portugal. Selon la commune opi-
» nion des jurisconsultes, la représentation a donc
» lieu même parmi des cousins-germains, lorsqu'ils
» concourent sans oncle. Telle est la disposition du
» droit. Les Castillans pratiquent le contraire; mais
» leur pratique n'est pas une règle pour le Portu-
» gal. Ainsi, la légitime succession de ce royaume
» ayant passé par droit de représentation à l'in-
» fante Catherine, elle l'a transmise à son fils
» Théodose, et à son petit-fils dom Jean, notre
» roi actuel.

» Mais quand la représentation n'aurait pas lieu
» en Portugal, ce dont on ne convient point, le
» droit de succéder n'appartenait pas moins à l'in-
» fante Catherine. Dom Jean I, dans un article de
» son testament, a expressément établi la succes-
» sion en ligne directe, appelant d'abord Édouard,
» son fils aîné, avec toute sa postérité; ensuite
» dom Pèdre, qui était son second fils, avec tous ses
» enfans; et enfin celui-ci et sa race venant à man-

» quer, il appelle Henri, son troisième fils, et ses
» descendans, voulant et ordonnant qu'on observe
» la même disposition à l'égard de ses autres en-
» fans.

» On voit par ce testament que, dans la succes-
» sion du royaume de Portugal, après la représen-
» tation, la prérogative de la branche a lieu, et que
» tant qu'il y a des princes de la première bran-
» che, ceux de la seconde sont exclus de la suc-
» cession, et ainsi des autres. Les jurisconsultes
» n'admettent également à la succession que la
» branche du possesseur, ou celle de son fils aîné,
» n'appelant ses autres fils que dans le cas qu'ils
» viennent à occuper la succession. Personne ne
» contredit ce principe, confirmé par le testament
» de Jean Ier, de glorieuse mémoire. Ainsi, les fils
» et les filles de dom Emmanuel, après la branche
» aînée, qui fut celle de Jean III, formèrent cha-
» cun une branche, et chacun comprit dans sa
» branche ses enfans et les descendans de ses en-
» fans. Après l'extinction dans le roi Sébastien de
» la première branche, les infans dom Ferdinand
» et dom Louis étant morts sans légitime postérité,
» ainsi que l'infant Alfonse, et le cardinal Henri,
» la succession tombe immédiatement dans la bran-
» che de l'infant Édouard, dont les enfans, quoique
» filles, doivent être préférés à ceux d'Isabelle sa
» sœur, fille du même roi Emmanuel. Cette dispo-

» sition est conforme au testament déjà cité, qui » préfère la race descendante d'un mâle, telle » qu'elle soit, à la race d'une femme, quand même » la race de cette femme consisterait en mâles. » Cette raison est si puissante, que quand même le » royaume de Portugal pourrait tomber entre les » mains d'un prince étranger, le roi Philippe se» cond, fils d'Isabelle, ne pouvait succéder qu'a» près l'extinction des descendans d'Édouard, du » nombre desquels était Catherine, duchesse de » Bragance. Outre le droit d'aînesse, Catherine » renfermait encore une qualité essentielle par les » constitutions de l'État, qui est d'être mariée dans » le pays, les lois excluant tout prince étranger, et » même toute princesse portugaise mariée hors » du Portugal. En conséquence de cette loi, la fille » du roi Ferdinand, mariée à dom Juan, roi de » Castille, fut exclue de la succession de son père, » non pas tant parce qu'elle était illégitime (le ma» riage du Roi son père avec Léonore sa mère ne » passant pas pour valable), que pour être mariée » à un prince étranger : ce qui fut bien établi par un » décret des États assemblés à Coïmbre, lorsqu'on » y déféra la couronne de Portugal à Jean Ier, fils » illégitime de dom Pèdre Ier. Les Portugais donc, » en plaçant Jean IV sur le trône, ont eu pour eux » tous les droits les plus respectables : le droit de » succession, le droit de représentation, et les lois

» du royaume. Ces droits sont plus que suffisans
» pour détruire une possession de soixante ans,
» possession forcée et tirannique, établie et main-
» tenue par la force des armes, force qui rend nuls
» tous les actes, décrets et sentences donnés en
» sa faveur, tant dans les États tenus à Tomar,
» l'an 1587, qu'à Lisbonne, l'an 1619. D'ailleurs,
» la sentence qui déférait la couronne au roi de
» Castille, était vicieuse en plusieurs autres points;
» premièrement, parce qu'elle ne fut pas signée
» unanimement; et secondement, parce qu'elle
» fut rendue à Ajamonté, hors du royaume, ce
» qui choquait toutes les constitutions de l'État de
» Portugal. »

Le décret contenait plusieurs autres raisons aussi fortes, et les Portugais eurent soin d'en faire répandre des copies dans toutes les Cours de l'Europe. Ils résolurent aussi, en conséquence de ce décret, d'y envoyer des ambassadeurs. L'ambassade de France leur parut la plus importante. Ils se déterminèrent à la faire partir incessamment, pour rendre compte au roi très-chrétien Louis XIII de ce qui venait de se passer en Portugal, et pour renouveler l'ancienne correspondance et amitié qui régnaient entre les deux royaumes. On chargea de cette ambassade extraordinaire François de Mélo, grand-veneur, illustre par sa naissance, sa vertu et sa piété; digne encore de ce choix par un discerne-

ment exquis, un jugement solide, et une grande capacité dans les affaires. On lui donna pour second Antoine Coello de Carvâllo, dézambargador du palais, d'une naissance distinguée dans la robe, estimé par son grand savoir dans le droit civil, généreux, poli, et magnifique. On fit secrétaire de l'ambassade Christophe Soarès d'Abreu, dézambargador de Porto. Ils partirent de Lisbonne le 28 février, et abordèrent à La Rochelle, le 5 mars, où ils furent parfaitement reçus par le grand-prieur de France, gouverneur de la ville, et par les habitans, qui leur rendirent toute sorte d'honneurs. Ils prirent la route de Paris, et partout où ils passèrent, ils furent également bien accueillis. En arrivant à Orléans, ils firent partir Soarès d'Abreu, pour aller avertir le roi qu'ils venaient, de la part de leur maître, dans le dessein de traiter d'affaires importantes. A deux lieues de Paris, Abreu revint les trouver, pour leur annoncer que le roi de France leur donnerait audience le 25 mars.

Il ne leur restait que trois ou quatre jours : ils les employèrent à faire les préparatifs nécessaires pour leur entrée. Le Roi les envoya visiter, et leur fit demander s'ils voulaient faire leur entrée secrètement ou publiquement. Ils répondirent qu'ils la feraient de la manière qui conviendrait le mieux au Roi. Le comte de Brulon vint leur dire que le Roi souhaitait qu'ils entrassent dans Paris solennelle-

ment. Ainsi, le 25 mars, ils se rendirent dans un endroit nommé la Villette, à une lieue de Paris, où le maréchal de Châtillon et le comte de Brulon allèrent les prendre dans les carrosses du Roi. Le cortége fut superbe et magnifique. On les traita ce jour-là et le jour suivant dans l'hôtel des Ambassadeurs, situé dans la rue de Tournon, près du Luxembourg. De là ils furent conduits à Saint-Germain, où était le Roi, par le duc de Chevreuse, frère du duc de Guise, et par le comte de Brulon. Ils eurent audience dès le moment qu'ils furent arrivés. Le Roi se leva de son siége, et s'avança trois pas pour les recevoir. Lorsque François de Mélo voulut parler, le Roi refusa de l'entendre qu'il ne fût couvert. Mélo se couvrit, fit son compliment, et remit entre les mains de Sa Majesté les lettres du roi de Portugal : ensuite le roi les entretint quelques instans. Les ambassadeurs étaient toujours debout. Coello dit un mot, que le Roi entendit, et, comprenant ce qu'il voulait lui communiquer : « Je » vous entends, » lui dit-il ; « mes ordres sont par» tis pour la Hollande, afin qu'on équipe dix vais» seaux pour le Portugal. » En partant, les ambassadeurs voulurent baiser la main du Roi, qui la retira et les embrassa avec un visage riant. De chez le Roi, on les conduisit dans une salle, où on leur servit un repas somptueux. Ensuite on les mena chez la Reine, qu'ils trouvèrent assise sur un pliant,

avec une princesse du sang. Elle se leva en les voyant entrer, s'avança trois ou quatre pas, et les entretint debout, après les avoir fait couvrir. Mélo lui dit « qu'il craignait que Sa Majesté ne regardât » leur ambassade avec chagrin, n'ayant pour but » que d'enlever un royaume au Roi son frère. Je » suis sœur, il est vrai, du Roi catholique, » répondit la Reine; « mais aussi je suis mère du Dau- » phin de France. » Ensuite elle leur parla castillan. Mélo prit la liberté de lui demander pourquoi Sa Majesté ne lui avait pas fait la grâce de lui parler plutôt cette langue. « Parce que j'ai craint de vous » faire de la peine, » lui répondit la Reine. « Si » vous m'eussiez parlé comme Castillane, » repartit l'ambassadeur, « oui; mais comme une grande » Reine, non. » La Reine sourit, et continua de l'entretenir sur différentes choses. Mélo y répondit avec beaucoup de présence d'esprit, et lui remit les lettres de la reine de Portugal.

Le jour suivant, le cardinal de Richelieu vint à Paris, où les ambassadeurs se rendirent pour lui faire une visite. Le cardinal fut à leur rencontre, et les reçut avec de grandes démonstrations de joie. On avança trois siéges, sur lesquels ils s'assirent pour s'entretenir. L'entretien dura deux heures, et on parla de toutes les choses qui concernaient la situation présente où les Portugais se trouvaient. Le cardinal était sans contredit le plus vaste génie de

son siècle : il eût pu gouverner le monde entier, si le monde entier pouvait être gouverné par un seul homme. Il fit sentir aux ambassadeurs portugais combien les deux nations étaient intéressées à demeurer éternellement unies. « Il leur démontra » que les alliances avec certaines couronnes étaient » préférables à d'autres, par la disposition, non-seu» lement des États, mais encore par celle des es» prits des peuples qui composaient ces États, plus » propres à s'unir que d'autres, quoique souvent » plus voisins; que de ces alliances, cimentées par » des ressorts secrets, dont la nature se sert pour » unir les cœurs des nations, naissait la puissance » de faire avantageusement la guerre, les succès heu» reux, la sûreté des États, la félicité des peuples, » et la paix, source féconde de tous biens; que la » maison d'Autriche ne devait son immense gran» deur qu'à cette sage politique, d'abord en s'unis» sant à ceux dont les vues, les projets et les senti» mens étaient les mêmes; que c'était par ce » moyen qu'elle s'était rendue si formidable en » Allemagne, dans l'Espagne, dans l'Autriche, » dans le Tirol, et qu'elle avait formé le corps mons» trueux de monarchie, qui ne respirait plus que » l'esclavage de toute l'Europe; qu'on en avait eu » la preuve lorsque, sur de faibles prétextes, on » l'avait vue envahir le Milanais, conquérir Naples » et la Sicile, usurper la Navarre, et enlever d'au-

» tres États à leurs légitimes possesseurs, tant au » midi qu'au nord; qu'on l'avait vue tout récemment dépouiller un électeur de son patrimoine, » pour n'avoir pas voulu la servir au gré de ses in- » justes caprices, et en même tems s'emparer » d'une partie du Palatinat, donner l'autre à l'Es- » pagne, et livrer la troisième aux Bavarois, pour » récompenser leur basse complaisance à tous ses » desirs; que c'était par le moyen de ces alliances » qu'elle était parvenue à donner des fers à une » partie du Montferrat, qu'elle avait chassé les Gri- » sons de la Valteline, détruit la liberté de la répu- » blique de Gênes, opprimé la maison de Savoie, » rendu ses esclaves les ducs de Toscane et de Mo- » dène, asservi la république de Lucques, et établi » sa cruelle domination dans les Pays-Bas; qu'elle » se flattait encore avec l'Espagne, de parvenir à la » monarchie universelle; mais qu'il était facile, pré- » sentement que le Portugal n'était plus dans ses » intérêts, de mettre un terme à son ambition effré- » née, parce qu'elle ne serait plus secourue des ri- » chesses prodigieuses qu'elle retirait de ce royaume, » par le moyen du commerce des Indes;

» Que tous les princes de l'Europe avaient donc » un intérêt principal non-seulement pour arrêter » les progrès de sa puissance, mais encore pour la » ruiner entièrement; qu'aucune puissance ne pou- » vait y parvenir avec tant de facilité, que la France

» et le Portugal unis ensemble; qu'à l'égard de la » France, elle ne laisserait point échapper l'occa» sion de venger les injures et les mauvais procédés » qu'elle avait essuyés de la part de la maison d'Au» triche, tant en tems de paix qu'en tems de « guerre; que c'était elle qui, tantôt en secret et » tantôt à découvert, fomentait des troubles dans » le sein du royaume, et fournissait du secours aux » rebelles; qu'en 1635 on avait été informé du » traité fait à Bruxelles pour porter la guerre en » France, dans le même tems qu'on fesait assurer » le Roi qu'on ne respirait que la paix; que Jean » de Ménésès, lorsqu'on travaillait à cette paix, vi» sitait cependant les frontières du Languedoc » pour y faire une irruption, et qu'on armait à Na» ples une flotte pour faire une descente en Pro» vence; que l'Espagne, pour seconder les desseins » de l'Empereur, avait fourni du secours aux re» belles de La Rochelle, ainsi qu'il avait été vérifié » par les lettres de dom Juan de Villala, secrétaire» d'État, qu'on prit avec un vaisseau espagnol. Il » assurait les Rochélois, par ses lettres, qu'on leur » enverrait bientôt de nouveaux secours, soutenant » de cette manière la révolte d'une ville qui, au » grand scandale de la chrétienté, servait de re» traite aux ennemis de l'église. Par le traité que » les Espagnols conclurent avec les Rochélois en » 1629, ils promettaient trois cent mille ducats aux

» rebelles et quarante mille de pension à leur chef.
» Ils se firent même promettre que quand même
» ils feraient un accommodement avec le Roi, ils
» reprendraient les armes contre Sa Majesté toutes
» les fois qu'il plairait au Roi catholique. Tant de
» raisons ne sont que des motifs trop puissans pour
» élever le roi de France contre la maison d'Au-
» triche. Cependant Sa Majesté chrétienne, dont
» les desseins ont toujours été modérés et les vues
» toujours réglées sur l'équité et la justice, ne de-
» mande point l'oppression de cette maison, sa
» mortelle ennemie; elle ne demande qu'à contenir
» son ambition dans des bornes équitables, afin
» de pouvoir conserver la paix dans son royaume
» et la liberté de l'Europe; qu'à la vérité, elle ne
» se laisserait plus leurrer par les belles paroles des
» Espagnols, qui ne devaient qu'à ces vaines pro-
» messes, dont ils sont si prodigues, la conquête
» des duchés de Juliers et Clèves, en 1610, ou-
» bliant tous les services que la France avait rendus
» à la maison d'Autriche, contre ses propres inté-
» rêts; qu'elle avait enfin ouvert les ieux, et en con-
» séquence secouru le duc de Mantoue contre l'Es-
» pagne en Italie, en Allemagne Adolphe Gustave,
» roi de Suède, en soutenant l'électeur de Trèves,
» et qu'elle n'oublierait rien pour l'abaissement de
» cette superbe maison, si formidable à toute l'Eu-
» rope; qu'elle espérait d'y réussir par l'alliance so-

» lide qu'elle allait contracter avec les Portugais ;
» qu'elle était en état, par sa puissance et par sa
» situation, d'empêcher la communication de l'Es-
» pagne avec le reste de la maison d'Autriche; qu'elle
» s'opposerait encore à ses progrès, en lui opposant
» de grandes forces, en découvrant ses desseins, en
» éventant ses intrigues, en rompant ses négocia-
» tions, et en protégeant d'une manière ouverte
» tous ceux qui pourraient lui nuire; que le Por-
» tugal, de son côté, pouvait infiniment contribuer
» à sa ruine, en la privant de ses principales forces,
» qui consistaient dans les richesses qu'elle retirait
» du commerce des Indes; que c'était avec ses ri-
» chesses qu'elle soutenait l'empire, secourait les
» Pays-Bas, entretenait le Milanais et ses autres
» États d'Italie ; qu'outre cet avantage réel,
» que les Portugais devaient lui enlever, ils pou-
» vaient encore l'attaquer jusque dans le sein de
» l'Espagne, tandis que les Catalans, d'un autre
» côté, occuperaient une partie de ses meilleures
» troupes, et l'empêcheraient de songer à de nou-
» velles conquêtes dans les pays éloignés; qu'il fal-
» lait surtout armer promtement une flotte pour
» s'emparer de celle qu'elle attendait des Indes,
» afin de la priver des secours d'argent qu'elle en
» espérait; que l'argent lui manquant, la maison
» d'Autriche ne pouvait plus envoyer de troupes
» en Flandre, en Lorraine, en Picardie, ni dans la

» Valteline, d'où elle inondait l'Italie; que par-là
» elle demeurait encore sans pouvoir contre la Suède,
» parce qu'elle ne pourrait plus fournir à l'entre-
» tien de ses flottes dans la mer Baltique, et que les
» électeurs n'en ayant plus rien à craindre, se sou-
» leveraient infailliblement contre sa tirannie, en
» ôtant l'Empire à cette maison. Enfin, le cardinal
» conclut ce long discours en offrant aux Portugais
» tous les secours qui dépendraient de la France.

Il congédia ainsi les ambassadeurs portugais et les accompagna jusqu'à l'escalier. Mélo voulut s'y opposer, mais le cardinal poursuivit son chemin, en lui disant qu'un ambassadeur de Portugal ne devait pas être traité avec moins d'honneur qu'un ambassadeur d'Espagne ou de l'Empereur. Quelques jours après, Mélo et Coello s'assemblèrent chez le chancelier, avec M. de Chavigny, secrétaire d'État, et quelques autres personnes de confiance. On régla dans cette assemblée les articles du traité d'alliance résolu entre la France et le Portugal. Tout étant terminé, les ambassadeurs prirent congé, extrêmement contens de tous les honneurs qu'ils avaient reçus. Peu de tems après, le cardinal fit partir pour le Portugal une flotte, dont il donna le commandement au marquis de Brézé, son parent.

Ce que la France venait de faire n'était pas suffisant pour assurer le repos des Portugais. Ceux-ci l'avaient prévu, en cherchant à y suppléer par l'al-

liance de quelque autre puissance. Celle des Anglais pouvait leur devenir d'une grande utilité, surtout dans les conjonctures présentes. Les Anglais haïssaient naturellement les Espagnols et chérissaient les Portugais. Ces derniers se déterminèrent donc à y envoyer des ambassadeurs, pour tâcher de rompre l'intelligence actuelle qui régnait entre l'Espagne et l'Angleterre. On choisit pour cette ambassade dom Antoine d'Almada et François de Andréade Léitam. Ils partirent et on leur donna pour secrétaire de l'ambassade Antoine de Souza de Macédo. Ils essuyèrent une horrible tempête, et furent si vivement poursuivis par sept frégates de Dunkerque, qu'ils furent obligés de relâcher à Plimouth. Ils prirent terre, et se mirent en route pour se rendre à Londres. Ils se firent précéder de leur secrétaire, pour aller demander la permission de saluer le Roi. Dom Alfonse de Cardéñas, ambassadeur de Castille à la Cour d'Angleterre, fit tous ses efforts pour qu'on les renvoyât sans les entendre. Le comte de Pembravé, pour qui le Roi avait une estime singulière, s'opposa aux desseins de l'ambassadeur de Castille, et détermina son maître à recevoir l'ambassadeur de Portugal. On donna donc les ordres nécessaires pour qu'on les reçût dans Londres avec les honneurs dus aux ambassadeurs des têtes couronnées. Cependant, avant de les admettre à son audience, le Roi voulut que les ambassadeurs lui donnassent

un mémoire explicatif des raisons qui avaient déterminé les Portugais à placer sur le trône Jean IV. Antoine de Souza travailla avec une diligence incroyable à ce mémoire, et dès qu'il l'eût achevé, il le présenta à Sa Majesté Britannique. Le Roi, après l'avoir lu, ne balança pas un moment à donner audience aux ambassadeurs du Portugal. Il manda aussitôt le maître des cérémonies, et l'envoya à Salisburi, à quatre lieues de Londres, pour les conduire dans cette ville. Dès qu'ils y furent arrivés ils montèrent dans les carrosses du Roi, et se rendirent dans l'hôtel qu'on leur avait préparé.

De là ils furent conduits dans les mêmes carrosses à l'audience du monarque. Ce prince les reçut dans une vaste et magnifique salle, assis sur un trône élevé de deux degrés, et environné d'une balustrade, autour de laquelle étaient tous les Grands. Les ambassadeurs firent une révérence au Roi, qui ôta son chapeau, et ne le remit sur sa tête que lorsque les ambassadeurs furent couverts. Dom Antoine d'Almada lui fit un discours, auquel ce prince répondit qu'il était charmé de pouvoir renouer avec le roi de Portugal l'alliance qui unissait autrefois si étroitement ses prédécesseurs et les siens. Ensuite il les entretint quelques momens, et les congédia. Peu de jours après ils allèrent à l'audience de la Reine. Cette princesse, qui était Française, se leva de son siége, et sortit de dessous le dais, pour

recevoir ces ambassadeurs. Elle leur rendait une révérence à chaque inclination qu'ils lui fesaient. Lorsqu'ils furent près d'elle, elle les fit couvrir, et les entretint. Ils sortirent de chez elle extrêmement satisfaits, et le 13 juin ils conclurent le traité de paix, par lequel il était permis aux sujets de l'un et l'autre royaume de commercer ensemble; aux Portugais d'acheter des munitions et des armes en Angleterre, et aux Anglais de passer en Portugal, et d'y servir à leur volonté. Ce traité étant conclu et signé, les ambassadeurs s'en retournèrent à Lisbonne, laissant à Londres Antoine de Souza de Macédo, pour y veiller aux intérêts de la nation.

Dans tous les tems le Danemarck et le Portugal avaient entretenu une étroite correspondance. C'est ce qui détermina le roi dom Juan à y envoyer des ambassadeurs. Il chargea de cette ambassade dom François de Souza Coutigno, son ancien et fidèle serviteur, et lui donna pour secrétaire Antoine Moniz de Carvallo, auditeur de la chancellerie royale de Porto, et secrétaire de Sa Majesté. Ils arrivèrent à Copenhague le 15 avril, et y furent reçus et traités magnifiquement aux dépens du Roi, pendant l'espace d'un mois. Antoine Moniz employa ce tems pour disposer le Roi à lui donner audience. Le gouverneur de la ville eut ordre de lui dire qu'on ne pouvait encore lui accorder ce

qu'il demandait, à cause de quelques affaires importantes qui occupaient alors la Cour, et de l'absence du chancelier et de quelques membres du Conseil-d'État. Mais cette raison n'était qu'un prétexte pour colorer l'irrésolution du Roi et de la Cour, à l'égard de la manière dont on devait se comporter envers l'ambassadeur. D'un côté, le danois sentait l'honneur qu'on lui fesait, et l'intérêt qu'il avait à s'allier avec les Portugais, pour entretenir le commerce entre les Danois ses sujets, et eux; mais, d'un autre côté, la crainte de déplaire à la maison d'Autriche le retenait. Surtout il ne pouvait se résoudre à donner cette mortification à l'Empereur, pour qui il avait beaucoup de considération, d'autant plus que l'entreprise des Portugais lui paraissait téméraire et insoutenable. Ainsi, ne pouvant s'imaginer qu'ils pussent résister aux efforts que les Espagnols tenteraient indubitablement pour les réduire, il crut prudent de ne point se déclarer leur ami et leur allié.

Coutigno, voyant qu'on fesait naître chaque jour quelque obstacle pour différer son audience, prit le parti de s'en expliquer clairement. Il chargea Moniz d'aller dire au gouverneur qu'étant ambassadeur de Portugal, chargé d'affaires importantes dans d'autres Cours, et ne pouvant plus longtems séjourner en Danemarck, il demandait son audience de congé. Le gouverneur, pour excu-

ser le Roi, répondit que ce prince avait été si accablé d'affaires, qu'il n'avait pu satisfaire aux désirs de monsieur l'ambassadeur; et que puisque Son Excellence était résolue de partir, il le priait d'être persuadé qu'on désirait lui témoigner l'intention bien réelle de lui rendre service; qu'on lui offrait, pour lui et pour le Portugal, tout ce qu'il trouverait d'utile dans le Danemarck; que si Son Excellence voulait encore avoir quelque conférence avec les ministres de Sa Majesté, elle n'avait qu'à se rendre au château de Frédesbourg, où elle pourrait les entretenir.

L'ambassadeur lui fit dire qu'il ne demandait que l'audience du Roi; qu'à l'égard des honneurs qu'on lui rendait, il en était d'autant plus reconnaissant, qu'il les regardait comme des honneurs rendus à un particulier, et non à un ambassadeur; au reste, que ses affaires ne lui permettaient pas de s'arrêter plus long-tems, et qu'il demandait son congé, puisqu'on lui refusait son audience, n'ayant rien à communiquer aux ministres danois. A l'égard des secours qu'on lui proposait pour le Portugal, que le royaume était pourvu et fortifié de manière à n'avoir besoin de personne pour se défendre contre ses ennemis.

Lorsqu'Antoine Moniz alla prendre congé du gouverneur, celui-ci lui dit que le Roi son maître n'avait pu pour le présent accorder l'audience à

Son Excellence, à cause de l'ambassadeur de l'Empereur, qui ne cherchait qu'un prétexte pour rompre avec le Danemarck; ce qu'on voulait éviter, jusqu'à ce qu'on eût terminé et réglé les droits que les Danois possédaient en Allemagne, et que l'ambassadeur et le résident qu'on tenait à la Cour d'Espagne en fussent partis; mais que ces raisons n'empêchaient point que le roi de Danemarck ne fût très-sensible à l'amitié du roi de Portugal, à qui il offrait de nouveau tous les secours qui dépendraient de lui. L'ambassadeur parut satisfait de ces raisons; et le lendemain de cette conférence, le gouverneur alla, par ordre du Roi, prier Coutigno, de vouloir bien visiter son château de Frédesbourg, avant que Son Excellence quittât le Danemarck. Coutigno, sensible à cette politesse, accepta la partie qu'on lui proposait; il se rendit au château, où il fut reçu par les principaux seigneurs de la Cour. Ils lui firent voir les différentes beautés que renfermait ce château. Dans ce moment, on vint avertir que le Roi était arrivé, et qu'il demandait à voir Son Excellence. On alla le trouver. Aussitôt que Sa Majesté aperçut Coutigno, il lui fit une révérence; et s'étant approché, il le prit par la main, en lui disant que, n'ayant pu le recevoir comme ambassadeur, il avait voulu le voir comme un homme qu'il estimait infiniment, et à qui il offrait tout ce qui était en son pouvoir. Coutigno lui répondit qu'il ne

doutait point que le Roi son maître ne fût extrêmement sensible à ces offres, et qu'à son égard il était pénétré de toutes les bontés dont l'honorait Sa Majesté. Alors le Roi le pria à dîner. Le couvert fut mis dans la salle où ils étaient. Le Roi s'assit au bout de la table, l'ambassadeur à sa droite, Antoine Moniz à sa gauche, suivi du beau-frère de Coutigno, du comte de Valdemar, du gouverneur de Copenhague, et du sécrétaire-d'état. Les seigneurs de la Cour les servaient en partie; les autres étaient debout autour de la table. Les musiciens de la chapelle royale y vinrent exécuter un concert italien. Le Roi but à la santé du roi de Portugal, et demanda quel âge, et combien d'enfans il avait. Le repas étant fini, le Roi se leva, et l'ambassadeur prit congé de Sa Majesté, qui redoubla de politesse dans cet instant. On ne sait trop qui de l'Empereur ou du roi de Portugal le roi de Danemarck ménagea le plus dans cette occasion.

Coutigno était aussi chargé de l'ambassade de Suède. Pendant son séjour à Copenhague, il fit demander à la reine Christine de Suède la permission de se rendre dans sa Cour. La Reine ressentit une joie si vive de cette ambassade, qu'elle ordonna qu'on traitât Coutigno dans tous les lieux par où il passerait, en ambassadeur d'un grand Roi. Ainsi dans les provinces de Smaland, d'Ostrogothie et de Sudermanie, il reçut toute sorte d'honneurs. Dès

qu'il fut arrivé à Stockholm, capitale de la Suède, la Reine le fit complimenter sur son arrivée, et le fit prier en même tems de faire promtement son entrée publique, afin qu'elle pût l'entretenir au plutôt. Coutigno monta dans un carrosse de la Reine avec un sénateur, et le majordome du palais, qui furent suivis de tous les ambassadeurs qui étaient à la Cour de Suède, et de toute la principale noblesse. Cette cérémonie achevée, Coutigno peu de jours après fut conduit au palais, pour avoir audience de la reine. Il trouva cette princesse, qui n'avait que quinze ans (vive image de son glorieux père, Gustave Adolphe,), assise sous un dais, au milieu des cinq régens du royaume. On voyait à sa droite les princesses ses cousines, filles du comte Palatin, et plus loin les dames et les seigneurs de sa Cour. Dès qu'elle aperçut l'ambassadeur, elle se leva et s'avança trois pas, en disant en latin à l'ambassadeur de se couvrir. Coutigno après s'être couvert, la harangua en latin, que la Reine entendait parfaitement. Le chancelier du royaume répondit à la harangue de l'ambassadeur, en l'assurant que la Suède ne demandait pas mieux que de contracter une alliance solide avec le Portugal.

Le baron de Rotte résidait alors à la Cour de Suède pour la France. Il envoya son secrétaire au devant de l'ambassadeur pour lui offrir ses services; et aussitôt qu'il fut arrivé, il alla le visiter. Toutes les

cérémonies qu'on pratique à la réception des ambassadeurs étant achevées, on entra en négociation. Coutigno eut quelques conférences avec le chancelier et deux sénateurs nommés par la Reine, ou le Conseil de régence. On traita dans ces conférences de plusieurs affaires toutes importantes, toutes épineuses. Enfin on conclut un traité en latin, contenant cinq articles, qu'on signa de part et d'autre, et dont chacune des parties contractantes prit copie. Ce traité conclu, on remit à Coutigno les lettres de la reine de Suède pour le roi de Portugal. En s'en retournant, l'ambassadeur traversa les provinces d'Upland, de Westmanie, de Néricie et de Vestrogothie. Partout il fut traité et défrayé aux dépens de l'État. On fit escorter le vaisseau sur lequel il s'embarqua par trois galions commandés par l'amiral du royaume. Ces trois galions étaient chargés de toute sorte d'armes et de munitions, comme canons, mousquets, pistolets, sabres, piques, épées, balles, poudre, biscuit et trente grands mâts. Coutigno paya tout cela comptant six mille écus, et promit d'en payer autant dans un certain tems, en sel, sucre, drogues et épiceries, nécessaires aux Suédois. Cette escadre traversa heureusement le détroit de Sund. Les Danois laissèrent passer les galions sans les visiter. Ils arrivèrent à Lisbonne, où Coutigno rendit compte au Roi son maître de son ambassade, en lui remettant la lettre de Chris-

tine, reine de Suède. Cette lettre était conçue en ces termes :

« Nous Christine, reine par la grâce de Dieu, » princesse légitime des Suèves, des Gots, des Vandales, grande princesse de Finlande, duchesse » d'Estonie et de Gothie, souveraine d'Ingrie, au » sérénissime prince, frère, parent et notre ami et » bien aimé dom Juan IV de nom, roi de Portugal, » d'Algarve et par-delà la mer en Afrique, sei- » gneur de la Guinée et du commerce d'Ethiopie, » Arabie, Perse et Inde : salut et succès heureux ! » Sérénissime prince, frère, parent et ami très- » aimé, l'ambassadeur que Votre Majesté nous a » envoyé, le magnifique, l'illustre et généreux » François de Souza Coutigno, que nous aimons » véritablement, est arrivé auprès de nous pour » nous communiquer de votre part quelques affaires » à lui confiées. Nous, à cause de la parenté et » grande amitié qui a régné pendant plusieurs siècles » entre nos prédécesseurs, les rois de Suède et les » rois de Portugal et entre l'une et l'autre nation ; » nous, dis-je, connaissant la restitution qui a été » faite à Votre Majesté de son royaume héréditaire, » usurpé pendant l'espace de plusieurs années par » les rois de Castille, avons reçu avec grand plaisir » ledit ambassadeur, de qui nous avons appris tout » le détail de ce qui s'est passé à l'occasion de cette » révolution, qui a rétabli entre nous l'amitié, le

» commerce et la confiance avec l'ancienne liberté.
» En conséquence, et sur ce que votre ambassadeur
» nous a proposé avec autant d'habileté que de
» prudence, nous avons accepté tout ce qu'il nous
» a proposé, comme étant conforme à nos intérêts,
» à la justice, à la raison, et surtout à l'affection que
» nous portons à Votre Majesté et à toute votre mai-
» son. Votre ambassadeur pourra vous en assurer, et
» nous prions Votre Majesté d'y ajouter foi, et de
» rester persuadée que nous, à cause de notre ami-
» tié renouvelée et du traité de commerce fait entre
» nos sujets et les vassaux de l'une et l'autre nation,
» ferons tout notre possible pour entretenir et af-
» fermir cette union. Au reste, nous recommandons
» Votre Majesté à la protection divine. Fait dans
» notre palais royal de Stockholm, le 30 de juin
» 1641. La reine de Suède. Et plus bas : Les tuteurs
» et administrateurs de la sacrée et royale reine de
» Suède et royaume de Suède. » Christine écrivit
aussi à la reine de Portugal.

Les Portugais retirèrent un avantage considérable de ce traité qu'ils venaient de conclure avec la Suède, dont les armes étaient en grande réputation, et redoutables non-seulement à la maison d'Autriche, mais même à toute l'Europe. On se rappelait que les Suédois étaient les descendans de ces mêmes Goths et de ces mêmes Vandales, qui avaient autrefois renversé l'empire des Romains, ravagé l'Italie,

parcouru la France, conquis l'Espagne, fait trembler l'Afrique, et subjugué Rome elle-même.

Au moment où Coutigno partit pour la Suède, Tristan de Furtado Mendoce se rendit en Hollande pour informer le prince d'Orange et les seigneurs des États de la révolution qui venait d'arriver en Portugal. Ils reçurent Mendoce avec de grandes démonstrations de joie. Ils étaient charmés de voir d'un même coup la puissance des Castillans considérablement diminuée, et le trône de Portugal rendu à l'illustre maison de Bragance. On conclut une trève de dix ans entre les deux nations. Les Hollandais refusèrent de changer cette trève en paix, de crainte qu'ils ne fussent obligés de restituer les places qu'ils avaient enlevées aux Portugais, tant dans les Indes-Orientales qu'Occidentales, d'où les Hollandais retiraient des richesses immenses. Ils disaient que ces places leur appartenaient légitimement, les ayant conquises de bonne guerre sur les Espagnols, leurs ennemis. A cette raison, les Portugais répondaient qu'ils n'étaient pas en droit de les garder, parce que ces places dépendaient de la couronne de Portugal, et non de celle d'Espagne, surtout actuellement qu'on avait ôté au roi d'Espagne la possession de la couronne de Portugal, pour la rendre à son légitime possesseur, lequel possesseur n'était et n'avait été jamais leur ennemi; que ces places donc devaient lui être rendues,

n'étant pas juste que lui, leur ami, souffrît des torts qu'ils avaient reçus d'un ennemi qui était aussi le sien. Les Hollandais, pour éluder cette objection, dirent qu'ils ne pouvaient rien statuer sur cette affaire, qu'on n'assemblât les États-généraux: ce qui était impossible actuellement, attendu que la plus grande partie des principaux membres qui les devaient composer, étaient dans les Indes ou Orientales, ou Occidentales, et qu'en attendant qu'on pût les rassembler, ils consentaient non-seulement de suspendre la guerre contre les Portugais, mais même de les secourir de tout leur pouvoir contre les Castillans.

En effet, ils envoyèrent une flotte en Portugal, commandée par l'amiral Arnaud Cysélis, qui complimenta le Roi de la part des États. Ensuite il alla rejoindre la flotte française, qui était sous les ordres du marquis de Brézé. Celui-ci joignait au titre d'amiral celui d'ambassadeur extraordinaire auprès de Sa Majesté portugaise. Cysélis et Brézé allèrent chercher les Castillans, qu'ils joignirent, combattirent et vainquirent. Après cette victoire, les flottes combinées se séparèrent. Celle de Hollande retourna dans ses ports, avec promesse de revenir dès qu'on aurait besoin d'elle. Tandis que les Hollandais secouraient ainsi les Portugais, ils leur fesaient d'un autre côté, malgré la trêve conclue, une guerre extrêmement vive. Les Portugais s'en plaignirent

aux États : les États en jetèrent la faute sur la Compagnie des Indes, et la Compagnie des Indes ne fit aucune attention aux plaintes des Portugais. Nous dirons dans la suite les effets de cette conduite. Présentement il faut rapporter ce que produisit l'ambassade de Rome.

On avait mûrement délibéré sur cette ambassade. Les uns voulaient qu'on la fît partir incessamment, et les autres qu'on la différât quelque tems. Les premiers, pour appuyer leurs sentimens, disaient qu'on devait se hâter de rendre au Saint-Père un honneur indispensable, comme chef de la religion chrétienne et catholique; que cette promte marque de respect engagerait le Pape à reconnaître Sa Majesté pour roi de Portugal. Cela paraissait aux autres très-désirable, mais impossible à obtenir, à cause du crédit que la Castille avait à la Cour de Rome, et la déférence que cette dernière Cour avait pour la première, quoiqu'elle la détestât dans le fond. Ainsi on était persuadé que Rome rejetterait les Portugais qu'elle aimait, mais dont elle n'espérait rien, pour favoriser les Espagnols qu'elle détestait, mais dont la puissance et la protection pouvaient lui être avantageuses. On concluait de là qu'il ne fallait point faire partir cette ambassade, qu'on ne fût assuré qu'elle serait bien reçue; et on se rappelait que les Papes consultaient ordinairement moins la justice que l'intérêt de leurs familles;

qu'on en avait un exemple mémorable dans Grégoire XIII, qui d'abord avait fait tous ses efforts pour empêcher que Philippe II ne s'emparât du Portugal, et qui, dans la suite, le favorisa dans tous ses desseins, tout injustes qu'ils étaient, parce que Philippe pouvait procurer de grands établissemens à ses parens; qu'il en serait de même dans la conjoncture présente; qu'on verrait l'intérêt particulier l'emporter sur l'intérêt de toute une nation, quelque juste que fût cet intérêt. Ces raisons ne purent ébranler ceux qui étaient d'avis que l'ambassade partît. Ils persistèrent dans leur sentiment, d'autant plus que les Français offraient leur médiation pour faire recevoir favorablement l'ambassade. On en chargea donc dom Michel de Portugal, évêque de Lamégo, frère du comte de Vimioso, et Pantaléon Roiz Pachéco, inquisiteur du Conseil général du Saint-Office, et depuis évêque d'Elvas. On nomma pour secrétaire de l'ambassade Rodrigo Roiz de Lémos, dézambargador de Porto, homme capable et digne de l'honneur qu'on lui fesait.

Ces ambassadeurs partirent de Lisbonne le 15 avril; ils se rendirent à La Rochelle; ils traversèrent la France, s'embarquèrent le 20 octobre à Toulon, et arrivèrent peu de jours après à Civita-Vecchia, port de mer situé à treize lieues de Rome. Le Pape fut très-embarrassé de cette nouvelle ambassade, par la crainte qu'il eût de déplaire au roi d'Espagne.

Cependant les Français, les Catalans et les Portugais qui étaient dans Rome, coururent à Civita-Vecchia, pour défendre l'ambassadeur de Portugal contre les Espagnols qui voulaient l'empêcher d'entrer dans Rome. Le Pape, informé des provisions d'armes qu'on fesait de part et d'autre, chargea le cardinal Antoine Barberin d'envoyer battre l'estrade par quarante cavaliers, depuis Civita-Vecchia jusqu'à Rome, pour prévenir tous les accidens. Les Espagnols, devenus eux-mêmes prudens, se contentèrent seulement de menacer le Pape de sortir de Rome, s'il permettait à l'ambassadeur de Portugal d'y entrer.

L'évêque de Lamégo y entra néanmoins bien accompagné. Et si son entrée ne fut point honorée par les carrosses du Pape, des cardinaux et des princes, elle le fut du moins par un nombre considérable de gentilshommes français, portugais et catalans, tous bien armés. Ils le conduisirent au palais de l'ambassadeur de France : c'était le marquis de Fontenay (1). Il vint recevoir l'ambassadeur de Portugal à la porte, lui donna la droite, et soupa avec lui.

(1) François Duval, marquis de Fontenay-Mareuil. La terre et seigneurie de ce nom avait été érigée en marquisat par lettres du mois de mai 1623, enregistrées au Parlement le 5 mai 1627, en faveur de François Duval. Ses Mémoires ont été imprimés dans la collection de Petitot.

Cependant le marquis de los Vellès, et dom Juan Chumaceyro, ambassadeurs du Roi catholique, voyant qu'ils n'avaient pu empêcher l'entrée de l'évêque de Lamégo dans Rome, agirent de concert avec les cardinaux espagnols pour lui faire refuser l'audience. Ils présentèrent un écrit au Pape, où ils disaient : 1° « Que le duc de Bragance était un tiran, » un usurpateur, qui enlevait un royaume au Roi » catholique, dont celui-ci était en possession de- » puis soixante ans ; 2° que le duc de Bragance était » un rebelle et un parjure, dont on ne devait point » recevoir les ambassadeurs, de crainte qu'on n'au- » torisât ainsi la rébellion, et que, par cette tolé- » rance, on n'engageât les autres sujets du Roi ca- » tholique à se soustraire aussi à son obéissance ; » que si on ne fesait point attention à ces raisons, » ils protestaient qu'ils sortiraient incessamment » de Rome. » L'ambassadeur de France, qui avait des ordres précis pour faire obtenir l'audience à l'ambassadeur de Portugal, répondit à cet écrit, et pressa vivement pour qu'on rendît à l'évêque de Lamégo les honneurs qui lui étaient dus. Le Pape s'en défendait, parce qu'on avait manqué au Saint-Siége en Portugal, disait-il, et qu'on retenait dans les prisons plusieurs ecclésiastiques. L'ambassadeur de France offrit de donner là-dessus satisfaction à Sa Sainteté. Mais comme ce n'était qu'un prétexte, le Pape s'expliqua alors clairement, et dit qu'il ne

voulait point donner cette mortification aux Espagnols, en recevant l'évêque de Lamégo en qualité d'ambassadeur.

Alors les Portugais donnèrent plusieurs mémoires, où ils prouvaient clairement l'injustice qu'on leur fesait. Les Espagnols y répondirent, mais d'une manière peu solide. Ceux qui se piquaient de bravoure disaient qu'il fallait terminer la dispute en massacrant les Portugais. Ils assemblèrent deux cens hommes capables de tous les crimes, de ces hommes affreux dans la société, qui se prêtent bassement à la vengeance de ceux qui n'ont pas le courage de venger eux-mêmes leurs injures. Avec cette troupe de scélérats, dont l'Italie n'est que trop remplie, ils se proposèrent d'enlever l'évêque de Lamégo, de le conduire à Naples, et de l'y faire mourir. Le marquis de los Vellès fut même assez imprudent pour dire publiquement qu'il ferait casser la tête à l'évêque la première fois qu'il le trouverait sur son passage. S'étant affermi dans ce sentiment, il fit venir auprès de sa personne soixante Espagnols, parmi lesquels on comptait plusieurs officiers venus depuis peu à Rome, de Naples et de Gaëte. Toutes les fois que le marquis de los Vellès sortait, ils marchaient armés devant son carrosse. Les ministres de la Cour de Rome s'en plaignirent; et, à leurs plaintes, le marquis de los Vellès répondit que c'étaient ses estaffiers, et des officiers espagnols qui

l'accompagnaient pour lui faire honneur. Cette réponse déplut au Pape : il fit prier l'évêque de Lamégo, par le cardinal Bichi, de ne sortir qu'avec peu de monde, ajoutant qu'il le prenait sous sa protection, et qu'il la lui confirmerait même par écrit, quoique ce ne fût point l'usage à la Cour de Rome. Le cardinal Barberin assura de la même chose Pantaléon Rodriguez, en présence du même cardinal Bichi.

L'évêque de Lamégo, se confiant à cette parole, ne se fit plus suivre que de deux estaffiers et de deux laquais : mais comme il connaissait l'insolence et l'audace des Espagnols, il ordonna à ses gens de le suivre de loin, afin qu'on pût le secourir en cas qu'on l'insultât. La précaution ne fut pas inutile. L'évèque de Lamégo sortit un jour pour visiter l'ambassadeur de France. Le marquis de los Vellès le fit suivre par un espion pour savoir où il allait. Les Portugais en avaient envoyé un autre de leur côté pour veiller à la conduite des Espagnols. Ils apprirent que tout le monde s'armait dans l'hôtel de l'ambassadeur. L'agent de Portugal courut promtement chez le cardinal Barberin pour l'informer de la violence que les Espagnols allaient faire à l'évêque de Lamégo. Le cardinal ordonna aux sbires et autres officiers de la justice de se tenir prêts pour s'opposer à l'insolence du marquis de los Vellès. En même tems Rodriguez Pantaléon cou-

rut chez l'ambassadeur de France pour avertir l'évêque de ce qui se passait. Le marquis de Fontenay ordonna à son secrétaire d'accompagner l'évêque avec toute sa maison. On envoya aussi chercher tous les Français, Portugais et Catalans qu'on put trouver. Suivi de tout ce monde, l'évêque se retira sur les sept heures du soir. Il rencontra bientôt los Vellès environné de tout son monde, occupant toute la rue par où l'évêque devait passer. Le valet de chambre de l'ambassadeur de France se mit devant le carrosse de l'évêque avec plusieurs Français, pour soutenir le premier choc, en cas qu'on vînt à insulter l'ambassadeur portugais. Dès que les Espagnols les aperçurent, ils se mirent à crier : « Place, » place à l'ambassadeur d'Espagne ! » « Place, place, » repartirent les Français, « à celui de Portugal ! » On mit de suite l'épée à la main, on se chargea avec fureur, on tira plusieurs coups de pistolet et de carabine. Les Français et les Portugais se comportèrent avec tant de valeur, que les Espagnols furent contraints de se retirer honteusement. Le marquis de los Vellès abandonna son carrosse, dont les chevaux avaient été tués, et se retira dans une boutique voisine, sans chapeau, pâle et défiguré. De là il se rendit chez le cardinal d'Albornoz, laissant huit de ses gens morts sur la place, parmi lesquels se trouva le capitaine dom Diègue de Vargas, qui avait une grande réputation de valeur.

De la part des Portugais, deux pages de l'ambassadeur de France, dont l'un était chevalier de Malthe et neveu du marquis de Fontenay, furent tués, avec un valet de Pantaléon Roiz. Trois ou quatre Français furent blessés, et il y en eut vingt de la part des Espagnols. L'évêque de Lamégo revint à l'hôtel du marquis de Fontenay, d'où il retourna chez lui. On mit, de la part du Pape, des gardes autour de son hôtel, et on en fit de même à l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne.

Cette violence de la part des Espagnols révolta tous les honnêtes gens. Plusieurs gentilshommes romains allèrent trouver le cardinal Antoine, pour s'offrir de venger l'affront qu'on venait de faire à la Cour de Rome. Le Pape était extrêmement piqué de ce que los Vellès avait osé se livrer à un tel excès dans une ville libre, contre un ministre public. Los Vellès, pour laisser passer l'orage, se retira à Aquila avec les cardinaux de la Cuéva (1), d'Albornoz (2) et de Montalte (3). A l'égard de l'évêque

(1) Alfonse de la Cuéva, Espagnol, prêtre, cardinal du titre de sainte Balbine, évêque de Malaga et de Palestrine.

(2) Gilles d'Albornoz, Espagnol, prêtre, cardinal du titre de saint Pierre à Monté-d'Oro, et archevêque de Tarente.

(3) François Péretti de Montalte, Romain, prêtre, cardinal du titre de saint Jérôme des Illiriens, et archevêque de Montréal.

de Lamégo, il redoubla ses efforts auprès du pape, pour qu'il le reçût comme ambassadeur. Le marquis de Fontenay fit aussi agir de son côté tous les ressorts praticables alors à la Cour de Rome, pour que l'on contentât l'évêque, au nom duquel il présenta le mémoire suivant au pape.

« Saint-Père, dom Michel de Portugal, évêque » de Lamégo, représente à Votre Sainteté que les » États de Portugal ont placé sur le trône le séré» nissime dom Juan, duc de Bragance, comme » successeur universel de la sérénissime dona Ca» therine son aïeule. Les États se sont déterminés » à cette démarche, comme étant les seuls, qui » eussent pouvoir de juger et de décider la dispute » touchant la succession du sérénissime roi dom » Henri, mort sans postérité. Dès que le nouveau » Roi eut été proclamé, il envoya vers Votre Sain» teté un homme pour vous rendre en son nom » acte d'obéissance, et vous demander de sa part la » bénédiction apostolique. Cet envoyé arriva dans » cette Cour le vingt de novembre 1641. Votre » Sainteté, avant de l'admettre à l'honneur de baiser » vos piés sacrés, voulut qu'il instruisît par un » mémoire la congrégation nommée pour con» naître les affaires de Portugal. Il obéit; mais ceux » qui composaient cette congrégation, rejetèrent » son acte d'obéissance, et empêchèrent qu'il baisât » vos piés sacrés. Le Roi, informé de cet injuste

ne survécut pas long-tems à son retour : il mourut plein de vertus, et emporta les regrets de tous les gens de bien.

Cependant, depuis que dom Jean régnait, les peuples commençaient à respirer. L'infant Édouard, frère du Roi, qui était au service de l'Empereur, avait ignoré tout ce qui s'était passé dans sa patrie, par la faute de dom François de Lucéna, secrétaire d'État, chargé de l'informer du changement survenu en Portugal, afin qu'il pût prendre ses mesures pour se retirer. On prétend que le secrétaire ne voulut point l'avertir, pour se venger de quelque injure qu'il avait reçue de l'infant, qui, ne se doutant de rien, continuait son service de lieutenant-général dans les armées de l'Empereur, avec autant de zèle que de valeur. La campagne de l'année 1640 étant finie, l'armée impériale entra dans ses quartiers d'hiver, et l'infant eut le sien dans le pays dépendant de la Suède près d'Ulma.

Les ministres que le Roi catholique avait auprès de l'Empereur, ayant été promtement informés de la révolution du Portugal, en instruisirent Sa Majesté impériale, à laquelle ils persuadèrent qu'elle ne pouvait rendre un service plus important à l'Espagne qu'en fesant arrêter l'infant Édouard. Le premier moteur de ce conseil fut dom François de Mélo, alors plénipotentiaire auprès de l'Em-

péreur pour le Roi catholique. Son conseil fut approuvé par les autres ministres.

Mélo était Portugais, et n'avait jamais reçu que des bienfaits de la maison de Bragance. De pauvre et d'homme obscur qu'il était, les Bragances l'avaient enrichi, et lui avaient procuré des honneurs et des dignités. Le duc Théodose lui avait confié ses plus intimes secrets. Tant de grâces reçues n'en firent qu'un ingrat, et son ingratitude fut proportionnée à la grandeur des bienfaits qu'il avait reçus. A peine fut-il établi en Castille, qu'il ne crut pouvoir mieux faire sa cour au duc d'Olivarès qu'en s'unissant à lui pour opprimer la maison de Bragance. Olivarès prodiguait ses grâces à Mélo, et Mélo, de son côté, lui sacrifiait son honneur et sa religion, en lui dévoilant tous les secrets de la maison de Bragance. Il observa si peu de mesures, qu'il s'attira la haine et le mépris de tous ses compatriotes. Ils le traitaient hardiment de traître et de scélérat. Aussi dès que le duc de Bragance fut maître du trône, le nom de Mélo étant odieux à tout le Portugal, on le décréta par un acte public, on le déclara ennemi de la patrie, on confisqua tous ses biens. Mélo voulant se venger de ce décret, n'épargna ni peines, ni soins, pour nuire à l'infant Édouard. Ce fut lui enfin qui persuada à l'Empereur qu'il fallait l'arrêter, l'assurant que c'était un moyen certain que la Providence semblait avoir ménagé à

la maison d'Autriche pour faire trembler des sujets rebelles; que si on laissait échapper ce prince, il pourrait, instruit comme il était dans l'art de la guerre, être d'une grande utilité à son frère et causer aux Espagnols bien des peines et des embarras; que ce prince était le plus ferme appui de la maison de Bragance; que s'il était une fois à la tête des Portugais, il serait difficile de les soumettre, parce qu'il les aguérirait, et que d'ailleurs ils compteraient toujours sur lui, en cas que son frère vînt à mourir; qu'il était donc important de toutes manières de s'assurer de sa personne.

L'Empereur, moins passioné que Mélo, résista d'abord à ses raisons; il ne pouvait se résoudre à manquer aussi indignement à la foi publique et à l'hospitalité. D'ailleurs, cette violence qu'on voulait l'engager à exercer contre Édouard, était contraire aux libertés de l'empire. Toutes ces raisons, plus fortes que celles de Mélo, déterminèrent à refuser d'abord de donner des ordres contre l'Infant. L'archiduc Léopold, frère de l'Empereur, s'éleva hautement contre la proposition de Mélo, en fesant l'éloge de l'Infant. Il parla avantageusement des services rendus par l'Infant à l'empire et ajouta que ce n'était pas ainsi qu'on devait traiter un prince tel que lui, et qui se reposait d'ailleurs sur la foi publique qu'on lui avait donnée. Mélo ne se rebuta point. Sa haine et sa vengeance ne pouvaient être assouvies

que par l'emprisonnement de l'Infant. Il gagna le comte de Trautmansdorff et quelques autres ministres pensionnaires de l'Espagne. On leur donna des sommes considérables pour les engager à obtenir de l'Empereur l'arrestation de l'Infant. Cependant quelques-uns, chez qui l'honneur et la religion prévalurent sur l'intérêt, refusèrent les sommes qu'on leur offrit, soutenant que ce qu'on demandait était injuste, contraire à la liberté germanique, aux lois de l'empire, et d'une conséquence extrêmement dangereuse. Cette courageuse résistance confirma l'Empereur dans sa dernière résolution.

Mélo, malgré ce second refus, ne se désista point de son dessein. Il savait que les ministres de l'Empereur avaient conseillé à ce prince de consulter sur cette affaire le père dom Diègue Quiroga. De soldat, Quiroga s'était fait religieux, et, par des intrigues peu convenables à cet état, était parvenu à être confesseur de l'Impératrice et conseiller du Conseil aulique. Mélo alla le trouver, et n'eut pas de peine, dévoué comme il était d'ailleurs à l'Espagne, à le corrompre. Quiroga trouva le moyen d'apaiser les scrupules de l'Empereur. Il trouva même des raisons théologiques (car de quoi les scélérats n'abusent-ils point?) pour prouver à ce prince qu'il devait en conscience faire arrêter l'infant Édouard. Ses raisons, toutes captieuses qu'elles

étaient, ne purent encore convaincre l'Empereur, tant la raison naturelle prévalait dans ce prince! Cependant elles portèrent le trouble et l'incertitude dans son esprit. Il s'ouvrit à un de ses anciens officiers, et lui ordonna de dire son sentiment. Cet officier était homme sensé, instruit des affaires, intègre, honnête homme enfin. Le lendemain qu'on lui eut fait cette confidence, il parla ainsi à l'Empereur. « Il est dangereux de dire ce qu'on pense » aux princes; mais Votre Majesté aime la vérité, » et cela me rassure : elle m'engage à vous com- » muniquer, sans craindre de vous déplaire, mes » réflexions sur l'affaire que Votre Majesté m'a » confiée. Si l'infant Édouard avait manqué à l'em- » pire, s'il avait contrevenu aux ordres militaires, » troublé le repos public, non-seulement il mé- » riterait qu'on l'arrêtât, mais même qu'on le punît » plus sévèrement. Mais si ses ennemis sont forcés » d'avouer que sa vie n'est entachée d'aucun de » ces crimes, s'ils avouent qu'il a fidèlement et uti- » lement servi l'empire, comment ont-ils le front » de proposer qu'on l'arrête au nom de ce même » empire, à qui il a rendu et rend encore de si » grands services? L'Allemagne est libre. Le lieu où » la diète est assemblée, et où il se trouve actuelle- » ment, sera-t-il pour lui un azile inutile? Mais, » dit-on, il est frère du duc de Bragance, usurpa- » teur d'un royaume appartenant à l'Espagne. 1° Les

» Portugais ne conviennent point que le duc de
» Bragance soit un usurpateur; ils disent seulement
» qu'ils l'ont rétabli sur un trône qui lui apparte-
» nait. Mais supposons que le duc de Bragance soit
» réellement un usurpateur, son frère doit-il être
» puni de ses crimes? Il est certain qu'Édouard
» ignorait ce que son frère tramait en Portugal. S'il
» l'avait su et qu'il eût trempé dans cette révolte, il
» se serait retiré, il se serait mis à l'abri de ses en-
» nemis. Mais supposons même qu'il en fût informé,
» il n'a pas manqué pour cela à l'empire. Nos affaires
» et nos intérêts sont tout différens de ceux de l'Es-
» pagne. L'obligation de l'Empereur est de défen-
» dre l'empire et les libertés germaniques, non
» d'entreprendre la défense des États étrangers.
» L'empire doit être le soutien de la foi publique,
» de l'hospitalité et du droit des gens; droit respecté
» par les nations les plus barbares. L'empire ne
» doit point attenter à la liberté d'un prince libre,
» fidèle, plein de mérite et innocent. Il doit défen-
» dre la liberté publique, soutenir ceux qu'on veut
» opprimer, être l'appui de la vertu, de l'honneur
» et du vrai mérite. Que si l'Espagne se trouve of-
» fensée par le duc de Bragance, qu'elle tire une
» éclatante vengeance de ce même duc de Bragance.
» Mais nous, nous serions extrêmement coupables,
» si nous maltraitions un prince qui, bien loin de
» nous offenser, nous a rendu des services impor-

» suadé qu'on respectera toujours en moi le droit « des gens. » Les hommes généreux ont une noble confiance, qui est souvent la source de leur perte. Ils supposent les hommes en général meilleurs qu'ils ne sont; et prudemment il serait plus sûr de les supposer toujours plus méchans; l'erreur serait d'une conséquence moins dangereuse, pourvu qu'elle ne portât qu'à la précaution.

Ses domestiques plus défians et peut-être plus prudens, voulaient qu'on jetât Gonzague dans le Danube, avec le page qui l'avait accompagné, et que l'infant, au lieu d'aller à Ratisbonne, sortît de l'Allemagne. Leurs remontrances et leurs prières furent inutiles. Édouard résolut de poursuivre son chemin et arriva à Ratisbonne le 14 de février 1642. En débarquant, il trouva le carrosse de Mélo qui venait le prendre avec Augustin Navarre, homme d'une vile naissance, dur et insolent. Il conduisit l'infant avec le prévôt et ses archers dans un cabaret où il y avait une garde de quarante mousquetaires. On le fit entrer dans une chambre basse, où le prévôt lui déclara qu'il était arrêté de la part du Roi catholique. Cette nouvelle annoncée par un homme que l'infant méprisait, et méprisable en effet par son état et par ses actions, frappa Édouard. Il dit au prévôt que les personnes de sa naissance n'étaient pas faites pour être arrêtées par un homme tel que lui, et qu'il n'y avait pas apparence qu'on voulût

ainsi violer en sa personne tous les droits des gens. A ce discours le prévôt et ses archers se mirent à rire. A l'entrée de la nuit, Louis de Gonzague vint l'arracher d'entre leurs mains, et le fit passer dans une chambre plus propre du même cabaret, où il l'assura de la part de l'Empereur, qu'on ne le livrerait jamais aux Espagnols et qu'on ferait en sorte de lui procurer bientôt sa liberté.

L'Empereur flétrit par cette action toute sa réputation; mais sa faiblesse et sa crainte de déplaire aux Espagnols l'aveuglèrent sur les conséquences qui en pourraient résulter. Le même jour qu'on arrêta l'infant, on arrêta aussi ceux qui lui étaient attachés, avec tant d'éclat qu'on eût dit qu'ils étaient les plus grands scélérats du monde. Mais on les relâcha le même jour, sans qu'on pût savoir ce qui déterminait des démarches si contraires et si précipitées. Le lendemain on fit dire à l'infant qu'il livrât tous ses papiers à Navarre. On le retint de cette manière huit jours à Ratisbonne, pendant lesquels on délibéra sur ce qu'on devait faire de sa personne. L'Empereur ne voulut jamais consentir qu'on le transférât à Milan, ce qui causa beaucoup d'inquiétude à Mélo, craignant que la justice ordinaire ne lui rendît la liberté, pour maintenir les immunités de l'empire qu'on avait si indignement violées. Les députés de la diète s'en plaignaient hautement, en publiant qu'on avait réduit l'empire

en servitude, que la liberté était perdue, les lois foulées aux piés et la foi germanique diffamée de la manière la plus honteuse : que les desseins de la maison d'Autriche se découvraient enfin; qu'on voyait bien qu'elle voulait assujétir l'empire et lui ôter l'ancienne liberté. Les ministres de l'Empereur, ajoutaient-ils, et ceux du Roi catholique, ont condamné la France pour avoir fait arrêter le prince Casimir; cependant ils exercent la même violence à l'égard d'un prince d'autant plus à plaindre qu'il était dans un cas bien différent. On se rappelait les grands services qu'il avait rendus à l'empire, où il n'était venu que sous la foi publique et on s'emportait jusqu'aux invectives, en voyant qu'on le retenait prisonnier pour une cause juste, dans laquelle pourtant il n'avait point trempé et qu'on le retenait prisonnier dans une ville franche et libre, pour l'immoler aux passions de ses ennemis.

Les Espagnols, pour s'excuser, inventaient les plus noires et les plus grossières calomnies contre le Roi et la noblesse de Portugal. Ils eurent l'effronterie de publier qu'ils voulaient abandonner la religion catholique et embrasser le luthéranisme et le calvinisme. Ces horribles impostures partaient de Mélo et de Navarre, créatures serviles du duc d'Olivarès. Les Allemans méprisèrent ces calomnies et les rejetèrent avec indignation. Les Espagnols ôtèrent la charge de lieutenant général à l'infant, qui,

se voyant ainsi maltraité, demanda qu'on le menât devant l'Empereur; ce que l'Empereur ne voulut jamais permettre.

Cependant François de Mélo avait dépêché son secrétaire vers le comte-duc, pour lui apprendre l'emprisonnement de l'infant. Cette nouvelle répandit une joie vive à la Cour d'Espagne. L'infant n'ayant pu obtenir l'audience qu'il demandait, composa un écrit dans lequel il prenait à témoin Dieu et les hommes de l'injustice qu'on lui fesait. Il y représentait à l'Empereur que, n'étant point son sujet et ne l'ayant offensé en aucune manière, il était étonnant qu'il permît qu'on le maltraitât ainsi, pour venger le Roi d'Espagne, à qui il n'avait rien fait lui-même, puisqu'il ignorait tout ce qui avait produit la révolution de Portugal. L'Empereur lui fit dire qu'il le reconnaissait pour un prince sage, fidèle, brave, mais qu'il avait des raisons d'État pour s'assurer de sa personne; que néanmoins il lui promettait qu'il ne le remettrait jamais au pouvoir des Espagnols, et qu'il lui rendrait la liberté aussitôt que ces mêmes raisons d'État le lui permettraient.

François de Souza Coutigno était pour lors ambassadeur extraordinaire dans les Cours du nord pour le roi de Portugal. Il fit présenter un mémoire aux députés de Ratisbonne, dans lequel il disait : « Qu'on commettait une injustice horrible

» envers l'infant; qu'il était innocent de tout ce
» que le roi de Portugal son frère avait fait; que
» quand il l'aurait fait lui-même, il n'en serait pas
» plus coupable, les Portugais n'étant point des re-
» belles, comme le publiaient les Castillans, mais
» des hommes justes qui avaient rendu à la maison
» de Bragance un royaume qui lui appartenait et
» que Philippe second avait injustement usurpé;
» que toutes les lois du royaume, que tous les doc-
» teurs jurisconsultes étaient pour eux; qu'ainsi
» l'Empereur agissait en prince injuste, en retenant
» prisonnier l'infant Édouard, et cela dans un pays
» libre et pour lequel il avait tant de fois prodigué
» son sang : qu'il priait donc leurs seigneuries de
» vouloir bien mettre en liberté un prince inno-
» cent, de qui on n'avait aucun sujet de se plaindre.»

L'infant, de son côté, fesait hautement éclater ses plaintes. L'Empereur le fit transférer à Passau. On le livra à un colonel allemand nommé Venque et au docteur Navarre. Ils le firent embarquer sur le Danube avec soixante soldats d'escorte. L'archiduc Léopold, seigneur du château de Passau, ordonna qu'on le traitât comme lui-même; mais les ministres espagnols obtinrent de l'Empereur des ordres contraires. Ainsi l'infant fut traité de la manière la plus indigne : on lui enleva tous ses domestiques portugais, qu'on ramena à Ratisbonne pour les inter-

roger sur la conduite de leur maître. Toutes leurs dépositions ne servirent qu'à faire davantage éclater son innocence et l'injustice de ses ennemis.

Les Espagnols craignant que l'infant ne trouvât le moyen de s'échapper de Passau, demandèrent qu'on le transférât à Gratz, parce qu'il serait plus près de l'Italie où ils avaient dessein de l'attirer, et qu'il serait plus loin de Vienne, et par conséquent moins à portée de la Cour. Les habitans de Passau furent très-sensibles à son départ; ils ne doutèrent point qu'on ne le livrât à ses ennemis. Il partit dans le mois de juin dans un carrosse de Mélo, et arriva le trois de juillet à Gratz. On lui fit essuyer toute sorte de mauvais traitemens. Navarre, digne ministre de la fureur des Espagnols, auquel l'Empereur l'avait entièrement livré, exerçait son génie à inventer de nouveaux affronts, pour humilier ce malheureux prince.

Dom Emmanuel de Moura arriva vers ce tems-là à la Cour de Vienne, pour y résider en qualité d'ambassadeur du Roi catholique. Il était marquis de Castel-Rodrigo et petit-fils de Christophe Moura, portugais, qui livra son pays à Philippe second. Son nom était en exécration dans le Portugal. Moura haïssait Mélo, parce que le duc d'Olivarès le préférait à lui. Cependant l'occasion de nuire à l'infant les unit et les réconcilia. Le fruit de leur union fut une persécution plus vive contre l'Infant.

Pour récompenser Mélo d'avoir fait arrêter ce prince, on lui donna le gouvernement des Pays-Bas.

Après son départ, Moura fit resserrer davantage l'infant et lui fit ôter le peu de domestiques portugais qu'on lui avait laissés. Il lui fit interdire tout commerce de lettres avec ses amis, et empêcha qu'on ne lui envoyât aucun secours d'argent. Un officier espagnol servant dans le régiment de ce prince, engagea un carme portugais à condamner cette violence dans un sermon que ce religieux prêcha devant l'Empereur. Moura en fut informé; il fit arrêter cet officier, et peu de jours après on le trouva mort dans son lit d'un coup à la gorge. On ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de Moura.

Enfin on poussa à un tel excès la violence envers Édouard, qu'il se détermina à écrire à l'Empereur. Voici sa lettre: « J'ai représenté plusieurs fois à Votre » Majesté Impériale la violente et horrible persé» cution qu'on exerce contre moi. Est-ce donc la ré» compense due au zèle avec lequel j'ai servi Votre » Majesté pendant huit ans? Castel-Rodrigo pour » consommer l'ouvrage commencé par Mélo, fait » tous ses efforts pour vous persuader de m'envoyer » à Milan, afin de pouvoir assouvir plus commodé» ment sa haine sur moi. Mais j'espère que Votre » Majesté Impériale ne permettra point qu'on achève » de violer ainsi en ma personne toutes les lois

» humaines et divines, le droit des gens enfin,
» observé par les nations les plus barbares. J'es-
» père que Votre Majesté, respectant en moi les
» libertés et les franchises de l'empire, s'opposera
» à une violence si contraire à la foi publique et
» à l'hospitalité. Au reste, je prie Votre Majesté de
» se rappeler ce que j'ai fait pour son service. J'ai
» souvent exposé ma vie; je suis prêt à l'exposer
» encore avec le même zèle pour Votre Majesté
» Impériale. Dieu garde Votre Majesté Impériale.
» De Gratz, le 6 mars 1642.»

Le comte de Trautmansdorff répondit à l'infant:
« J'ai remis à Sa Majesté Impériale la lettre de Votre
» Excellence; je lui ai rendu compte de tout ce
» que vous m'avez écrit le mois passé. L'Empereur
» m'a répondu qu'il n'était point dans le dessein
» de vous persécuter davantage, mais de vous être
» favorable et utile; et il m'a chargé de vous infor-
» mer de sa volonté. Je vous baise les mains. De
» Vienne, le 5 août 1642.» Les Espagnols, voyant
qu'on refusait constamment de leur livrer l'infant,
eurent recours à des moyens plus efficaces que leur
politique: ils offrirent à l'empereur quarante mille
écus, trente comptant, et dix en lettres de change,
s'il voulait consentir qu'on transférât l'Infant en
Italie. Cette somme, toute modique qu'elle était,
fut suffisante pour gagner l'Empereur: il ne put
résister à l'attrait de cet argent; il lui sacrifia, et les

droits de l'empire et son honneur. Il consentit même que l'on conduisît Édouard dans le château de Milan, alors appartenant au Roi catholique, place extrêmement forte. On chargea de cette commission le baron de Stumberg, qui traita l'infant pendant tout le voyage avec beaucoup de respect. Celui-ci trouva le moyen d'écrire à ses amis une lettre, dans laquelle il se plaignait amèrement de l'injustice qu'on exerçait à son égard, des mauvais traitemens qu'il avait essuyés et qu'il essuyait encore de la part de Navarre, de Mélo et de Moura, gens nouveaux, sans foi, sans honneur, sans religion, livrés à tous les crimes, flétris de tous les vices; et que c'était cependant à ces hommes vils que l'Empereur immolait sa parole sacrée.

L'Infant étant arrivé aux confins du Tirol, on le remit entre les mains d'une escorte, à laquelle on avait donné des ordres précis de le tuer, supposé qu'il fît le moindre effort pour se sauver. Le 19 d'août, il arriva à la Valteline, où l'attendait un sergent-major avec deux cent cinquante soldats. Le sergent-major et Navarre, qui ne l'avaient jamais quitté, commencèrent à le traiter avec la dernière insolence. L'infant en fut si pénétré, qu'il ne put s'empêcher de dire au commissaire impérial: « Dites » à l'Empereur votre maître qu'il n'est qu'un tiran; » que je suis plus fâché de l'avoir servi, que de me » voir vendu et livré à mes ennemis. Dieu peut-être

» me vengera sur ses enfans, qui ne sont pas plus » privilégiés pour être de la maison d'Autriche, » que moi, issu du sang royal de la maison de Por- » tugal. » D'abord qu'il fut arrivé à Milan, on le mit dans la même tour où l'on enfermait ordinairement les bandits et les scélérats. On le laissa dans une chambre affreuse avec sa garde, et deux domestiques pour le servir.

Jusqu'alors on s'était contenté de ces violences; mais depuis le moment où il fut à Milan, on ne lui épargna plus aucun mauvais traitement. Les tirans, à la honte de l'humanité, trouvent des panégiristes, comme les rois justes et bienfesans. Il est des âmes viles et lâches, qui font indifféremment servir leurs talens à louer le crime et la vertu. Tout est égal au tribunal où siége la corruption. On trouva de ces hommes iniques, qui, non contens de justifier la tirannie qu'on exerçait envers l'infant, l'appuyèrent d'exemples mémorables, comme si les exemples que la raison et la justice condamnent, devaient jamais tirer à conséquence dans la société. Ils disaient donc que Charles, duc de Bourgogne, avait bien livré au roi de France le comte de Saint-Paul (1), connétable, pour le faire mourir; mais

(1) Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul, fut livré par Charles à Louis XI, qui le fit périr sur l'échafaud, le 13 décembre 1475.

toute l'Europe ne condamna-t-elle pas alors le duc de Bourgogne? et quand elle ne l'aurait pas condamné, le fait n'en serait pas plus excusable. Il y avait une sorte d'impudence à justifier par une mauvaise action, une action plus mauvaise encore. Le duc de Bourgogne en fut lui-même accablé de remords, et il semble que le ciel, pour venger la mort de Saint-Paul, depuis ce moment l'eût livré à l'imprudence et au vertige qui le fit périr si misérablement à la bataille qu'il donna ensuite près de Nanci, le 5 janvier 1477. La prison du malheureux Édouard ne produisit pas de meilleurs effets en faveur de Philippe III. Rien n'égala l'étonnement du comte-duc d'Olivarès, lorsqu'il apprit la nouvelle de la révolution: il fut au désespoir de s'être laissé prévenir. L'Espagne n'avait pas besoin de nouvelles affaires; elle avait à combattre la France, la Hollande et la Catalogne, qui s'était révoltée tout récemment. Olivarès était donc dans de terribles inquiétudes. Il ne savait comment annoncer au Roi cette nouvelle, dont tout le monde était informé, excepté le monarque. Craignant que quelqu'un ne s'ingerât à lui en faire le récit à son désavantage, il se détermina à lui en parler; ce qu'il fit d'une manière fine et badine, pour dérober à son maître la connaissance de toute l'étendue de la perte qu'il fesait. « Sire, » lui dit-il, en l'abordant avec un visage riant et plein de confiance, «Votre Ma-

» jesté vient de gagner un grand duché et plusieurs » belles terres. » — « Et comment, comte? » lui dit le Roi tout surpris. — « C'est, » répartit Olivarès, « que la tête a tourné au duc de Bragance; il » s'est laissé proclamer roi de Portugal par la po- » pulace de ce royaume : on va confisquer tous ses » biens, les réunir à votre domaine; et par l'ex- » tinction de cette maison, Votre Majesté régnera » désormais sans inquiétude dans ce royaume. » Tout faible qu'était ce prince, tout accoutumé qu'il était au joug d'Olivarès, il lui dit qu'il fallait promtement éteindre une rébellion qui pouvait avoir des suites dangereuses.

En effet, le nouveau roi de Portugal n'avait rien négligé pour s'affermir dans sa nouvelle grandeur. Il avait, comme nous avons vu, envoyé des ambassadeurs dans presque toutes les Cours de l'Europe, pour susciter de nouveaux ennemis à l'Espagne; il avait muni les places frontières, il s'était assuré des conquêtes éloignées; enfin il avait pris dans très-peu de tems des précautions très-justes pour se maintenir sur le trône. Tous les soldats portugais qui se trouvèrent en Flandre, en Italie, en Catalogne, abandonnèrent les armées du Roi catholique, et se rendirent en Portugal par différens chemins. Le nombre monta à près de cinq mille. Peu de Portugais passèrent en Castille. De ce nombre furent les deux frères de Vasconcellos, l'un évêque de Liria,

et l'autre doyen du Chapitre de Braga. Ils avaient été élevés à ces dignités par le crédit de leur frère. Le doyen était aussi en exécration que le secrétaire d'état. Il lui inspirait une partie des cruautés qu'il exerçait contre les Portugais. Il se sauva en Castille, déguisé en femme. Il était insolent, hardi et de mœurs détestables. On s'empara de ses papiers, qui contenaient plusieurs projets contre l'État et contre la noblesse. Son frère et Soarès avaient en lui une confiance aveugle.

Le royaume étant donc purgé de ce scélérat, et délivré du joug des Castillans, les Portugais ne respiraient plus que la vengeance des affronts qu'ils avaient reçus de leurs tirans. Le peuple surtout demandait hautement la guerre, persuadé qu'elle était nécessaire pour affermir sa nouvelle liberté. Les personnes sensées et raisonnables ne se laissaient pas entraîner par ce zèle indiscret du peuple, qui entreprend sans réflexion, poursuit par caprice, et condamne le lendemain ce qu'il a approuvé la veille avec le plus de fureur. Aussi le Roi et son Conseil, avant de rien entreprendre, résolurent de bien fortifier les frontières, pour empêcher l'entrée des Castillans en Portugal. Ils y envoyèrent pour cet effet plusieurs personnes de considération et expérimentées, pour faire la visite des places et les réparations nécessaires.

On travailla en même tems à fortifier Lisbonne.

Le peuple, la noblesse, le clergé, tous s'empressèrent à l'envi, à fournir les choses propres pour les redoutes et les nouveaux bastions qu'on voulait bâtir. Les uns et les autres se rendaient au travail à la pointe du jour: ceux-ci pour conduire les ouvrages, et ceux-là pour les exécuter. On voyait les principaux seigneurs de la Cour mêlés avec le peuple, concourir aux mêmes constructions, et tous avec des guirlandes et des branches d'arbre à la main, chanter les louanges de Jean IV.

L'amour des Portugais pour leurs Rois naturels a toujours été extraordinaire; mais jamais il n'avait éclaté avec un zèle aussi vif que dans cette occasion. Les étrangers qui se trouvèrent dans le royaume, en furent si étonnés, qu'ils le regardèrent comme une chose extraordinaire. Quelques Grands dirent que le roi Jean n'avait besoin d'autre fortification que l'amour du peuple; que cet amour était le fort solide, contre lequel toute puissance ennemie devait se briser.

Outre les fortifications dont le Roi munissait son royaume, il établissait en même tems la discipline militaire parmi les paysans. Les Portugais sont naturellement braves, hardis, entreprenans, et également bons soldats sur mer et sur terre. La longue paix dont ils avaient joui en Europe avait éteint en eux toute émulation et toute discipline. Pour exciter la première et rétablir la seconde, le Roi

nomma des officiers pour les exercer à la manœuvre, et les rendre propres à tous les exercices si utiles dans la guerre. Il réorganisa l'infanterie et la cavalerie, et la divisa en bataillons et en escadrons. Il fit porter de tous côtés des armes pour faire tous les exercices requis. Les paysans répondaient si bien aux intentions du Roi, que bientôt non-seulement les frontières se trouvèrent hors d'insulte, mais qu'on fut même en état d'entreprendre quelque chose. L'occasion s'en présenta bientôt. Les Espagnols commencèrent à faire des hostilités, et les Portugais s'empressèrent de les repousser.

Pour en comprendre mieux les événemens, il faut se rappeler que la Guadiana passe à deux lieues de Badajoz, ville appartenant aux Castillans, et à deux lieues d'Elvas, qui dépend des Portugais. Une autre rivière coulant à une lieue d'Olivença, et se jetant dans la Guadiana, sépare de ce côté l'Andalousie du Portugal. Cette rivière est si peu considérable, qu'on la passe à cheval, souvent même à pié. Il n'en est pas de même de la Guadiana, sur laquelle le roi Emmanuel avait fait bâtir un pont, pour faciliter le commerce entre la nation espagnole et portugaise: on l'appela le pont d'Olivença. Comme on crut que les Espagnols ne manqueraient pas de venir insulter le royaume de ce côté-là, les habitans d'Elvas, d'Olivença et de Campo-Major, rétablirent les fortifications de ce pont, qu'ils munirent

de retranchemens, de plate-formes, de boulevards, de mines et de tout ce qui en pouvait rendre l'abord difficile. On chargea de la conduite de cet ouvrage Matthias d'Albuquerque, ingénieur habile, et qui s'était rendu dans la province d'Alentéjo, avec dom Alfonse de Portugal, comte de Vimioso, commandant de la province. Dom Juan de Costa, premier mestre-de-camp, y conduisit aussi quelques compagnies de son régiment qui, avec les habitans du pays, étaient en état d'arrêter les Castillans.

Le marquis de Toral commandait dans Badajoz, sous les ordres du comte de Montérei, beau-frère du comte-duc. Celui-ci avait choisi Mérida pour la place d'armes, résolu de s'y fortifier avant d'entrer en Portugal. Mais comme la Catalogne occupait les principales forces de l'Espagne, on n'y put rassembler qu'un petit nombre de troupes, à la vérité toutes disposées à porter le fer et la flamme dans le Portugal. Elles ne menaçaient pas moins que de massacrer toute la noblesse, et de faire couper la tête au duc de Bragance. Montérei envoya à Badajoz trois compagnies de cavalerie, avec lesquelles Toral commença la guerre.

Les premiers jours se passèrent en escarmouches; mais le 9 de juin, ces trois compagnies traversèrent la Guadiana à la pointe du jour, et entrèrent dans les terres du Portugal. Quatorze cavaliers castillans s'étant écartés, rencontrèrent dix cavaliers portu-

gais. Ceux-ci, quoiqu'inégaux en nombre, attaquèrent les Castillans. Au fort du combat, les autres Espagnols arrivèrent et se saisirent des Portugais. Un nommé Roque Antunès, ayant opposé quelque résistance, fut accablé de coups de sabre. Étant tombé à terre, on lui demanda: « Qui vive? »— « Dieu, » répondit-il, « et dom Jean IV, roi de « Portugal. » Les Castillans lui répliquèrent qu'il dît seulement une fois: « Vive dom Philippe! » et qu'on lui ferait quartier. « Tuez-moi donc, » répliqua Antunès; « à ce prix la vie me serait odieuse. » Les Castillans furieux achevèrent de le faire expirer sous leurs coups.

Telle fut l'issue de la première hostilité des Castillans, qui après avoir dépouillé le mort, s'en retournèrent à Badajoz avec sept prisonniers, et quelque bétail qu'ils avaient pris. Le gouverneur d'Elvas fut informé de cette action par les deux cavaliers qui avaient échappé aux Castillans; il eut bien de la peine à retenir les habitans. Ils voulaient sortir dans l'instant, pour tirer vengeance de cette insulte. Ils menacèrent de rompre les portes, et il eut besoin de toute son autorité pour les contenir. Tel est le génie de la nation portugaise, l'honneur l'emporte sur toute considération. Cependant leur commandant leur ayant fait sentir qu'ils n'étaient pas en état de se mettre en campagne, et que les Espagnols, plus aguerris, pouvaient leur tendre

quelque piège, ils se calmèrent, attendant un tems plus favorable pour se venger.

Le lendemain, les Espagnols, au nombre de quatre cens cavaliers et de mille fantassins, firent encore une sortie et se rangèrent en bataille à la vue des Portugais. Le commandant d'Elvas envoya, la nuit suivante, huit cens soldats et quelque cavalerie pour attendre les Espagnols en embuscade près de la ville. Ils exécutèrent les ordres de leur commandant, et dom Gaspard de Séqueira brava les Espagnols pour les attirer dans le piége. Il sortit un gros détachement pour chasser les Portugais, qui après quelque résistance se retirèrent, espérant qu'on les poursuivrait; mais soit crainte, soit prudence, les Espagnols les laissèrent retirer. Alors les Portugais se montrèrent à découvert : les Castillans rentrèrent promtement dans Badajoz.

Cependant, s'étant aperçus qu'ils étaient supérieurs aux Portugais en cavalerie, ils s'enhardirent à continuer leurs courses, dans lesquelles ils pillaient, tuaient et brûlaient tout ce qu'ils rencontraient. Ils le pouvaient avec d'autant plus de facilité, qu'étant bien montés ils fuyaient aussitôt que les Portugais venaient à eux. Pour remédier à cet inconvénient, les Portugais leur tendirent plusieurs embuscades; mais le succès ne répondait pas toujours à leur valeur. Le nombre triomphait souvent de leur audace et de leur courage.

Le commandant, supportant impatiemment les courses que les ennemis fesaient chaque jour dans le pays, rassembla autant de cavalerie et d'infanterie qu'il put, résolu de combattre les Espagnols en rase campagne. Dans ce dessein, il s'avança jusqu'au pont d'Olivença, et demeura tout un jour en bataille, sans que les Espagnols fissent le moindre mouvement. Il passa la nuit à Olivença, et le lendemain il retourna à Elvas, où il ne fut pas plutôt arrivé, que les Espagnols se mirent en campagne. Informé de leur marche, il revint sur ses pas, du côté de la rivière d'Olivença, et présenta le combat, quoique inférieur aux Castillans. Ces derniers le refusèrent, et se retirèrent avec le butin qu'ils avaient fait.

Le comte de Montérei était toujours à Mérida : Il y travaillait à faire un magasin de bombes, de pétards, et d'autres munitions de guerre. Quoiqu'il eût grand soin de cacher ses desseins, on ne doutait presque point qu'il ne voulût assiéger Olivença. Cinq Irlandais désertèrent du camp des Espagnols, passèrent du côté des Portugais, et confirmèrent cette nouvelle, en publiant que le comte de Montérei devait se rendre à Badajoz le 15 de juillet avec dix mille hommes d'infanterie, et un corps très-considérable de cavalerie. En effet, au jour marqué il arriva à Badajoz, d'où il fit partir quatre cens chevaux pour faire le dégât sur les terres d'Olivença.

Les chanoines du chapitre de cette ville, qui gouvernaient à la place de l'évêque, mort depuis peu, firent dire au comte de Montérei que l'Église avait lancé une excommunication contre les incendiaires: ainsi, qu'ils le priaient de se contenter de piller les maisons, sans les brûler. Montérei méprisa leur prière, et porta le feu et le fer non-seulement aux environs d'Olivença, mais encore autour d'Elvas.

Antoine Gallo, sergent-major, et dom Juan Alvarès Barbuda rencontrèrent et taillèrent en pièces un parti espagnol. Les Espagnols se rallièrent, et recommencèrent le combat. Gallo voulait les investir; mais un espion qu'il avait placé sur une colline, lui ayant fait quelque signe, il crut que ce signe indiquait l'arrivée de l'infanterie espagnole. Il se mit en état de la bien recevoir. Il resta quatre heures dans la même situation, sans que la cavalerie espagnole fît un pas. De tems en tems seulement, il se détachait quelque cavalier, qui allait faire le dégât dans la campagne. Gallo y envoya quelques soldats pour arrêter leurs pillages. Le détachement qu'il commanda, rencontra plusieurs cavaliers espagnols qui se reposaient dans une grange. On les chargea, on en tua une partie, et l'autre s'enfuit, abandonnant ses chevaux et ses armes. Cependant le reste de la cavalerie espagnole acheva de se répandre de tous côtés, ravageant les campagnes, pillant les maisons des laboureurs, saccageant les églises, et empor-

tant tout ce qui y était, jusqu'aux cloches. L'infanterie espagnole alla se présenter devant Olivença, et dressa une batterie pour battre la place, où François de Mélo et André d'Alméida s'étaient jetés pour la défendre.

Après l'avoir battue en brèche, les Castillans s'emparèrent d'une éminence qui commandait la ville. Ils se présentèrent ensuite trois fois à l'assaut, et trois fois ils furent repoussés. Dom Rodrigo de Castro, et dom Manuel de Souza ayant joint leurs compagnies, s'avancèrent vers les Espagnols, et les chassèrent de l'éminence dont ils s'étaient emparés. Bientôt après, désespérant de prendre Olivença, ils levèrent le siège, et se retirèrent, laissant plus de trois cens de leurs meilleurs soldats sur la place.

Le comte de Montérei, honteux de l'affront qu'il venait de recevoir devant Olivença, voulut s'en venger sur quelque autre place moins en état de se défendre. Il fit donc partir quelques compagnies de cavalerie et d'infanterie pour aller faire le dégât aux environs d'Elvas. Ces troupes laissèrent à leur droite la rivière de Caja, et marchèrent vers Sainte-Eulalie. Elles trouvèrent les habitans répandus dans les campagnes, et en firent plusieurs prisonniers. Elles pillèrent les églises et commirent des actions abominables. Elles ne portèrent pas loin l'impunité de leurs crimes. Dom Juan de Costa, Gallo, et Alvarès Barbuda, allèrent le lendemain

les attendre en embuscade. Les Castillans s'en retournaient en chantant, en jouant de la guitare et d'autres instrumens qu'ils avaient pris aux bergers et aux laboureurs portugais. Ils n'observaient aucun ordre ni aucune discipline. Ils méprisaient les ordres de leur commandant. « Vous chantez, » leur disait-il, « trop tôt, votre victoire; on n'est jamais sûr » d'être vainqueur tant qu'on est sur les terres de » l'ennemi. » On n'écouta point ce discours. Mais bientôt on aperçut les Portugais, et les chants se changèrent en tristesse. Le commandant leur dit : « Quittez présentement vos guitares et vos flûtes : » il ne s'agit plus de chants ni de sons, il s'agit de » combattre des hommes. Montrez-vous donc bra- » ves et courageux. » En même tems ils furent chargés, taillés en pièces, et mis en fuite.

Cet échec humilia l'orgueil des Castillans, et ranima le courage des Portugais. Ils passèrent la Guadiana, et allèrent à leur tour ravager les frontières de Castille. Montérei vit leur entreprise avec désespoir, et résolut de s'en venger. Il fit marcher trois mille hommes et cinq cens chevaux vers Elvas. Il en plaça une partie en embuscade, et envoya l'autre jusqu'à la vue d'Elvas pour les attirer dans le piége. Les Portugais étaient en campagne au nombre de treize cens hommes et de quelque cavalerie. A leur approche, les Castillans se retirèrent. Leur retraite parut suspecte à Costa. Au lieu de les pour-

suivre, il s'empara des hauteurs, d'où il harcela avec tant de succès les Espagnols, qu'il les força de rentrer dans Badajoz. Pour cacher leur honte, ils montrèrent plusieurs oreilles coupées à leurs compatriotes tués dans les différens combats qu'ils avaient livrés, en disant qu'ils les avaient coupées aux Portugais. Mais on n'en voulut rien croire; et un chanoine de Badajoz leur dit qu'ils auraient beaucoup mieux fait de rapporter les armes de leurs ennemis, que leurs oreilles, parce qu'on ne pouvait pas les distinguer de celles des Castillans. Les habitans d'Olivença, de Campo-Major et d'Onguella, animés par le dernier succès, firent des courses dans les terres des ennemis, et s'y vengèrent des affronts qu'on avait faits dans les leurs.

Les Castillans se seraient consolés de ces pertes s'ils avaient pu réussir dans le projet qu'ils formèrent de s'emparer d'Olivença. Ils envoyèrent un corps de troupes pour surprendre cette ville, mais les sentinelles l'ayant découvert, en avertirent promtement les habitans. Les Espagnols poursuivirent si vivement ces sentinelles, qu'ils arrivèrent aux retranchemens presque aussitôt qu'eux. Martin Nabo, Rodrigo Alvarès, et Alvarès Laurent arrêtèrent les Espagnols, et donnèrent le tems à Rodrigue de Mirande et à Manuel de Souza de prendre les armes. On se battit pendant la nuit avec un succès presque égal. Un vieux Portugais, malgré un

nombre prodigieux de blessures qu'il reçut, demeura dans son poste tant que l'attaque dura. Il criait de tems en tems aux Castillans : « Espagnols,
» je me donne à Dieu et au roi dom Juan, mon maî-
» tre; mais vous n'entrerez point dans Olivença. »

La nuit sépara les combattans, et le lendemain les Espagnols s'étant aperçus de leur perte, se retirèrent à Badajoz. Dom Martin Alfonse de Mélo les poursuivit sans pouvoir les joindre. Les coureurs d'estrade des Portugais trouvèrent dans une maison de campagne quarante-deux cavaliers morts en partie, et en partie expirans faute de secours. Les prisonniers conduits à Elvas assurèrent que les Espagnols avaient perdu à la dernière attaque d'Olivença cinq cens hommes, parmi lesquels il y avait plusieurs personnes de considération. Ils assurèrent aussi que la cavalerie espagnole manquait de fourrage, et qu'elle n'était plus en état de rien entreprendre.

Montérei était à Badajoz dans une affreuse consternation. Pour s'en justifier, il en rejeta la faute sur dom Juan de Mélo, portugais, qui était au service du Roi catholique, qu'on fit arrêter et mettre en prison. Cet exemple devrait retenir ceux qui, sous de légers prétextes, abandonnent leur patrie pour servir ses ennemis. On ne prend jamais en eux qu'une médiocre confiance, et leurs moindres fautes sont punies comme des crimes très-graves.

La place de Montérei fut remplie par le marquis de Ribas, auquel on donna pour adjoint dom Juan de Garai, mestre-de-camp, soldat de fortune, et homme d'un mérite distingué.

Dom Martin Alfonse de Mélo, général des Portugais, résolut alors de s'emparer de Valverdé, petite ville, riche et bien peuplée, située dans un vallon agréable, où l'on voit plusieurs fontaines, des vignes, des bois d'oliviers, et tout ce qui peut rendre la vie agréable et commode. Elle était environnée de petites collines, d'où l'on pouvait aisément la battre du canon. On l'avait fortifiée autant que le terrain et le tems l'avaient permis, et munie de retranchemens, de parapets et de quelques redoutes. L'église principale, située dans une petite place, était défendue par une redoute qui devait servir de retraite en cas de nécessité. Les murs des jardins et des vergers servaient de remparts, et toutes les maisons étaient bâties de manière que l'on pouvait communiquer de l'une à l'autre sans être obligé de sortir. Les fenêtres qui donnaient dans les rues avaient toutes des balcons d'où l'on pouvait faire feu sur les passans sans courir aucun risque. Dom Juan de Tarraza, homme de valeur et de talent, y commandait huit cens soldats de troupes réglées avec trois cens chevaux.

Martin Alfonse de Mélo, pour s'emparer de cette place, ramassa toutes les troupes qui étaient sur

cette frontière. Après avoir mis en sûreté Elvas et les autres places voisines, il marcha vers Juraména sans découvrir son dessein à personne. Le comte de Fiesque, Français, conduisait l'avant-garde, Ayrès de Saldagne le corps de l'armée, et dom Juan de Costa, fesant les fonctions de mestre de camp général, l'arrière-garde. Mélo marchait à la tête de toute l'armée. Lorsqu'il fut arrivé près des montagnes de Fosna, Pédrégais et Buscavida, il tourna vers le pont d'Olivença qu'il passa pendant la nuit, sans être aperçu de l'ennemi. Après avoir laissé pendant le jour reposer ses troupes, il continua sa marche la nuit suivante, et le lendemain il se trouva à une lieue de Valverdé.

Les Castillans s'étant aperçus de son arrivée, coururent aux armes, et se mirent en état de défense. Mélo partagea ses troupes en trois corps, et plaça avantageusement sa cavalerie. Celle des Espagnols sortit pour s'emparer d'un poste élevé, appelé les Martirs, lieu où l'on voit une chapelle dédiée à saint Côme et saint Damien. La Portugaise, commandée par dom Juan de Saldagne et dom Juan d'Ataïde, vint la charger avec la compagnie de dom Rodrigue de Castro, et l'obligea de rentrer avec perte dans Valverdé. Après l'avoir ainsi repoussée, on attaqua la ville, et malgré le feu qu'on fesait des balcons, on la força, et l'on s'en rendit maître. Les habitans se retirèrent dans l'Église, dont nous avons

parlé, où le curé avait exposé le Saint-Sacrement. Alfonse de Mélo arrêta ses soldats victorieux; il pardonna aux habitans en faveur du lieu où ils s'étaient retirés, voulant prouver que les Portugais n'avaient pas moins de religion que de valeur.

Le vainqueur reprit le chemin d'Olivença chargé de butin et de gloire. Les Espagnols consternés ne pouvaient cesser de louer la valeur de leurs ennemis. Un colonel anglais avoua que depuis 35 ans qu'il servait, il n'avait point vu de troupes marcher avec plus d'intrépidité à une action. Dès qu'on fut arrivé à Olivença, le général fit panser les blessés, et donna des ordres pour procurer la sépulture aux morts. Ces mesures prises, il retourna à Elvas avec cinquante-deux prisonniers et un drapeau. L'évêque et les magistrats allèrent au devant de lui pour le recevoir, et tous se rendirent dans l'église cathédrale, pour y chanter le *Te Deum*. Les Espagnols perdirent beaucoup de monde, sans compter la moitié des habitans qui fut tuée. La perte des Portugais monta à quelques soldats et à plusieurs officiers. Peu de jours après il y eut encore une escarmouche entre les habitans de Campo-Major et les Espagnols limitrophes. La perte fut égale de part et d'autre. Les habitans d'Olivença, plus heureux que ceux d'Elvas et de Campo-Major, battirent les Espagnols dans toutes les occasions.

La guerre se fesait encore avec plus de fureur

du côté de la Galice. Le marquis de Tarassona, commandant du pays, avait conçu le dessein de prendre la ville de Chavès, capitale de la province de Tras-os-Montès. Par cette conquête, il voulait se dédommager des ravages que les Portugais avaient faits dans le royaume, arrêter leurs courses, et enfin se faire une grande réputation dans les armes. Rempli de cette espérance, il entra donc dans le Portugal, avec des troupes nombreuses. A la vue de Chavès, il brûla trois villages avec leurs églises; il massacra les paysans, leurs femmes, leurs enfans, que le soldat arrachait d'entre les bras de leurs mères, qu'ils violaient avant de les égorger. A ceux qui osaient se défendre, ils mettaient de la poudre dans la bouche, ils y allumaient le feu, et leur fesaient ainsi sauter la tête, ou leur coupaient les parties honteuses.

Après avoir exercé ces barbaries inconnues en Espagne, depuis qu'on en avait chassé les Maures, le marquis vint camper près de Chavès. Il y demeura un jour entier, et se retira sans rien entreprendre. Les peuples voisins de cette ville, ayant appris avec horreur les cruautés que les Castillans avaient exercées contre les trois villages dont nous venons de parler, s'assemblèrent, et formèrent trois gros bataillons, dans le dessein d'en tirer une haute vengeance. Ils marchèrent vers la ville de Montérei, les uns à-travers les montagnes, et les

autres par les chemins ordinaires qui y conduisaient. Ils entrèrent à l'improviste dans la Galice, tuant, pillant, brûlant tout ce qui s'offrait sur leur passage. Ils détruisirent plus de cinquante villages, et firent éprouver aux Espagnols le même sort qu'ils avaient fait éprouver aux Portugais. Il est presque incroyable que deux nations si voisines, parlant à peu près la même langue, professant la même religion et la même foi, se soient abandonnées à des excès si cruels et si barbares. Toute cette frontière fut désolée, et le marquis de Tarassona ne put y apporter d'autre remède, que de faire transporter les femmes et les enfans au château de Montérei, pour les dérober à la fureur des Portugais. Les Espagnols sensés, et qui ne se laissaient point aveugler par la passion, avouèrent qu'on méritait bien ces représailles, pour avoir exercé des barbaries si honteuses sur des chrétiens.

Tarassona s'était aussi enfermé dans le château de Montérei. Il ne s'y croyait pas trop en sûreté. Il craignait à tout moment que les Portugais ne vinssent l'y attaquer; mais tandis qu'il s'abandonnait à cette terreur, les Portugais entraient par un autre endroit dans la Galice, où ils ne causaient pas moins de ravages que du côté de Montérei. Les moines, les prêtres, les chanoines de l'abbaye de Bouro, de l'ordre de Saint-Bernard, avaient tous pris les armes pour se venger de la tirannie des

Espagnols. Ceux-ci, pour les arrêter dans leurs courses, firent bâtir dans Lamas-de-Mouro, petite ville située dans le territoire de Portugal, un fort, où ils mirent six cens hommes de garnison, avec toutes les munitions nécessaires, pour faire une longue et vigoureuse résistance. Gaston de Coutigno, commandant sur cette frontière, supportait impatiemment que les Castillans occupassent une place dans le Portugal. Il fit prendre les armes aux habitans de Braga, de Guimaraëns, et de Viana, pour les chasser de cette forteresse. Il mit à la tête de ces troupes dom Diègue de Mélo Péreira, commandeur de l'ordre de Saint-Jean, et lui donna pour lieutenans trois de ses frères, tous trois gens de mérite et de valeur. Ils conduisirent les Portugais à l'attaque de cette forteresse, qu'ils emportèrent d'assaut, au grand étonnement des Espagnols, qui la croyaient inexpugnable. Ce succès fut suivi de plusieurs autres, et Coutigno chassa les ennemis d'un autre poste très-avantageux, d'où ils pouvaient facilement faire des courses dans le pays. Vasco d'Azévédo Coutigno, et Manuel de Souza, sergent-major, brûlèrent la ville de Lobos, avec cinq gros villages, et n'épargnèrent que les églises et les monastères.

Pendant que les armes portugaises triomphaient sur la frontière, la paix régnait au dedans du royaume. Ceux que le public haïssait, et qui, à leur tour,

haïssaient le public, étaient hors du royaume. Ainsi tout semblait concourir au bien général. Cependant on trouve toujours dans les États des gens inquiets, turbulens et ambitieux. Il y en avait encore de ce caractère dans le Portugal. Dévoués à la Cour d'Espagne, ils croyaient devoir tout entreprendre pour rendre la couronne à Philippe IV. D'autres haïssaient la maison de Bragance, et de ce nombre étaient presque tous les princes de la maison royale, et tous les Grands qui n'avaient point contribué à la révolution. La douceur avec laquelle dom Jean régnait, son équité, sa modération, les grâces et les bienfaits dont il les accablait, rien ne pouvait domter leur envie. Ils auraient mieux aimé être encore les esclaves des Espagnols, que les premiers sujets d'un roi équitable, leur ami et leur parent.

Dom Sébastien de Mattos, archevêque de Braga, créature du comte duc d'Olivarès, était peut-être celui qui désirait le plus ardemment le retour de la domination espagnole. Il s'était vivement opposé aux conjurés, qui l'eussent fait mourir ainsi que Vasconcellos, sans l'archevêque de Lisbonne, et sans dom Michel d'Alméida, qui lui conservèrent la vie. Ce prélat, après avoir évité un péril si éminent, aurait dû prudemment sortir du royaume, ou au moins se retirer dans son diocèse. Mais son ambition l'emporta sur sa prudence. Il ne put se résoudre à s'éloigner de la Cour, ni à quitter des lieux où il avait

joui d'une si grande puissance. Le souvenir de ce qu'il avait été et la pensée de ce qu'il était, le mettaient en fureur. Alors il s'emportait à des discours hardis, qui le rendaient de plus en plus odieux à la Cour, où le Roi avait la bonté de le souffrir. Enfin il forma le dessein de rendre la couronne au roi d'Espagne, et il chercha tous les moyens pour l'exécuter. Le premier à qui il osa s'ouvrir, fut Rui de Mattos, comte d'Armamar, son neveu. Rui applaudit à son oncle, autant par respect pour lui, que par l'espérance qu'il conçut dans le moment, de se faire une brillante fortune. Bientôt ils s'aperçurent l'un et l'autre que ce grand projet ne pouvait réussir, si quelques seigneurs n'entraient dans leur complot. Ils savaient que l'exemple des Grands entraîne le peuple et le rend audacieux. Connaissant dom Louis de Ménésès, marquis de Villaréal, pour un homme ambitieux, auquel ils avaient entendu dire plusieurs fois que puisque les Portugais voulaient un roi de leur nation, ils pouvaient faire un meilleur choix que celui qu'ils avaient fait, ils résolurent de l'engager dans leurs desseins, ainsi que son fils le duc de Caminham, aussi mécontent que son père. L'archevêque alla voir ce marquis, à qui il tint ce langage : « Seigneur, les grands cou-
» rages ne sauraient fléchir devant certaines gens,
» surtout quand ces gens-là ont été leurs égaux. On
» ne voit qu'avec indignation un roi qui comme

» soi a été sujet du plus grand monarque du monde.
» On le supporterait cependant, si on voyait un
» terme au malheur qui nous opprime; mais je n'en
» vois point, à moins que nous ne nous affranchissions
» nous-mêmes de la tirannie. Le duc de Bragance,
» élevé au comble de la fortune, nous retiendra
» dans une servitude pire que ne ferait un roi étran-
» ger. Il a armé le royaume sous prétexte de la li-
» berté, et vous verrez que ce sera pour la lui ôter
» sans ressource. Ses partisans ne le soutiennent
» que parce qu'ils s'élèvent eux-mêmes aux dépens
» de ceux qui étaient leurs égaux, ou leurs supé-
» rieurs. Que ferons-nous donc seigneur? reste-
» rons-nous tranquilles spectateurs de notre mal-
» heur? verrons-nous la ruine totale du royaume,
» sans rien dire, et sans songer à nos intérêts? Le
» roi d'Espagne, grand, puissant, redouté, à qui ce
» royaume appartient, accablait de bienfaits la na-
» tion : il nous regardait comme ses propres enfans;
» il pouvait faire en notre faveur plus en un jour
» que le duc de Bragance en plusieurs années.
» Comment donc souffrons-nous l'insolence d'un
» sujet qui se révolte contre un si bon roi? Qu'at-
» tendons-nous davantage? N'est-ce pas assez de
» n'être plus sujets d'un si grand roi, et d'avoir
» perdu les dignités que nous pouvions en espérer?
» Verrons-nous un simple particulier nous enlever
» nos charges, opprimer nos familles, menacer nos

» vies, ruiner notre patrie, et établir sa puissance
» au préjudice d'un grand prince? Nos courages
» sont-ils tellement avilis, que nous n'osions punir
» un rebelle qui a usurpé sur nous le droit de vie
» et de mort? Pour moi, je déteste la vie, s'il ne
» m'est permis d'en jouir qu'en consentant à la fé-
» lonie d'un sujet rebelle. La noblesse portugaise
» n'est point faite pour être l'esclave d'un homme
» qui n'est que noble comme elle. Il est vrai qu'on
» admet votre excellence dans le Conseil; mais en
» prenez-vous plus de part aux affaires de l'État?
» Quoique son parent, le Roi a-t-il la moindre
» confiance en vous? Il a donné le titre de duc à
» votre fils; mais ne voyez-vous pas que cette grâce,
» si c'en est une, n'est donnée qu'au sang dont
» vous sortez? Vous la devez à sa vanité, et non à
» la justice qu'il devrait rendre à votre mérite. Cette
» justice, vous ne devez l'attendre que du Roi catho-
» lique. Équitable rémunérateur, vous mériterez
» tous ses bienfaits, en punissant un rebelle qui ne
» respire que notre perte. »

Le marquis écouta l'archevêque sans l'interrompre. Dès qu'il eut cessé de parler, il poussa un soupir profond, en lui avouant qu'il avait déjà fait toutes ces réflexions. Alors l'archevêque s'expliqua plus clairement qu'il n'avait fait et le fit entrer dans tous ses desseins, en flattant sa vanité, par le titre fastueux de libérateur de la patrie, qu'il lui donna.

Ensuite ils s'occupèrent du moyen qu'il fallait prendre pour exécuter leur entreprise. Elle leur paraissait très-difficile, et ils ne savaient comment faire pour en traiter avec le ministre espagnol. Cependant l'archevêque le quitta fort satisfait de l'avoir engagé si facilement, persuadé qu'il en pourrait corrompre bien d'autres. Il savait que les États les mieux policés sont remplis d'hommes factieux, qui ne cherchent que le trouble et le désordre, dans l'espérance d'augmenter leur fortune si elle est considérable, ou d'en faire une si elle ne l'est pas. C'est sur de pareils hommes que l'archevêque comptait, et il avait raison : hardis, imprudens, il ne faut que les éblouir par des raisonnemens spécieux, pour les précipiter dans les conspirations les plus périlleuses.

L'archevêque avait pour principal confident un fidalgue nommé dom Augustin Emmanuel. Emmanuel, à sa naissance distinguée, joignait un esprit souple, fertile en expédiens, hardi, entreprenant, fourbe, intrigant. Il était habile dans les affaires; il parlait avec éloquence et facilité; il avait l'art de se concilier les esprits. Il était flatteur avec adresse, faux avec ingénuité, homme enfin capable de grandes choses et vertueux par intervalles. Emmanuel était mécontent du gouvernement présent, parce qu'on ne l'avait jamais employé, et qu'on lui préférait des gens qu'il croyait ne pas le valoir.

D'ailleurs, il était pauvre. L'espérance d'améliorer leur fortune jette souvent les hommes à talens dans les entreprises les plus hazardeuses. Ils osent tout risquer pour leur élévation. La vanité s'y mêle : piqués d'avoir été oubliés dans la foule, ils conçoivent l'idée flatteuse de s'en venger sur ceux qui les ont comptés pour rien. Le péril disparaît; ils se livrent aux plus hardis desseins, et causent souvent les révolutions les plus inattendues. Emmanuel, séduit par ses grandes idées, s'abandonna entièrement à l'archevêque, qui le chargea de chercher quelqu'un pour l'envoyer à la Cour de Castille. Emmanuel trouva bientôt un homme propre à cette commission. Il choisit Pierre Baëse, nouveau chrétien, mais juif dans le fond du cœur. Cet homme était puissamment riche et connu non-seulement dans tout le royaume, à cause de son commerce, mais même dans toute l'Espagne. Le comte-duc d'Olivarès le connaissait particulièrement. Pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus, il l'avait même honoré de l'ordre de Christ; ce qui fit dire à la noblesse portugaise, outrée de voir ainsi avilir cet Ordre, que le duc devait l'élever plus haut, et le conduire à la potence. Ni la confiance que le duc avait en lui, ni ses richesses ne purent néanmoins le mettre à l'abri du soupçon de judaïser. Baëse comptant sur la protection du duc, à qui il fesait part de ses trésors, méprisait ce

soupçon. Le nouveau Roi ordonna au grand inquisiteur de veiller attentivement sur ses actions. Baëse, qui haïssait déjà mortellement toute la maison royale, acheva, à la vue de cet ordre, de la détester. Emmanuel s'adressa à lui lorsqu'il était dans ces dispositions. Il embrassa avec empressement l'occasion qu'on lui donnait d'être utile au Roi catholique; et il offrit même une somme de cent mille écus, pour faire réussir le projet, dans lequel il promit d'engager tous les juifs ses amis.

Le commerce immense qu'il fesait le mettait à portée de parler à un grand nombre de personnes, entre autres à Laurent Pirès, trésorier de la guerre, auquel il prêtait souvent des sommes considérables, pour subvenir aux plus pressantes nécessités. Baëse le mit du complot, et Pirès y entra facilement, quoiqu'il eût une charge honorable et lucrative. L'archevêque de Braga et Augustin Emmanuel gagnèrent de leur côté plusieurs personnes de considération, comme dom Rodrigue de Ménésès, fils cadet du comte de Castagnède, dom Pédre de Ménésès, nommé à l'évêché de Porto, le grand-inquisiteur, Nuño de Mendoce, comte de Val-de-Reys, le père Louis de Mélo de l'ordre de Saint-Augustin, nommé à l'évêché de Malaca, dom François de Faria, évêque de Martiria, et plusieurs autres encore des plus considérables de la Cour.

Les conjurés s'assemblèrent plusieurs fois pour

prendre les mesures nécessaires. Ils trouvèrent des embarras infinis pour l'exécution. On n'osait s'ouvrir à bien des gens, de crainte d'être découvert ; et d'un autre côté on ne pouvait exécuter le plan de la conspiration, sans le communiquer à plusieurs personnes dont on avait besoin. Les conjurés ne savaient encore s'ils devaient avertir la Cour d'Espagne avant de rien entreprendre, ou s'ils devaient attendre que la conjuration fût prête à éclater, pour l'informer de leurs desseins. Ils ne savaient pas mieux s'ils demanderaient du secours par mer ou par terre, et de quelle manière on pourrait l'introduire dans le royaume, dans un tems où tout le monde était en armes. Le plus grand nombre soutenait que le succès de la conjuration était impossible, si on ne trouvait un moyen sûr pour faire entrer les Espagnols dans le Portugal. Pour y réussir, il fallait corrompre les commandans des places frontières, ce qui paraissait impossible, tous ces commandans étant entièrement dévoués à la maison de Bragance. Quand même il aurait été possible de les corrompre tous, il n'était pas moins difficile de faire entrer les Espagnols en Portugal et de le cacher au Roi, qui se mettrait à couvert, et ferait, par sa fuite, perdre tous les fruits de la conspiration.

Quelques conjurés se déterminèrent enfin à écrire en Castille, pour s'assurer de la protection

de la Cour de Madrid. Quoiqu'il y eût des défenses expresses d'entretenir aucun commerce avec les Espagnols, l'archevêque, le marquis de Villaréal et Baëse surtout, écrivaient à Madrid fréquemment et en recevaient souvent des réponses. Enfin, Baëse fit partir en dernier lieu un paquet pour le duc d'Olivarès; il l'adressa au marquis d'Ajamonté, gouverneur de la première place frontière d'Espagne. D'Ajamonté, proche parent et ami de la reine de Portugal, surpris de voir des lettres cachetées du grand sceau de l'inquisition de Lisbonne, et adressées au premier ministre d'Espagne, les ouvrit, trouva tout le plan de la conjuration contre la maison royale de Portugal, et renvoya aussitôt ce paquet au roi de Portugal, avec qui il entretenait de secrètes correspondances, comme on le verra plus tard. Le Roi connut par-là tout ce qu'on tramait contre lui, le nombre et le nom des conjurés; il fit aussitôt assembler son Conseil secret, et quelques jours après, on exécuta ce qu'on y avait résolu. Le cinquième août, jour où la conspiration devait éclater, il convoqua toute la noblesse, après avoir fait entrer les troupes qui étaient aux environs de Lisbonne dans la ville, sous le prétexte d'une revue générale qu'il devait passer dans la grande cour du palais; en même tems il feignit de vouloir tenir un Conseil. Il y appela l'archevêque de Braga et le marquis de Villaréal. Ceux-ci ne se doutant point qu'on eût découvert leur complot,

se rendirent au palais, où ils furent arrêtés sans bruit. Le duc de Caminham le fut en même tems avec tous les autres conjurés, dont le nombre montait à quarante-sept. Dès que le bruit de la conspiration fut répandu dans le public, la noblesse en parut si frappée d'horreur, qu'elle demanda qu'on lui livrât les coupables pour les mettre en pièces. Le roi les refusa, et voulait qu'ils fussent jugés selon les lois, afin que leur crime fût bien prouvé, et qu'on ne l'accusât point d'en avoir imposé.

Parmi les conjurés, on arrêta plusieurs personnes innocentes de ce crime; on les remit en liberté. Enfin, le Roi avait pris de si justes mesures, que personne ne lui échappa et que personne n'osa se déclarer en leur faveur. On fit promtement leur procès; ils furent atteints et convaincus du crime de lèze-majesté, et le 29 d'août, on les conduisit dans la maison contiguë à la place du fort. Il y avait dans cette maison deux balcons l'un sur l'autre : on plaça sur le plus élevé deux fauteuils qui, outre les dossiers ordinaires, en avaient un troisième pour appuyer la tête. Vers l'heure de midi, quatre juges visitèrent cet endroit, où l'on devait exécuter les principaux chefs de la conjuration. Immédiatement après, on mena le marquis de Villaréal, suivi de ses domestiques vêtus en noir. Le marquis se mit à genoux, fit ses prières et parla au peuple pour lui demander grâce. Le peuple se mit à crier:

« Meure, meure le traître! » L'huissier imposa silence et dit: « Le Roi notre maître, ordonne que » dom Louis de Ménésès, marquis de Villaréal, » soit décollé, comme traître au Roi et à son pays, » que ses biens soient confisqués et sa mémoire à » jamais en horreur. » Le peuple cria une seconde fois, « qu'il meure! » Alors le marquis demanda humblement pardon au peuple; ensuite il se tourna vers son confesseur, qui était un jésuite, pour le prier de dire au Roi combien il se repentait de son crime. Il s'assit enfin sur le fauteuil, et le bourreau, après lui avoir lié les bras et les jambes, lui coupa la gorge par-devant, et non par-derrière, comme on le pratiquait ordinairement envers les traîtres. On jeta un drap noir sur son cadavre. Le duc de Caminham parut ensuite, et fut exécuté de même. En passant devant le corps mort de son père, il se jeta sur ses genoux, il baisa ses piés, et demanda au peuple de prier Dieu pour lui. Le comte d'Armamar et dom Augustin Emmanuel éprouvèrent le même supplice. Le même jour, Pierre Baëse, Melchior Corréa, Diègue Brito Nabo et quelques autres, furent attachés à quatre chevaux et écartelés. On porta leurs têtes sur les frontières, pour montrer aux Espagnols le traitement qu'on fesait à leurs créatures. Tous les autres conjurés furent également punis.

L'archevêque de Braga, les évêques de Martiria,

de Malaca, et le père Manuel de Macédo furent jetés dans les prisons publiques, jusqu'à ce que la Cour de Rome eût décidé de leur sort. L'archevêque de Braga, malgré sa fierté ordinaire, parut se radoucir et se repentir de son crime. Il écrivit même plusieurs lettres au Roi pour lui demander pardon et pour le porter à la clémence; mais le Roi et son Conseil crurent que la clémence était hors de saison, et qu'il fallait sévir rigoureusement pour donner un exemple mémorable à ceux qui seraient tentés de l'imiter. Ainsi on condamna l'archevêque et les trois autres à une prison perpétuelle; mais le primat ne survécut pas long-tems à sa condamnation : il mourut peu de jours après, et l'on a toujours ignoré le genre de sa mort.

Vers le même tems, les Espagnols firent arrêter dom Juan Rodriguès de Vasconcellos y Souza, comte de Castel-Melhor. Il s'était comporté avec tant de valeur dans le Brésil contre les Anglais, que les Castillans, pour le récompenser de ses services, le firent gouverneur de ce vaste pays. Il fut accusé de l'avoir voulu livrer au nouveau roi de Portugal. On le mit en prison et on lui fit souffrir la question, sans qu'on pût jamais l'obliger à avouer le crime dont on l'accusait; ensuite on le condamna à une prison perpétuelle. Tous ses amis l'abandonnèrent; il ne lui resta pour le consoler que le père Ambroise, bénédictin, son confesseur. Le comte ne perdit

jamais courage; il espéra toujours de voir finir sa captivité. Il savait qu'Antoine d'Abreu et Dominique Silva, tous deux enseignes et tous deux ses amis, s'étaient sauvés en Portugal. Il ne doutait point qu'ils n'allassent trouver le Roi, et que ce prince ne donnât des ordres pour lui procurer sa liberté. En effet, ce qu'il avait prévu arriva. Les Espagnols avaient conduit le comte à Carthagène: Abreu et Silva s'y rendirent, et apprirent que personne n'approchait du comte que son confesseur et un domestique. Cet obstacle ne les rebuta point; ils mirent dans leurs intérêts le bénédictin, qui annonça au comte leur arrivée, et le sujet qui les amenait. Le bénédictin, pour préparer son évasion, dit au commandant du château où le comte était enfermé, qu'il voulait abandonner Carthagène pour n'être pas obligé de vivre auprès du comte, homme sans mœurs et sans religion. Le commandant s'y opposa, et demanda au gouverneur de la ville qu'il fût permis au bénédictin de voir plus souvent le comte, pour travailler plus efficacement à sa conversion: on le lui accorda, et c'est ce que le bénédictin demandait pour pouvoir hâter la liberté du comte. Il chercha d'abord quelqu'un dans le château pour le seconder, et d'abord il jeta les ieux sur le sergent-major: mais bientôt après, sans savoir trop pourquoi, il changea de sentiment, et s'adressa à un homme nommé Antoine Rodri-

guès, qui de tout tems avait paru affectionné au comte.

Ainsi le bénédictin n'eut qu'à parler : Rodriguès entra sans peine dans toutes ses vues; il promit de tout entreprendre en faveur du prisonnier. Cependant Abreu et Silva étaient à l'ancre près d'une île non loin de Carthagène : une frégate hollandaise voulut les attaquer, les prenant pour des Espagnols. On se fit reconnaître, et au lieu de les combattre, les Hollandais offrirent leur secours : on l'accepta. Sur ces entrefaites, Rodriguès, qui avait engagé dans le complot deux soldats, tous deux Portugais, effectua sa promesse : il fit sortir du château le comte par le moyen d'une corde. Silva, qui l'attendait sur le rivage avec une chaloupe, les transporta dans la caravelle avec ses libérateurs. Aussitôt on leva l'ancre, on arbora pavillon portugais, la frégate hollandaise en fit de même, on tira une volée de coups de canon contre Carthagène, on tendit les voiles, et l'on fit route vers le Portugal. Ils arrivèrent heureusement aux Tercères, où le comte Manuel de Souza Pachéco les reçut au bruit de l'artillerie. Après s'y être rafraîchis quelques jours, ils se remirent en mer et parvinrent à Lisbonne. On présenta le comte au Roi, qui lui dit : « Si j'avais su » plus tôt ce que vous souffriez pour avoir voulu me » rendre service, j'aurais envoyé plus tôt pour vous » délivrer de votre captivité. Je suis charmé que

» vous ayez recouvré votre liberté, et que vous » soyez à portée d'éprouver toute ma reconnais» sance. » Le Roi reçut également bien le bénédictin, et ceux qui l'avaient servi dans cette action.

Sur ces entrefaites, dom Gaspar Alonço Pérez de Gusman, duc de Médina Sidonia, se rendit à Valence d'Alcantara avec quelques troupes. Martin-Alfonse de Mélo s'imagina qu'il formait quelque dessein sur Portalègre; ce qui l'obligea à rassembler ses troupes, pour le repousser, en cas qu'il attaquât cette place. Il fut bientôt informé que ce duc avait été accusé d'avoir voulu livrer Cadix au roi de Portugal, et qu'il venait là pour donner un démenti à quiconque répandrait cette calomnie. Mais il faut détailler plus au long une affaire qui donna un si grand ridicule au roi d'Espagne, au duc d'Olivarès et au duc de Médina Sidonia, qui fut le principal acteur de cette comédie.

Le duc de Médina Sidonia, de l'illustre maison des Gusmans, proche parent du duc d'Olivarès et frère de la reine de Portugal, était gouverneur d'Andalousie, et fesait ordinairement sa résidence à Saint-Lucar-de-Barraméda, qui lui appartenait avec plusieurs autres places considérables dans la province. Sa puissance égalait ses richesses. L'autorité avec laquelle le comte-duc son parent gouvernait l'Espagne, le rendait encore plus redoutable. Il affectait la souveraineté dans son Gouvernement. Tout

fléchissait devant lui dans l'Andalousie, comme tout pliait devant Olivarès à Madrid. Cependant son pouvoir ne satisfesait point encore son ambition, et sa fierté naturelle allait au-delà des respects qu'on lui rendait. Il se croyait né pour occuper un poste plus élevé, et il osa concevoir le projet de se faire roi de l'Andalousie, à l'exemple du duc de Bragance, son beau-frère, qui venait de s'emparer de la couronne de Portugal. Le marquis d'Ajamonté, hardi, entreprenant, homme singulier, et qui regardait pour rien la vie, s'il fallait la passer dans l'obscurité, était son proche parent. Ses terres étaient situées à l'embouchure de la Guadiana. Il avait toujours été fort attaché au duc de Bragance et c'est ce qui l'avait engagé à ouvrir le paquet que Baëse lui avait adressé, dans la crainte que ce paquet ne contînt quelque chose de contraire aux intérêts du Portugal. A la vue de la conjuration qu'on tramait contre le Roi, il ne balança pas à lui renvoyer ce paquet, en l'assurant que, pour l'aider à se maintenir sur le trône, il allait exciter une révolte dans l'Andalousie. Connaissant l'esprit vain et orgueilleux du duc de Médina Sidonia, il résolut de se servir de ce seigneur pour parvenir au succès de ses desseins. Le duc était mécontent du ministère, quoiqu'il dût à ce ministère toute l'autorité dont il jouissait. Le marquis lui persuada que la monarchie espagnole était entièrement ruinée; que

les Pays-Bas s'étaient absolument affranchis de son joug, que les Catalans travaillaient vivement à le secouer, que les Portugais s'étaient rendus libres, que les troupes étaient perdues, les finances épuisées, les peuples espagnols fatigués de la guerre. Il fallait profiter d'une occasion aussi favorable, pour se rendre indépendant et maître de l'Andalousie ; que ce projet était d'autant plus facile à exécuter, qu'il était déjà en possession des meilleures places, et que le roi de Portugal ne demandait pas mieux que de le secourir de toutes ses forces; qu'avec la flotte qu'il lui enverrait, il ne lui serait pas difficile de s'emparer des galions qui étaient à Cadix, ce qui le mettrait en état de soutenir la guerre.

Il lui fit encore considérer que le duc d'Olivarès était généralement haï et que, venant à mourir, ou à être disgracié, comme cela arriverait infailliblement, la haine publique retomberait sur sa maison, qu'il fallait la prévenir et mettre le roi d'Espagne hors d'état de lui faire la loi : que le succès justifiait les entreprises les plus téméraires, mais que celle dont il s'agissait était raisonnable, et qu'il lui répondait de la réussite, pourvu qu'il agît avec prudence et avec fermeté; que si une fois leur projet offrait des chances de succès, le duc d'Olivarès lui-même, charmé de voir sa maison élevée à la suprême puissance, le favoriserait en secret, s'il ne pouvait le faire ouvertement. Le duc de Médina

Sidonia, à qui l'idée qu'il avait conçue de lui-même aplanissait tous les obstacles, se laissa persuader par le marquis d'Ajamonté. Il lui envoya un nommé Louis de Castille, pour réduire ses vues dans un plan fixe et déterminé, tant par rapport à lui duc de Médina Sidonia, que par rapport à la Cour de Portugal. Le marquis ayant vu les lettres de créance dont Louis de Castille était muni, s'ouvrit à lui. Après plusieurs conférences où ils reglèrent toute cette affaire, ils convinrent qu'il s'en retournerait à Saint-Lucar, pour en rendre compte au duc, et que lui, de son côté, enverrait une personne de confiance en Portugal, ne pouvant y aller lui-même, de crainte qu'on ne le soupçonnât de quelque trahison.

Il choisit pour cette commission importante un cordelier nommé Nicolas Vélasco. Ce cordelier passa en Portugal, sous prétexte d'y aller traiter de la rançon d'un Grand d'Espagne qu'on y retenait prisonnier. Dès qu'il fut entré dans le royaume, on l'arrêta par ordre du Roi, et on le conduisit à Lisbonne : on l'enferma d'abord dans une prison; ensuite on lui rendit la liberté, et on lui permit de rester à la Cour, afin de poursuivre la liberté prétendue du seigneur espagnol, mais en effet pour régler avec le Roi et ses ministres les choses nécessaires pour l'entreprise du duc de Médina Sidonia. Il écrivait à ce dernier, à mesure qu'il avançait dans

la négociation, et il en recevait réponse avec les instructions nécessaires, toujours par le canal du marquis d'Ajamonté. Cependant ce moine fesait assidument sa cour au Roi, à la reine et aux ministres. On ne voyait que lui au palais; il se mêlait dans toutes les intrigues de la Cour; ébloui par l'espérance qu'on lui donna de le faire évêque, il prit des manières si fastueuses et si ridicules, que les courtisans conçurent sans peine qu'on ne l'avait introduit à la Cour que pour négocier sans doute quelque grande affaire.

Un castillan, nommé Sanche, créature du duc de Médina Sidonia, fesant les fonctions de trésorier de l'armée avant la révolution, et arrêté prisonnier avec d'autres Castillans à Lisbonne, ayant appris la nouvelle faveur du cordelier espagnol, soupçonna la même chose que les courtisans. Il ne s'en tint point aux soupçons, il voulut pénétrer dans le mistère. Il écrivit une lettre en termes flatteurs et respectueux au cordelier, pour l'engager à obtenir sa liberté; il lui dit « qu'il était domestique du duc » de Médina Sidonia, et qu'il était sûr qu'il obligerait » infiniment ce duc, s'il lui rendait ce service. » Pour le convaincre qu'il était attaché au duc de Médina Sidonia, il lui envoya des lettres que le duc lui avait écrites, et le cordelier demeura persuadé de cette vérité. Voulant donc donner des preuves de son crédit à Sanche, il alla trouver le Roi, auquel

il demanda la liberté de cet Espagnol, qu'on lui accorda. Aussitôt il courut lui-même à la prison pour l'en faire sortir, et lui offrir de le faire comprendre dans un passeport accordé à quelques domestiques de la duchesse de Mantoue, pour retourner à Madrid. Cette démarche acheva de convaincre Sanche que le cordelier tramait quelque intrigue à Lisbonne. Il crut devoir le remercier de ses offres, en lui disant qu'il ne pouvait retourner en Espagne, sans courir risque de rentrer en prison, parce que le ministre sévère et inexorable ne manquerait pas de lui demander compte de sa caisse qu'on avait pillée pendant la révolution. Rien n'était plus futile que cette raison : cependant le cordelier s'en contenta. Sanche ajouta que son dessein était de se rendre dans l'Andalousie, auprès du duc de Médina Sidonia. Le moine, qui avait besoin de quelqu'un pour rendre compte au marquis d'Ajamonté de sa négociation, jeta dès ce moment les ieux sur le Castillan. Sanche acheva de l'y déterminer en lui prodiguant les louanges : il enivra tellement sa vanité, qu'il lui arracha son secret. Le moine, pour lui faire voir qu'il était homme d'une importance extrême, lui apprit encore que c'était le marquis d'Ajamonté qui avait découvert au roi de Portugal la conspiration de l'archevêque de Braga; il lui confia que dès que le duc de Médina Sidonia serait roi de l'Andalousie, on devait le faire

évêque, et qu'il ne désespérait pas de parvenir au cardinalat; qu'à son égard il devait compter sur une fortune des plus brillantes. Sanche le remercia, et lui donna de nouvelles assurances de sa fidélité et de son attachement aux intérêts du duc de Médina Sidonia. Quelques jours après cette confidence, le cordelier le fit partir avec des lettres pour le marquis d'Ajamonté. Mais Sanche, dès qu'il fut sorti de Portugal, au lieu de prendre le chemin de l'Andalousie, prit la route de Castille et se rendit à Madrid; il alla trouver le duc d'Olivarès, auquel il se fit annoncer. Le duc le renvoya aux jours d'audience publique pour lui parler. Sanche répondit avec véhémence qu'il voulait lui parler dans l'instant. Le duc ordonna qu'on le fît entrer. Sanche lui rendit compte de la conspiration, et lui remit les lettres que le cordelier écrivait au marquis d'Ajamonté et au duc de Médina Sidonia.

Le duc d'Olivarès parut consterné de cette nouvelle; mais, reprenant bientôt un air gai et riant, il loua la fidélité de Sanche, promit de le récompenser dignement, et le renvoya, en lui recommandant le secret. Ensuite il alla trouver le Roi, qu'il informa de tout le complot. Le Roi, dans un premier mouvement, lui reprocha que tous les malheurs du royaume ne provenaient que de sa maison. Il lui ordonna en même tems de faire examiner les lettres du cordelier par trois conseillers d'État. Olivarès se

voyant maître par-là de l'affaire, résolut de faire parler Sanche à la décharge du duc de Médina Sidonia; mais Sanche soutint toujours que le duc était coupable et chef de la conspiration. Néanmoins Olivarès assura le Roi qu'il n'y avait point de preuves certaines contre le duc de Médina Sidonia, et qu'il y avait apparence qu'on avait suborné le cordelier pour le perdre; qu'il avait cependant pris des mesures pour faire entrer des troupes à Cadix, et pour faire arrêter le marquis d'Ajamonté, avec ordre au duc de Médina Sidonia de se rendre à la Cour. En effet, Olivarès avait fait partir dom Louis de Haro, son neveu, pour lui dire qu'innocent ou coupable, il se rendît à Madrid, et qu'il était perdu s'il différait d'un moment. Cette nouvelle accabla le duc; cependant il obéit et sa promte obéissance le sauva. Dès qu'il fut arrivé, le ministre l'introduisit dans le cabinet du Roi: il se jeta à ses piés, avouant son crime, et demandant grâce. Cette posture humiliante toucha le Roi; il lui pardonna. Cependant, pour diminuer sa puissance et le mettre hors d'état de conspirer une seconde fois, on confisqua une partie de ses biens, on mit garnison dans Saint-Lucar de Barraméda, séjour ordinaire des ducs de Médina Sidonia, et on lui ordonna de demeurer à la Cour. Le comte-duc voulut encore qu'il appelât en duel le duc de Bragance, et le duc de Médina Sidonia y consentit. Alors qu'on eut levé les scrupules sur

l'excommunication majeure qu'encouraient les duellistes, on dressa le cartel, on en répandit des copies dans toute l'Espagne et dans toute l'Europe. Ce cartel, que je rapporterai tel que l'illustre abbé de Vertot l'a rapporté dans son admirable livre de la *Conjuration de Portugal*, était conçu en ces termes :

« Dom Gaspar Alonço Pérès de Gusman, duc » de Médina Sidonia, marquis, comte et seigneur » de Saint-Lucar de Barraméda, capitaine-général » de la mer Océane, des côtes d'Andalousie et des » armées de Portugal, gentilhomme de la chambre » de Sa Majesté Catholique.

» DIEU LE GARDE.

» Je dis que, comme c'est une chose notoire à » tout le monde, que la trahison de Jean de Bra- » gance, jadis duc; que l'on sait aussi la détestable » intention avec laquelle il a voulu flétrir d'infi- » délité la très-fidèle maison des Gusmans, laquelle, » par tant de siècles, est demeurée et demeurera à » l'avenir en l'obéissance de son Roi et maître, et » vérifiée telle par tant de sang de tous les siens » répandu pour ce sujet. Ce tiran a introduit dans » l'esprit des princes étrangers et dans celui des » Portugais errans qui suivent son parti, pour » mettre en crédit sa méchanceté, les animer en » sa faveur et me mettre mal, bien qu'en vain, dans

» l'esprit de mon maître (Dieu le garde), que je
» suis de son opinion ; fondant et établissant sa
» conservation sur le bruit qu'il en fesait courir,
» et duquel il infectait un chacun; se promettant
» que s'il pouvait gagner ce point, que de faire
» douter au roi d'Espagne de ma fidélité à son ser-
» vice, il ne trouverait pas de ma part une si grande
» opposition qu'il la rencontre en tous ses desseins;
» et pour y parvenir, il s'est servi d'un frère reli-
» gieux qui avait été envoyé par le corps de la ville
» d'Ajamonté à Castro Marino en Portugal, pour
» délivrer un prisonnier; lequel frère ayant été
» amené prisonnier à Lisbonne, fut pratiqué pour
» dire que j'étais de son parti, publia même à cette
» fin quelques lettres qui le confirmaient, et que je
» donnerais libre entrée et faveur à toutes les armées
» étrangères qui viendraient aux côtes de l'Anda-
» lousie.

» Tout cela, afin de faciliter l'envoi du secours
» qu'il demandait auxdits princes étrangers. Et plût
» à Dieu que cela fût! je rendrais le monde témoin
» de mon zèle et de la perte de leurs vaisseaux,
» comme ils auraient expérimenté par les ordres
» que j'avais laissés, s'ils eussent entrepris quelque
» chose de semblable.

» Voilà bien quelques-uns de mes motifs; mais
» le principal sujet de mon déplaisir est que sa
» femme soit de mon sang, lequel étant corrompu

» par cette rébellion, je désire le répandre et me » sens obligé de montrer à mon Roi et maître, » par cette action, le ressentiment que j'ai de la » satisfaction qu'il témoigne de ma fidélité, et la » donner pareillement au public, pour le relever » du doute qu'il a pu concevoir des fausses impres- » sions qu'on lui a données.

» C'est pourquoi je défie ledit Jean de Bragance, » jadis duc, comme ayant faussé la foi à son Dieu » et à son Roi, et l'appelle à un combat singulier, » corps à corps, avec parrain ou sans parrain, ce » que je remets à son choix, comme aussi le genre » d'armes. La place sera près de Valence d'Alcan- » tara, à l'endroit qui sert de limites aux deux » royaumes de Portugal et de Castille, où je l'at- » tendrai quatre-vingts jours, à commencer dès le » premier d'octobre, et à finir le 19 décembre de la » présente année. Les vingt derniers jours je serai » en personne dans ladite place de Valence, et le » jour qu'il me signifiera, je l'attendrai sur ces » limites, lequel tems, bien qu'il fût long, je donne » audit tiran, afin qu'il le puisse savoir et la plupart » des royaumes de l'Europe, voir tout le monde, à la » charge qu'il assurera au désir des cavaliers que je » lui enverrai une lieue avant dans le Portugal, » comme je l'assurerai aussi à ceux qu'il enverra » de sa part une lieue dans la Castille, et me pro- » mets de lui faire entendre lors plus à plein l'in-

» famie de l'action qu'il a commise ; que s'il manque » à l'obligation qu'il a de gentilhomme de se trou- » ver à l'appel que je lui fais, pour exterminer ce » fantôme par les voies qui seules me resteront en » ceci, voyant qu'il n'aura pas la hardiesse de se » trouver en ce combat, et de m'y faire paraître tel » que je suis et tels qu'ont toujours été les miens au » service de leurs Rois, comme les siens au con- » traire ont été traîtres, j'offre dès à présent, sous » le bon plaisir de Sa Majesté Catholique, (Dieu le » garde), à celui qui le tuera, ma ville de Saint-Lucar » de Barraméda, siége principal des ducs de Mé- » dina Sidonia, et étant prosterné aux piés de Sa dite » Majesté, ne me donner point en cette occasion le » commandement de ses armées, parce qu'il a » besoin d'une prudence et d'une modération que » ma colère ne me pourrait dicter en cette occur- » rence : me permettant seulement que je la serve » en personne avec mille chevaux de mes sujets, » afin que, ne m'appuyant lors sur mon courage, non » seulement je serve à la restauration du Portugal » et punition de ce rebelle, mais que ma personne » et celle de mes troupes, en cas qu'il refuse mon » appel, puisse amener mort ou prisonnier cet » homme aux piés de Sa dite Majesté ; et pour ne » rien oublier de ce que pourra mon zèle, j'offre » une des meilleures villes de mon État au premier » gouverneur ou capitaine portugais, qui aura

» rendu quelque place de la couronne de Portugal,
» trouvée tant soit peu d'importance au service de
» Sa Majesté Catholique; demeurant toujours peu
» satisfait de ce que je pourrai faire pour Sa dite
» Majesté, puisque tout ce que j'ai, je le tiens et le
» dois à elle et à ses glorieux ancêtres. Fait à To-
» lède, le 29 septembre 1641. »

Le duc de Médina Sidonia se rendit dans l'endroit assigné, accompagné de dom Juan de Garai, mestre-de-camp général des troupes espagnoles. On fit les appels et les chamades ordinaires; mais personne ne parut de la part du roi de Portugal : il était trop sage pour jouer un personage dans cette comédie, dont le marquis d'Ajamonté fut néanmoins la victime. Il fut conduit à Madrid. Le duc lui promit sa grâce, pourvu qu'il avouât son crime. Séduit par cette promesse, il avoua, et son aveu lui servit de condamnation. Il écouta sa sentence sans se plaindre ni du ministre, ni du duc de Médina Sidonia, et il alla au supplice avec une tranquillité qui surprit et intéressa tous les spectateurs. Ainsi se termina cette grande conjuration, qui aurait infailliblement entraîné la ruine de l'Espagne si elle eût réussi.

C'était donc l'arrivée du duc de Médina Sidonia pour ce duel qui donna l'alarme à Martin Alfonse de Mélo; mais la retraite du duc le rassura. L'hiver survint et fit cesser les hostilités. La pluie et la neige

avaient rendu les campagnes impraticables. Cependant de tems en tems on fesait des courses, on enlevait des bestiaux, mais ce n'était que pour se les rendre respectivement.

Les pluies grossirent si considérablement la Guadiana, qu'elle causa de très-grands ravages dans les terres des Castillans, et entraîna un fort qu'ils avaient bâti à la pointe de Saint-Christophe. Les habitans d'Elvas en bâtirent un avec de la terre et des fascines, qu'ils revêtirent de pierres dans la suite. Vers ce tems-là on ôta le gouvernement d'Albuquerque au comte d'Ognate, et l'on donna sa place à Guillaume de Burgos, soldat d'une grande expérience. Guillaume, avec la cavalerie qui était dans Codiceira, inquiéta beaucoup les Portugais.

Au printems de 1642, Ayrès de Saldagne, gouverneur de Campo-Major, pour s'en venger, plaça à un mille d'Albuquerque, en embuscade, de la cavalerie et de l'infanterie. Les Espagnols tombèrent dans le piége : les Portugais les taillèrent en pièces, et en firent plusieurs prisonniers. Garai, pour s'en venger à son tour, fit sortir deux mille cinq cens hommes et quinze cens chevaux qui se répandirent dans les campagnes, brûlant, pillant, tuant, ou fesant prisonniers tous ceux qu'ils rencontraient. Ils étaient commandés par dom Louis d'Alancastro, général de l'artillerie.

Mélo, pour arrêter leurs ravages, fit sortir les

compagnies françaises et hollandaises qui étaient au service du Portugal, avec quelques compagnies portugaises qui battirent les Espagnols. Ensuite on alla punir les habitans de la ville de Codiceira qui ravageaient les campagnes d'Aronchès et d'Ouguéla. Codiceira est à une égale distance de ces deux villes: elle a un château et des murailles, avec quelques ouvrages. Le château avait passé autrefois pour imprenable, mais alors il n'était que fort, plus encore par sa situation que par ses fortifications. La ville avait peu d'habitans. Tout auprès passait le Xévéra, qui, prenant sa source dans les montagnes voisines, coule par des vallées à travers les rochers, recevant dans son sein la rivière d'Aprilongo, qui sépare de ce côté le Portugal de la Castille. On trouvait sur cette rivière des moulins, des forges et plusieurs autres établissemens de cette nature, qui contribuaient non-seulement aux richesses des possesseurs, mais encore à celles du duc d'Albuquerque, qui en qualité de seigneur en percevait les droits. La nature semblait avoir assez fortifié ce lieu, par les hautes montagnes dont elle l'avait environné. Outre ces remparts naturels, on y en avait ajouté par le secours de l'art, et on le fesait garder par deux compagnies de troupes réglées, l'une de cavalerie et l'autre d'infanterie. On avait aussi muni l'église d'un cordon à la moderne avec un fossé large et profond. Les habitans y avaient enfermé leurs meil-

leurs effets. Les soldats de la garnison, attaqués d'une espèce de maladie contagieuse, moururent en partie. Les superstitieux ne manquèrent pas de dire que Dieu les punissait pour avoir tué de sang froid les prisonniers portugais. En effet, tous ceux qu'ils prenaient, ils les massacraient inhumainement; ce qui détermina Mélo à s'emparer absolument de Codiceira pour les punir et amorcer en même tems ses soldats par le sac de cette ville. Il ordonna donc à Ayrès de Saldagne, mestre-de-camp, et autres officiers de cavalerie et d'infanterie, de se rendre avec leurs troupes auprès de lui. On en fit la revue à Elvas, et on trouva que le tout montait à mille huit cens soldats. On partit d'Elvas avec deux pièces de campagne. Saldagne conduisait l'avant-garde, dom Juan de Barbuda le corps de l'armée avec le bagage et les munitions, et Bénédict Maciel l'arrière-garde.

A peine eut-on marché quelque tems, qu'il tomba une averse qui grossit les ruisseaux et abîma tous les chemins. On arriva à Aronchès dans la nuit, après s'être long-tems égaré et avoir souffert une pluie considérable. Les soldats eurent à peine le tems de se reposer : ils passèrent presque toute la nuit à raccommoder leurs armes, et on les fit partir à la pointe du jour pour Codiceira. Le mauvais tems continuait toujours et il était déjà nuit lorsqu'on arriva sur le haut de la montagne de

Saint-Sauveur, dont on ne franchit les passages étroits qu'avec beaucoup de travail et de peine. On ne pouvait marcher qu'à la file, un à un : on rencontrait à tous les instans des précipices affreux. Cependant malgré toutes ces difficultés on arriva à la pointe du jour sur les bords d'Aprilongo. Là les sergens-majors formèrent les escadrons; l'infanterie se rangea en bataille, et Mélo envoya quelques cavaliers pour reconnaître le terrain. Ces cavaliers prirent une sentinelle avancée et la conduisirent au général. On marcha en avant, et l'on s'arrêta dans un vallon qui était entre la ville et une colline appelée la Canigna. Bénédict Maciel s'étendit avec son escadron, et dom Juan Alvarès Barbuda en fit autant avec le sien. Ils marchèrent enfin vers la ville à travers un terrible feu de mousquéterie. Le mestre-de-camp général investit la place avec huit compagnies d'infanterie, et le général de la cavalerie s'empara d'un poste qui regardait Albuquerque, afin de couper les secours qu'on pourrait envoyer à Codiceira. Toutes ces précautions prises, on marcha à l'assaut. Les Français et les Flamans se distinguèrent. On emporta la place. Mélo épargna l'église et les habitans qui s'y étaient réfugiés, en considération du curé, homme de mérite. La ville fut pillée, et le butin qu'on ne put emporter fut brûlé. Mélo se retira ensuite à Aronchès, sans que les Espagnols voisins de Codiceira,

et informés de ce qui venait de s'y passer, osassent l'inquiéter dans sa marche.

Peu de jours après cette mémorable action, le bruit se répandit que les Castillans rassemblaient beaucoup de troupes à Albuquerque. Pour savoir au vrai ce qui en était, Mélo envoya à la découverte quelques soldats du côté du fort Saint-Christophe. Ces soldats passèrent le pont d'Olivença et s'avancèrent jusqu'aux portes de Badajoz. La sentinelle leur demanda qui ils étaient : « Amis, » répondirent-ils en castillan. « D'où venez-vous? » répliqua la sentinelle. « De Codiceira, » dirent-ils; « nous » sommes fatigués, expédiez-nous promtement.» En prononçant ces mots, ils s'approchèrent insensiblement de la sentinelle dans le dessein de s'en saisir : mais un d'entre eux, Français de nation, se hâta trop à le coucher en joue. La sentinelle s'en aperçut, et s'enfuit en criant : « Castillans, accou» rez, les Portugais sont à nos portes.» On courut en effet pour les défendre, et les Portugais, quoiqu'en petit nombre, eurent l'audace de les attendre. Les habitans épouvantés se retirèrent dans le château, et personne n'osa sortir de la ville, soit qu'ils craignissent en effet la valeur des Portugais, ou qu'ils crussent qu'on voulait les attirer dans quelque piége. Alors les Portugais se retirèrent, après avoir brûlé une maison qui était hors de la ville, et qui servait de retraite aux soldats castillans, lors-

qu'ils revenaient pendant la nuit de faire quelque course.

Tout l'hiver se passa ainsi sur les frontières, et les Portugais remportaient presque toujours l'avantage. Tantôt ils enlevaient les bestiaux des Castillans; tantôt ils allaient ravager leurs terres, et souvent ils s'emparaient d'un fort ou de quelque poste avantageux. Les retranchemens, les fossés les plus profonds, les embuscades, le nombre supérieur des ennemis, rien ne pouvait les étonner ni les arrêter. Ils donnaient partout des preuves signalées de leur courage.

Au retour du printems, les courses, les hostilités, les ravages, les incendies, les meurtres et les brigandages recommencèrent avec plus de fureur que jamais. On était déjà au 22 de mai, lorsque quatre cens soldats et quatre-vingt-dix cavaliers sortirent pour donner la chasse à trois cens chevaux castillans. Étant en présence les uns des autres, six Portugais se détachèrent de la troupe, et défièrent six Castillans, qui acceptèrent ce défi. Après quelques caracoles, ils s'attaquèrent un à un. Un Portugais tua du premier coup un Castillan; un Français coupa la gorge à un autre; les autres furent également vaincus. Alors les Castillans, voyant la défaite de leurs champions, tombèrent tous sur les six Portugais, contre l'honneur et les règles de pareils combats. Les Portugais se retirèrent vers leur escadron,

qui, soutenu de l'infanterie, attendit de pié ferme les Castillans. Après quelques heures de combat, les Castillans se retirèrent à Badajoz, avec un seul prisonnier français qui s'était écarté de ses camarades. Les autres rentrèrent dans Elvas.

Ils y étaient à peine arrivés, que dom François de Mélo, grand veneur, les joignit avec un corps de cavalerie, dans le dessein d'aller surprendre Alconcello. Ayant donné tous les ordres nécessaires, il se mit en marche avec six cens chevaux et huit cens hommes. Il fit tant de diligence, qu'il surprit la ville, pilla et ravagea les environs, sans que les Espagnols eussent le tems de la secourir. Mélo, dans cette expédition, ne perdit qu'un capitaine portugais et deux ou trois soldats.

Dom Juan de Garai, persuadé que les Portugais devaient être fort las de toutes les courses qu'ils venaient de faire, voulut en profiter pour surprendre Olivença. Il assembla donc ses troupes; mais il ne put le faire si secrètement que les espions portugais ne découvrissent son dessein. Garai ne s'en doutait point, et continuait toujours à faire ses préparatifs. De son côté, Ayrès de Saldagne envoyait toujours des partis portugais. Ils en rencontrèrent un castillan qu'ils taillèrent en pièces. Saldagne avait rendu la liberté à trois prisonniers; ils en profitèrent pour aller avertir Garai, que les Portugais étaient occupés à faire la récolte aux environs de Campo-Major.

Garai, profitant de l'avis, partit avec ses troupes, surprit les Portugais, les tailla en pièces, et enleva leurs bestiaux. La cavalerie qui était dans la ville sortit; mais les Espagnols la repoussèrent.

Peu de jours après, les Portugais s'en vengèrent cruellement : ils entrèrent dans les terres castillanes, et y mirent tout à feu et à sang. Garai leur tendit à son tour une embuscade. Les Portugais, qui marchaient sans précautions, furent d'abord maltraités; mais s'étant ralliés, ils combattirent pendant l'espace de deux heures avec une audace qui confondit les Castillans. Antoine Gallo commandait les Portugais. La poussière, la fumée de la poudre, les cris des mourans et des blessés rendaient le combat terrible. Comme il se passait près d'Olivença, on tira du canon sur les Castillans. Les femmes de cette ville, par un courage extraordinaire, sortirent, et portèrent à boire et à manger à leurs maris et à leurs enfans au fort de la mêlée. Garai, désespérant de vaincre les Portugais, fit battre la retraite; on se retira avec tant de confusion, que plusieurs Espagnols furent tués. L'arrivée à Badajoz de ceux qui échappèrent au vainqueur, y répandit la désolation et l'épouvante. Mélo en profita pour ravager librement avec un détachement de dragons les environs des places voisines.

Cependant les Castillans, revenus de leur frayeur, ayant appris que les Portugais se préparaient à faire

une course nouvelle dans leurs terres, résolurent de les attendre en embuscade près de Téléna, à une lieue de Badajoz. Mais le général portugais, en entrant dans le territoire de Carçola, fut informé de leur marche. Il envoya ses batteurs d'estrade pour reconnaître le pays : ils lui amenèrent un Espagnol qui lui indiqua l'endroit où on l'attendait. Dans ce moment, l'avant-garde des troupes portugaises, composée de Français, aperçut dans les vignes quelques détachemens des ennemis. Emportés par leur ardeur, ils allèrent les attaquer. Le combat engagé, les Castillans coururent au secours des leurs; on se mêla, et l'on se chargea à différentes reprises. Comme les Espagnols étaient supérieurs, Mélo résolut de se retirer : il le fit avec un ordre et un courage infinis. Il gagna le pont d'Olivença, le passa à la vue des Castillans, et acquit par cette retraite une gloire égale à celle que lui eût donnée la victoire.

Du côté de la Galice, le Grand prieur de Navarre, gouverneur de ce royaume, était à Montérei avec un corps d'armée assez considérable. Il prétendait entrer dans la province de Tras-os-Montès. Dom Manuel Tellez de Ménésès et dom Diègue Mélo Péreira, commandant de la province, informés de son dessein, s'avancèrent vers la frontière, avec Viole d'Athis, mestre-de-camp. On prit le chemin de la Galice par la plaine de Crosto, et ils ne tardèrent

pas à découvrir les ennemis. Manuel Tellez commandait l'aile droite avec la cavalerie, Diègue de Mélo la gauche, et le mestre-de-camp le corps de bataille. D'ailleurs, il se portait partout où il était nécessaire pour faire rallier ses soldats, forcés à rompre souvent leurs rangs à cause de la difficulté des chemins. Ils marchèrent de cette manière jusqu'à Corvéglo, village d'environ trois cens maisons. Ils y logèrent, et le lendemain le brûlèrent, et continuèrent leur marche, pillant, ravageant et brûlant tous les endroits par où ils passaient. La perte des Espagnols fut estimée plus de six cent mille écus. Les Portugais n'étaient en tout que cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Le Grand prieur de Navarre était supérieur, et il n'osa les attaquer, quoique les Portugais eussent plusieurs rivières à passer et plusieurs défilés où il eût pu les combattre avec avantage. Sa lâcheté ne servit qu'à redoubler le courage et l'ardeur des Portugais.

Le Roi catholique laissait en paix les Portugais en Afrique. Ils avaient un grand intérêt à se conserver le royaume d'Angola; mais les Hollandais fesaient tous leurs efforts pour les en chasser: cependant les deux nations s'étaient respectivement envoyé des ambassadeurs. Il semblait que le même intérêt devait les unir plus que jamais: l'une et l'autre étaient en guerre contre le roi d'Espagne; elles ne pouvaient se soutenir que par leur union et par

la diversion que l'une et l'autre pouvaient faire et par mer et par terre. Elles l'avaient si bien compris, qu'elles avaient passé un traité par lequel on était convenu d'une trêve; et les Hollandais en conséquence avaient envoyé une flotte au secours des Portugais. Mais malgré cette trêve, pendant qu'ils les secouraient en Europe, ils les inquiétaient en Afrique, et particulièrement dans l'île de Saint-Thomas. Cette conduite était d'autant plus inexcusable que la trêve y avait été publiée. Pour la pallier, les Hollandais disaient que ce pays appartenait au Roi catholique lorsqu'ils l'avaient conquis : mais ils en imposaient en cela, puisqu'ils n'y avaient porté la guerre que depuis la révolution. Ainsi ces hostilités étaient l'ouvrage de la cupidité hollandaise. Elle n'a point de bornes quand elle s'empare une fois du cœur de l'homme; la justice et l'équité ne sont que de faibles barrières pour en arrêter l'impétuosité.

A ces hostilités, les Hollandais ajoutèrent la trahison. Ils étaient convenus avec les Portugais de mettre une garnison dans Loanda pour assurer le commerce dans le royaume d'Angola. Conséquemment, à cette convention, dom Pèdre César de Ménésès, qui était gouverneur, conduisit trois cens hommes à trois lieues de la ville, dans un endroit fortifié, sur la rivière de Bengo, afin de contenir les habitans. On ne se défiait point des Hollandais,

on commerçait avec eux, on les recevait en amis, on avait une confiance aveugle en eux : ils en profitèrent pour s'emparer de cet endroit fortifié et de Loanda. Ils surprirent les Portugais, ils en tuèrent un grand nombre, ravagèrent le pays, détruisirent les établissemens qu'on y avait faits, et causèrent une perte de plus de cent mille écus d'or aux Portugais.

Le Roi s'en plaignit hautement aux États généraux; mais on ne put lui donner alors aucune satisfaction. Vers ce tems-là, il fit partir une seconde ambassade pour la France. Il en chargea dom Vasco Louis de Gama, comte de Vidigueyra, homme d'une grande capacité, quoique jeune. Il partit de Lisbonne le 9 avril, et emmena pour secrétaire de l'ambassade Antoine Moniz de Carvallo, le même qui avait été en Danemarck et en Suède. Ils arrivèrent le quatre de mai. Le Grand prieur de France logea et traita magnifiquement le comte de Vidigueyra. Il lui apprit que le Roi était parti pour assiéger Perpignan. Gama alla trouver la Cour. En arrivant à Narbonne, il sut que le cardinal de Richelieu y était extrêmement malade. Gama, sans perdre de tems, commença à entamer les négociations pour lesquelles il était venu en France. La première concernait la liberté du prince dom Édouard, la seconde l'ambassade de Rome, que le Pape avait refusé de recevoir, et la troisième la ligue offensive et défensive qu'avaient contractée

les deux couronnes. Le cardinal de Richelieu avait quitté l'armée et s'était rendu à Paris à cause de ses infirmités. L'ambassadeur de Portugal l'y avait suivi, et le cardinal entrait dans toutes ses vues lorsqu'il vint à mourir. Tout le monde sait que ce célèbre ministre, génie sublime, qui embrassait d'un coup d'œil toutes les parties différentes du gouvernement, réglait du fond de son cabinet le sort de tous les États et de tous les princes de l'Europe. Il osa le premier concevoir le dessein de détruire la redoutable puissance de la maison d'Autriche. Il le conçut et l'exécuta. Grand dans ses idées, vaste dans ses projets, fécond en expédiens, tout semblait s'arranger au gré de ses désirs, pour concourir à la gloire de son ministère et à la puissance de la monarchie dont il tenait en ses mains les rênes. Ennemi implacable, quiconque lui manquait, était perdu sans ressource. Plus Roi que le Roi lui-même, tout fléchissait, tout tremblait devant lui. Son génie transcendant le portait toujours aux grandes choses : il franchissait tous les obstacles. L'Europe était remplie de ses intrigues. Il était l'âme, le mobile de presque tous les événemens, qui rendront le tems où il a vécu mémorable à la postérité. Enfin il apprit à la France à connaître toutes ses forces, et à n'avoir point d'ennemi dont elle ne pût se flatter de triompher quand elle saurait employer utilement toutes ses ressources. Le

Roi, qui ne lui survécut que peu de tems, donna sa place au cardinal Jules Mazarin. Gama continua à traiter avec le nouveau ministre.

Pendant que Gama négociait en France, il arriva quelques troubles domestiques en Portugal. François de Lucéna, homme d'un mérite reconnu, avait long-tems demeuré à la Cour d'Espagne. Le comte-duc d'Olivarès l'avait donné à Vasconcellos, pour l'employer dans la secrétairerie de Portugal. Vasconcellos ayant été tué, l'archevêque de Lisbonne nomma Lucéna secrétaire d'État, et lorsqu'il fut chargé du gouvernement, après la révolution, Jean IV approuva le choix de l'archevêque. Le secrétaire d'état l'exerçait avec une grande intégrité; mais sa vieillesse le rendait lent, et fesait quelquefois dégénérer sa justice en sévérité. Il déplut bientôt au peuple, à la noblesse et même au clergé. Le Roi l'en aima au contraire davantage. Son amitié pour Lucéna augmenta la haine publique. On n'épargna rien pour le perdre. On commença par le rendre suspect. On insinua qu'ayant été attaché à Vasconcellos, il n'était pas possible qu'il n'en eût adopté les maximes. Quelques-uns avancèrent même qu'il entretenait une secrète correspondance avec la Cour d'Espagne, par le moyen de son fils qui était à Madrid. Quelques autres, épiant sa conduite, le suivaient dans toutes ses actions: ils observaient toutes ses démarches, s'infor-

maient des gens avec lesquels il vivait, et enfin d'où et comment il recevait les lettres qu'on lui écrivait. Quoiqu'ils ne trouvassent rien de criminel en lui, ils ne laissèrent pas de publier plusieurs choses suspectes contre sa personne. Enfin on le décria tellement, que ce blâme public parvint jusqu'au Roi. Le souverain n'ajouta d'abord aucune foi à ce qu'on lui dit de Lucéna. Les princes sont les plus exposés à être trompés, et ils ont en général un grand penchant à croire le mal. Les ennemis de Lucéna offrirent de lui prouver clairement que son ministre le trahissait. Enfin ils le lui persuadèrent. Il l'observa lui-même, mais avec tant de prudence, que Lucéna ne s'en aperçut pas lui-même. Persuadé par ses propres ieux que Lucéna n'était pas tout-à-fait innocent, pour donner satisfaction au public, il se détermina à le faire arrêter. Il nomma des commissaires pour lui faire son procès; et pour qu'il ne fût point victime de la haine publique, il voulut même assister aux assemblées et ouïr tous les témoins. Lucéna se trouva coupable réellement. On le mit dans le fort Saint-Jean, où il fut étroitement gardé.

Dom Juan de Costa arriva sur ces entrefaites à Lisbonne, et il eut avec le Roi une conférence secrète. En conséquence, on arrêta le frère du secrétaire, avec trois de ses domestiques, un moine anglais et un chevalier de l'ordre de Christ. On

transféra le secrétaire du fort Saint-Jean dans les prisons publiques, afin qu'on lui fit le procès selon le cours de la justice ordinaire. On renvoya le jugement du chevalier de l'ordre de Christ par-devant le Grand maître, qui le reconnut criminel et indigne de porter la croix de l'ordre, pour avoir conspiré contre le Roi et l'État; en vertu de quoi il fut dégradé et condamné à la mort. Lucéna subit la même condamnation pour avoir trahi les intérêts de son Roi, pour avoir averti trop tard le prince Édouard de la révolution arrivée en Portugal, et surtout pour avoir instruit la Cour de Madrid de tous les secrets de la Cour de Portugal; en sorte qu'on ne pouvait rien dire ni rien entreprendre que les ennemis n'en fussent informés. Il fut donc condamné à avoir la tête tranchée, comme traître au Roi et à sa patrie, et tous ses biens furent confisqués. Il protesta de son innocence jusqu'au dernier instant de sa vie. Cependant il ne put jamais nier qu'il n'eût été en correspondance avec les ministres du Roi catholique; car on trouva chez lui des lettres qui le prouvaient clairement. Il voulut faire entendre qu'on les lui avait écrites malgré lui : mais il était toujours coupable de ne les avoir point communiquées au Roi. Lucéna s'était aveuglé sur son crédit. Consommé dans les affaires, il croyait qu'on ne pouvait se passer de lui, et qu'il pouvait tout faire sans danger; mais il fut la victime de cette folle confiance.

Le roi d'Espagne, très-sensible à sa mort, résolut enfin de faire un dernier effort pour recouvrer le Portugal. Non content de consulter sur cette grande affaire ses ministres et ses conseillers d'État ordinaires, il envoya des lettres circulaires aux Grands du royaume, même les plus éloignés de la Cour, pour leur demander leur avis sur les conjonctures présentes. Un de ces Grands lui écrivit la lettre suivante. Elle mérite d'être rapportée en entier.

« Par la lettre que Votre Majesté m'a fait la grâce » de m'écrire le 6 mars, elle m'ordonne de dire » mon sentiment sur ce qu'il serait plus convenable » de faire pour le service de Sa Majesté dans le » recouvrement du royaume de Portugal. Sensible » à l'honneur que je reçois, je baise les mains de » Sa Majesté, et je souhaite que mes réflexions » sur cette affaire lui soient aussi agréables que » mon zèle est vif et sincère, et le sera dans toutes » les occasions où il s'agira du service de Sa Ma- » jesté.

» Sire, la trop grande modération du roi Philippe » second, votre aïeul, envers le royaume de Portu- » gal, et ses bontés pour les peuples, ont été comme la » source du malheur présent, dont se ressent non- » seulement l'Espagne, mais même toute la mo- » narchie. On ne fit à proprement parler que con- » quérir le nom de ce royaume, qu'on laissa maître » de ses forces, de ses richesses et de ses priviléges,

» qu'on augmenta même. Les Grands restèrent en » possession de leurs domaines ; la noblesse jouit pai- » siblement de ses biens, le peuple fut affranchi des » impôts ; enfin les Portugais demeurèrent maîtres » de tout, tandis que les autres sujets furent exclus » des dignités ecclésiastiques, des magistratures, » des gouvernemens, des commanderies et de tout » ce qui pouvait être utile et honorable. Imprudence » très-grande et très-pernicieuse, d'où découlent » tous les malheurs qui affligent aujourd'hui la mo- » narchie !

» Sire, l'Écriture sainte, qui doit être la règle et » le miroir de toutes nos actions, nous apprend que » lorsque Salmanazar conquit le royaume d'Israël, » non-seulement il en arracha toute la famille » Royale, mais encore toute la noblesse et tout le » peuple des dix tribus, et envoya à leur place de » nouveaux habitans dans le pays conquis, quoi- » qu'il n'eût pas sur ce royaume le même droit que » votre aïeul avait sur le Portugal. Les Hébreux » n'étaient pas aussi animés contre les Assiriens, que » les Portugais l'ont été et le sont encore contre » les Castillans. Les Portugais détestaient notre » monarchie et notre gouvernement. Les traîtres » ont oublié les honneurs, les dignités, les bienfaits » dont les accablait Votre Majesté ; ils ont égale- » ment oublié ce que votre père et votre aïeul ont » tenté pour gagner leurs cœurs perfides. Leur

» haine seule a été la récompense de vos bontés.

» On lit dans la même Écriture sainte que Na-
» buchodonosor ayant conquis Jérusalem, trans-
» porta à Babilone tout ce qu'il trouva dans ce
» royaume, y laissant seulement le peuple le plus
» misérable, de la part duquel on n'avait rien à
» craindre. Athalie, reine de Juda, ne vit d'autre
» moyen pour conserver un royaume nouvellement
» conquis, que de faire mourir tous ceux sur qui les
» Juifs auraient pu jeter les ieux pour se révolter. Le
» roi Jéhu éteignit la race d'Achab, avec tous ceux
» qui étaient à son service, sans épargner ses amis ni
» même les prêtres. Telle est la politique qu'ensei-
» gne l'Écriture sainte envers un peuple qui a eu
» horreur la domination de ses princes, et envers
» ceux de qui on craint quelque révolte, ou qui
» peuvent la favoriser. Les plus grands ministres de
» votre aïeul lui conseillèrent d'en user de cette
» manière, dans les deux derniers Conseils d'État
» qu'on tint à Lisbonne avant qu'il quittât cette
» ville.

» Sire, on fit donc une grande faute d'attendre
» si long-tems à abaisser tellement les Portugais
» qu'ils ne pussent jamais se révolter. Les ministres
» de votre Majesté vous le représentèrent pendant la
» trève de Flandre. En mon particulier, connais-
» sant le génie et les mauvaises intentions des Por-
» tugais, je prédis en 1638 ce qui est arrivé. J'avertis

» les principaux ministres qu'il fallait s'assurer du
» Portugal sans perdre un seul moment. Tout le
» monde approuva mon sentiment. Cependant,
» dans la crainte de quelque nouveau mouvement,
» on suspendit les mesures nécessaires pour mettre
» les Portugais hors d'état de nuire, et par-là on
» fournit des armes à la révolte et aux factions. Il
» fallait donc établir dans ce royaume la forme de
» gouvernement qui convenait à la monarchie, et
» qui était si nécessaire à la conservation de cette
» couronne. Aucun Portugais n'a jamais su cacher la
» haine et l'horreur qu'il portait au gouvernement
» de Castille. Les Grands l'avouaient à leurs confi-
» dens et à leurs amis, et le peuple le disait hau-
» tement.

» La première rébellion, qui sépara les États du
» Portugal des royaumes de Votre Majesté, fut
» absolument semblable à celle des dix tribus et de
» l'impie Jéroboam, qui se révolta contre la maison
» de David, et entraîna sa ruine. Ces rebelles trou-
» blèrent le gouvernement, détruisirent la religion,
» et abandonnèrent Dieu pour veiller à leurs inté-
» rêts. Les rebelles Portugais, à leur exemple, ont
» abandonné leur véritable Roi, et sont prêts d'aban-
» donner Dieu et sa loi, quand leurs intérêts le
» demanderont.

» Le nom qu'ils portent de zélés pour l'accrois-
» sement de la religion, est fondé sur quelques

» conversions qu'ils ont faites en Orient : mais
» c'est un titre qu'ils ne méritent point. L'avarice, et
» non la religion, les a fait pénétrer aux extrémités
» du monde. La conversion des Infidèles a été l'ou-
» vrage de Dieu et de quelques saints religieux, et
» non le leur. La principale attention de leur gou-
» vernement a été de piller les royaumes où ils ont
» été, et de détruire les villes les plus florissantes.
» Ils ne se souciaient point d'envoyer des missions
» où ils pouvaient assouvir leur avarice. Dès qu'ils
» ont été réunis à votre couronne, ils les ont même
» totalement négligées ; ils n'ont songé qu'aux
» moyens de se soustraire à votre obéissance, et s'il
» eût fallu embrasser le mahométisme pour y par-
» venir, ils l'eussent fait. Mais il faut les punir d'une
» si noire félonie, et on peut le faire de plusieurs
» manières

» La première, c'est de leur prodiguer les récom-
» penses. Ayant démontré que l'intérêt et l'avarice
» sont les seuls mobiles qui déterminent cette per-
» verse nation, on leur tendra par-là un piége
» certain. La dépense qu'on fera pour remplir ces
» vues ne doit point effrayer : on retrouvera dans
» le Portugal, lorsqu'on l'aura recouvré, les trésors
» employés à cet usage. Le Roi, maître du royaume,
» disposera de tout à son gré; mais il faudra au-
» paravant en avoir fait sortir la noblesse, les Grands,
» et tous ceux qui pourraient apporter le moindre

« obstacle; enfin il faudra exécuter les conseils » donnés à Philippe second et à Philippe trois.

» La seconde manière par où l'on pourrait les » soumettre, ce serait par la force des armes; mais » c'est la plus difficile, à cause de la situation où se » trouvent les affaires. S'il en faut venir à cette ex- » trémité, il faut auparavant faire une trêve avec » les Hollandais, aux conditions qu'ils feront la » guerre aux Portugais. Par-là, ceux-ci seront bien- » tôt épuisés; Votre Majesté les soumettra facile- » ment, surtout si l'on peut engager en même tems » les Anglais à faire plus fréquemment le voyage » des Indes, et à y ruiner le commerce des Por- » tugais.

» En troisième lieu, on doit exiger du pape qu'il » excommunie le duc de Bragance et tous les Por- » tugais avec lui, comme parjures et perturbateurs » de la paix, exhortant les princes chrétiens à la » conquête de ce royaume, pour rétablir la foi » publique, et engager les évêques, les curés et les » prédicateurs de ces États, à exhorter le peuple à » cette guerre, sous prétexte de la religion : ce qui » étant exécuté avec prudence, ne saurait manquer » de produire un bon effet. L'empereur doit faire la » même chose dans ses États. On doit encore ré- » pandre un esprit de défiance entre le duc de Bra- » gance et le peuple; ce qui pourrait se faire avec » facilité, en y entretenant à ses gages quelques

» étrangers, qui sourdement semeraient des bruits
» dangereux touchant le duc. On ne doit pas négli-
» ger aussi de le brouiller avec la noblesse, en pro-
» posant à celle-ci de grands avantages; et quand
» une fois on l'aura gagnée, il faudra l'engager à
» tuer le duc de Bragance avec toute sa famille : les
» grands maux demandent des remèdes violens; le
» fer est quelquefois nécessaire pour prévenir des
» malheurs irréparables, et les remèdes doux sont
» presque toujours dangereux. Le Portugal est la
» plaie de la monarchie, dont il entraînera la ruine,
» si on ne le ruine lui-même absolument; la plus
» grande rigueur dans ces occasions est une véritable
» charité. Il faut donc ensevelir cette hidre sous ses
» propres cendres. Il vaut mieux se passer des avan-
» tages qu'on en peut retirer, que de le voir toujours
» prêt à se révolter. Votre Majesté ne doit point
» croire ni espérer que les Portugais lui seront plus
» attachés dans l'avenir que dans le présent;
» qu'elle ne s'imagine pas demeurer tranquille
» maîtresse du pays, si elle n'y envoie d'autres
» habitans, ni en retirer aucun service, si elle ne
» transporte ailleurs ceux qui y sont. La haine de
» votre domination leur est héréditaire. On ne gagne
» pas cette nation par les bienfaits; plus on lui en
» fait, plus elle devient ingrate et rebelle. Cependant
» ce n'est pas qu'on ne trouve parmi les Portugais
» des cœurs reconnaissans et d'une fidélité digne

» de louange; mais il faut, par leur rareté, les regar-
» der comme des monstres de la nature. Ce que je
» dis ne doit point les offenser, s'ils considèrent
» combien je suis modéré dans une si vaste matière.
» La véritable fidélité ne cherche que la gloire du
» prince. C'est l'unique gloire pour un sujet.

» La vengeance d'un roi, Sire, contre des re-
» belles, ne doit point connaître de bornes, et dans
» cette occasion, tout ce que vous ferez pour le
» recouvrement du Portugal, sera juste, honnête,
» sage, et d'autant plus utile, que vous pourrez
» procurer une trève à l'Italie. On pourrait aussi en
» accorder une à la Catalogne. Les Catalans jouis-
» sant de la paix, ouvriront les ieux sur l'insolence
» des Français, et reconnaîtront la différence qu'il
» y a entre votre gouvernement et le leur. Enfin,
» cette province pouvant tranquillement réfléchir
» sur sa misère, prendrait un parti plus raisonnable;
» et les Portugais, à la vue de vos forces réu-
» nies et de votre douceur envers les Catalans, se
» livreraient également à la crainte et à l'espérance,
» et se rangeraient peut-être à leur devoir. L'em-
» pereur Julien disait qu'il n'y avait pas de meil-
» leure armée pour conquérir un royaume, que
» de faire naître cette différence de sentiment dans
» les cœurs et dans les esprits. Il faut cependant
» que Votre Majesté nomme aux évêchés, aux
» commanderies, aux gouvernemens, aux charges

» de cette couronne, les Portugais les plus obsti-
» nés dans leur révolte. Par-là on jettera la défiance
» entre le peuple, la noblesse, le clergé et le Roi.
» Ils se soupçonneront respectivement les uns et
» les autres, et cependant le parti de Votre Ma-
» jesté s'élevera et s'affermira. Voilà, Sire, ce que
» j'ai l'honneur de vous conseiller, pour obéir aux
» ordres de Votre Majesté. Ce sont les sentimens
« d'un cœur qui ne respire que votre grandeur. Si
» je me trompe, c'est faute de lumières et non de
» zèle. Que Dieu garde votre personne royale et
» catholique, comme il est nécessaire pour le ser-
» vice de la chrétienté et pour le bonheur de ses
» sujets! »

Cette lettre, ou plutôt ce libelle, étant tombé entre les mains de quelques Portugais, ne servit qu'à redoubler la haine de toute la nation. Cependant on résolut d'y répondre pour dissiper les scrupules du peuple ignorant, qui ne sait point distinguer le vrai d'avec le faux, et à qui l'Écriture sainte dont on avait abusé, causait des inquiétudes. Une personne docte et éclairée y répondit donc de cette manière :

« J'ai lu la lettre qu'un certain ministre de la
» Cour d'Espagne a écrite au Roi catholique Phi-
» lippe IV, datée du 17 avril, en réponse à une
» lettre que le roi d'Espagne lui avait écrite le six
» de mars de la même année. Il lui demandait com-

» ment il fallait s'y prendre pour recouvrer le
» royaume de Portugal restitué au roi dom Jean IV,
» autrefois duc de Bragance. Ayant réfléchi sur la
» politique dangereuse, sur la doctrine pernicieuse
» et sur les exemples odieux dont elle est remplie,
» pour prouver que les Portugais ont fait une ac-
» tion injuste de secouer le joug des Espagnols, j'ai
» conclu que cette lettre était plutôt l'ouvrage d'un
» démon que celui d'un chrétien. J'ai été égale-
» ment frappé de l'insolence avec laquelle on y
» abuse de l'Écriture sainte, pour cacher ou pour
» déguiser la tirannie des Espagnols. Ce sujet fana-
» tique pour son Roi y allègue des exemples de
» tirans condamnés par cette même Écriture sainte
» qu'il ose citer. Loin même de les proposer comme
» des faits simplement arrivés, il veut qu'on les
» imite en s'écriant impudemment : Telles sont les
» règles qu'établit l'Écriture sainte en matière de
» politique, comme si elle prétendait que nous dus-
» sions imiter les mauvais exemples qu'elle rap-
» porte. Elle dit : plusieurs Rois ont tué des prêtres;
» d'autres ont fait mourir les prophètes; quelques-
» uns les ont persécutés; David tua l'innocent
» Urie; Judas a trahi Notre-Seigneur; Pilate l'a
» condamné; les Juifs l'ont crucifié : donc il est
» permis de faire la même chose. La théologie
» portugaise n'admet point une conséquence aussi
» détestable. L'Écriture sainte ne rapporte ces

» exemples que pour les faire abhorrer. Ce grave
» ministre allègue encore certains exemples qui,
» quoique prohibés par la justice naturelle, étaient
» pourtant permis par le Seigneur, auteur et maître
» de toutes choses. Mais ces exemples ne tirent
» point à conséquence et ne doivent point être
» imités sans un commandement exprès de Dieu.
» Tel est l'exemple de Jéhu, qui tua la race impie
» d'Achab. Cette action de Jéhu était mauvaise et
» pernicieuse de sa nature, sans pourtant que Jéhu
» fût coupable, parce qu'il obéit, en l'exécutant, aux
» ordres du Seigneur. On peut ajouter à cet exem-
» ple celui du prophète Osée, qui connut une cour-
» tisane par ordre du Seigneur. *Vade, sume tibi*
» *uxorem fornicationum, et fac tibi filios for-*
» *nicationum.* Osée obéit; il habita quelques an-
» nées avec elle, il en eut des enfans des deux sexes.
» Cette action était expressément défendue par les
» commandemens de Dieu. Cependant ce sont ces
» exemples ou de semblables que le ministre es-
» pagnol allègue sérieusement : des tirans réprou-
» vés ou châtiés par le Seigneur. Baltasar, Salma-
» nasar, Nabuchodonosor, Athalie, sont des tirans
» que Dieu a châtiés.

» A la vérité Dieu souffre quelquefois pour quel-
» que tems la tirannie. Il souffre la persécution de
» son église, pour exercer et éprouver la patience
» et la douceur des martirs. Mais leurs persécuteurs

» ont tôt ou tard subi le châtiment dû à leurs » crimes. Le Seigneur appela Nabuchodonosor, roi » impie et idolâtre, pour être le ministre de ses » vengeances. Après que ce Roi superbe eut con- » quis la Palestine, détruit Jérusalem, brûlé le » temple, profané les vases sacrés et commis mille » abominations, Dieu l'appela encore son serviteur, » c'est-à-dire, son exécuteur. Il s'en servit pour » châtier les Juifs, comme il se sert du diable dans » les enfers pour tourmenter ceux qui ont offensé » Sa Majesté divine, en transgressant sa loi. Ainsi » l'on voit qu'on ne doit pas imiter tous les exem- » ples que fournit l'Écriture sainte, qu'il y en a de » mauvais et de pernicieux, et que ce sont ceux-là » que les Castillans ont imités le plus souvent.

» Mais, » continue l'auteur de la lettre, « les Por- » tugais ont entrepris la conquête des Indes par » avarice, et non par zèle pour la religion.—On doit » répondre à cette objection ce que saint Paul ré- » pondit à un homme qui jugeait ainsi téméraire- » ment, *in quo alium dijudicas, teipsum condem-* » *nas*. Cet auteur avance effrontément que les » Portugais ont fait dans leurs conquêtes ce que les » Castillans ont fait dans les leurs. Ils y ont porté si » loin leur barbarie, que leurs évêques ne purent » s'empêcher de s'en plaindre au pape, afin qu'il » priât les rois catholiques d'adoucir leur joug de » fer, et de traiter avec plus de modération les

» Indiens ; de cesser enfin d'irriter la justice divine » par une conduite si barbare, si cruelle, si tirannique, puisque les Indiens se soumettaient volontairement ; qu'on se contentât de leur enlever » leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, sans les » livrer à des tourmens plus cruels encore que » ceux que les Néron, les Dioclétien et les Dèce » exercèrent envers les premiers chrétiens.

» Les ennemis de la nation portugaise ne lui » ont jamais reproché des cruautés semblables à » celles que les auteurs castillans ont reprochées à » leur propre nation. Dom Barthélemi de Las Casas, évêque de Chiapa dans les Indes-Occidentales, de l'ordre des Frères prêcheurs, estimé et » cru saint, témoin pendant l'espace de cinquante » années de toutes les cruautés des Espagnols, en » a fait l'histoire, imprimée à Séville l'an 1552, par » Sébastien Trugillo, et dédiée à Philippe second. » Cet évêque, dans le chapitre de la Nouvelle Espagne, paragrafes 5 et 6, décrit ainsi les cruautés de » ses compatriotes : *Les Espagnols ont tué seulement dans la Nouvelle-Espagne, dans l'espace* » *de douze années, par le fer et par le feu, plus de* » *quatre millions d'âmes, tant femmes que filles,* » *hommes ou enfans ; en sorte que ce qu'ils appellent conquête n'est qu'une invasion violente de cruels tirans condamnés par les lois* » *divines et humaines. En cela beaucoup plus*

» *condamnables encore que les Turcs, qui font*
» *tous leurs efforts pour détruire le christia-*
» *nisme! Dans ces quatre millions, on ne compte*
» *point ceux qu'ils ont fait mourir dans l'escla-*
» *vage. Enfin on ne pourrait suffire, si l'on*
» *voulait raconter toutes les actions épouvanta-*
» *bles que ces ennemis du genre humain ont*
» *faites en même tems en différens endroits : elles*
» *sont si graves, et par les circonstances, et par*
» *la qualité, qu'on ne saurait les décrire.* Telles
» sont les paroles de l'évêque de Chiapa, témoin
» de ce qu'il avance, et revenu des Indes, pour
» rendre compte de sa conduite au Pape et à Phi-
» lippe second. Il écrivit cette histoire, afin que le
» Pape et le Roi fussent informés de ce qui se pas-
» sait dans ce pays éloigné, et qu'ils donnassent
» des ordres pour réfréner de si cruelles barbaries.

» Mais pour excuser les Espagnols d'une cruauté
» si inouïe, d'une usurpation si condamnable, et
» d'une tirannie si manifeste, on fut assez hardi
» pour avancer, en présence du Pape et du Sacré-
» Collège, que les Indiens étaient des bêtes brutes,
» incapables d'aucune religion et d'enseignement,
» et par conséquent incapables de recevoir le ba-
» tême. Au reste, ils peignaient notre religion avec
» des traits si odieux, que ces Infidèles ne pouvaient
» se résoudre à l'embrasser. Aussi disaient-ils que
» la prédication de l'Évangile n'était qu'un prétexte

» pour les piller et les ruiner en enlevant leurs » provinces, leurs villes et tous leurs biens. Le » docteur Génésio Sépulvéda, castillan et chrono- » logiste de l'empereur Charles-Quint, ayant été » informé de la tirannie exercée contre les Indiens, » fut assez impudent pour tenter de les excuser » dans un livre qu'il fit imprimer à Rome, en avan- » çant que la guerre qu'on avait faite à ces barbares » était juste. *Les Indiens*, dit-il, *sont brutes et* » *animaux irraisonnables, dont on peut se* » *servir comme des bêtes; étant en effet bêtes,* » *incapables de raison, et cependant capables* » *de tous les crimes.* Mais l'évêque de Chiapa en » parle bien différemment au commencement de » son histoire. *De toutes les nations*, dit-il, *qui* » *composaient le genre humain, il n'y en a point* » *de plus simple, de plus pacifique et de plus* » *tranquille que les Indiens. Il n'y a point de* » *nation dans le monde moins sujette aux con-* » *testations, aux troubles domestiques, aux* » *querelles particulières et générales, aux* » *haines qui troublent la société, aux passions* » *qui égarent l'esprit et corrompent le cœur.* » *Elle est pauvre, mais elle sait se contenter de* » *ce qu'elle a; ce qui fait qu'elle ne connaît ni* » *l'orgueil, ni l'ambition, ni l'avarice. Leur* » *nourriture est simple et naturelle; leur vête-* » *ment uniquement suffisant pour dérober aux*

» *ieux ce que la pudeur ordonne de cacher. Ils*
» *dorment peu, et sur des nattes. Ils ont l'esprit*
» *vif, net, aisé, capable de toutes les sciences,*
» *et disposé à recevoir les instructions qui con-*
» *cernent notre religion. Leurs coutumes sont*
» *sages, fondées sur la raison et sur la vertu.*
» *D'abord qu'ils ont acquis la moindre connais-*
» *sance de notre religion, ils vont jusqu'à l'im-*
» *portunité pour s'instruire de tous ses dogmes,*
» *et ils sont d'une exactitude exemplaire à en*
» *remplir tous les devoirs. Ils fatiguent même les*
» *religieux, qui ont besoin d'une patience*
» *extrême pour répondre à leurs questions. Ce-*
» *pendant les Espagnols se comportent envers*
» *cette paisible nation comme des loups, des ti-*
» *gres et des lions furieux et affamés. Pendant*
» *l'espace de 40 ans ils n'ont fait que les tour-*
» *menter, les tiranniser, les piller, les ravager,*
» *et leur faire souffrir enfin tout ce qu'on peut*
» *imaginer de plus barbare et de plus cruel; en*
» *sorte que de trente millions d'âmes il n'en reste*
» *pas vingt en vie.* Et plus bas le même évêque
» dit: *La raison pour laquelle les Espagnols ont*
» *tué et détruit tant de peuples, c'est pour s'em-*
» *parer de leur or et de leurs richesses, afin que*
» *par ce secours ils pussent dominer sur les*
» *autres. Ils ont trouvé de quoi contenter leur*
» *cupidité dans ce pays le plus heureux et le*

» *plus riche que l'on puisse trouver, habité par*
» *des hommes bons, doux, faciles à subjuguer,*
» *et que les Espagnols, je l'ai vu, ont cependant*
» *traités comme des bêtes brutes.* Telles sont les
» paroles de cet évêque espagnol, que l'on ne peut
» suspecter de haine ou de jalousie.

» Je passe sous silence les empereurs, les rois,
» les princes, les peuples innombrables que les
» Espagnols ont sacrifiés à leur ambition dans les
» autres parties de ce vaste pays, qui, selon ce
» même évêque, montent à vingt millions d'âmes.
» Je passe quantité de faits les plus cruels et les plus
» barbares qu'on puisse imaginer, et dont le détail
» fait frémir dans l'histoire de l'évêque de Chiapa.
» Je ne parlerai pas non plus du peu de cas que les
» Espagnols fesaient des Indiens; ils en jouaient
» souvent trois et quatre cens contre un morceau
» de fromage. Pour un verre de vin, pour une
» goutte d'huile, ils donnaient un Indien, et cent
» pour un cheval. On les vendait publiquement
» dans les marchés aux autres Indiens leurs enne-
» mis, qui les achetaient pour les manger. D'autres
» allaient à la chasse; et lorsque les chiens étaient
» affamés, ils tuaient dix ou douze Indiens pour
» les nourrir. Quelques-uns s'en servaient, comme
» de bêtes de somme, pour porter leurs marchan-
« dises d'une ville dans une autre, et les enchaînaient
» à des poteaux. Lorsque quelqu'un de ces miséra-

» bles succombait sous le faix de sa charge, les Es-
» pagnols la fesaient porter par les autres, et cou-
» paient la tête à celui qui ne pouvait plus marcher.
» Il y en avait qui arrachaient les enfans du sein de
» leurs mères, et les jetaient dans les rivières. Aux
» uns ils coupaient les oreilles, aux autres le nez, les
» jambes ou les mains, et puis ils leur ordonnaient
» de s'aller montrer ainsi mutilés. Ils en fesaient
» brûler par milliers. Quelques-uns les rôtissaient à
» petit feu, les arrosant de tems en tems avec de
» l'huile; et de cette manière ils fesaient ordinaire-
» ment mourir les empereurs, les princes, les rois
» et les seigneurs du pays, pour les obliger à dé-
» couvrir leurs trésors. J'ensevelis dans le silence
» plusieurs autres faits plus féroces encore; qui-
» conque voudra s'en instruire, n'a qu'à lire l'his-
» toire de l'évêque de Chiapa, qui finit ainsi :
» *Je proteste devant Dieu et sur ma cons-*
» *cience, qu'il n'est rien de plus vrai que les*
» *ravages, les destructions, les massacres,*
» *l'horrible et grande cruauté, les violences*
» *et les incendies, qu'ont faits et que font*
» *encore les Espagnols dans les Indes; que*
» *dans mon histoire je n'en ai pas rapporté la*
» *dixième partie. Ce qui doit exciter la com-*
» *passion et la pitié pour ces peuples qui n'ont*
» *rien fait, ni rien entrepris contre leurs tirans,*
» *qui allèguent vainement le prétexte de la re-*

« *ligion, puisque le nom du véritable Dieu n'y*
» *est pas plus connu aujourd'hui qu'il y a cent*
» *ans. D'où je conclus que les guerres qu'on a*
» *faites aux Indiens ont été injustes, tyranni-*
» *ques et infernales, pareilles à celles, et même*
» *pires, que les guerres que les Maures et les*
» *Turcs font la plupart du tems aux chrétiens.*
» *Aussi tous ceux qui s'y sont trouvés sont des*
» *voleurs, de véritables assassins et de cruels*
» *tirans, qui ont commis des crimes irrépara-*
» *bles devant Dieu et devant les hommes. Ainsi,*
» *tout ce qui a été conquis dans ce pays l'a été*
» *injustement et tyranniquement; ainsi on est*
» *obligé en conscience de le restituer, de ré-*
» *parer autant qu'il sera possible les brigan-*
» *dages de toute espèce qu'on y a commis; sans*
» *quoi on ne peut et on ne doit espérer aucun*
» *pardon de la part de Dieu. Quiconque même*
» *s'efforce à excuser les Espagnols, en dégui-*
» *sant leurs crimes, pèche mortellement et est*
» *obligé aux mêmes réparations. C'est la seule*
» *satisfaction que peuvent recevoir le peu d'In-*
» *diens qui ont échappé à leur fureur.*

» Ce saint évêque tint le même langage au pape,
» à Charles V, au prince Philippe second et aux
» cardinaux. Les évêques du Mexique, et plusieurs
» autres prélats, prêtres et religieux de différens
» ordres, tous gens graves, doctes, zélés pour la

» religion, tiennent le même langage, afin d'en-
» gager la Cour d'Espagne à remédier à de si grands
» malheurs. J'ai rapporté les mêmes paroles des
» Espagnols, pour les faire connaître à toute la
» chrétienté, et pour que ceux qui ont affaire à
» eux soient sur leurs gardes. Saint Augustin dit :
» *non vitatur malum, nisi cognitum.* Que les
» princes les connaissent aussi pour se défier de
» leurs ministres, et qu'eux-mêmes, rougissant de
» leur barbare férocité, apprennent à devenir plus
» humains, s'ils ne veulent achever d'irriter la jus-
» tice divine! Elle commence à châtier aujourd'hui
» l'orgueil et l'aveuglement de la monarchie espa-
» gnole, comme l'avait prophétisé ce saint évêque.

» On ne reprochera jamais aux Portugais, quel-
» que haine qu'on ait contre eux, des actions aussi
» abominables. Les Portugais n'ont jamais usé de
» force ni de violence que contre ceux qui s'oppo-
» saient à la prédication de l'Évangile; et alors même
» ils ont observé la modération conforme à la raison
» et au droit commun. Cependant les Castillans ont
» été d'assez mauvaise foi pour leur imputer ce
» qu'eux seuls étaient capables de faire. Mais le
» monde entier, instruit de leurs procédés dans les
» conquêtes des Indes Orientales, sera cru préféra-
» blement à un ministre conduit par la rage et la
» passion, en attribuant aux autres les crimes de sa
» nation. Je ne relève point les discours scandaleux

» de cet habile politique, qui dit que pour subju-
» guer des rebelles, tout est permis et honnête à un
» Roi. La tirannie ne parle pas autrement, *omne*
» *quod lubet, licet :* elle s'accorde avec la doctrine
» de Machiavel, tirée d'Euripides et des Grecs. Elle
» enseigne qu'il est permis à un prince de tout en-
« treprendre pour accroître ses États, et de violer
» même toutes les lois humaines et divines. *Reg-*
» *nandi causâ etiàm jura violanda sunt; cœte-*
» *ris in rebus pietatem cole.* De manière que
» rien ne doit être respectable lorsqu'il s'agit de
» régner.

» Les Espagnols sont d'excellens disciples de
» cette doctrine; ils sont même devenus de grands
» maîtres : car lorsque l'occasion se présente, ils
» violent les droits de la raison, celui des gens, et
» profanent le droit divin et naturel, comme il est
» prouvé par ce que nous avons rapporté. Les mi-
» nistres d'Espagne tâchent d'élargir la conscience
» de leur Roi par de pareilles maximes et de pareils
» dogmes. Qu'ils continuent donc de tels principes
» et de telles opinions : non-seulement ils auront à
» craindre les étrangers, mais leurs propres sujets;
» car on peut conclure que les Castillans ne se
» feraient pas un scrupule de tuer leurs propres
» enfans, leurs frères, leurs princes, les nonces du
» pape, tous ceux enfin qui pourraient s'opposer à
» leur ambition. Ils ont même osé prétendre donner

» un successeur à Urbain VIII avant qu'il fût mort, » et oubliant le respect dû au saint-siége, ils ont » arrêté dans Rome même le prince de Sens, et » l'ont conduit à Naples, où ils l'ont fait mourir » publiquement. Fondés sur les mêmes maximes, » ils ont voulu faire sauter le palais de Saint-Marc » par le moyen d'une mine, lorsque toute la no- » blesse y serait assemblée. Ils ne se font aucun » scrupule de tremper leurs mains dans le sang » d'un archevêque, d'un évêque, d'un prêtre ou » d'un religieux, et de donner un archevêché et » autre chose semblable à un hérétique luthérien, » pourvu qu'ils soutiennent leurs intérêts. C'est ce » qui les détermina à donner l'archevêché de Brême » au fils du roi de Danemarck, et celui de Magde- » bourg au fils du duc de Saxe, tous deux luthériens, » mais l'un et l'autre attachés à leurs intérêts. Que » n'ont-ils pas tenté pour corrompre les ministres » de l'Empereur! de manière qu'il n'est pas fort » étonnant que l'on appelle dans le monde les Castil- » lans, les Turcs chrétiens, et que les princes chré- » tiens s'en défient plus encore que des Mahométans » mêmes. Par les conseils qu'ils donnent à leurs Rois, » et par leurs actions, on est persuadé qu'ils ne » conservent le nom de catholique que par con- » venance, comme le roi d'Angleterre a conservé » celui de défenseur de la Foi, pour colorer dans le » monde la tirannie, l'ambition et les conquêtes

» injustes, sous le titre spécieux d'étendre la reli-
» gion. L'Allemagne, sous ce prétexte, a été détruite,
» ruinée et réduite à rien, et ses princes dépouillés
» de leurs États par la pernicieuse politique des
» Castillans. Nous avons vu de nos jours l'athéisme
» et mille autres dangereuses opinions souffertes et
» récompensées dans Madrid au mépris de la reli-
» gion, tandis que ces mêmes Castillans se servaient
» du prétexte de cette même religion pour envahir
» des provinces entières.

» S'il fallait rapporter toutes les guerres perni-
» cieuses que les Castillans ont entreprises sous le
» nom de la religion, on ne finirait point. En 1635,
» les armes autrichiennes entrèrent en Lorraine, et
» n'épargnèrent ni le sacré, ni le profane. La ville
» de Saint-Nicolas, quoique sous la protection de
» l'Empereur, fut livrée au pillage, et un monastère
» de religieuses à la fureur sacrilége du soldat. La
» grande et célèbre église de Saint-Nicolas fut
» brûlée avec le saint Sacrement. L'année suivante,
» les Espagnols entrèrent dans le duché de Bour-
» gogne, non pour secourir, comme ils le disaient,
» les catholiques du royaume de France, mais pour
» brûler les églises, profaner les choses les plus
» saintes de notre religion, emporter les calices, et
» s'en servir pour y boire et pour s'enivrer. Ils en
» firent autant en Picardie; et l'on commettait,
» disaient-ils, toutes ces infâmes actions pour la

» gloire et l'exaltation du saint nom de Dieu et de » la Foi. Dans le tems de la ligue contre Henri III, » Philippe second engagea les huguenots du Lan- » guedoc, de Foix, de Béarn et de Bigorre, à se » soulever contre leur Roi, leur promettant de » leur envoyer un secours de troupes allemandes, » avec cinquante mille écus par an. Je ne parle » point des sommes immenses qu'on donna aux » religionnaires de La Rochelle et au duc de Rohan, » pour faire la guerre aux catholiques. Philippe » second donna encore la ville d'Arzilla aux Maures, » quoique habitée par des chrétiens, seulement » pour empêcher que le roi de Maroc ne prêtât deux » cens mille écus à dom Antoine de Portugal. La » maison d'Autriche fit la paix avec le roi de Dane- » marck, luthérien, pour pouvoir porter la guerre » en Italie, détruire Mantoue, et persécuter les » catholiques dans les Pays-Bas. Les troupes luthé- » riennes qui étaient dans l'armée impériale, com- » mirent d'horribles sacriléges. Les soldats foulèrent » aux piés le saint Sacrement; ils employèrent les » saintes huiles aux usages les plus vils; ils firent » servir les calices à s'enivrer dans les cabarets, et » les vêtemens sacerdotaux à couvrir les chevaux. » C'est ce que l'Europe vit avec scandale.

» Mais ce que nous venons de rapporter n'est » rien en comparaison des abominations que les » Castillans commirent dans la Catalogne; les hor-

» ribles blasphèmes qu'ils proférèrent contre Dieu » et ses Saints, et dont les auteurs, bien loin d'être » punis, furent récompensés. De tout ce qu'on » vient de dire, on peut conclure que les Castillans » ne portent le nom de catholiques que pour avoir » un prétexte de ruiner les empires, d'envahir les » royaumes, de désoler les provinces, de s'emparer » des villes, d'accabler les nations et les peuples, » pour jeter les fondemens de leur imaginaire mo» narchie universelle, appuyés de cette maxime, » que le monde ne doit avoir qu'un Roi pour être » bien régi, comme l'univers qu'un Dieu pour être » bien gouverné. Et ce Roi, ils veulent que ce soit » celui de Castille. Les Portugais, quelque estime » et quelque respect qu'ils aient pour leurs Rois, » ne pensent pas qu'ils pussent suffire à un poids si » énorme. Aussi il s'en faut bien qu'ils fassent des » vœux pour le leur souhaiter; ils n'en font que » pour la conservation de leurs États et de leurs » personnes sacrées.

» Mais, continue l'auteur de la lettre, les Portu» gais se feraient Turcs et abandonneraient la loi de » Jésus-Christ, s'il était nécessaire pour leurs inté» rêts. On pourrait rétorquer une injure si grossière, » si les Portugais n'avaient donné des preuves in» contestables de la fermeté de leur foi. Combien » n'en trouve-t-on pas qui se sont livrés à la mort » la plus cruelle, plutôt que de renoncer à la loi

» de Jésus-Christ? On ne trouvera point parmi nous
» un Léovigilde Arien, qui fit tuer son propre fils
» Herménégilde; ni un sacrilége Gundéric, qui
» mourut subitement pour avoir voulu brûler dans
» Séville l'église du martir Saint-Vincent; ni un
» Genséric, qui abandonna la religion catholique;
» ni un Witisa, roi impudique et efféminé, qui
» profanait par un mariage invalide l'ordre sa-
» cerdotal; ni un vil Maurégat, qui payait aux
» Maures un tribut de cent filles; ni un sacrilége
» Vermond, qui, quoique diacre, se maria sans
» dispense; ni un athée comme Alfonse, qui se
» vantait que s'il eût été Dieu pour une heure, il
» eût corrigé bien des choses dans l'ouvrage de
» l'auteur de la nature. *Si ad horam essem Deus,*
» *auctorem naturæ in multis essem emendaturus.*
» Dieu punit cet impie en le privant de son
» royaume, dont son fils s'empara, tandis qu'il
» allait prendre possession de l'empire : ainsi il
» perdit tout, empire et royaume, sans qu'il pût
» prévoir ce malheur avec son astrologie. On ne
» trouve point parmi les Portugais un Jean second,
» schismatique, qui, comme un autre Pharaon,
» s'éleva contre le ciel en soutenant l'anti-pape
» Pierre de Lune. Ce même Roi pilla le trésor de
» Notre-Dame de Guadaloupe, montant à quatre
» mille marcs d'argent. Le célèbre Mariana attribue
» à cette action scandaleuse la perte de la fameuse

» bataille d'Aljubarota. Enfin on n'y trouve point un
» Charles-Quint, qui ait pillé Rome, fait prisonnier
» Clément VII, et tout tenté pour le faire déposer.
» On compte vingt-six Rois espagnols, tous ariens,
» et persécutant les catholiques; tous Goths, Van-
» dales ou Alains, dont les rois de Castille se
» vantent de descendre. Parcourez les rois de Por-
» tugal, vous trouverez d'abord un Alfonse Hen-
» riquès, à qui Dieu révéla qu'il voulait dans lui et
» sa race fonder un empire. *Volo in te et in*
» *semine tuo mihi imperium stabilire.* Au reste,
» cet Alfonse passe pour un saint. Vous trouverez
» un Emmanuel plein de zèle et de ferveur pour
» le culte de Dieu, qui porte la foi de Jésus-Christ
» dans les Indes, dans le Japon, dans la Chine, dans
» tout l'Orient et dans les lieus les plus reculés du
» monde. Cette foi, par le travail des Portugais, fleurit
» présentement dans l'Afrique, l'Asie et l'Amérique.
» La piété de ce Roi fut si grande, que les premières
» richesses en or, perles, diamans ou autres choses
» précieuses qu'il reçut des Indes, il les envoya
» offrir, au nom de Dieu, au pape et à l'église, en
» témoignage de gratitude envers Dieu, pour les
» succès de ses entreprises. Trouvera-t-on parmi
» les Rois espagnols un prince aussi fervent que
» dom Sébastien, qui, emporté par son zèle, à
» l'exemple de Saint-Louis, roi de France, va en
» Afrique pour détruire la secte mahométane, et

» s'ouvrir des chemins pour délivrer la Terre-Sainte
» du joug des Infidèles? Enfin, quel roi d'Espagne
» est digne d'être comparé à Jean IV, dont je tais
» les vertus, pour épargner sa modestie? Ses vertus
» frappent également tout le royaume; tout le
» royaume les voit et les admire. Rien n'égale son
» respect ni son zèle pour la religion et pour ses
» ministres. Il a restitué aux collecteurs apostoli-
» ques leurs anciens droits, que les ministres du
» roi d'Espagne leur avaient enlevés. Il a payé au
» saint-siége le revenu de la croisade, qu'on avait
» refusé depuis près de soixante ans, pour l'em-
» ployer à des usages profanes. Il a souffert cepen-
» dant avec patience les injustices que la Cour de
» Rome lui a faites, pour complaire aux Castillans.
» Il a dissimulé l'affront fait à son ambassadeur
» l'évêque de Lamégo: il pouvait s'en venger, tous
» les princes étrangers l'en sollicitaient; il a résisté
» à la vengeance, parce que sa vengeance ne pouvait
» tomber que sur le saint-siége.

» On trouvera enfin que tous les Rois portugais
» se sont toujours occupés de l'accroissement de la
» religion catholique, en fondant des églises, en
» bâtissant des monastères, en dotant des couvens,
» en réformant les coutumes ou ridicules ou per-
» nicieuses, en réprimant les abus, en châtiant les
» vices, et fesant religieusement observer le culte
» divin. On peut même dire qu'il n'y a point d'en-

» droit dans le monde où l'office divin soit chanté
» et exécuté avec plus de respect, de modestie,
» d'ordre, de magnificence et de pompe, que dans
» le Portugal. Le clergé y est riche et respecté,
» grâce à la libéralité des Rois. Tous les Rois des
» autres nations s'adonnent les uns au jeu, les
» autres à la chasse, quelques-uns à la galanterie,
» quelques autres aux armes, aux sciences, à l'amour
» des richesses, aux délices d'une vie molle et ef-
» féminée : mais les rois de Portugal n'ont cherché
» leur plaisir, leur gloire, leur grandeur, que dans
» la perfection de la religion. Enfin toutes leurs
» vues ne tendent qu'à faire honorer Dieu, qu'à
» étendre son culte, et qu'à maintenir par leur
» exemple la pureté des mœurs, l'amour de la jus-
» tice, la charité, la piété, *Regis ad exemplum*
» *componitur orbis*. Les peuples imitent les Grands,
» les Grands imitent leurs princes. Les princes font
» de leurs peuples et de leurs Grands des hommes
» vertueux ou scélérats. Les rois de Portugal ont
» été grands, braves, généreux, magnifiques, pieux,
» équitables. Leurs sujets les ont imités; ils se sont
» fait une habitude de leurs vertus. Ainsi les noms
» qu'ils portent de pieux et de religieux ne sont
» point de vains titres, comme le prétend l'auteur
» de la lettre, que la haine, l'envie et la calomnie
» animent de leurs noirceurs. Aussi le royaume de
» Portugal a toujours éprouvé d'une manière écla-

» tante la protection divine. Dieu l'avait promis aux » campagnes d'Ourique, au roi Alfonse Henriquès: » *Erit mihi regnum sanctificatum, fide purum,* » *et pietate dilectum.* Au reste, j'abandonne à ce » ministre pervers la politique plus qu'infernale » dont il veut que le Roi son maître se serve pour » répandre la discorde et la dissention parmi nous. » Puisqu'il se montre si savant dans l'Écriture sainte, » je m'étonne qu'il n'ait pas lu le chapitre 6 des » Proverbes, où l'Esprit saint dit que l'action la » plus abominable qu'on puisse imaginer, c'est de » répandre la discorde parmi ses frères: *qui semi-* » *nat inter fratres discordias.* Je crois que si l'Es- » pagnol avait lu cette sentence, il n'aurait pas été » assez impie pour avancer une doctrine contraire, » digne de l'esprit de ténèbres, auteur de toutes » les discordes. Je me tais sur le conseil qu'il donne » contre le christianisme, fondé en Orient par les » Portugais, et cimenté par le sang de tant de mar- » tirs dans les Indes, dans la Chine, dans le Japon » et dans leurs autres conquêtes. Cependant il veut » persuader à son Roi qu'il vaudrait mieux re- » mettre ce pays dans les mains des Hollandais, » ses ennemis déclarés, plutôt que de le laisser » entre celles des Portugais, sans songer que les » Hollandais sont hérétiques, et que les Portu- » gais ne le sont pas. Aveuglement étrange, poli- » tique dangereuse que le pape Pie V appelait

» raison d'État; raison qui ordinairement n'a que
» ses propres intérêts en vue! Cette idée est bien
» conforme à la paix qu'ils conclurent avec eux en
» 1609, dans laquelle ils ne comprirent point les
» Portugais, afin de les livrer entièrement à leurs
» ennemis, étant hors d'état de leur résister, depuis
» qu'on avait fait tomber leur commerce des Indes.
» Qu'on juge présentement ce que les Portugais
» pouvaient espérer des Castillans, et ce qu'ils doi-
» vent en attendre, si malheureusement ils retom-
» baient jamais sous la puissance de ces hommes,
» qu'un évêque de leur propre nation appelle hom-
» mes inhumains, sanguinaires, tirans, injustes et
» ennemis du genre humain! Ils ne se contente-
» raient point de réduire le Portugal dans l'état mi-
» sérable où nous voyons aujourd'hui le royaume
» de Galice; ils exécuteraient sans doute ce qu'ils
» avaient projeté d'exécuter avant que le roi Jean IV
» fût monté sur le trône : ils chasseraient les Por-
» tugais du Portugal même, et ils aboliraient jus-
» qu'à leur nom, comme on n'en peut douter d'a-
» près le conseil que l'auteur de la Lettre donne au
» Roi son maître. *Le meilleur triomphe*, dit-il, *et*
» *la plus grande force de la monarchie espa-*
» *gnole, consistera à vivre sans le Portugal, à*
» *moins qu'on ne le fasse habiter par d'au-*
» *tres peuples que ceux qui y sont.* Je passe
» sous silence la témérité et l'insolence avec la-

» quelle il dit qu'il faut engager le saint-siége à
» excommunier les Portugais, comme des peuples
» suspects d'hérésie. Le Conseil développe bien la
» raison pour laquelle les Castillans font tant valoir
» le surnom de catholique qu'ils portent: ils veu-
» lent toujours intéresser la religion dans leurs af-
» faires. Qu'on se rappelle la persécution qu'ils
» forcèrent l'Inquisition d'exciter contre Antoine
» Pérès, persécution horrible, et qui a scandalisé
» toute la chrétienté! Mais ils ne parviendront pas
» si facilement à ternir la réputation d'une nation
» telle que la portugaise; car il n'est pas croyable
» que le saint pontife lance les foudres du Vatican
» uniquement pour satisfaire la passion de nos en-
» nemis. D'ailleurs, le Clergé n'est pas assez peu
» éclairé aujourd'hui pour se laisser surprendre,
» et laisser envahir les droits de ses églises. Il faut
» que ce grave ministre ait une opinion bien mince
» du Pape et du clergé. Mais que dirons-nous,
» lorsqu'il veut que les évêques et les pasteurs
» exhortent les peuples à la guerre contre les Por-
» tugais, comme à une guerre sainte? Pasteurs, que
» vous êtes à plaindre! que l'on pense peu avanta-
» geusement de vous! Et vous peuples, que vous
» êtes malheureux de n'être point dirigés par un
» si rare personage! A quelles erreurs la haine ne
» peut-elle pas entraîner les hommes? Elle trouble
» l'esprit, elle remplit le cœur de fureur et de rage;

» elle aveugle ; elle rend incapable de penser géné-» reusement; elle confond le bien et le mal; elle » se creuse de profonds abîmes où elle se brise, où » elle se confond, et où elle devient à elle-même » un supplice affreux. »

Telle fut la réponse qu'on fit à la lettre du Castillan. On la publia dans le Portugal; on l'envoya dans les Cours étrangères. Elle dissipa les craintes du peuple, rassura ceux qui doutaient, encouragea de nouveau les vrais citoyens, et ramena le calme dans tout le royaume. Le traité de commerce entre les royaumes de la Grande-Bretagne et de Portugal, qu'on conclut à Londres le 29 novembre 1642, acheva de persuader les Portugais qu'ils n'avaient plus rien à craindre de la part des Castillans. Ce traité contenait 21 articles, qui portaient qu'il y aurait une véritable et ferme paix et amitié entre les très-renommés rois, Charles roi de la Grande-Bretagne, et Jean IV roi de Portugal, leurs héritiers et successeurs, et leurs royaumes, pays et états, terres, peuples, vassaux et sujets quelconques, présens et à venir, par mer et par terre, sans pouvoir jamais adhérer à aucune guerre, conseil ou traité préjudiciables à l'un ou à l'autre; qu'entre les Rois susdits et vassaux, il y aurait commerce par mer, terre et eaux douces, en tous leurs États, en payant seulement les douanes et péages accoutumés sur le pié qu'ils étaient établis par les

ordonnances de chaque lieu; que les sujets de l'un et de l'autre des nobles Rois sus-nommés, seraient respectivement traités à l'égard de l'achat ou de la vente des marchandises dans leurs territoires, comme leurs sujets naturels; que les sujets du très-renommé roi de la Grande-Bretagne jouiraient d'une pleine et entière liberté de trafiquer et négocier en toute sorte de marchandises dans les royaumes, provinces, territoires et îles du très-renommé roi de Portugal en l'Europe, et qu'ils pourraient librement exercer leur trafic et commerce dans les lieux susdits, de la manière qu'il était permis aux sujets des autres princes et États qui sont alliés du roi de Portugal; que lorsque les sujets du roi de la Grande-Bretagne arriveraient avec leurs navires, dans les hâvres du très-renommé roi de Portugal, dans ses royaumes et seigneuries, ils seraient libres de charger ou de ne pas charger les marchandises ou denrées qui leur plairaient; et les sujets du roi de Portugal jouiraient de la même liberté, dans les hâvres ou seigneuries du roi de la Grande-Bretagne; que les sujets du roi de Portugal, ou quelque autre que ce soit dans l'étendue de ses royaumes ou États perdant leurs biens ou marchandises par confiscation, on paierait leurs dettes aux sujets de la Grande-Bretagne, s'ils en avaient contracté; que les sujets du roi de la Grande-Bretagne ne troubleraient en aucune manière les

sujets du roi de Portugal dans leur commerce; que les consuls établis par le roi de la Grande-Bretagne dans les États du roi de Portugal, pourraient faire librement leurs fonctions, quoiqu'ils ne fussent pas de la religion romaine; que les biens des Anglais qui mourraient dans le Portugal ne seraient point saisis, ni confisqués, mais remis entre les mains des marchands anglais, pour être restitués à leurs véritables héritiers; que les vaisseaux anglais sortiraient des ports de Portugal, quand ils le jugeraient à propos, sans qu'on pût les retenir, à moins qu'ils n'y consentissent volontairement, et selon l'accord qui leur conviendrait le mieux; qu'ils pourraient porter toute sorte de biens, denrées et marchandises, de quelque espèce que ce soit, même des armes, des vivres, pourvu que ce ne fût point pour les ports du Roi catholique; qu'il leur serait d'ailleurs permis d'y faire librement leur commerce, comme il leur serait permis de le faire dans le Portugal, lorsque les Portugais auraient fait leur paix avec les Castillans; que le traité de trève fait avec dom Michel de Norogna, comte de Lignarès, vice-roi de Goa, et Guillaume Metwold, président des Anglais, dans les Indes-Orientales, le 20 janvier 1635, nouveau stile, serait continué et observé entre les sujets des deux Rois dans les Indes-Orientales, et dans tous les États du très-renommé roi de Portugal, par-delà le cap de Bonne-Espé-

rance, et que les commissaires qui doivent être nommés par lesdits Rois prendraient dans trois ans connaissance des demandes qui ont été ou seraient faites par les sujets et vassaux des deux Rois, dans les Indes-Orientales, au sujet de leur commerce dans les Indes, afin que par ce moyen une paix et alliance perpétuelle puisse être établie et confirmée par les deux Rois, entre leurs sujets de part et d'autre; que le commerce et la navigation des sujets de la Grande-Bretagne seraient également établis dans les côtes et parties de l'Afrique, aux mêmes conditions que les autres étrangers y trafiquaient; et que si les Portugais avaient besoin de vaisseaux pour leur commerce et navigation vers ces côtes, ils pourraient louer les vaisseaux des sujets du Roi de la Grande-Bretagne, comme bon leur semblerait, et que les deux Rois nommeraient des ambassadeurs et des commissaires pour faire et régler un traité de commerce sur ces côtes; que le roi de Portugal ayant permis aux sujets des États de Hollande d'apporter et de transporter dedans et dehors ses royaumes, États et territoires, toute sorte de marchandises, on permettrait la même chose à ceux de la Grande-Bretagne; qu'ils jouiraient d'aussi grands priviléges que les sujets des autres princes qui ont contracté alliance avec le roi de Portugal; qu'on nommerait de part et d'autre des ambassadeurs et des commissaires pour régler une conven-

tion touchant le frétement des navires des sujets de la Grande-Bretagne, par les Portugais, pour leur commerce et navigation dans le Brésil; et comme les droits de commerce et de paix seraient rendus infructueux si les sujets du roi d'Angleterre étaient troublés par leurs consciences, tandis qu'ils seraient dans les royaumes du roi de Portugal, ou qu'ils en viendraient, ou qu'ils y demeureraient pour le commerce, ou pour affaires, le roi de Portugal aurait soin, tant par mer, que par terre, qu'on ne les molestât en aucune manière, à l'égard de leurs consciences, pour fait de religion, mais qu'on les laisserait exercer librement celle qu'ils pratiquaient dans leur pays; que s'il arrivait que quelques difficultés et doutes survinssent entre lesdits très-renommés Rois, qui pussent faire appréhender l'interruption de commerce et correspondance entre leurs sujets, il en serait donné avis public aux sujets de part et d'autre dans toutes les provinces et royaumes de l'un et l'autre Roi; et après cet avis donné, ils auraient deux années de part et d'autre pour transporter leurs marchandises et biens, et que cependant il ne serait fait aucun tort, préjudice ni empêchement aux personnes et biens de part et d'autre. Et si durant la présente paix et amitié, quelque chose était entrepris, commis ou fait, contre la force et l'effet d'icelle, tant par mer que par terre et eaux douces, par aucun desdits Rois,

leurs héritiers et successeurs, leurs vassaux et sujets, la présente paix et amitié ne laisserait pas toutefois de demeurer en sa force et vertu, et il n'y aurait que les contrevenans et les coupables qui seraient punis, et non pas d'autres, pour leur contravention. D'ailleurs, que la présente paix et alliance ne dérogerait nullement aux alliances et confédérations ci-devant faites et contractées entre le très-renommé roi de la Grande-Bretagne, et d'autres Rois, princes et républiques : mais les alliances et confédérations seraient fermement conservées, et demeureraient ci-après en pleine forme et vertu, nonobstant le présent traité de paix. Enfin, que les rois Charles, roi de la Grande-Bretagne, et Jean IV, roi de Portugal, observeraient et garderaient sincèrement et fidèlement, et feraient observer par leurs sujets et habitans toutes et chacune les capitulations conclues et accordées dans le présent traité, et qu'ils les confirmeraient et ratifieraient par leurs lettres-patentes, signées de leurs seings royaux, et qu'ils feraient publier la présente paix et amitié en la manière accoutumée, aussitôt que faire se pourrait.

Ce traité fut généralement bien reçu dans le Portugal. Les affaires prospéraient de jour en jour dans le royaume, et les succès de la guerre, pendant la campagne de l'année 1643, ne furent pas moins heureux qu'en 1642. Mais avant d'en donner le détail,

reportons-nous à l'assemblée des États convoquée à Lisbonne. On observa dans cette assemblée les coutumes et la forme ordinaires. Les ducs s'assirent sur des siéges de velours sans bras, les marquis sur des bancs couverts d'écarlate, et les comtes sur des bancs couverts d'un drap ordinaire. Les prélats avaient les leurs à part, qui étaient couverts de velours. Le reste de la noblesse et les députés étaient assis indistinctement. Dom Manuel d'Acugna, évêque et chapelain du Roi, après avoir salué ce prince, prononça ce discours :

« Pendant soixante ans que nous avons vécu sous » la domination castillane, nous n'avons vu que deux » fois l'assemblée des États. La première se fit pour » cimenter notre servitude, et la seconde pour opé- » rer notre destruction totale. Depuis que Sa Majesté » nous gouverne, nous nous sommes déjà assem- » blés deux fois : la première pour recouvrer notre » liberté, la seconde pour la maintenir. La liberté » de l'homme consiste à dire librement ce qu'il » pense, à adopter une opinion selon le devoir » dans toutes les affaires, et à préférer la raison à » toutes choses. De même, la confiance du sujet » dépend de celle qu'a son Roi pour lui. De ces » deux sources naissaient les difficultés que les rois » de Castille opposaient pour nous empêcher de » nous assembler. Ils n'avaient point assez de con- » fiance en nous pour nous permettre de nous

» réunir, et nous, nous n'étions point assez libres » pour le désirer. Ils voulaient captiver notre intel» ligence et notre volonté à tous leurs commande» mens, pour abolir totalement notre liberté. Que » Sa Majesté pense bien différemment ! Elle vous » assemble pour vous donner des marques de son » affection et de sa confiance, et pour en recevoir » de votre part, en lui disant librement ce que vous » pensez sur l'état des affaires, enfin pour faire voir » que vous êtes des hommes libres, et lui roi, votre » père et le dépositaire de cette liberté. Son affec» tion pour vous est si grande, qu'il se dépouille de » tous ses droits, et vous en laisse les maîtres. Il » sacrifierait volontiers pour vous son sang, sa vie, » sa personne: tel est le Roi que vous vous êtes » donné; Dieu même a approuvé votre choix. Que » ne devez-vous point entreprendre pour son ser» vice ?

» Dans la dernière assemblée des États, Sa Ma» jesté vous affranchit des tributs, et vous prîtes » la défense du royaume sur votre propre compte. » Vous pourvûtes à ce qui vous parut nécessaire » pour cet effet. Cpendant quelque précaution que » que l'on prît, on ne put éviter mille inconvéniens » qu'il était impossible de prévoir, toutes choses, » dans les commencemens, étant sujètes à bien des » mécomptes. C'est un mal annexé à la nature hu» maine, il faut s'y conformer. La prudence de

» l'homme ne saurait parer à cet inconvénient. » Toutefois, bien loin de nous étonner de nos fau- » tes, regardons plutôt comme une merveille la » manière dont notre Roi est parvenu au trône, » comment il s'est rendu et maintenu dans un » royaume épuisé d'hommes, d'argent, et de tout » ce qui était nécessaire pour une si grande révolu- » tion. Nous manquions d'armes, de munitions, » d'artillerie, de cavalerie, de vaisseaux et de sol- » dats. Dans l'espace d'une année, nous avons » réparé les places les plus importantes, entretenu » des troupes nombreuses sur les frontières, mis » en mer trois flottes différentes, dépêché plusieurs » grandes ambassades, et fait plusieurs autres dé- » penses, tant secrètes que publiques, qui étonnent » nos ennemis et l'Europe entière. Tant de choses » heureusement exécutées paraissent au-dessus de » la prudence humaine. Mais ce n'est pas tout : le » Roi prétend, pour le contentement des peuples, » rendre compte de ses dépenses, pour vous prou- » ver que votre bonheur, votre gloire et votre » liberté sont l'unique objet de ses soins et de ses » travaux. Il vous ordonne en même tems, si les » mesures qu'il a prises ne sont pas justes, d'en » prendre vous-mêmes de plus salutaires, de plus » actives et de plus convenables au bien de l'État. » D'ailleurs il souhaite qu'on procède promtement » au recouvrement des deniers, que nous sommes

» convenus de lever pour l'entretien des armées
» destinées à notre défense. Concourez donc tous
» à vous rendre heureux; votre bonheur fera
» celui de Sa Majesté. Les efforts que vous allez
» faire sont limités; mais la liberté qui en résultera
» sera éternelle. Considérez encore que vous ne
» sauriez trouver une occasion plus favorable que
» celle-ci pour abattre votre ennemi, et l'obliger à
» vous accorder la paix. La nature nous apprend
» qu'il faut quelquefois savoir perdre un bras pour
» conserver la vie. Les matelots jettent souvent dans
» la mer une partie de leurs richesses pour conser-
» ver l'autre. Ici il ne s'agit pas seulement de la
» fortune, il s'agit de la vie, de la liberté, de l'hon-
» neur de la patrie. Informez-vous du barbare trai-
» tement que le roi de Castille exerce sur l'infant
» Édouard : une prison affreuse est le moindre des
» tourmens qu'il souffre. Tout doit donc vous
» engager à repousser vigoureusement la force, la
» trahison et la cruelle vengeance. Nous y réussi-
» rons, et nous transmettrons à nos enfans, aux
» enfans de nos enfans, la paix, la liberté et la gloire
» que nous aurons acquises. La valeur des Portugais
» se répandra dans le monde entier, et leur nom
» passera avec leur gloire dans l'éternité des siè-
» cles. »

Les États, animés par ce discours, prirent les mesures nécessaires pour subvenir à tout. Ils don-

nèrent au Roi les moyens d'entretenir ses armées, de fortifier de nouveau les places, d'armer ses flottes, et d'acheter toutes les munitions pour remplir les magasins des villes, des provinces et des forteresses, tant dans le royaume qu'ailleurs. Le secours fut important. Cependant toute l'Europe avait les ieux fixés sur le Portugal. On voyait avec étonnement les ressources que le nouveau Roi trouvait dans le zèle de ses sujets, et l'on regardait avec admiration le succès de ses armes. Ses troupes, depuis deux ans, avaient remporté de grands avantages, et porté plusieurs fois le ravage sur les terres des Espagnols. On attendait avec impatience l'événement de cette grande révolution.

Le roi dom Jean IV, pour ne pas donner à ses ennemis le tems de respirer, et ne pas laisser amollir le soldat, résolut d'entrer dans la Castille avec une armée, et de s'y trouver en personne. Après avoir réglé tout ce qui concernait le gouvernement intérieur du royaume, il assembla une armée de douze mille hommes d'infanterie, et de trois mille de cavalerie, tous braves, courageux, ne respirant que la guerre. Le 17 de juin, le Roi, armé de toutes pièces, monta à cheval, et se rendit, accompagné de toute la noblesse, dans la grande église, où son premier chapelain bénit l'étendard royal, que le Roi remit entre les mains du comte de Rédondo, en le fesant grand-enseigne. En sortant de l'église,

le Roi alla s'embarquer pour aller à Aldéa Galéga. Le même jour, l'escadre française arriva à la baie de Sainte-Catherine. Le Roi donna audience à l'amiral français, qui y fut conduit par Antoine Saldagne, capitaine de la tour de Bélem. Ensuite on le ramena à Lisbonne à l'audience de la Reine, et de là il retourna sur ses vaisseaux pour rejoindre la flotte portugaise.

Le lendemain de cette audience, le Roi partit pour Évora, et donna ses ordres pour faire marcher l'armée. Toute la noblesse du royaume l'accompagnait. Sa Majesté avait amené avec elle quatre conseillers d'état, pour travailler toujours avec eux aux affaires du royaume. On avait préparé à Elvas tous les trains nécessaires pour l'artillerie, dont on fit Général dom Juan de Costa. Cent jeunes cavaliers de la première noblesse, presque tous chevaliers de l'ordre de Christ ou de l'Aîle, et qui tous avaient déjà servi en qualité de capitaines ou de sergens-majors, et donné des preuves d'une valeur singulière, vinrent offrir au Roi de faire la guerre à leurs dépens. Le Roi leur fit un accueil favorable. Il donna à dom Antoine d'Almada l'inspection générale de l'armée, et le commandement de la cavalerie à dom Ferdinand Martin Mascarégnas. Le comte de Vimioso resta à Lisbonne à cause de ses indispositions. Le comte de Monsanto alla en France en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour compli-

menter la Reine sur la mort de Louis XIII, et pour féliciter le nouveau roi Louis XIV sur son avènement à la couronne. La reine de Portugal, pendant l'absence du Roi son époux, fut chargée du gouvernement, et son Conseil était composé du marquis de Ferreira, du premier aumônier du Roi, de l'évêque de Porto, et du docteur André Franco, secrétaire.

Jean IV étant encore dans la province d'Alentéjo, reçut avis par un courrier que l'archevêque d'Évora, le prieur de Palméla, le doyen du chapitre de Lisbonne, et Antoine de Silveira, depuis inquisiteur d'Évora, étaient à Badajoz avec quatre-vingts personnes qui retournaient en Portugal avec un passeport de la Cour de Madrid. Juan Mendès leur avait défendu l'entrée du royaume jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres du Roi. Le Roi qui les connaissait tous pour des gens estimables par leur naissance, par leur rang, et par l'amour qu'ils avaient pour leur patrie, envoya les ordres nécessaires pour qu'on les laissât entrer. Ils devaient leur liberté au confesseur du Roi catholique, qui avait fait un cas de conscience à ce prince de les tenir éloignés de leurs églises.

Le 20 d'août il naquit un infant au Roi. On célébra cette naissance par des réjouissances publiques, et on lui conféra le batême avec toute la pompe imaginable. Tous les tribunaux de justice assistèrent

à la cérémonie avec les Grands qui se trouvèrent à Lisbonne. On le nomma Alfonse Henriquès. Le prince Théodore, frère du marquis de Ferreira, le tint sur les fonts. La Reine y assista avec les infantes et toutes les dames du palais. La cérémonie fut des plus augustes. Les habitans de Lisbonne firent éclater leur zèle et leur amour pour leur prince. Il était presque nuit quand la cérémonie fut achevée : mais le jour sembla renaître tout d'un coup par les illuminations qu'on fit paraître et dans la ville et dans le port. On aurait dit que les vaisseaux étaient tout en feu. La galère royale voguait avec des falots tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, jetant des fusées et des feux d'artifice qui formaient dans les airs mille différentes figures. Les cavaliers couraient dans les rues en troupes, montés sur de superbes chevaux qu'ils maniaient avec une adresse extrême, en présence des dames, qui toutes étalaient ou croyaient étaler leurs beautés sur des balcons. Les cavaliers s'empressaient de leur plaire, et ils s'estimaient fort récompensés lorsqu'elles avaient daigné jeter un regard sur eux.

A ces plaisirs succédèrent ceux que causa dans tout le royaume la conversion de l'empereur de Monomotapa à la religion chrétienne, faite par les pères de l'ordre de Saint-Dominique. Il s'était fait batiser avec son fils, et il avait tant de confiance dans les Portugais, que sa garde en était composée.

Il leur avait permis de fouiller dans toutes les mines d'or de son royaume, et le vice-roi des Indes marquait au Roi de lui envoyer une ambassade pour l'entretenir dans ces heureuses dispositions.

Peu de jours après qu'on eut reçu cette nouvelle, il arriva une caravelle de Goa, précédant trois vaisseaux qui venaient aussi des Indes, chargés de riches marchandises. Cependant le comte d'Obidos, général de l'armée portugaise, était en marche pour assiéger Valverdé. Juan Baptiste Pignatelli, napolitain, commandait dans cette place avec douze cens hommes d'infanterie espagnols et italiens, et quatre-vingts chevaux. Dom François de Souza, qui commandait l'avant-garde de l'armée portugaise, ordonna au capitaine Manuel d'Acugna d'aller s'emparer, avec cinquante fusiliers, d'une colline sur laquelle était une petite église dédiée à saint Pierre. Elle était très-près des retranchemens de l'ennemi. D'Acugna obéit, s'empara du poste, ne perdit qu'un seul homme, et n'en eut que quatre de blessés, malgré les décharges fréquentes qu'on fit sur lui. Il resta quatre heures exposé à tout le feu des ennemis; après quoi on le fit retirer. Antoine Noghéra, Christophe Pantoxa et Balthazar Tellès se logèrent aux postes appelés l'un les Innocens et l'autre le Calvaire. Ils l'exécutèrent avec une valeur et une intrépidité admirables. On fit un feu si terrible sur eux, qu'on regarda avec étonnement ceux qui revinrent de ces

deux attaques. On perdit beaucoup de monde de part et d'autre. Tout étant disposé pour donner un assaut à la ville, on fit sommer le gouverneur de se rendre. Il répondit fièrement qu'il ne comprenait pas qu'on pût se rendre lorsqu'on avait des armes pour se défendre. On résolut, le lendemain qu'on eût reçu cette réponse, de donner l'assaut : mais, pendant la nuit, François de Souza s'approcha des retranchemens, et les observa attentivement, pour voir de quel côté il fallait les attaquer. A son retour, on les battit avec quelques pièces de canon, et on les renversa en partie. Le soldat demanda qu'on le menât promtement à l'assaut. Le général les arrêta, et fit sommer une seconde fois le gouverneur. On entra en pourparlers, et Pignatelli rendit la place, de crainte d'être passé au fil de l'épée avec toute sa garnison. Les Portugais pillèrent la ville, et démolirent les retranchemens. Cette conquête assura le repos d'Olivença, que la garnison de Valverdé inquiétait sans cesse.

L'armée partit de Valverdé, et passa la nuit à Téléna, qui avait déjà été brûlée par les Portugais. Ensuite on marcha vers Badajoz, d'où était sorti le comte de Saint-Étienne, pour aller avec la meilleure partie de l'infanterie et de la cavalerie à Mérida. Il avait laissé, pour commander dans Badajoz, le comte de Terréson, mestre-de-camp général. Les Portugais se présentèrent devant cette ville. La

garnison fit une sortie : on l'obligea de rentrer promtément. On attaqua tout de suite les postes avancés. Les Castillans les défendirent avec opiniâtreté, et les Portugais perdirent dans les premières attaques quelques soldats des plus braves, avec le capitaine Manuel Serram.

Les Castillans firent une seconde sortie qui ne leur réussit pas mieux que la première : ils furent repoussés avec vigueur. Cependant, comme on n'avait point assez de monde pour assiéger Badajoz dans les formes, on résolut de se retirer. François de Mélo, avant de partir, ravagea avec la cavalerie toute la campagne de cette ville. Ensuite l'armée se retira avec tant d'ordre, que les ennemis tentèrent vainement de l'inquiéter dans sa retraite. Elle logea à Téléna ; le lendemain, elle marcha vers la montagne d'Olor, qui conduisait à Albufeira.

Le roi dom Jean, toujours à Évora, mécontent de ce que le comte d'Obidos, ne prenant conseil que de lui-même, avait été attaquer Badajoz, lui fit dire de se rendre à Lisbonne avec dom Juan de Vasconcellos, d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre, et de remettre le commandement de l'armée à dom Mathias d'Albuquerque. L'un et l'autre obéirent sans réplique, pour montrer que l'obéissance est la première vertu d'un Portugais.

Mathias d'Albuquerque, homme prudent, valeureux, et digne, sous tous les rapports, de l'em-

ploi qu'on lui confiait, suivant le dessein d'Obidos, fit marcher l'armée vers Albufeira, la tour de Mexia et Almendral. Il ordonna au grand veneur d'aller, avec une partie de la cavalerie et quinze cens hommes, brûler Albufeira. Mélo l'exécuta, après avoir pillé cette ville. Un autre détachement fit subir le même sort à la tour de Mexia, bourg d'environ six cens feux, et d'Albuquerque lui-même marcha vers Almendral. C'était un bourg considérable, environné de tous côtés de deux rivières. La campagne en était fertile ; elle produisait toute sorte de fruits, et de tout ce qu'on pouvait désirer de délicat et d'excellent pour la vie. Il était habité par beaucoup de nobles, et orné de plusieurs beaux édifices. Les habitans en étaient riches à cause de leurs laines et de leurs grains. Enfin c'était un des plus beaux bourgs de toute l'Estramadure. A l'approche d'Albuquerque, les habitans résolurent de se défendre; mais ils s'estimèrent trop heureux de se rendre vie sauve. Le bourg fut livré au pillage. On traita plus mal encore la tour de Mexia; mais le Roi désapprouva cette conduite, et ayant appris que les étrangers, c'étaient des Hollandais, avaient profané les églises, il les fit punir, ne voulant point souffrir qu'on insultât en aucune manière la religion.

L'armée s'étant réunie, traversa la montagne d'Olor, et, le lendemain de sa réunion, le 29 de septembre, elle se trouva à la vue d'Alconchel. Les

Portugais avaient pillé cette ville l'année précédente, mais ils n'avaient osé attaquer le château, que l'art et la nature avaient également fortifié : il était situé sur des rochers, et s'élevait en forme de piramide. Au pié du château, du côté de l'occident, est située la ville, qui, outre ses retranchemens, avait une église fortifiée de manière qu'elle pouvait servir de citadelle en cas de besoin. Elle communiquait avec le château par le moyen de deux murailles qui cachaient un chemin tortueux pratiqué dans le roc. Du même côté de l'occident, était une petite élévation qui pouvait être d'une grande utilité pour y placer de l'artillerie. L'armée portugaise se campa à la droite de cette élévation ; elle y arriva accablée par la chaleur, brûlant de soif, n'ayant pu de toute la journée trouver de l'eau, et n'en pouvant avoir commodément qu'après s'être emparé de l'élévation dont on vient de parler, ce qu'elle fit avec un succès heureux.

Dom Juan de Ménésès Sottomajor, marquis de Castroforté et seigneur d'Alconchel, y commandait. Il avait si bien muni cette place de toutes les choses nécessaires pour une longue résistance, qu'il regarda l'entreprise des Portugais comme folle et téméraire. Mathias d'Albuquerque fit le tour de la place pour la reconnaître : le château lui parut imprenable. Il forma donc le dessein de le bloquer et de le prendre par famine. Il y avait dans la ville

place forte, vaste, bien garnie d'artillerie et de toute sorte de munitions, avec six cens soldats de garnison, commandés par dom François Geldre, mestre-de-camp, soldat d'une grande expérience. Il avait pour lieutenant dom François Aguéro, mestre-de-camp aussi, et plusieurs autres officiers et volontaires qui s'étaient jetés dans la place, dont le marquis de Barcarola était seigneur. Albuquerque n'ignorait pas les obstacles qu'il aurait à surmonter pour réduire cette ville. Il sentait qu'il aurait fallu plus de tems, et d'autres préparatifs que ceux qu'il avait faits pour réussir dans son entreprise. La saison était avancée, l'hiver approchait, et le tems était peu favorable pour les siéges. Toutes ces circonstances ne purent l'arrêter; il oublia sa réputation, et ne songea qu'à celle que donnerait la conquête de cette place aux armes portugaises, s'il pouvait la réduire. Il posta son armée, et alla lui-même la reconnaître, avec un ingénieur nommé Geilot. Les batteries étaient dressées: il ordonna à dom Juan de Saldagne, mestre-de-camp, qui conduisait l'avant-garde, de s'avancer d'un côté, tandis que Louis de Silva Tellez s'avancerait d'un autre. L'impétuosité avec laquelle les Portugais attaquèrent, fut terrible. Dom François Soarès d'Acugna fut tué à cette attaque, en ralliant ses soldats. Les Portugais enfin emportèrent les faubourgs, et les Castillans se retirèrent dans le château.

On le battit avec l'artillerie, qui d'abord ne produisit que de médiocres effets; mais ayant approché les batteries, on y fit bientôt une brèche considérable. On se défendait et l'on attaquait vigoureusement, lorsque Mathias d'Albuquerque reçut avis que le comte de Saint-Étienne marchait pour secourir la place. Albuquerque en donna avis au Roi, afin qu'on lui envoyât de nouvelles troupes. Lorsqu'elles joignirent l'armée, le château était rendu, et le comte de Saint-Étienne n'avait osé se présenter. Au reste, la garnison fut faite prisonnière de guerre, et l'on permit aux habitans de se retirer où ils jugeraient à propos. Les Portugais se comportèrent à ce siége avec une grande valeur: ils se précipitaient dans les plus grands dangers, avec une espèce de témérité qui tenait de la fureur. On trouva dans la place beaucoup d'armes, d'artillerie, de munitions, de vivres et de chevaux. On y laissa un régiment en garnison, sous les ordres d'Antoine Ortiz. Le Roi ordonna qu'on fortifiât la place de nouveau, sur les dessins du père Pascal Cosmander, jésuite et habile mathématicien. Cette conquête mortifia les Castillans autant qu'elle causa de joie aux Portugais. Le Roi était à Villaviciosa, lorsqu'il en apprit la nouvelle; Mathias d'Albuquerque alla l'y retrouver. Il le reçut avec les honneurs que méritaient son courage et ses vertus; il loua et récompensa également les principaux officiers de l'armée.

De là il passa, le 5 d'octobre, à Évora, d'où il partit pour Lisbonne, sa présence n'étant plus nécessaire sur la frontière. Le peuple l'y reçut avec des transports de joie inexprimables. La campagne avait été heureuse, et on voyait en lui un père tendre, un Roi respectable et un prince victorieux. Il se passa encore quelques vigoureuses actions sur la frontière de la province d'Alentéjo, où d'Albuquerque, François de Mélo et dom Juan d'Ataïde se distinguèrent.

Tandis qu'on se battait ainsi sur les frontières d'Alentéjo, on se battait sur celles de la province de Beira avec le même courage et la même valeur. Dom Alvarès d'Àbranchès y commandait: il posa des corps-de-garde de distance en distance, pour avertir de tous côtés les peuples lorsque les Castillans arriveraient. Il s'appliqua aussi à réparer les murailles et les fortifications des places, à rétablir les ponts, à creuser des fossés, à faire partout des retranchemens, à les munir de fortes palissades, à remettre en bon état les boulevards, les redoutes, les parapets, les casernes, l'artillerie, et enfin à remplir les magasins de toute sorte de munitions. Il crut, en se comportant ainsi, se rendre plus utile à sa patrie qu'en allant faire des courses sur les terres des ennemis : ces courses, dont on souffre toujours soi-même, altèrent la discipline militaire, et accoutument le soldat au brigandage. Brûler ou

ravager les campagnes des ennemis, tuer ou faire des prisonniers, sont des avantages passagers qui ne valent pas les biens qu'on gagne à se bien fortifier chez soi, et à ôter par ce moyen à l'ennemi celui de nuire. Abranchès était persuadé que la défense d'un pays dépend moins de la valeur des habitans, que de la force des places. En effet, les Castillans n'osaient presque pas se présenter dans la province de Beira.

Ainsi Abranchès permettait rarement à ses troupes de faire des courses sur les terres des ennemis. Alors même il ne hazardait rien, toutes ses démarches étaient réfléchies. Lors du passage du Roi à Évora, il fit courir le bruit qu'il allait le joindre, pour tendre un piége aux Castillans. En effet, il se mit en marche avec deux mille hommes et trois cens chevaux. Les Espagnols, persuadés de son éloignement, arrivèrent dans la province pour y faire le dégât. Abranchès revint alors sur ses pas, entra dans les terres des Espagnols, où il mit tout à feu et à sang. Ces derniers furent contraints d'abandonner leur dessein, pour venir défendre leur pays.

Albergaria, bourg considérable de la Castille, à une lieue du territoire d'Alfayatès, était défendu par un bon château où il y avait sept pièces de canon et six cens hommes de garnison. Abranchès résolut d'enlever ce château aux ennemis. Il l'attaqua : les

villages voisins s'assemblèrent, pour le secourir. Abranchès ordonna à Popelinier, français, et commissaire de la cavalerie, d'aller combattre ce secours; mais à son approche l'ennemi se retira. Abranchès continua le siége du château d'Albergaria. On tirait vainement, sans pouvoir y faire une brèche. Le soldat impatient demanda qu'on le menât à l'assaut. Abranchès ne voulant point exposer inutilement ses troupes, s'y opposa et se retira, après avoir pillé et brûlé le bourg, sans que la garnison du château pût ou osât l'empêcher; il ravagea également toute la campagne. On prit beaucoup de bétail et l'on fit beaucoup de prisonniers, qu'on amena à Alfayatès. Ses officiers allèrent par ses ordres ravager l'Estramadure espagnole.

Abranchès résolut de passer dans l'Alentéjo. Comme il était en marche, il apprit que le duc d'Albe se préparait de son côté à aller assiéger Alméida. Abranchès suspendit son voyage de l'Alentéjo et alla chercher l'ennemi, quoique inférieur. Il tomba malade en arrivant à Villamayor. Néanmoins son retour intimida tellement le duc d'Albe, qu'il renonça au siége d'Alméida et se contenta de quelque dégât : il se retira sans avoir rien fait d'important.

Cependant les terres de Ribacoa demeuraient incultes, faute de laboureurs. Ce pays est très-fertile et le grenier de toute la province de Beira.

Abranchès résolut d'assurer le pays, afin que les laboureurs cultivassent leurs terres, sans crainte de l'ennemi. Il forma pour cet effet le dessein de construire un fort à Valdimula, centre de la frontière, pour mettre à couvert le pays des courses des Espagnols. Projeter de bâtir ce fort, le commencer et le finir, ne furent que la même chose. Il fut élevé en quatre jours. Les uns travaillaient aux fossés, les autres aux fondemens; quelques-uns allaient chercher les matériaux nécessaires dans les terres mêmes des Espagnols; quelques autres façonnaient ces matériaux, et les mettaient en état de servir. Lorsqu'il fut achevé, Abranchès en donna le commandement à dom Sanche Manuel, mestre-de-camp. Les Castillans, au nombre de cinq mille hommes et de trois cens chevaux, se mirent en campagne pour l'y assiéger. Alvarès d'Abranchès ayant été informé de leur projet, écrivit au général des Castillans : « qu'il était » charmé d'apprendre qu'il venait pour assiéger le » fort de Valdimula; mais qu'il lui ferait plaisir de » marquer la route qu'il tiendrait, parce qu'il irait » au devant de lui pour lui épargner la moitié du » chemin. » Le général espagnol s'en retourna et ne fit point d'autre réponse. Abranchès le poursuivit jusqu'à Ciudad Rodrigo. Il donna une alarme si vive aux habitans des faubourgs, qu'ils se retirèren tous dans la ville, d'où l'on n'osa jamais sortir pour

donner la chasse aux Portugais, qui mirent à feu et à sang les campagnes voisines.

La victoire suivit également les Portugais partout ailleurs. Les Castillans tentèrent vainement de s'établir dans la province de Tras-os-Montès et dans celle d'Entre-Douro-et-Minho; ils furent partout repoussés et vaincus : les Portugais ravagèrent les frontières de la Galice, et les frontières contiguës à la province de Tras-os-Montès. Dom Juan de Souza commandait dans cette dernière, et le comte de Castel Melhor dans celle d'Entre-Douro-et-Minho. Tant de succès favorables pour les Portugais désespérèrent la Cour de Castille, et y causèrent la ruine du comte-duc d'Olivarès, dont nous allons succinctement raconter la naissance, l'élévation et la chute. Il était fils de dom Henri de Gusman et de Dona Marie Pimentel. Après la mort de son père, de sa mère, et de son frère dom Jerôme de Gusman, il vint à la Cour. On croyait communément qu'il avait des caractères magiques, et l'on prétend qu'il prédit la mort de Philippe III; ce qui l'engagea à ne rien épargner pour devenir le favori de l'infant Philippe. Il le prévenait en tout; il lui procurait sans cesse de nouveaux plaisirs; il se pliait à toutes les volontés de ce prince avec tant d'art et avec un air si simple et si naturel, que bientôt l'infant ne vit et ne pensa plus que ce que d'Olivarès voulait lui faire voir et lui faire penser. La faveur

de l'infant ne satisfesait point son ambition, ou du moins ne suffisait pas pour arriver au but qu'il s'était proposé. Il songea à se marier, afin que, par les grands biens que sa femme lui apporterait, il pût faire les dépenses nécessaires pour se soutenir à la Cour. Il épousa donc Dona Inès de Suniga Vélasco, sa cousine, fille du comte de Monterei. Ensuite il s'attacha au duc de Lerme, premier ministre de Philippe III. Il sut gagner sa bienveillance, mais ce ne fut que pour le perdre lui-même. Le duc de Lerme, qui n'avait pas d'abord connu tout ce dont Olivarès était capable, se fit un plaisir de le faire nommer premier gentilhomme de la chambre de l'infant. Mais il ne tarda pas à s'en repentir; et pour l'éloigner et dissiper l'ombrage qu'il lui fesait, il voulut lui procurer l'ambassade de Rome. Olivarès s'en défendit, sous des prétextes que le duc de Lerme ne put condamner. Alors il lui proposa de quitter la charge de premier gentilhomme du prince pour celle de premier gentilhomme de la chambre du Roi. Le piége était adroit. Si Olivarès eût accepté ce qu'on lui proposait, il se perdait dans l'esprit du prince; et s'il ne l'acceptait pas, il s'exposait à encourir les disgrâces du Roi, et à être chassé de la Cour. Pour éviter ce piége, il s'attacha au duc d'Uzéda, fils du duc de Lerme, favori du Roi. Il fit naître l'envie à celui-ci d'occuper la place de son père. Il engagea dans ses in-

térêts Louis d'Aliaga, confesseur du Roi, et conduisit son intrigue avec tant de succès, que le duc de Lerme fut exilé de la Cour, et son fils, le duc d'Uzéda, déclaré son successeur. Olivarès demeura tranquille auprès de l'infant, persuadé qu'il ne pouvait manquer de régner bientôt, et qu'alors, maître de son esprit, il le déterminerait à chasser le duc d'Uzéda à son tour, pour se faire donner sa place. En effet, Philippe III mourut bientôt après son retour de Lisbonne à Madrid. Olivarès, au moment de sa mort, était à Séville, pour régler les affaires de sa maison. Il avait chargé pendant son absence dom Balthasar de Suniga, son oncle, de veiller à ses intérêts auprès du prince. Suniga aimait Olivarès tendrement, et s'acquitta avec succès de sa commission. Dès que Philippe III fut mort, il l'avertit de se rendre incessamment à la Cour, où le duc de Lerme s'était déjà présenté, dans l'espérance que le nouveau Roi pourrait le replacer dans le ministère : mais Olivarès obtint de nouveaux ordres pour le faire sortir promtement de Madrid. Lerme obéit. Philippe IV fut couronné : il porta le nom de Roi, mais Olivarès le devint en effet. Il fut déclaré favori et ministre : le premier usage qu'il fit de sa faveur et de son autorité, fut de chasser de la Cour le duc d'Uzéda et Louis d'Aliaga, confesseur du feu Roi, avec tous ceux qui étaient dans leur parti. Ensuite il remplit de ses parens

toutes les charges de la Cour. Tous ceux qui approchaient le Roi étaient autant de créatures du duc d'Olivarès, aussi intéressées à veiller à ses intérêts que lui-même.

Il gouverna avec un despotisme inconcevable, et ne fit de son Roi que son premier esclave. Sa hauteur, ses tirannies excitèrent un murmure général; mais l'aveuglement du Roi était tel, que personne n'osait éclater. La Reine le haïssait, et à son tour il ne pouvait souffrir la Reine. Cependant, en 1642, Philippe ayant été en Catalogne, on lui laissa le gouvernement : elle fit connaître les grands talens qui étaient en elle pour régner; elle s'instruisit à fond de tout ce qui concernait Olivarès, et, résolue de le perdre, elle commença par éloigner d'auprès d'elle la comtesse d'Olivarès. Lorsque le Roi fut de retour, elle lui parla sur son premier ministre, et lui prouva qu'il était la source immédiate de tous les malheurs qui affligeaient la monarchie. Le Roi, prévenu en faveur de la Reine depuis son ministère, commença à l'écouter; et dès ce moment cette princesse vit la perte d'Olivarès infaillible. Elle avertit en secret la duchesse de Mantoue, exilée à Ocausa par ordre du ministre, de se rendre à la Cour. La duchesse obéit, et la Reine, malgré Olivarès, lui obtint une audience du Roi. Dans cette audience, elle démontra à Philippe que les excès d'Olivarès avaient été la cause de la révolte de Portugal. Le Roi demeura frappé

des preuves. Par les soins de la Reine, le marquis de Grona, ambassadeur de l'Empereur, présenta en même tems au Roi une lettre de la part de son maître, dans laquelle ce prince l'avertissait qu'Olivarès avait ruiné et ruinait encore la monarchie espagnole. Le Roi, malgré tant de preuves du mauvais ministère de son favori, ne pouvait se déterminer à le chasser. Olivarès, sur ces entrefaites, fut informé de tout ce qu'on tramait contre lui; il alla trouver le Roi et lui dit : « Sire, on cherche à m'ôter votre » bienveillance; je déplais à la Reine, on ne peut » souffrir mon attachement pour vous; souffrez » que je me retire à Loeches. » Ce discours fit l'impression qu'il désirait : il toucha Philippe, qui lui ordonna de demeurer, et de conserver le ministère.

Alors dona Anne de Guévara qui avait élevé le Roi, et pour qui ce prince avait beaucoup de considération, se joignit aux ennemis d'Olivarès, dont la fortune chancelante ne se soutenait qu'à peine. Anne de Guévara tint ce discours au Roi : « Olivarès, Sire, a réduit par son mauvais gouvernement » votre monarchie aux dernières extrémités. Il a » chassé vos ministres les plus éclairés de la Cour, » pour régler et conduire toutes choses au gré de » ses caprices. Il a forcé par sa tirannie les Portugais à se soustraire à votre obéissance; il a contraint les Catalans à prendre les armes; la Sicile

» est abattue et le Milanez détruit. Vos sujets gémissent, et ils n'osent porter leurs plaintes jusqu'à votre trône. Ils attendent, dans un morne mais respectueux silence, un promt remède aux infortunes qui les pressent. Vous seul pouvez les sauver, en prenant en main les rênes du gouvernement, et en éloignant Olivarès. Vous le devez; tout doit vous y engager, votre honneur, votre religion, et enfin votre intérêt. »

Le Roi, touché du zèle avec lequel Anne de Guévara lui parla, se détermina enfin à éloigner son ministre. Il lui écrivit de sa propre main une lettre, par laquelle il lui permettait de se retirer à Loeches. Cette lettre étourdit Olivarès, qui croyait avoir dissipé l'orage soulevé contre lui. Il voulut parler au Roi, mais le Roi refusa de le voir. Il partit donc de la Cour accablé de sa disgrâce, et se rendit à Loeches avec le père Ripalda, son confesseur. Avant son départ, le Roi assembla le Conseil-d'État, et dit à ceux qui le composaient que le duc d'Olivarès lui ayant demandé la permission de se retirer, il la lui avait accordée, et que désormais il allait gouverner lui-même son royaume: mais il était trop paresseux et trop indolent pour demeurer long-tems dans cette résolution. Olivarès eut bientôt un successeur, qui ne gouverna pas moins despotiquement. Le duc, après avoir resté quelque tems à Loeches, reçut l'ordre d'aller à Toro. Cependant le Roi, pour

faire croire que son ministre s'était retiré volontairement de la Cour, permit à la comtesse son épouse d'y demeurer, et d'y exercer la charge de caméréra-major de la Reine. Il conserva également la charge de gentilhomme de la chambre à dom Henri de Gusman, que le comte-duc avait reconnu pour son fils bâtard, après la mort de Marie de Gusman, sa fille légitime. Cet Henri était un sujet si médiocre, qu'Olivarès avait été long-tems sans vouloir le reconnaître: il était fils d'une de ces femmes que la misère condamne au vice, et que l'habitude y retient. Elle avait plusieurs amans à la fois, et il n'était pas bien certain que Henri fût fils du duc d'Olivarès. Cependant, par un caprice inconcevable, il le regarda enfin comme tel, et lui fit épouser dona Juana de Vélasco, fille du connétable de Castille. Juana ne consentit à un mariage si honteux que malgré elle, mais l'autorité l'emporta: Olivarès était maître, et elle fut immolée au caprice de ce ministre, qui ne survécut que deux ans à sa disgrâce. Il mourut enfin à Toro, l'an 1647: on transporta son corps à Loeches. Une affreuse tempête étant survenue pendant ce voyage, les Castillans publièrent que le diable était sorti des enfers pour s'emparer du corps de ce ministre. Il avait gouverné pendant vingt-deux ans. La comtesse son épouse et Henri son fils reçurent l'ordre de sortir de la Cour quelque tems avant qu'il mourût. Rien ne manqua enfin

à sa disgrâce : son orgueil fut confondu de toutes manières. Son ministère avait été trop tirannique pour qu'on le plaignît.

Autant la couronne de Castille éprouvait de revers, autant celle de Portugal voyait de plus en plus prospérer ses affaires. La ville de Tanger en Afrique était sous la domination du Roi catholique. Dès que les habitans y furent informés que les peuples de Portugal avaient proclamé roi Jean IV, ils le reconnurent aussi pour leur roi, à l'instigation du comte de Sarzédas, gouverneur et capitaine général de la place. Dom Juan y envoya aussitôt un secours d'hommes et de munitions. Les Castillans employèrent tour à tour la prière et la menace pour ramener les habitans sous leur domination. Les prières ne purent les toucher, et les menaces ne servirent qu'à les affermir dans la fidélité qu'ils devaient à leur nouveau roi, comme vassaux anciens de sa couronne.

Sur ces entrefaites, l'an 1644, le roi de Portugal apprit que la flotte espagnole, qui revenait des Indes-Occidentales était sur le point d'arriver à Séville. Persuadé que la prise de cette flotte renverserait tous les projets des Espagnols contre le Portugal, il fit armer vingt-quatre galions pour tâcher de s'en emparer. Mais cet armement devint inutile : les Espagnols, au lieu d'aller à Séville, allèrent à Cadix pour éviter la rencontre des Portugais. Ceux-

ci rentrèrent dans leur port, à l'exception de six galions, qui croisèrent sur les côtes pour les purger de corsaires. La flotte du Brésil arriva vers cette époque, chargée de quatorze mille caisses de sucre et d'autres marchandises. Du produit on équipa six vaisseaux, deux pour le Brésil, deux pour les côtes orientales de l'Afrique et deux pour les grandes Indes. Le Roi fit embarquer sur un de ces derniers Gonçalès Séqueira de Souza, qu'il envoyait en qualité d'ambassadeur vers l'empereur du Japon. Ce prince désirait renouveler l'ancienne alliance qui régnait entre les rois de Portugal et ses prédécesseurs. Jean IV se flattait que cette alliance serait extrêmement utile à l'État, et surtout à ses sujets des Indes.

Les rois d'Espagne, en usurpant la couronne de Portugal, étaient devenus les maîtres de ces vastes contrées. Ils avaient envahi toutes les possessions portugaises sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie; mais la plupart des peuples soumis à leur puissance secouèrent leur joug, du moment qu'ils apprirent la nouvelle de la révolution qui fit remonter Jean IV sur le trône de ses ancêtres. Le Mozambique, le royaume de Mombaze, les villes de Diou, de Déman, Baçaim, la grande capitanie de Chaul, les forteresses d'Onor, de Bracalor, de Mangalor, de Cananor, de Camgranor, la ville et citadelle de Cochim, de Coulam, de Négapatam, de Méliapor

et la plus grande partie de l'île de Ceilan, avec plusieurs villes, citadelles, forteresses, reconnurent le nouveau roi de Portugal pour leur prince légitime. Dom Jean, à l'exemple de ses prédécesseurs, y envoya un vice-roi, des commandans, des gouverneurs, des troupes, des munitions, enfin tout ce qui était nécessaire pour conserver sous son obéissance ces villes, ces forteresses et ces royaumes. Il voulut que le vice-roi se tînt toujours à Goa, où les rois et les princes indiens envoyaient leurs tributs et leurs ambassadeurs, lorsqu'ils avaient à traiter de quelque affaire avec les rois de Portugal.

Les Portugais voyant à leur tête un prince de leur nation, et se rappelant combien ils étaient autrefois redoutés dans tous ces pays, résolurent de s'y faire respecter et redouter encore. Les monarques de l'Orient ne pouvaient concevoir comment ils avaient pu supporter pendant si long-tems un joug étranger. Cette patience leur avait inspiré du mépris pour eux; ils publiaient que ce n'étaient plus ces mêmes Portugais, cette même nation si puissante, si brave et si redoutable, qui avait subjugué tout l'Orient. Bientôt, songeant à s'affranchir entièrement de leur domination, ils refusèrent de leur payer les tributs ordinaires. Le cheik de Catifa, ancien tributaire de la couronne de Portugal, se souleva le premier. Il joignit ses forces de mer et de terre aux ennemis de la couronne; il refusa l'entrée de ses ports aux

vaisseaux portugais, et troubla le commerce de la nation.

Dom François-Louis Lobo, commandant sur cette côte, s'unit au capitaine-général de Mascate pour punir le cheik. Ils partirent dans ce dessein avec une escadre pour Catifa. Ils rencontrèrent en chemin sept vaisseaux appartenans au cheik, chargés de précieuses marchandises, et ils s'en emparèrent. Peu de jours après, ils se rendirent maîtres de deux vaisseaux, de trois qui sortaient du port de Catifa; le troisième se sauva, rentra dans le port, et y apprit la perte de ses deux compagnons. Les Portugais ne doutèrent point que le cheik ne se mît en défense: ils résolurent de descendre à terre pour l'attaquer, avant qu'il se fût mieux fortifié; ils l'exécutèrent. Ils mirent le pays à feu et à sang. Les habitans de Catifa leur fesaient des signes pour leur demander grâce; mais les Portugais feignaient de ne pas les apercevoir, et continuaient leurs ravages. Alors on leur fit dire que le cheik et les Grands s'étaient mis en lieu de sûreté. Dans ce moment les Portugais cessèrent leurs hostilités, et entrèrent en négociation avec les habitans. Ils protestèrent qu'ils dévasteraient tout le pays, si on ne leur livrait le cheik et ses ministres. Les Maures résistèrent à cette proposition, et les Portugais feignirent de recommencer leurs ravages. Alors on vint leur dire que le cheik se soumettait et leur promettait de leur

payer désormais les tributs ordinaires. Le général répondit que cela ne suffisait point, qu'il fallait que le cheik payât les frais de son armement, avec tous les arrérages des tributs dus depuis plusieurs années, et que le cheik lui-même vînt pour régler les conditions de la paix qu'on allait renouveler. Les Maures s'en retournèrent honteux et désespérés. Cependant les Portugais craignant que leurs voisins n'accourussent à leur secours, se déterminèrent à achever de ruiner le pays. Alors les députés de Catifa revinrent pour dire au général qu'ils se soumettraient à tout ce qu'on voudrait, pourvu qu'on leur promît de ne point outrager leur prince. « Votre prince, » leur dit le général, « a violé la » paix qui régnait entre nous; il est indigne de » notre clémence, mais il l'éprouvera à votre con» sidération. Je vous le promets, il peut venir, la » parole des Portugais est sacrée, et la générosité » est leur principale vertu. » Le cheik ayant reçu cette réponse, se rendit le lendemain de bonne heure au camp des Portugais, accompagné de toute sa Cour. Il paya le tribut dont on était convenu, et promit d'acquitter dans un certain tems les arrérages qu'on lui demandait. Les Portugais le congédièrent et s'en retournèrent dans leurs vaisseaux, chargés de richesses. Cette action les fit respecter dans tout le pays. Le cheik avait une haute réputation de valeur et de puissance, et son orgueil

humilié donna une grande idée de ses vainqueurs.

Autant les Portugais paraissaient attentifs à recouvrer leurs anciens États, autant les Castillans fesaient d'efforts pour conserver les leurs. Tanger, en Afrique, leur tenait fort à cœur. Sa forteresse et sa situation leur étaient extrêmement utiles; leurs flottes pouvaient aisément s'y retirer, en cas qu'elles fussent poursuivies par leurs ennemis, et qu'elles fussent battues de quelque tempête. Les Castillans ne s'occupaient que des moyens d'arracher une seconde fois cette ville des mains des Portugais. Ils firent agir tant de ressorts, qu'ils déterminèrent une partie des habitans à trahir le roi de Portugal. Dom Lopès d'Acugna conduisit toute l'intrigue, et l'on fit partir une flotte pour seconder ses desseins. On était convenu que dès que cette flotte serait à la rade de Tanger, les conjurés prendraient les armes, massacreraient les partisans des Portugais, et favoriseraient la descente des Espagnols. Une entreprise assujétie à un embarquement est plus que toute autre exposée aux caprices de la fortune; la mieux concertée échoue plus souvent qu'elle ne réussit. La flotte espagnole fut battue d'une horrible tempête; les vaisseaux maltraités eurent bien de la peine à gagner Ceuta. Les conjurés, loin de se repentir de leur dessein, voyant qu'ils ne pouvaient livrer la ville aux Castillans, résolurent de la livrer aux Maures. Ils en donnèrent avis aux Espa-

gnols, qui y consentirent, à condition pourtant qu'ils partageraient avec les Infidèles le butin qu'on y ferait : ce traité fut signé le 5 de mai. Les conjurés, peu de jours après, devaient ouvrir les portes aux Maures, et ceux-ci devaient massacrer les habitans ou les réduire en esclavage. La conspiration allait éclater, lorsqu'un des conjurés, ne pouvant supporter l'idée seule de voir ses parens et ses amis égorgés, alla prévenir les magistrats de tout le complot. On assembla le Conseil, on prit des mesures et on arrêta les traîtres. Un des principaux magistrats, ayant découvert que son fils avait trempé dans la conspiration, l'arrêta lui-même, et l'envoya chargé de chaînes au roi de Portugal. L'intérêt de la patrie l'emporta sur l'intérêt du sang.

Les traîtres furent punis, et Tanger sauvé. Cependant la France éprouvait de plus en plus combien l'alliance qu'elle avait contractée avec le Portugal lui était avantageuse. Les Portugais occupaient une partie des forces de la Castille; les Français en profitaient, et poussaient leurs conquêtes dans la Catalogne et ailleurs. Le roi de Portugal continuant la guerre de son côté, fit marcher une armée de douze mille hommes vers la frontière d'Alentéjo, afin d'entrer dans la Castille. Le Roi catholique y envoya aussi des troupes pour défendre le pays, et il en donna le commandement au marquis de Torrécusa, qui avait passé par tous les emplois militaires.

Torrécusa s'attacha à augmenter sa cavalerie, pour être mieux en état d'arrêter les courses des Portugais, et pouvoir escorter tous les convois qu'il devait envoyer dans les différentes places de l'Estramadure espagnole. Jean IV nomma pour général de son armée Mathias d'Albuquerque.

Torrécusa commença les hostilités. Le premier soin d'un général doit tendre à ne jamais hazarder légèrement sa réputation. Le moindre échec peut faire perdre la confiance qu'on a en lui, et la confiance perdue, il n'y a plus de succès à obtenir. Torrécusa, présumant trop de lui-même, attaqua Onguella, petite ville où il n'y avait que quarante soldats de garnison : il voulut l'emporter d'assaut, et il échoua dans son entreprise. Pascal de Costa, vieux soldat, commandant de la place, le repoussa et le força de se retirer précipitamment. Ce fut dans cette occasion qu'on vit une femme portugaise combattre l'ennemi avec une pique à la main, et qui, quoique blessée, ne voulut jamais se retirer qu'elle ne l'eût vu fuir.

Mathias d'Albuquerque était à Estrémoz; il y apprit le peu de succès que le marquis de Torrécusa avait eu devant Onguella. Le malheur du général espagnol le rendit circonspect: il résolut de ne hazarder aucune démarche dont le succès ne fût assuré. Cependant il fit partir vers Montijo dom Rodrigue de Castro, lieutenant-général de la cava-

lerie, avec deux cent soixante chevaux et deux mille cinq cens hommes. Il le fit suivre par le grand-veneur, accompagné de huit cens chevaux, avec ordre de secourir Castro dans le besoin. Montijo était une ville d'environ huit cens feux; elle avait un bon retranchement; la garnison était composée d'une compagnie de volontaires et d'une compagnie de cavalerie. D'ailleurs, les habitans étaient braves et accoutumés à la guerre. En arrivant, Rodrigue de Castro attaqua le retranchement, que la garnison défendit avec opiniâtreté, mais que néanmoins on força : on entra dans la ville et on la pilla. Au commencement de l'attaque, une partie des habitans avait pris la fuite, et avait été avertir les Castillans du sort qui menaçait Montijo. On y envoya mille chevaux pour secourir cette ville. Castro avait eu le soin d'envoyer des espions, pour observer les ennemis. Ces espions vinrent l'avertir de l'arrivée des Castillans. Castro rassembla promtement ses soldats dispersés, et sortit de la ville en bon ordre pour combattre les Espagnols. Le grand-veneur, qui, de son côté, avait aussi été averti, le joignit dans cet instant. Ils chargèrent les Espagnols avec tant de valeur, qu'ils les forcèrent à prendre honteusement la fuite. Quelques-uns même s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils se jetèrent dans la Guadiana, et s'y noyèrent.

Torrécusa voulant se dédommager de ce mal-

heur, envoya un gros détachement de sa cavalerie, pour faire le dégât dans le territoire de Portalégre et d'Azumar. Ce détachement trouva quelques habitans répandus dans les campagnes, qu'il tua sans pitié. Albuquerque, informé par les espions de ce qui se passait, ordonna à dom Nuñès Mascarégnas, mestre-de-camp, qui était dans Portalègre, d'aller avec son régiment et un détachement de cavalerie, brûler un certain bourg qu'il lui indiqua, afin de contraindre les Espagnols de se retirer. Mascarégnas lui représenta qu'il était dangereux et difficile d'exécuter ce qu'il ordonnait; mais qu'il irait, s'il le souhaitait, attaquer Membrillo, à quatre lieues de Castelvidé, d'où les garnisons de Valence et d'Albuquerque tiraient leurs provisions. Le général approuvant ce dessein, lui envoya encore huit cens dragons et trois cens cavaliers sous les ordres de dom Diègue Gomès de Figuérédo, lieutenant du mestre-de-camp-général, avec des vivres pour quatre jours, beaucoup de munitions, des feux d'artifice, des échelles, et tout ce qui était nécessaire pour le succès de l'entreprise.

Mascarégnas partit pour l'exécuter, et chargea de la conduite de l'avant-garde Diègue Gomès, qui s'empara d'un poste extrêmement avantageux, pour empêcher ceux de Valence et d'Albuquerque de secourir Membrillo. Les Portugais arrivèrent devant cette place à la pointe du jour. On l'attaqua

dans le moment par quatre endroits différens, afin de ne pas laisser aux habitans le tems de se reconnaître. Après un combat assez opiniâtre, elle fut forcée, pillée et brûlée. Ceux qui s'étaient retirés dans l'église, échappèrent seuls à la furie du soldat. Ensuite l'on ravagea les campagnes et l'on détruisit un village appelé Célorino. Ceux de Valence et d'Albuquerque coururent au secours de Membrillo, comme on l'avait prévu : mais le détachement qu'on avait laissé dans le poste, dont Diègue Gomès s'était d'abord emparé, les arrêta, et les obligea à s'en retourner.

Les Espagnols qui avaient vainement attaqué Onguella, avaient pris la route de Landroal, pour en dévaster la campagne et enlever les bestiaux. Les habitans prirent les armes, poursuivirent et joignirent l'ennemi entre Alconchel et Villeneuve de Fresne. Ils leur firent rendre tout le butin, et en tuèrent un nombre considérable. Le général de la cavalerie portugaise, étant sorti d'Olivença, rencontra vingt-trois cavaliers espagnols, dont il fit trois prisonniers, qui lui apprirent que dom François de Vélasco, lieutenant-général de la cavalerie, était avec cinq cens chevaux à Villeneuve de Barca Rota. Cette ville était une des plus riches et des plus considérables de l'Estramadure espagnole. Le général de la cavalerie forma le dessein d'y entrer et de l'enlever aux Castillans. Il envoya pour re-

connaître la place pendant la nuit, Eustache Pique, mestre-de-camp. Pique s'acquitta de sa commission en homme intelligent, et le lendemain, en conséquence de ses instructions, la place fut prise et pillée. Vélasco se sauva au commencement de l'attaque sur une éminence avec sa cavalerie, d'où il regarda froidement le sac de Villeneuve sans se donner le moindre mouvement pour l'empêcher. Les Portugais retournèrent vainqueurs à Alconchel.

Ces succès différens déterminèrent Albuquerque à se mettre lui-même en campagne. Le grand-veneur alla le joindre à Campo-Major. L'armée se trouva composée de 6,000 hommes, douze cens chevaux, avec six pièces d'artillerie, des vivres et des munitions pour vingt jours. Elle était divisée en neuf régimens, dont étaient mestres-de-camp Ayrès de Saldagne, dom Nuño Mascarégnas, Louis de Silva Tellès, Juan de Saldagne Souza, François de Mélo, Martin Ferreyra, Eustache Pique, David Cale et le comte de Prado. Le grand-veneur commandait la cavalerie; Diégo Gomès de Figueyrédo, l'infanterie en qualité de mestre-de-camp-général, et Gaspard Pinto Pestano était commissaire-général de cette armée, qui marcha vers Albuquerque. Mais Mathias ayant appris qu'on y avait envoyé du secours, tourna vers Villar-del-Rei qu'il pilla et brûla. De là il passa à la Roche de Mansancto, qui

subit le même sort que Villar-del-Rei. Ensuite les Portugais allèrent à Montijo, dont les Castillans avaient réparé les retranchemens. On reprit cette ville et on la pilla. Albuquerque y séjourna deux jours pour laisser respirer ses troupes. Il se remit en campagne, ravageant et brûlant tous les lieus où il porta ses armes.

Le marquis de Torrécusa ne songeait cependant qu'à assurer les places importantes et abandonnait les autres à la fureur des Portugais. Il tint un Conseil. Les uns voulaient qu'il allât assiéger Olivença, les autres qu'on allât chercher les Portugais pour les combattre, parce que, disaient-ils, il fallait une action d'éclat pour redonner la confiance aux troupes et réparer les pertes qu'on avait faites. Torrécusa s'y détermina. Il rassembla son armée, et il se mit en devoir d'aller chercher les Portugais. Il avait sept mille hommes d'infanterie et deux mille six cens chevaux. L'infanterie était divisée en neuf corps, et la cavalerie en trente-quatre escadrons. Torrécusa en confia le commandement général au baron de Molinguen.

Albuquerque se voyant dans la nécessité de combattre, envoya reconnaître l'ennemi, et rangea son armée en bataille. Il sépara sa cavalerie en douze corps, et en plaça six tous Portugais à l'aile droite, et six tous étrangers à l'aile gauche. Mélo commandait ceux de l'aile droite, et le commissaire-

général ceux de l'aile gauche, avec la cavalerie hollandaise, commandée par Piper. Albuquerque s'étant aperçu que la plaine lui était désavantageuse, parce que ses ennemis étaient supérieurs en cavalerie, se couvrit de trois rangs de charrettes, qu'il fit garder par quatre cens mousquetaires. Il fit trois batteries de six pièces de canon, et tout étant disposé, Albuquerque parla ainsi à ses troupes: « Portugais, je connais votre courage; je sais qu'il » est porté naturellement aux grandes actions; » et si je vous parle, c'est moins pour vous animer, » que pour vous rappeler ces mêmes actions qui » vous ont acquis tant de gloire. Dix mille de vos » ancêtres taillèrent en pièces une multitude effroyable de Barbares aux campagnes d'Ourique. » Jean premier défit avec six mille hommes à Aljubarota trente mille Castillans. Craindriez-vous » une armée dont les forces sont de beaucoup » inférieures, et que vous avez vaincue en détail » en plusieurs rencontres? Non, l'ardeur que vous » montrez pour le combat m'est un garant certain » de la victoire. Torrécusa, persuadé de la défaite » de ses troupes, n'a osé se mettre à leur tête; il s'est » enfermé dans Badajoz, pour n'être pas témoin de » la honte de sa nation. La gloire vient se jeter avec » la victoire entre vos bras. Souvenez-vous de votre » patrie, souvenez-vous de votre Roi : l'ennemi ne » saurait vous résister.»

La fermeté et l'ordre qui régnaient parmi les Portugais, semblaient devoir ôter l'envie aux Castillans d'en venir aux mains : mais se confiant sur leur nombre, ils chargèrent avec fureur l'aile gauche des Portugais. Le choc fut violent, et la cavalerie rompue et renversée. La hollandaise se replia avec précipitation sur le régiment d'Ayrès de Saldagne. Le désordre s'y mit. Les Castillans saisirent ce moment pour le recharger, et achevèrent de le déconcerter. La cavalerie de l'aile droite accourut pour le secourir; les Castillans la reçurent avec tant de valeur, qu'ils la firent reculer. Alors ils retombèrent sur l'infanterie de la gauche, et l'attaquèrent vivement par le front et par le flanc. Albuquerque fit tous ses efforts pour rallier ses soldats : il eut son cheval tué sous lui. Un officier français, appelé Henri de la Morlé, l'ayant aperçu, courut à son secours et lui donna le sien, sacrifiant sa vie pour sauver celle de son général. On dut la victoire à l'action de ce Français. Quoique l'infanterie fût rompue, l'artillerie prise, que le désordre enfin régnât par-tout, d'Albuquerque osa tenter de rappeler la fortune sous ses étendards. Ayant rallié quelques officiers et plusieurs soldats qui combattaient pêle-mêle avec les Castillans, il se mit à leur tête, chargea l'ennemi l'épée à la main, regagna l'artillerie et le bagage, et après un combat des plus longs et des plus opiniâtres, força enfin

les Castillans à abandonner le champ de bataille, qu'ils laissèrent couvert de morts. Les Portugais, honteux d'avoir été si maltraités au commencement de la bataille, crurent effacer cette honte, en massacrant impitoyablement tous les Castillans qui tombaient en leur pouvoir. Il s'en noya beaucoup dans la Guadiana, et les bords de cette rivière offraient un spectacle affreux, par les cris des mourans ou des blessés, sur les corps desquels la cavalerie passait sans pitié.

Enfin les Castillans perdirent dans cette bataille cinq mestres-de-camp, dom Joseph de Pugar, dom François de Luna, corrégidor de Badajoz, dom Diègue Giralde, irlandais, et Juan Roïs d'Oliveira, portugais; neuf capitaines de cavalerie, quarante-cinq d'infanterie, plusieurs chevaliers de Saint-Jacques d'Alcantara et de Montésa, trois sergens-majors, le comte de Montijo avec son fils, seize cens soldats, et huit cens chevaux. Le nombre des blessés monta aussi à huit cens. Du côté des Portugais, il y eut neuf cens hommes, tant tués que blessés. On compta parmi les morts deux mestres-de-camp, Ayrès de Saldagne et dom Nuño Mascarégnas, un sergent-major, huit capitaines d'infanterie, et trois ou quatre de cavalerie. Au commencement de la bataille, le mestre-de-camp Pique fut fait prisonnier avec le comte de Fiesque, dom Diègue de Ménésès, Ferdinand Péreira, Manuel de

Saldagne, George de Mélo, fils du grand-veneur, et François d'Almada, l'un et l'autre capitaines d'infanterie. La cavalerie portugaise ne souffrit presque point. Celle de l'aile gauche s'enfuit d'abord, et celle de la droite ne fit qu'une médiocre résistance. On dut cette victoire à la seule infanterie, qui n'abandonna jamais le champ de bataille. Albuquerque la ramena à Campo-Major, où il trouva les habitans assemblés qui se préparaient à venir le secourir, croyant qu'il avait été vaincu, ainsi que l'avaient rapporté les cavaliers qui s'étaient enfuis au commencement du combat. On célébra cette victoire dans tout le Portugal.

Le marquis de Torrécusa, pour rétablir son armée, fit venir de l'Estramadure et de l'Andalousie toute l'infanterie et toute la cavalerie qui étaient dans ces deux provinces. Il ne pouvait se consoler de la défaite de ses troupes. Cette bataille fut en quelque manière la première action d'éclat entre les Castillans et les Portugais depuis le commencement de la guerre. Ce n'est pas la première fois que l'on ait vu une armée victorieuse au commencement d'une bataille, vaincue ensuite et mise en fuite. Il arrive que le vainqueur se rompt afin de poursuivre le vaincu, qui, revenant de son premier désordre, se rallie peu à peu, profite du désordre où le vainqueur s'est jeté lui-même, et lui arrache une victoire qu'il ne méritait point. La

valeur unie à la prudence supplée à tout et peut tout. D'Albuquerque, au lieu de s'abandonner au désespoir, n'en devint que plus ferme, à la vue de ses troupes rompues : plein de confiance dans le sein du malheur, il osa se flatter de la victoire. Le Roi, pour le récompenser, le fit comte d'Alégrette.

Tandis qu'il se comportait ainsi dans la province d'Alentéjo, le comte de Castel Melhor commandait dans celle d'Entre-Douro-et-Minho pour le roi de Portugal, et le marquis de Tavora dans le royaume de Galice pour le Roi catholique. Celui-ci voyant que les Portugais avaient fait de grands dégâts dans la Galice, où ils avaient pillé et brûlé plusieurs bourgs, avec la ville de Barca, résolut, pour s'en venger, d'aller attaquer Camignan, Villeneuve, Mouson, et quelques villages voisins, comme Lagnélas et Seixas. Il partit pour cette expédition de la ville de la Garde, et descendit la rivière avec quatre barques et trente bateaux chargés de soldats, pour brûler Camignan. Ils y arrivèrent, et ils étaient prêts à débarquer, lorsque Rodrigue Péreira Sotto Major s'en aperçut, et les contraignit à se retirer. Quatre grandes barques parties de Tui, pour aller insulter Valence, éprouvèrent le même sort, c'est-à-dire, qu'elles furent obligées de s'en retourner sans avoir rien fait.

Dom Louis Odrisco, sergent-major d'Antoine de Saavédra, s'embarqua à Tamaga sur quelques bar-

ques et sur quelques bateaux pour aller brûler Lagnellas. Les habitans, au nombre de vingt-cinq, se rendirent sur les bords de la rivière pour s'opposer au débarquement. Armés de piques et d'épées, ils l'empêchèrent en effet, firent vingt-neuf prisonniers, avec deux capitaines d'infanterie, un enseigne, un sergent-major, et tuèrent près de trois cens hommes. Non contens d'avoir ainsi repoussé l'ennemi, ils entrèrent sous les ordres d'Abreu dans la Galice, où ils saccagèrent et brûlèrent plusieurs bourgs et villages.

Peu de jours après, les Castillans, au nombre de cinq mille hommes et de trois cens chevaux, se jetèrent dans le Portugal par Sayasécha. On ne doutait point qu'ils ne fissent quelque grande entreprise; mais ils se bornèrent à attaquer le château de Crasto-Laboreiro, que Pierre de Faria défendait avec vingt-cinq soldats. Les habitans des villages voisins accoururent à son secours. Faria contraignit les Castillans à lever le siége, et à s'en retourner honteusement, après avoir brûlé quelques maisons. Ayant voulu chasser les Portugais de Salvaterre, ils échouèrent également dans cette entreprise.

Dom Urbain d'Humada commandait les Castillans sur la frontière de Beira. N'ayant osé faire aucune course dans le Portugal, comme les Portugais en avaient fait dans la Castille, le Roi catholique lui ôta le commandement et le confia à

François d'Herréda. Celui-ci, voulant donner quelque crédit aux armes castillanes, assembla beaucoup de troupes. Alvarès d'Abranchès, général des Portugais dans la province de Beira, envoya un détachement de cavalerie pour épier les démarches de l'ennemi. Étant arrivé à Figal, il y rencontra un détachement de Castillans, qu'il passa au fil de l'épée.

Ensuite le détachement portugais vint rejoindre son général, qui partit de la ville d'Alméida avec deux mille fantassins et deux cent cinquante chevaux. Il entra dans la Castille et passa à gué la rivière d'Alzava. Les Castillans en furent informés, et n'osèrent cependant aller à leur rencontre. Abranchès s'imaginant qu'ils voulaient lui tendre quelque piége, défendit à ses soldats de s'écarter, et marcha en ordre de bataille jusqu'à la vue de Fontaine-Guinal, ville d'environ huit cens feux, capitale de tout le pays, embellie de belles et de magnifiques maisons, fortifiée de deux bons retranchemens défendus par sept cens hommes de garnison. Abranchès l'attaqua par six endroits différens. La garnison se défendit vaillamment : néanmoins les Portugais la forcèrent, entrèrent dans la ville qu'ils pillèrent et brûlèrent. Tous les habitans, à l'exception de ceux qui s'étaient retirés dans l'église, furent passés au fil de l'épée. Lorsque la ville fut brûlée, on fit le dégât dans la campagne.

Comme les Portugais s'en retournaient chargés de butin, la cavalerie castillane vint inquiéter l'arrière-garde. On la chargea deux fois, et on l'obligea de se retirer.

On marcha vers Zarca, lieu très-peuplé et très-riche, à cause du commerce que les habitans fesaient avec les Portugais. On n'avait jamais pu empêcher cette correspondance entre les deux nations. Abranchès qui craignait toujours qu'elle ne produisît enfin quelque mauvais effet, se détermina à ruiner Zarca. Lorsqu'il se présenta, il trouva les habitans en état de défense. Il les força et en tua une partie : l'autre se retira dans une espèce de redoute, où elle se défendit encore. Les soldats portugais refusèrent de les y attaquer, et se dispersèrent dans la ville, au mépris des ordres du général, qui prit le parti d'y mettre le feu, pour contraindre les soldats à se rallier.

La perte que firent les Castillans dans cette occasion fut estimée deux cent cinquante mille écus. Après le départ des Portugais, le feu prit aux poudres qui étaient dans la redoute. Elle sauta en l'air, et près de cinq cens personnes furent ensevelies sous les ruines. Tandis que les Portugais triomphaient partout, les Français étaient moins heureux en Catalogne. Monsieur de la Motte Houdancourt avait promis de secourir Lérida, que les Castillans assiégeaient. N'ayant pu le faire, la gar-

nison fut contrainte de capituler, et elle le fit honorablement. Peu de jours après, Houdancourt fut battu sous Tarragone, quoiqu'il se flattât de conquérir cette place.

Ainsi la Catalogne demeurait exposée aux armes victorieuses des Castillans. On pria le roi de Portugal d'entrer dans la Castille avec une bonne armée, pour faire une puissante diversion. La prière était inutile: le roi de Portugal ne veillait pas seulement aux intérêts de son royaume, mais encore à ceux de la France, à qui son alliance était extrêmement avantageuse. Il avait déjà rassemblé une armée de vingt-six mille hommes et de quatre mille chevaux, dans le dessein de poursuivre vigoureusement la guerre, et d'ôter aux Castillans toute espérance de rétablir leur domination dans son royaume.

Le marquis de Torrécusa, informé de ces préparatifs, en fesait autant de son côté pour s'opposer aux desseins des Portugais. Ces derniers ayant reçu ordre de se rendre dans la province d'Alentéjo, obéirent avec une promtitude qui prouva leur amour pour leur Roi et pour leur patrie. Le rendez-vous était à Elvas: il s'y rendit tant de monde, qu'on fut obligé d'en renvoyer. Il n'y avait point de Fidalgue jeune ou vieux, riche ou pauvre qui ne voulût donner des preuves de son zèle dans cette occasion. Mathias d'Albuquerque ayant tout disposé, résolut de se mettre en campagne et d'aller investir Badajoz.

Torrécusa se tint enfermé; ce qui affligea les Portugais qui brûlaient d'en venir aux mains.

Le Roi fit alors arrêter à Lisbonne dom George Mascarégnas, qu'il avait élevé aux premières dignités de l'État, avec dom Laurent de Souza et dom Philippe, son frère, tous trois accusés d'avoir trempé dans une conspiration contre l'État. Le marquis fut enfermé dans la tour de Bélem, et les deux autres dans des châteaux. Mais on ne les y retint pas longtems : on découvrit que le soupçon qu'on avait eu sur leur fidélité, était l'ouvrage des ennemis et une ruse des Castillans, pour faire croire à toute l'Europe que la noblesse portugaise était mécontente de son Roi, et pour empêcher celui-ci de se servir de ministres si habiles. On leur rendit donc leur liberté, leurs charges, leurs honneurs, par un décret conçu en ces termes.

AUX TROIS ÉTATS DU ROYAUME.

JEAN IV, ROI DE PORTUGAL.

« Il a été nécessaire pour mon service de faire
» mettre dans la tour de Bélem le marquis de Mon-
» talvan, mon conseiller, etc. : de certaines cir-
» constances l'ont exigé; mais assuré de sa fidélité,
» dont j'ai toujours fait grand cas, et ayant pour lui
» une estime singulière, j'ai ordonné qu'il lui fût per-

» mis de reprendre le poste, les dignités, les hon-
» neurs et les récompenses qu'il possédait, et que
» je désire et espère augmenter, comme le requiè-
» rent sa qualité, ses services, son mérite, et l'af-
» fection et bonne volonté que j'ai pour lui. Que
» l'assemblée des trois États en soit informée, et
» qu'elle lui fasse restituer tout ce qu'on lui a sé-
» questré. Fait à Lisbonne, le 2 de novembre
» 1644. » Laurent et Philippe de Souza furent également rétablis, et recouvrèrent la faveur du Roi, qui eut en eux la même confiance qu'auparavant.

Quatre années s'étaient déjà écoulées depuis que Jean IV était remonté sur le trône. Il ne manquait à sa gloire que d'être reconnu par tous les États de l'Europe, dans le traité de la paix générale, à laquelle on travaillait depuis plusieurs années. Les plénipotentiaires de chaque puissance s'étaient assemblés en 1640, à Cologne, sans avoir pu rien conclure, à cause des difficultés que fesait naître chaque jour la maison d'Autriche. Les ministres de l'Empereur, de la France, de la Suède, convinrent, en 1641, des préliminaires de cette paix, à Hambourg, malgré une infinité d'obstacles que les puissances intéressées opposèrent. On alléguait beaucoup de raisons, qui ne l'étaient que pour ceux qui les avançaient, dans le dessein de faire tomber la négociation. La révolution de Portugal était une

des plus fortes pour eux; ils espéraient, en prolongeant, qu'il arriverait quelque changement dans ce royaume; mais voyant que la concorde y régnait, et que le gouvernement en était reconnu et respecté par presque tous les princes de l'Europe, ouvertement ou en secret, ils se déterminèrent enfin à conclure quelque chose. On résolut de ratifier les préliminaires arrêtés à Hambourg, par lesquels l'Empereur s'était engagé à faire consentir le roi d'Espagne à envoyer ses ministres, conjointement avec ceux des autres puissances, à Munster, pour y conclure la paix universelle. Les obstacles se réveillèrent pour la forme des passeports, sur lesquels devait être fondée la sûreté des ministres des puissances contractantes, et de leurs alliés et adhérens. Les Français voulurent absolument que les Portugais fussent compris dans ce nombre. Le Roi y envoya dom Louis Péreira de Castro: il partit pour s'y rendre avec les plénipotentiaires français. Étant arrivés sur la frontière qui sépare la France des Pays-Bas, soumis au Roi catholique, dom François de Mélo, qui en était gouverneur, s'opposa au passage des Portugais. Les Français assurèrent qu'ils ne continueraient point leur voyage sans eux. Enfin, pour satisfaire le roi d'Espagne, on convint que les Portugais ne passeraient point dans les Pays-Bas à titre de ministres, mais à titre de gentilshommes de la suite des ambassadeurs de France. D'abord que

Péreira fut arrivé à Munster, il prit une maison et un équipage convenables à la dignité dont il avait été honoré par son maître. François Andréade Léitam, chevalier de l'ordre de Christ, vint l'y trouver, avec les ambassadeurs des Provinces-Unies. On leur fit de grandes difficultés pour les reconnaître. On contesta la validité de leurs pouvoirs, sur ce qu'ils n'étaient ni assez étendus, ni assez libres. Ils ne furent point les seuls à qui l'on fit des difficultés de ce genre : les uns ne signifiaient rien, les autres étaient trop généraux; dans quelques-uns, on trouvait un esprit dangereux de finesse, et dans quelques autres un esprit de jalousie. On passa plusieurs semaines à assurer la validité des pouvoirs dont chaque ministre était pourvu. Louis Contarini, ambassadeur de Venise, fut choisi pour médiateur. Outre sa naissance, qui était très-illustre, il s'était rendu célèbre par plusieurs ambassades auprès de différentes puissances, et surtout auprès d'Amurat, qui l'avait fait jeter dans une affreuse prison, pour insulter à la république de Venise. Il se conduisit à Munster avec la même prudence et la même fermeté qu'il s'était conduit partout ailleurs. Il mit tout en usage, adresse, constance et talens, pour étouffer les jalousies et les haines des ministres qui devaient contracter. Après bien des peines, il aplanit ou fit disparaître toutes les difficultés, et disposa les esprits à travailler aux

négociations d'où dépendait le repos de l'Europe.

Cependant la guerre continuait toujours entre les Castillans et les Portugais. Le Roi catholique avait donné la place de Torrécusa au marquis de Léganès, et le roi de Portugal avait envoyé pour commander l'armée d'Alentéjo le comte de Castel Melhor, à la place de Mathias d'Albuquerque, comte d'Alégrette; celui-ci, sous prétexte de quelque mécontentement, avait demandé à se retirer; présumant trop de son mérite, il voulait obtenir des récompenses proportionnées. Le Roi qui avait plusieurs officiers à récompenser à la fois, ne pouvant faire pour lui ce qu'il aurait souhaité, aima mieux accepter le congé que le comte demandait, que de s'abaisser à la prière, pour l'engager à continuer ses services.

Castel Melhor se rendit dans l'Alentéjo pour y prendre possession de son commandement. Le marquis de Léganès était dans l'Estramadure, où l'on disait qu'il fesait de grands préparatifs pour entrer dans le Portugal. Castel Melhor ayant pris à cet égard quelques informations, s'assura que la renommée avait à son ordinaire grossi les objets, et que les forces de l'ennemi n'étaient pas si redoutables qu'on le publiait. Il se prépara donc à aller lui-même attaquer Badajoz. Cependant, avant de hazarder cette démarche, il en donna avis au Roi par

Cosmander. Le Roi chargea celui-ci de faire assembler le Conseil de guerre, et d'exécuter ce qu'on y résoudrait. On trouva tant de difficultés pour suivre le projet proposé par le comte de Castel Melhor, qu'on l'abandonna, d'autant plus qu'on fut informé que le marquis de Léganès allait effectivement se mettre en campagne avec des forces considérables. On tint un nouveau Conseil pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire pour la défense des places maritimes, que les Castillans menaçaient d'insulter avec une flotte qu'on armait à Cadix. Le Roi ordonna qu'on levât de nouvelles troupes à Lisbonne. Il fit mestre-de-camp général de la Cour le marquis de Montalvan, que son mérite et sa fidélité pour son prince avaient mis en état de confondre la calomnie, et il envoya le comte de Prado, en qualité de gouverneur, à Sétubal, pour défendre cette place, en cas que la flotte ennemie vînt l'attaquer. Ces ordres étant expédiés, le Roi revint à Lisbonne des eaux de Caldas, où il avait été prendre les bains.

Les Castillans se présentèrent devant Onguella, mais pour se retirer honteusement. Fernand Sanchès, lieutenant de la compagnie de dom Vasco Coutigno, se sauva des prisons de Badajoz, se rendit à Elvas, et apporta la nouvelle que le marquis de Léganès allait enfin se mettre en campagne. Le Roi donna de nouveaux ordres pour mettre à cou-

vert l'Alentéjo. Pour faire partir plus promtement les secours qu'il voulait y envoyer, il passa à Aldéa Galéga. Le marquis de Léganès, de son côté, entra enfin en campagne avec douze mille hommes d'infanterie, trois mille chevaux, et deux pièces d'artillerie. Le 25 d'octobre, il parut à la vue du pont d'Olivença et du fort Saint-Antoine. Il s'en empara, et mina deux arches du pont pour les faire sauter, en cas que les Portugais s'y présentassent. Ce travail fit croire à Castel Melhor que les Castillans voulaient assiéger Olivença. Castel Melhor résolut d'y jeter du secours, ce qui était difficile. Cependant il fit partir quatre cens hommes qu'on tira d'Estrémos, et l'on en donna le commandement à Juan de Fonséca Barréto, sergent-major.

Barréto rencontra six cens chevaux castillans. Troublé à la vue de ses ennemis, il ne sut ni prendre la fuite, ni se mettre en défense. Les Castillans les taillèrent en pièces, et se retirèrent contens de cette victoire. Le marquis de Léganès fit enfin sauter deux arches du pont d'Olivença, pour empêcher que les Portugais ne secourussent cette place. Il fit en même tems partir mille chevaux pour aller faire le dégât aux environs de Villa-Viciosa. Les Portugais envoyèrent de leur côté un détachement considérable pour ravager les campagnes de Badajoz. On fit prisonnier le comte d'Isinguen, irlandais, lieutenant-général de la ca-

valerie espagnole. On le conduisit à Lisbonne, et de là dans la tour de Bélem. Rodrigue de Castro s'étant approché de l'armée ennemie, se mit en embuscade avec mille chevaux et cinq cens hommes d'infanterie. Il envoya un détachement pour provoquer les Castillans. Ils sortirent et tombèrent dans le piége. Les Portugais en firent quatre-vingt-dix prisonniers.

Cependant le marquis de Léganès, après avoir détruit le fort et le pont d'Olivença, alla s'emparer de Téléna, et il y fit construire un fort pour favoriser les courses qu'il prétendait faire dans le pays. De là il alla attaquer celui de Terrigna, où il n'y avait que quinze hommes de garnison avec un enseigne. Ils osèrent se défendre et furent tués en partie. Après cet exploit, Léganès voyant la saison avancée, retourna à Badajoz avec son armée. La dissention régnait parmi les chefs de l'armée portugaise. Ils consumaient leur tems en d'inutiles délibérations qui ne produisaient aucun bon effet. Le Roi, informé de leur peu d'intelligence, envoya des ordres au comte de Castel Melhor pour qu'il eût à ramener l'armée dans ses quartiers d'hiver. Castel Melhor qui n'avait encore rien fait de considérable, en ressentit un mortel chagrin; il obéit cependant. Le Roi quitta l'Alentéjo, et revint à Lisbonne, peu satisfait de la conduite de ses officiers généraux.

Dans les provinces d'Entre-Douro-et-Minho, et de Tras-os-Montès, les expéditions militaires furent également peu importantes. Dans celle de Beira, Alvarès d'Abranchès avait cédé le commandement à Pierre Mascarégnas, comte de Sérem, et fils du marquis de Montalvan. Les travaux militaires s'y bornèrent à quelques courses de part et d'autre. Cependant les Castillans y assiégèrent et pressèrent vivement Salvaterra; mais cette ville, par sa vigoureuse défense, ayant donné le tems de la secourir, fut délivrée du danger qui la menaçait, par le comte de Sérem et par Gaspard Pignoro Lobo, mestre-de-camp.

Le marquis de Rouillac était alors ambassadeur de France à la Cour de Portugal. C'était un homme rude, grossier, avantageux, indiscret, avare, opiniâtre, plein d'estime pour lui et de mépris pour les autres. Il aimait peu les Portugais, et les Portugais le détestaient. Le Roi, peu satisfait de cet homme, qui n'avait aucune des qualités qui doivent distinguer un ambassadeur, donna des ordres au comte de Vidigueira, pour qu'il eût à demander à la Cour de France le rappel de Rouillac. La Reine-régente le fit sans différer, ne voulant point donner lieu au roi de Portugal de se plaindre. Pour le comte de Vidigueira, il resta toujours en France, et trouva le moyen d'y plaire à la Reine et aux ministres. Comme Espagnole, la Reine-régente né-

gligeait cependant les intérêts du Portugal. S'étant trouvée un jour avec le cardinal Mazarin et le comte de Vidigueira, elle dit que le roi de Castille offrait au roi dom Jean, s'il voulait renoncer au Portugal, le royaume de Sicile. « Ces offres, » répondit hardiment Vidigueira, « sont bonnes pour » amuser des enfans; mais elles sont indignes d'un » roi de Portugal. Il mourra sur le trône que lui ont » rendu ses sujets, et ses sujets s'immoleront pour » le lui conserver. » Ce discours demeura sans réplique, et l'on se sépara.

Depuis l'exaltation d'Innocent X, élu pape le 15 septembre 1644, Nicolas Monteiro, prieur de Sodofeyta, était chargé des affaires de Portugal à Rome. Il sollicitait vivement, au nom du clergé du royaume, l'expédition des bulles pour ceux qui étaient nommés aux évêchés vacans. L'ambassadeur de Castille (le comte de Sirvéla) résolut de le faire assassiner. Il chargea de cette affreuse commission quelques Napolitains. Ils rencontrèrent bientôt Monteiro dans son carrosse. Ils tuèrent ses chevaux, blessèrent son cocher et un de ses pages, qui mourut bientôt de ses blessures. Monteiro étant descendu promtement de son carrosse, se sauva dans les maisons voisines, et se déroba ainsi à la fureur des assassins. Le pape, homme ferme, jaloux de son autorité, et de l'honneur du saint-siége qu'on venait d'outrager si publiquement,

ordonna au comte de Sirvéla de sortir promtement de Rome, et chargea le gouverneur de la ville de ne rien épargner pour découvrir les assassins, afin de les faire expirer au milieu des tourmens.

Cependant Monteiro sollicitait toujours vivement l'expédition des bulles en question. Le pape voulait bien les expédier, mais en son nom, et comme si lui seul eût eu droit de nommer à ces évêchés. Le roi de Portugal s'y opposait, soutenant que la nomination des évêques ne pouvait être valable qu'autant qu'elle émanait de la puissance royale, et qu'il ne consentirait jamais qu'on violât ainsi les droits de sa couronne. Cependant on disait qu'il n'avait que ce moyen pour se faire reconnaître Roi à la Cour de Rome : mais ce moyen lui paraissait trop honteux pour en faire usage. Alors la Cour de Rome, dont les ieux ne se ferment jamais sur les objets qui peuvent concourir à sa grandeur temporelle, proposa de la laisser maîtresse de la nomination des évêchés, jusqu'à ce que le Portugal et la Castille eussent terminé leur querelle par un traité d'une paix solide, ainsi que l'avaient fait la France et la maison d'Autriche, lorsqu'elles se disputaient Metz, Toul et Verdun. Cette proposition fut également rejetée. Le roi de Portugal, quelque zèle qu'il eût pour le saint-siége, ne voulut se relâcher en aucune manière sur les droits de sa couronne. Il vit d'ailleurs que ce n'était là qu'un

piége, qui pourrait dans la suite tirer à une trop grande conséquence. Ainsi Monteiro sortit par son ordre de Rome, et alla à Parme, pour renouveler avec le duc l'ancienne alliance qui régnait entre ses ancêtres et les rois de Portugal. En arrivant à Modène, il apprit que ce souverain était à Venise : néanmoins il continua son voyage, et se rendit à Pavie, d'où il revint à Rome. Les Castillans chargèrent Jules Pazalla, napolitain, de l'enlever et de le conduire à Naples. M. de Gremonville, ambassadeur de France, informé du projet, veilla à sa défense. Enfin Monteiro obtint une audience du pape, où le souverain pontife lui dit que lorsque le Portugal et la Castille seraient en paix, il terminerait les affaires qui concernaient ce royaume. Monteiro prit congé et se retira.

Malgré la trève conclue entre les Hollandais et les Portugais, malgré les secours efficaces que ces derniers retiraient des premiers en Europe, l'une et l'autre nation se fesaient vivement la guerre dans le Brésil. Nous avons vu comme les Hollandais s'étaient emparés de la capitanie de Fernambuco. Les Portugais, lassés de leur joug, se révoltèrent. Dom Juan Fernandès Vieira et Vidal de Négréros se mirent à la tête des révoltés. Le 12 de juin, ils assemblèrent les habitans de Fernambuco, et leur firent jurer de les suivre partout où le service du Roi le demanderait. Ensuite ayant appris que

Henri Hus venait les attaquer avec quinze cens hommes, ils allèrent s'emparer d'un endroit nommé Braga, extrêmement commode pour y arrêter l'ennemi. Vieira y laissa Antoine Dias Cardoso, sergent-major, soldat d'une grande valeur et d'une grande expérience. A l'approche de l'ennemi, Vieira mit ses troupes en embuscade, et chargea Dominique Fagundès d'aller avec quarante soldats attaquer les Hollandais pour les attirer dans le piége. Fagundès exécuta avec une adresse merveilleuse la commission qu'on lui confiait. Il tomba sur les Hollandais: il les combattit d'abord avec opiniâtreté; ensuite il recula peu à peu vers l'endroit où Vieira s'était placé. Entraînés par l'ardeur du combat, les Hollandais le poursuivirent : alors Vieira sortit de son poste, et les prit par le front, par le flanc, et par derrière. Les Hollandais reculèrent en désordre; mais revenus de leur première surprise, ils firent, pour chasser les Portugais de leur poste, de nouveaux efforts, qui furent inutiles. Les Portugais les soutinrent avec une grande intrépidité. Enfin, accablés de fatigue et de coups, les Hollandais prirent la fuite, après avoir perdu une partie de leurs meilleurs soldats.

Cet heureux succès redoubla l'ardeur et le courage des Portugais. Les Hollandais, de leur côté, résolurent de nouveau de les venir attaquer, pour les chasser de leur poste. Ils revinrent donc avec

des troupes fraîches. Le combat fut long et cruel: ils furent taillés en pièces. La nuit déroba au fer du vainqueur les fuyards, qui se retirèrent en partie à Apopucos, bourg qu'ils saccagèrent de rage et de désespoir, quoique les habitans fussent leurs alliés et leurs amis. Leur général, Henri Hus, se retira à Saint-Laurent. Encouragé par cette seconde victoire, Vieira, dont les troupes avaient été renforcées par dom Henri Dias, mestre-de-camp, et par Antoine-Philippe Camérano, marcha vers Saint-Antoine, place bien fortifiée, et munie de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un siége. A l'approche des Portugais, les Hollandais l'abandonnèrent honteusement, et se retirèrent dans le fort de Nazareth.

Pendant que les Hollandais fesaient vivement la guerre, ils se plaignaient à Antoine Tellès de Silva, gouverneur du Brésil, des hostilités de Vieira. Tellès, qui savait à quoi s'en tenir, blâma en apparence le général portugais, et fit partir André Vidal de Négréros, mestre-de-camp, avec un corps d'infanterie, pour aller interposer son autorité, et faire quitter les armes à Vieira; mais cette démarche n'était qu'un jeu de sa part, pour faire croire aux ennemis que Vieira fesait la guerre sans sa participation. Vidal joignit Vieira au fort Saint-Antoine, et se comporta en apparence comme un médiateur; mais en secret il incitait Vieira à pour-

suivre ses desseins. Ce dernier apprit que les Hollandais étaient entrés dans le territoire de Varzéa, où ils possédaient de grands biens. Il y accourut promtement pour les en chasser, et leur arracher le butin qu'ils y auraient pu faire. Vidal l'y accompagna avec toute son infanterie. Étant arrivés sur les bords de la rivière de Capivarivé, ils firent prisonniers quelques soldats hollandais, de qui ils apprirent l'endroit où Henri Hus s'était retiré avec son butin. Les Hollandais s'y croyant en sûreté s'y livraient aux plaisirs de la table. Ils furent consternés à l'arrivée des Portugais; cependant ils coururent aux armes, et se mirent en état de défense.

Lorsque les Portugais se furent emparés de tous les postes par où les Hollandais pouvaient recevoir du secours, ils les attaquèrent dans leurs retranchemens. Henri Hus menaça de faire mourir la belle-mère de Vieira, qu'il avait fait prisonnière à Varzéa, si on ne se retirait. Cette menace suspendit l'attaque des Portugais: alors Vidal, jouant toujours le rôle de conciliateur, envoya d'abord un tambour, ensuite un enseigne au commandant hollandais, pour le persuader de se rendre, et l'assurer qu'il n'était venu de la baie que pour terminer les différends de l'une et de l'autre nation au gré des deux partis. Pour toute réponse, Henri Hus fit faire une décharge générale sur les Portugais: l'enseigne et Vidal lui-même furent blessés. Vidal,

entrant en fureur, fit attaquer les Hollandais de tous côtés. Leur général s'était enfermé dans une maison, autour de laquelle les Portugais amassèrent beaucoup de matières combustibles pour la faire brûler. Hus demanda alors quartier : on le lui accorda; mais les Indiens qui étaient avec lui furent égorgés impitoyablement. Ensuite Hus et Vidal eurentu ne conférence en présence de Vieira, et le général portugais assura le Hollandais que tout ce qui venait de se passer s'était fait sans le consentement du Roi son maître, et que si les Hollandais le désiraient, on ne demandait pas mieux que de vivre en paix avec eux.

La conduite de Vidal ne répondait point à ce discours. Ce n'était qu'un artifice pour endormir les Hollandais. Les généraux portugais brûlaient de les chasser de la capitanie de Fernambuco, et l'on n'ignorait pas que Vieira n'avait rien fait, rien tenté dont ils ne fussent parfaitement informés. Cependant François de Souza Coutigno, ambassadeur auprès de leurs hautes puissances, leur tenait le même langage. Les états-généraux, persuadés de sa sincérité, avaient négligé d'envoyer dans le Brésil le secours nécessaire pour y maintenir leur domination. Vidal, maître de la liberté de Henri Hus, fit connaître, en refusant de la lui rendre, que ses intentions n'avaient jamais été droites. Les commandans des Hollandais s'en plaignirent à Vidal lui-même

par un député qu'ils lui envoyèrent. Ce député lui dit qu'au lieu de réprimer Vieira, et ceux qui l'avaient accompagné dans cette guerre, il les avait suivis, et était devenu leur compagnon d'armes contre une nation amie fidèle de leur Roi; qu'on le priait instamment de se conduire d'une manière plus propre à concilier les esprits, et plus conséquente aux motifs pour lesquels le gouverneur Tellès l'avait fait venir dans cette province; de rendre en même tems la liberté à Henri Hus et aux autres Hollandais, promettant de son côté de renvoyer les Portugais qu'ils avaient en leur pouvoir. « J'ai, » répondit Vidal à ce député, « employé tous mes » soins pour apaiser les troubles qui divisent nos » deux nations; je n'ai rien épargné, et je me suis » exposé à des dangers certains pour leur procurer » à l'une et à l'autre une paix solide. Si Henri Hus, » qui a si indignement violé le droit des gens en » ma personne, en fesant tirer sur moi, lorsque je » lui fesais proposer un accommodement, s'était » comporté avec la même franchise que moi, il ne » serait pas nécessaire de traiter aujourd'hui de sa » liberté; mais ce c'est pas la seule violence que les » Portugais aient essuyée de sa part. Il a fait brûler » le vaisseau qui m'avait porté dans ces lieux, au » port de Tamandaré; il a tué une partie des sol- » dats que j'y avais laissés pour le garder; il a réduit » l'autre dans un honteux esclavage. Quelle pa-

» tience eût résisté à tant d'outrages réitérés ?
» Vouliez-vous que je le reçusse en homme stupide
» et insensible, que je demeurasse spectateur oisif
» à la vue de tant de violences et d'hostilités ? Mon
» Roi, qui est juste et magnanime; Tellès, notre
» gouverneur, qui est prudent et sage, m'eussent
» puni, avec raison, d'une circonspection si mal
» entendue. Au reste, les prisonniers ne sont plus
» en mon pouvoir; je les ai envoyés à la baie :
» adressez-vous à Tellès lui-même, il leur rendra
» la liberté, si l'intérêt et l'honneur de la nation le
» demandent. »

Vidal renvoya ainsi ce député, résolu d'ailleurs de continuer ouvertement la guerre. Il trouva bientôt l'occasion de faire une nouvelle conquête, et il ne la négligea point. Les habitans de la terre de Pontal se joignirent aux Portugais; ils assaillirent ensemble le fort Nazareth. Théodose Strate y commandait : il avait beaucoup de penchant pour la religion catholique, et il était d'ailleurs mécontent de sa nation. D'abord que les Portugais se présentèrent, il se rendit, et passa au service des Portugais avec deux cent soixante soldats. Cet heureux succès fut suivi de la perte du secours que les Hollandais envoyaient à Arécisse et au fort Nazareth. Les Portugais s'en emparèrent, et le firent servir pour s'assurer cette nouvelle conquète. Vidal y laissa pour gouverneur Martin Soarès Moréno; ensuite il sépa-

ra ses troupes en plusieurs corps, afin de pouvoir les faire subsister plus facilement. Tous ces corps différens allèrent prendre leurs quartiers autour de la ville d'Arécisse, pour la tenir comme bloquée. Ils se fortifièrent et se retranchèrent dans ces quartiers. Antoine Philippe Camérano avec les Indiens, et Henri Dias avec les Nègres, se postèrent le long de la rivière de Capivarivé. Vidal et Vieira avec leurs corps, veillaient à la sûreté des uns et des autres, et ils avaient choisi un détachement de cavalerie pour battre sans cesse l'estrade, afin de prévenir toute surprise.

Les peuples voisins, à la vue des succès des Portugais, résolurent, ainsi que les autres habitans du reste de la province, de secouer le joug des Hollandais, et de se remettre sous la puissance de leurs anciens maîtres. D'abord, les Portugais soumirent le fort de Sainte Croix, situé entre la ville d'Arécisse et celle d'Olinde. Christophe Lints, florentin d'origine, leur conquit Porto-Calvo. Antoine Roccia de Antas, et Valentin de Roccia les introduisirent dans le fort Saint-François, sur la rivière de même nom. Les habitans de ces cantons, excédés des rapines et des brigandages que les Hollandais exerçaient sur eux, saisirent avec joie cette occasion pour s'affranchir d'une tirannie qu'ils ne supportaient qu'avec désespoir. C'est une erreur de presque tous les conquérans, de traiter les pays conquis comme s'ils

étaient encore leurs ennemis. A la honte de l'esclavage, ils ajoutèrent par ces excès le désespoir dans le cœur de leurs nouveaux sujets, et ce désespoir se changeant en fureur, tourne tôt ou tard au préjudice des conquérans. Cependant les exemples ne corrigent point : on suit toujours la même politique, politique qui blesse la religion, qui révolte la raison, et qui trahit toujours les intérêts de ceux qui la pratiquent. Si les Hollandais se fussent attachés à adoucir le sort de leurs nouveaux sujets, les Portugais n'eussent pas trouvé tant de facilité à les ramener sous leur obéissance, et les Hollandais seraient peut-être aujourd'hui maîtres du Brésil.

A la vue de ces progrès rapides, ils renouvelèrent leurs plaintes auprès de Tellez contre Vieira et Vidal. Tellez les laissa se plaindre, et fit partir en même tems Nicolas Aragna avec trois compagnies d'infanterie pour conserver les nouvelles conquêtes. Les Hollandais y envoyèrent aussi des troupes; mais elles retournèrent à Arécisse, sans oser avancer dans le pays. Aragna joignit Vieira. Celui-ci fut d'avis qu'on démolît le fort Saint-François, ce qu'on exécuta. La garnison, qui s'était rendue prisonnière de guerre, prit parti dans l'armée des Portugais. Vieira en forma un régiment qu'il donna à commander à Théodose Strate, en qualité de mestre-de-camp. Strate conseilla à Vieira d'aller assaillir l'île d'Itamaraca, d'où les Hollandais d'Arécisse tiraient

presque tous leurs vivres. On choisit pour exécuter cette entreprise huit cens soldats qu'on embarqua dans des canots, espèce de petits bateaux fort en usage dans toute l'Amérique. Ils rencontrèrent en chemin un bâtiment. Craignant qu'il n'allât avertir les Hollandais, ils l'investirent, s'en rendirent maîtres, et poursuivirent leur route. Ils abordèrent dans l'île, et les habitans demandèrent quartier. On leur en fit; mais le soldat, entraîné par le désir du pillage, s'écarta et alla saccager les habitations. Les Hollandais qui étaient dans le fort s'en étant aperçus, firent une sortie, et menèrent rudement les Portugais. Cependant ceux-ci se rallièrent, et après un combat long et rude, ils obligèrent les Hollandais à rentrer dans leur fort. Antoine Philippe Camérano, Ascenzio de Silva et Diègue Barros y furent blessés, et quatre-vingts soldats les plus braves tués. Les autres jugèrent à propos de s'en retourner.

Cependant Vieira et Vidal étaient toujours devant Arécisse. Pour mettre leurs quartiers hors d'insulte, ils élevèrent un fort sur une petite éminence qui commandait tout le territoire de Varzéa, et ils y placèrent huit pièces d'artillerie. Les Hollandais, commençant à souffrir dans la place, se déterminèrent à faire une sortie dans la nuit sur le quartier de Henri Diaz, dans l'espérance de le surprendre. Mais leur entreprise avorta par la vigilance de ce capitaine. Car non-seulement ils

ne le surprirent point; mais ils le trouvèrent si bien sur ses gardes, qu'il les tailla en pièces, et poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de la ville. Les vivres et l'eau surtout manquaient aux assiégés, ils en envoyaient chercher à la rivière de Ribéride. Les Portugais dressèrent un jour une embuscade à ceux qui y allaient : ils firent prisonniers tous les nègres qui la portaient, et tuèrent une partie des soldats qui les escortaient.

Les Hollandais voyant leur perte certaine, voulurent l'éviter, ou la reculer, en répandant la discorde parmi les Portugais. Ils succombèrent dans l'exécution de ce projet. Les Portugais demeurèrent unis. Alors les Hollandais tâchèrent de corrompre la fidélité des soldats de leur nation, qui servaient dans le régiment de Théodose Strate. Comptant sur quelques-uns, ils hazardèrent une sortie; mais par la vigilance des chefs portugais, les traîtres n'osèrent agir, et les Hollandais furent repoussés avec perte. Deux officiers étrangers qui étaient du complot, s'apercevant qu'on se défiait d'eux, résolurent de se retirer. Pour y parvenir sans danger, ils proposèrent à Vieira et à Vidal de leur permettre d'aller, avec cent trente de leurs soldats, attendre en embuscade les assiégés, près de la rivière de Ribéride, où ils étaient obligés d'aller chercher de l'eau. On le leur permit, et aussitôt qu'ils furent éloignés du camp des Portugais, ils

prirent la route d'Arécisse, et entrèrent tambour battant dans la ville, où ils furent reçus avec beaucoup d'allégresse. Cette trahison acheva d'ouvrir les ieux à Vieira et à Vidal. Ils firent venir Strate, qui prouva n'avoir eu aucune connaissance du complot de ses soldats, qu'on désarma, et qu'on envoya prisonniers à la baie. Ils retinrent Strate et François de la Tour, français de nation, et sergent-major du régiment étranger. La conjuration étant ainsi dissipée, ceux d'Arécisse ne firent plus de sorties : ce qui fit comprendre aux Portugais qu'ils n'avaient tenté les précédentes que dans l'espérance d'être favorisés par les soldats de Strate.

Les Portugais n'étant plus arrêtés par les sorties des ennemis, poussèrent vivement leurs travaux; mais on vint tout à coup à manquer de munitions. Antoine Tellez de Silva s'embarqua sur une caravelle, pour en aller chercher à la baie. Dès qu'elles furent arrivées, les maladies enlevèrent une partie des soldats portugais. Ce contre-tems ne put arrêter Vieira : il continua le blocus, il ranima le soldat mourant, et soutint son courage abattu, par l'espérance de la réduction prochaine de la place. Mais les Hollandais la secoururent, et les Portugais prirent le parti de se retirer. Cependant comme la compagnie hollandaise soutenait cette guerre, des gains immenses qu'elle retirait

du sucre qu'elle prenait dans le Brésil, Vieira, du consentement du gouverneur, saccagea toutes les habitations, et il commença par les siennes pour donner l'exemple. On espérait, par ces ravages, ôter aux Hollandais les moyens de se soutenir dans le Brésil.

En Afrique, dom Gaston Coutigno succéda au gouvernement de Tanger à André Dias de Franca. Coutigno s'était distingué dans la guerre contre les Castillans dans la province d'Entre-Douro-et-Minho. Voulant soutenir la réputation qu'il s'était faite, il se mit en campagne avec quelques troupes, et fit des courses dans les terres des Maures ennemis. Dans une de ses courses, Lopès Fernandès tua Almocadem Abraham Moçaba, qui par son courage soutenait seul les affaires des ennemis. Lors de sa chûte, Fernandès courut pour voir s'il était mort; il trouva qu'il respirait encore, il voulut le secourir. Moçaba lui dit : « Qui que tu sois, » laisse-moi mourir; tes intérêts le demandent; il » n'y a que ma mort qui puisse t'assurer la vic- » toire. » Il mourut un moment après, sans vouloir permettre qu'on le pansât.

Dom Philippe de Mascarégnas, gouverneur de Ceilan, fut nommé vice-roi des Indes à la place du comte d'Aveiras. Il partit de Colombo pour se rendre à Goa, où il venait d'arriver heureusement six galions de Portugal. Ce secours releva entière-

ment le courage des Portugais dans les Indes, où chaque jour leurs affaires allaient de mieux en mieux.

Le comte de Castel Melhor commandait avec succès en Portugal dans la province d'Alentéjo. Castel Melhor fit un voyage à Lisbonne, et pendant son absence, Juan Mendès de Vasconcellos, mestre-de-camp-général, veilla à la défense de la frontière. Le Roi envoya Castel Melhor dans son ancien gouvernement d'Entre-Douro-et-Minho. L'armée de l'Alentéjo avait été considérablement diminuée par les maladies. Le Roi ordonna une levée de six mille hommes dans les différentes provinces de son royaume pour la recruter. Il donna en même tems ordre de fortifier plusieurs petits postes, afin de mettre la campagne à couvert des courses des ennemis. Ces derniers taillèrent en pièces quatre cens chevaux que Juan Mendès de Vasconcellos avait envoyés d'Elvas pour faire une course, sous les ordres de Juan d'Ataïde.

La cavalerie portugaise était aussi peu considérable que l'infanterie était nombreuse. La cavalerie castillane, supérieure de toutes manières, la rompait et la battait en toute occasion. Le Roi désirant la mettre en état de résister à celle des ennemis, en nomma lieutenant-général dom Juan Mascarégnas, qui avait long-tems servi dans la cavalerie en Flandre, sous le fameux Philippe de

Sylva. Mascarégnas s'attacha à la former; mais il ne put jamais la rendre aussi bonne que celle des Espagnols. Ceux-ci enlevèrent encore un convoi que les Portugais destinaient pour Olivença, et allèrent ravager les campagnes de Veiros, de Fronteira, de Montfort et d'Estrémos. Vasconcellos, pour s'en venger, marcha avec André d'Albuquerque, depuis peu nommé à la charge de général de la cavalerie, pour s'emparer du château de Codiceira, qui avait déjà été pris une fois par les Portugais. Vasconcellos s'en rendit maître sans coup férir, et le ruina de fond en comble, pour ôter cette retraite aux Castillans, lorsqu'ils se retiraient de leurs courses.

La France sollicitait vivement le roi de Portugal pour qu'il envoyât une armée puissante dans l'Estramadure espagnole. Jean IV l'eût désiré; mais il y avait si peu d'intelligence entre ses officiers généraux, qu'il s'était en quelque manière déterminé à rester sur la défensive. D'ailleurs il n'était pas très-content de la Cour de France : les ministres de cette Cour à Munster et à Osnabruck avaient assez froidement soutenu ses intérêts. Néanmoins il prit le parti d'assembler une armée, et d'en donner le commandement à Mathias d'Albuquerque, comte d'Alégrette, qui s'était retiré l'année précédente pour quelque mécontentement particulier, et par jalousie contre Vasconcellos, dont le mérite fesait

ombrage au sien. Le Roi parvint à dissiper leur mésintelligence, dont la source était honteuse et honorable en même tems pour l'un et pour l'autre. Enfin Albuquerque partit, et se rendit dans l'Alentéjo.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, il assembla les chefs de l'armée, l'ingénieur Cosmander, Juan de Costa, Vasconcellos, Rodrigue de Castro et André d'Albuquerque. Le comte d'Alégrette proposa d'aller d'abord attaquer le fort Saint-Christophe, et de là assiéger Badajoz ou la ville d'Albuquerque, afin de porter le théâtre de la guerre dans le pays ennemi. Vasconcellos, Rodrigue de Castro et André d'Albuquerque condamnèrent ce projet, disant qu'il était vrai qu'on pouvait facilement réduire le fort Saint-Christophe, mais que c'était une conquête inutile, parce que l'on ne pouvait de là aller assiéger Badajoz, ville considérable et trop bien fortifiée pour en hazarder le siége avec une armée aussi peu nombreuse que la leur, surtout étant à portée d'être secourue par l'armée espagnole. Que les mêmes raisons devaient empêcher de se porter devant Albuquerque, où l'on échouerait certainement, ce qu'il fallait éviter pour ne pas décourager le soldat; qu'il fallait donc renoncer à ce projet, et aller à Téléna qu'on avait fortifié depuis peu, mais qui ne pouvait cependant leur opposer qu'une faible résistance. Leur avis fut suivi, et le comte

d'Alégrette y consentit malgré lui. Sa haine contre Vasconcellos se réveilla. La discorde se mit parmi tous les chefs. L'intérêt particulier l'emporta sur l'intérêt général, au grand préjudice de l'État.

Le 15 de septembre, l'armée se mit cependant en marche vers Téléna : elle était composée de seize cens chevaux, et de huit mille hommes d'infanterie divisés en huit régimens. La garnison de Téléna se rendit vie sauve, après trois jours de siége. Comme les Portugais se mettaient en devoir de démanteler cette place, on aperçut l'avant-garde de l'armée castillane; elle était plus forte et plus nombreuse que la portugaise, et l'on comprit alors qu'on avait fait une faute de ne point attaquer Saint-Christophe au lieu de Téléna. Cependant il fallut songer à se retirer et à repasser la Guadiana. Une partie de l'armée l'ayant exécuté, l'autre fut attaquée par les Castillans, que commandait le baron de Molinguen, à la place de Léganès, qu'on avait envoyé en Catalogne. Dom Juan Mascarégnas soutint avec la seule cavalerie les efforts des ennemis, et les repoussa même jusqu'au bois de Corcuéla, contre lequel était situé leur camp. Le comte d'Alégrette proposa à l'instant à ses officiers généraux de faire revenir les troupes qui avaient passé la Guadiana, et de profiter de la confusion où paraissaient être les Castillans. Comme on délibérait là-dessus, on vit arriver toute l'armée ennemie qui marchait en

ordre de bataille. A cette vue, la cavalerie portugaise, qui venait un moment auparavant de donner de grandes preuves de courage, prit honteusement la fuite, et passa la Guadiana: Mascarégnas, son général, fit de vains efforts pour la retenir. Alors, s'armant d'une pique, il descendit de cheval, et suivi de quelques officiers, il alla se mettre avec eux à la tête de l'infanterie, qui était encore en deçà la rivière.

Il semblait que cette infanterie devait être taillée en pièces; mais, loin de se laisser entraîner par le mauvais exemple de la cavalerie, elle se retrancha avec des chevaux de frise, se défendit avec une intrépidité sans égale, et força les Castillans à se retirer honteusement, laissant deux cens soldats sur le champ de bataille, sept capitaines de cavalerie et trois sergens-majors. Les Portugais ne perdirent dans cette occasion que cent vingt soldats et quelques officiers, parmi lesquels se trouva Emmanuel de Gama, capitaine de cavalerie. Il fut généralement regretté; c'était un homme d'un grand mérite, digne du nom qu'il portait. Il semble qu'il y ait des maisons faites pour donner l'exemple des vertus, comme il en est pour donner l'exemple des vices.

Les Portugais achevèrent de passer la Guadiana, et les Castillans se retirèrent sous Badajoz. De là le baron de Molinguen envoya un détachement pour

rétablir Téléna. Ses progrès eussent été médiocres, si la concorde et l'intelligence eussent régné parmi les officiers-généraux des Portugais ; mais ils passaient en des disputes vaines le tems qu'il eût fallu donner à d'utiles entreprises ; le comte d'Alégrette et Vasconcellos en vinrent enfin à une rupture ouverte. L'armée se divisa, et l'on fut forcé de l'envoyer dans ses quartiers d'hiver, pour prévenir peut-être de plus grands malheurs.

Le comte d'Alégrette, pénétré de douleur du peu de succès qu'avaient eu ses armes pendant la campagne, à cause des contradictions qu'il avait essuyées, partit pour la Cour, afin de se justifier, et de porter ses plaintes contre ceux qui l'avaient traversé dans ses opérations. Le Roi qu'on avait prévenu, ou pour mieux dire, qui n'avait pas perdu la mémoire de la première retraite que le comte avait faite, le reçut et l'écouta froidement. Le comte d'Alégrette avait rendu de grands services : cette réception lui parut une ingratitude de la part de son maître ; il se retira accablé de douleur dans sa maison, et mourut en peu de jours, laissant la réputation d'un grand capitaine, d'homme sage, prudent, courageux et plein de zèle pour sa patrie. Cependant ces qualités qui par leur rareté devraient rendre si respectable celui qui les réunit, ne servirent qu'à lui faire des ennemis. On le peignit au Roi, fier, indépendant, entêté, dur, in-

flexible, et peu propre à commander, malgré les talens qu'il avait pour la guerre. A ces discours outrageans, le comte d'Alégrette ne répondait que par des actions utiles à son pays : son peu d'empressement à se justifier fut regardé comme l'effet d'un orgueil insupportable, et le perdit sans ressource dans l'esprit de son Roi.

Le comte de Vidigueira était toujours en France. Le ministère de Richelieu avait été un ministère de force et de fermeté; celui de Mazarin était un ministère de souplesse et d'adresse. Dans l'un et l'autre on se proposait le même but, l'abaissement de la maison d'Autriche. La reine de France, régente du royaume, uniquement occupée de la gloire et de la grandeur de son fils, veillait attentivement à tout ce qui pouvait y contribuer. Mazarin parvenu au cardinalat, avait toute sa confiance, et secondait ses vues avec ardeur. Le comte de Vidigueira travaillait de son côté à maintenir la bonne intelligence entre la Cour de France et celle de Portugal, dont les intérêts étaient les mêmes. Le roi de Portugal en était si persuadé, qu'il envoya cinq de ses meilleurs vaisseaux, sous les ordres de Jean de Ménésès, pour joindre la flotte française qui fesait voile vers Porto-Longoné, afin d'enlever au Roi catholique cette place située dans la mer Adriatique.

Les Portugais continuaient aussi la guerre dans

le Brésil avec la même ardeur qu'en Europe. Pour incommoder la ville d'Arécisse, ils avaient bâti tout auprès un fort, qu'ils appelaient le fort Jésus, d'où ils battaient sans cesse la place avec huit pièces de canon. Vieira et Vidal étaient toujours à la tête des troupes. Tellez leur envoyait de tems en tems des rafraîchissemens, et les affaires des Hollandais allaient de jour en jour en décroissant. Ayant voulu bâtir un fort non loin d'Arécisse, pour empêcher la communication des quartiers de l'armée portugaise, Henri Dias alla interrompre le travail, que les Hollandais abandonnèrent : mais après la retraite de ce capitaine portugais, ils le recommencèrent, et le poussèrent avec tant de diligence, qu'ils l'achevèrent enfin. Ils y laissèrent une garnison, que peu de jours après Henri Dias fit passer au fil de l'épée.

Antoine-Philippe Camérano, mestre-de-camp, remporta également quelques avantages sur les Pitaquares et les Tapuyas, qui s'étaient soumis aux Hollandais, et qui ravageaient les terres dépendantes des Portugais. Ces peuples appelèrent à leur secours les Bataves établis dans le Paraïba. Mais Camérano réprima le dessein des uns et des autres, et Vidal ayant été le joindre, ils portèrent la terreur de leurs armes jusque dans la ville de Paraïba même. Vidal retourna devant Arécisse, où Vieira manquait de vivres. Les soldats fatigués murmuraient, plu-

sieurs avaient quitté l'armée, et s'étaient retirés à la baie. Tellez les renvoya promtement. Les assiégés manquaient aussi de toutes les choses nécessaires. Ils résolurent de faire une sortie par mer, afin d'aller chercher des vivres. Pour donner le change aux Portugais, ils feignirent d'aller s'embarquer au port de Maria Farina : mais ces derniers s'en aperçurent; Vidal accourut dans l'endroit où ils prétendaient s'embarquer, et les contraignit de se retirer avec perte.

Cependant les chefs des États des Provinces-Unies résolurent de faire un armement considérable, pour aider la Compagnie occidentale à se soutenir dans le Brésil. François de Souza Coutigno, ambassadeur auprès de leurs hautes puissances, informa promtement Jean IV du dessein des Hollandais. On tint un Conseil d'État à Lisbonne sur cette affaire. Les uns disaient qu'il ne fallait rien épargner pour soutenir Vidal et Vieira, et chasser les Hollandais du Brésil; les autres étaient d'avis qu'on les y laissât en repos, et qu'on envoyât des ordres à Vieira et à Vidal de quitter les armes, et de se soumettre aux Hollandais, s'ils voulaient conserver leurs biens dans la capitanie de Fernambuco, ou de passer dans les terres soumises sans contestation aux Portugais, où l'on tâcherait de leur procurer des établissemens solides, pour récompenser leur courage, leur valeur, et surtout

l'attachement qu'ils fesaient éclater en faveur de leur pays. On les informa du résultat de ce Conseil. Vieira et Vidal en demeurèrent pénétrés de douleur : ils touchaient au moment de recueillir les fruits de leurs travaux par la prise d'Arécisse, et ils se les voyaient enlever tout à coup par la faiblesse du gouvernement, pour lequel ils s'étaient l'un et l'autre sacrifiés. Avant de prendre un parti, ils tinrent Conseil avec les principaux officiers de leur armée. Le respect qu'ils avaient pour le Roi les portait à obéir promtement à ses ordres; mais l'intérêt de l'État, l'amour de la gloire, le désir de s'affranchir d'un joug étranger, tout les sollicitait à poursuivre une guerre où la victoire s'était presque toujours déclarée en leur faveur. Ils étaient d'ailleurs persuadés que le Roi ne s'était déterminé à leur envoyer les ordres qu'ils avaient reçus, que parce qu'on ne l'avait pas bien informé de la situation des affaires. « Car, » disaient-ils, « s'il eût connu notre zèle, nos victoi-» res, l'ardeur de nos soldats, le désir où nous » sommes de répandre jusqu'à la dernière goutte » de notre sang pour son service dans cette pro-» vince, certainement, au lieu de nous ordonner » de poser les armes, il nous encouragerait à pour-» suivre notre entreprise, il nous secourrait de » toutes ses forces. Il est de son intérêt et de notre » devoir qu'il soit instruit de notre situation avant » d'obéir. »

Affermis dans ce dessein, ils résolurent d'écrire au Roi pour lui apprendre qu'ils allaient continuer la guerre. Afin de ne pas perdre de tems, ils marchèrent pour s'emparer de l'île d'Itimaraca, séparée du continent par un bras de mer, et d'où les habitans d'Arécisse tiraient des secours considérables. Cette île avait trois ports; où les Hollandais entretenaient trois grands vaisseaux de guerre pour en défendre l'entrée. Les Portugais les assaillirent, s'en emparèrent, entrèrent dans l'île, où ils répandirent la terreur et l'épouvante. Les ennemis s'enfermèrent dans le fort d'Orange. Les Portugais démolirent tous ceux qui se trouvaient dans l'île, et en bâtirent un dans un des trois ports, pour se conserver la communication avec la terre-ferme.

Cependant les habitans d'Arécisse étaient réduits à la dernière extrémité : ils manquaient de vivres, de munitions et de soldats. Ils étaient enfin sur le point de traiter avec les Portugais, lorsqu'il arriva dans leur port trois vaisseaux hollandais chargés de munitions, de vivres et de soldats. Ce secours inespéré releva leur courage. Ils se flattèrent dès ce moment, non-seulement de se conserver dans la capitanie de Fernambuco, mais de faire encore des conquêtes dans celle de la Baie. Les Portugais ne perdirent point courage. Au lieu de se retirer, comme les Hollandais s'en étaient flat-

tés, ils se fortifièrent de nouveau dans leurs retranchemens, dans le dessein de pousser la guerre avec vigueur.

Tandis qu'ils s'affermissaient dans cette généreuse résolution, la haine et l'envie fomentaient peu à peu la discorde parmi les troupes. La plupart des officiers, jaloux du mérite de Juan Fernandès Vieira, conçurent le dessein de le faire assassiner. Ils subornèrent quelques esclaves, qui l'attendirent dans un passage, et tirèrent sur lui trois coups de fusil, dont deux balles le blessèrent à l'épaule. On arrêta dans l'instant un des assassins, qui parla : mais Vieira, par un excès d'une rare prudence, dissimula le complot qu'on avait tramé contre sa vie, et se contenta de faire punir l'assassin. Cette modération produisit un bon effet. Les conspirateurs triomphèrent de leur haine, et tous à l'envi concoururent au bien général, en obéissant à Vieira. Vieira pour grossir son armée, assembla tout ce qu'il y avait de troupes dans le pays, afin de s'opposer efficacement aux efforts de Sigismond Vanescop et de Jacob Estacurt, chefs des Hollandais, tous deux également braves, courageux et consommés dans le métier de la guerre.

Sigismond ayant choisi douze cens hommes, tenta une entreprise dans le territoire d'Olinde. Antoine de Roccia Damas, Bras de Barros, Sébastien Féreira et Juan Searès d'Albuquerque le

mirent en fuite et le poursuivirent jusqu'au fort de Pérexis. Là, Sigismond reçut un nouveau renfort de troupes, avec lequel il tenta vainement une seconde fois la fortune. Il fut battu et contraint de se retirer. Peu de tems après, il se remit en campagne avec quatre mille hommes et un grand nombre d'Indiens. Il construisit plusieurs forts, il ravagea quelques habitations appartenant aux Portugais, et rétablit un peu les affaires des Hollandais dans le Brésil. Dans les Indes, la trève eut lieu entre les Portugais et les Hollandais; mais les premiers y perdirent une flotte considérable par un naufrage.

Cette perte causa une grande consternation dans Lisbonne, où le Roi assembla les États-Généraux pour prendre de nouvelles mesures sur le gouvernement, où il se glissait plusieurs abus à la faveur de la guerre. Après qu'on les eut réformés, on convint de faire une levée de seize mille hommes et de quatre mille chevaux, pour défendre les frontières. On imposa de nouveaux tributs pour soutenir les frais de la guerre. On résolut de pourvoir à la sûreté des provinces, où les soldats et les gens sans aveu commettaient chaque jour des brigandages, dont les peuples seuls étaient les victimes; on réforma les tribunaux, on veilla à la conduite des administrateurs des finances, on nomma de nouveaux directeurs, pour avoir soin

que la répartition des tributs se fît avec équité et justice, et pour empêcher que le peuple ne fût seul opprimé. Ces directeurs furent choisis dans les trois ordres qui composaient les trois États, afin qu'ils veillassent respectivement à la conduite les uns des autres. La noblesse chargea de cette commission dom Sébastien-César de Ménésès, évêque de Porto, et dom Alvarès d'Abranchès, du Conseil de guerre. Les députés des villes nommèrent Thomé de Souza, Véadeur de la maison du Roi, et Rui Corréa Lucas, lieutenant-général de l'artillerie du royaume. Le clergé choisit Pantaléon Rodriguès Pachéco, évêque d'Elvas, et dom Pèdre de Ménésès, évêque de Mirande. On termina plusieurs autres affaires à la satisfaction des peuples et du Roi, qui fit savoir aux États qu'il vouait désormais le royaume de Portugal à la vierge Marie, mère immaculée du fils de Dieu; et il le déclara par le décret suivant.

« Dom Jean, par la grâce de Dieu, roi de Por-
» tugal et des Algarves, deçà et delà la mer, en
» Afrique, Seigneur de la Guinée, de la navigation
» et commerce d'Éthiopie, Arabie, Perse et des
» Indes, etc. Sachent tous ceux qui verront le
» présent décret, que je suis rétabli par une grâce
» spéciale de Dieu, dans la possession de la cou-
» ronne, des royaumes et seigneuries de Por-
» tugal, et que le seigneur Roi, dom Alfonse

» Henriquès, mon aïeul, et premier Roi de ce » royaume, lorsqu'il fut proclamé et salué Roi, en » reconnaissance d'un si grand bienfait, du consentement de ses vassaux, il choisit pour sa protectrice, et celle de son royaume, la Vierge, » mère de Dieu, à laquelle il promit de payer » tous les ans un tribut, pour marque de vasselage. Désirant imiter le saint zèle qui l'enflammait, ainsi que la piété des seigneurs Rois mes » prédécesseurs, je la choisis aussi pour unique » protectrice, et je promets en mon nom, et au » nom du prince Théodose mon fils, aimé sur » tous, et pour tous mes successeurs, de payer » tous les ans, pour marque de vasselage, cinquante » crusades à l'église de la Conception, qui est à » Villaviciosa, et la première qui ait porté ce nom » dans toute l'Espagne. Et de la même manière, » nous promettons et jurons, comme prince, de » confesser et de défendre jusqu'à sacrifier notre » vie, s'il est nécessaire, l'Immaculation de la » vierge Marie, mère de Dieu, selon la croyance » de notre sainte mère l'Église de Rome, à laquelle » nous devons obéir. Nous espérons que par la » grande confiance que nous avons en sa miséricorde, elle défendra nous et nos royaumes » contre nos ennemis, et qu'elle fera prospérer nos » affaires pour la gloire de Jésus-Christ notre Dieu, » et pour l'exaltation de la foi catholique et ro-

» maine, pour la conversion des nations infidèles » et des hérétiques. Et si quelque personne osait » s'élever contre notre promesse, serment et vas- » selage, nous voulons qu'il soit dans l'instant » chassé de notre royaume; et s'il est Roi, ce que » Dieu ne veuille jamais permettre, qu'il encoure » sa malediction, qu'il encoure la nôtre, qu'il soit » puni, qu'il soit dépouillé de la royauté. Afin » qu'on n'ignore point le choix que nous avons fait » de sa protection, et qu'on n'ignore pas aussi » notre promesse et serment, faits dans l'assemblée » des États, nous ordonnons qu'il en soit dressé » trois actes publics, un pour l'envoyer en Cour » de Rome, un autre pour être mis dans les ar- » chives de l'église de Notre-Dame de la Concep- » tion de Villaviciosa, et le troisième pour être » déposé dans la tour de Tombo. Donné dans notre » cité de Lisbonne, le 26 du mois de mars. Bal- » thazar Rodriguès Coelho, l'an de nôtre Seigneur » 1646. Pierre Vieira de Silva. Le Roi. »

On attribua à cet acte de piété et de religion une partie des succès qu'on remporta sur les ennemis de l'État. En 1647, l'armée qui était dans l'Alentéjo était sans général. Le Roi nomma Martin Alfonse de Mélo pour remplir ce poste. Juan Mendès de Vasconcellos s'était flatté de l'obtenir. Frustré de son espérance, il demanda permission au Roi de se retirer à Lisbonne, ce que le Roi lui

accorda, en donnant en même tems sa place à André d'Albuquerque; général de l'artillerie. Il mit aussi à la tête de la cavalerie dom François d'Azévédo, à la place de dom Juan Mascarégnas, et la charge de commissaire-général, vacante par la mort d'Alexandre Varnarte, fut remplie par Achim de Taméricut. Mélo se rendit dans l'Alentéjo pour prendre possession du commandement. Son arrivée causa une allégresse générale dans toute la province.

Le baron de Molinguen commandait l'armée castillane à la place du comte de Foen Saldagne, qui avait été faire un voyage à la Cour. Il retira ses troupes de ces quartiers, pour commencer la campagne. Alfonse de Mélo donna aussi ordre de son côté à André d'Albuquerque de marcher vers la Guadiana, et de combattre les Castillans s'ils se présentaient. En effet, on ne tarda pas de se rencontrer. Il y eut plusieurs escarmouches, où les Portugais remportèrent l'avantage. La discipline était entièrement négligée dans leur armée. Le soldat ne songeait qu'à piller, et méprisait les ordres de ses supérieurs. De quelque courage et de quelque valeur que soient douées des troupes, ce sont des vertus inutiles, si elles ne sont guidées et tempérées par une grande discipline. Mélo s'appliqua uniquement à la rétablir et dans l'infanterie et dans la cavalerie. Il réforma les plus mutins, et

il se montra si sévère envers les autres, qu'on vit enfin régner l'ordre et la subordination nécessaires pour qu'une armée puisse se soutenir longtems.

Jean Pascal Cosmander, ingénieur-major, fut fait prisonnier par un régiment de cavalerie espagnole, en allant d'Estrémos à Elvas. On le conduisit à Badajoz, et l'on eut pour lui les égards les plus flatteurs. C'était le plus habile ingénieur de son tems. Le roi de Portugal fit tous ses efforts pour lui produrer la liberté, et le Roi catholique, en la lui refusant, fit les siens pour l'attacher à son service. Cosmander, qui avait été comblé de bienfaits de la part du roi de Portugal, résista quelque tems aux pressantes sollicitations des Espagnols; mais, languissant dans le repos, et séduit enfin par les hautes espérances qu'on lui donna d'une grande fortune, il se détermina à prendre parti dans les troupes des ennemis, oubliant toutes les grâces qu'il avait reçues des Portugais.

Le comte de Sérem, gouverneur de la province de Beira, ayant appris que le Roi avait de nouveau fait arrêter le marquis de Montalvan, son père, fit demander la permission de quitter son gouvernement, et de retourner à Lisbonne. Le Roi y consentit, et divisa son gouvernement en deux, dont l'un fut confié à Rodrigue de Castro, et l'autre à Sanche Emmanuel. Les territoires de la Guarda,

de Piguel, de Lamégo et d'Esguéra furent compris dans celui de Castro; et Coïmbre, Viseu, Castelbranco dans celui d'Emmanuel. Castro s'appliqua avec un soin extrême à rétablir l'ordre et la confiance dans son département. Brûlant de se signaler par quelque entreprise d'éclat, il se mit à la tête de trois mille hommes d'infanterie et de six cens chevaux, et alla assiéger le fort de Gallégos. En arrivant devant la place, il trouva l'entreprise au-dessus de ses forces. Espérant d'y suppléer par son courage, il fit dresser une batterie de trois pièces de canon, et battit la place pendant trois jours sans pouvoir faire une brèche assez considérable pour monter à l'assaut. Cependant il craignait à tous les instans que les Castillans ne partissent de Ciudad-Rodrigo pour lui faire lever le siége; et alors il n'eût point été en état de résister, surtout si la forte garnison de la place eût fait une sortie sur ses troupes. Il assembla son Conseil de guerre; on y résolut de lever le siége, et d'aller faire une course dans le territoire de Saint-Félix. La garnison de cette ville était partie pour joindre l'armée ennemie à Ciudad-Rodrigo, où elle s'assemblait.

Castro exécuta ce qu'on avait résolu dans le Conseil, et partit, après avoir renvoyé son butin à Almeida. Étant arrivé devant Saint-Félix, il attaqua cette place par quatre endroits différens : il la força, la pilla, et tua une partie de la garnison. Le reste

se retira dans le château. Les Portugais, contens de leur succès, reprirent la route d'Almeida. L'armée castillane assemblée sous Ciudad-Rodrigo, se mit enfin en marche, entra dans le Portugal, et causa quelques dommages aux villes frontières. En s'en retournant, un corps d'infanterie tomba entre Ciudad-Rodrigo et le fort de Gallégos, dans une embuscade que Castro lui avait tendue. Ils ne furent pas plus heureux partout ailleurs : les Portugais les battirent et les repoussèrent toujours.

Le peu de succès qu'avaient les armes castillanes contre les armes portugaises, causait un mortel chagrin aux ministres du Roi catholique. Ne pouvant réduire les Portugais par la force, ils eurent recours à la trahison. Ils ne doutaient point que le Portugal ne se soumît bientôt au gré de leurs désirs, s'ils pouvaient parvenir à faire assassiner le roi Jean IV. Les meurtres, les brigandages, les trahisons les plus infâmes, tout leur paraissait permis pour arriver au but qu'ils se proposaient. Ils cherchèrent donc quelqu'un à qui ils pussent confier l'exécution de leur détestable projet. Dominique Lette s'offrit. Lette était né à Lisbonne de parens obscurs et ignorés. Il était sans mœurs, et ne connaissait aucun principe de vertu. Sa vie n'avait été que le tissu des vices les plus honteux. Il n'avait vécu qu'avec des hommes perdus de dettes et de débauches, et avec ces femmes qui, au mé-

pris de l'honnêteté publique, immolent la pudeur au plus vil intérêt. Tel était l'homme dont les ministres espagnols ne balancèrent point à se servir, et à qui ils osèrent promettre pour prix de son crime les récompenses les plus honorables. Avant de se rendre à Lisbonne, il engagea Emmanuel Rocco, aussi Portugais, de faire ce voyage avec lui. Rocco lui demanda quelle raison pouvait l'engager de retourner à Lisbonne. « J'y vais, » répondit Lette, « venger les outrages que ma femme » y a faits à mon honneur, en la poignardant aux » ieux même de ses amans; et j'ai besoin de votre » secours pour favoriser ensuite mon évasion. » Rocco consentit de l'y accompagner. Ils arrivèrent à Lisbonne quelques jours avant la Fête-Dieu. Lette choisit ce jour pour consommer son crime. Le Roi devait se trouver à la procession du Saint-Sacrement avec toute la Cour, et cette procession devait passer dans une rue fort étroite. Lette y loua deux maisons : l'on pouvait passer de l'une dans l'autre par une porte de communication. Une de ces maisons donnait aussi dans une autre rue, par où Lette espérait se sauver après avoir commis son crime.

Le jour de la Fête-Dieu étant arrivé, il pria Emmanuel Rocco d'aller l'attendre avec des chevaux au couvent de Notre-Dame-de-Grâce, parce qu'il espérait, lui dit-il, d'assassiner ce jour-là sa

femme. Rocco y alla, et Lette se rendit à son poste. La procession passa : le Roi y était environné de ses gardes et de toute sa Cour. A cette vue, Lette se troubla; la pompe et la majesté de la cérémonie achevèrent de l'intimider : enfin il n'osa consommer son attentat. Il sortit de sa maison, et alla joindre Rocco qui l'attendait. En l'abordant : « Ami, » dit-il, « je n'ai pu venger mon injure; ma » femme s'est dérobée à mon ressentiment, elle » n'a point paru dans l'endroit où j'espérais la pu» nir de son infidélité; il faut suspendre ma ven» geance pour quelque tems; retournons à Ma» drid, nous reviendrons une autre fois, et je » prendrai mieux mes mesures. » Rocco sans se donner la peine d'approfondir davantage la conduite de son ami, le suivit en Espagne. Les ministres de cette couronne l'y attendaient avec impatience. Ils furent extrêmement mortifiés de le revoir sans avoir rien fait; et ils l'engagèrent à y retourner, en lui promettant, s'il consommait le crime, la plus brillante fortune. Lette ranimé par cette promesse, revint en Portugal, et amena avec lui Rocco. Pendant leur voyage, Rocco s'aperçut que Lette était violemment agité. Il le questionna, en lui reprochant le peu de confiance qu'il lui témoignait. Le procédé de Rocco paraissait sincère. Il est des momens de faiblesse qui triomphent de la prudence la plus attentive. Lette découvrit à

son ami tout son secret. Rocco en comprit l'importance; il applaudit à Lette, et lui promit de le seconder avec courage. A la honte de l'humanité, l'intérêt est presque toujours la source de nos crimes et de nos vertus. Lette avait espéré s'élever par un crime; ce même motif inspira à Rocco le desir de faire une action généreuse en avertissant le Roi. Lorsque l'un et l'autre furent arrivés à quelque distance de Lisbonne, Rocco quitta son ami sous quelque prétexte, se rendit au palais, vit le Roi, et lui apprit le péril qu'il avait évité le jour de la Fête-Dieu, et celui qui le menaçait encore. Dans l'instant Lette fut arrêté, et bientôt après il expira au milieu des tourmens dus au crime qu'il méditait. Le Roi pour remercier Dieu de l'avoir délivré d'un péril si grand, consacra une église en l'honneur du saint Sacrement.

Après s'être acquitté de cet acte de piété, tous ses soins furent consacrés au gouvernement de l'État. A mesure qu'il s'affermissait sur le trône, son amour et son attachement pour ses peuples devenaient plus vifs. Il gémissait de les voir livrés aux fureurs de la guerre, sans entrevoir le terme de leurs malheurs. Il avait cru que la France l'aurait fait comprendre dans le traité de la paix générale conclue à Munster; mais il s'en était flatté vainement; les efforts des plénipotentiaires français échouèrent à cet égard, et peut-être savaient-ils

bien qu'ils échoueraient. La France était gouvernée sur un autre plan que celui du cardinal de Richelieu. Le cardinal Mazarin se proposait le même but; mais il suivait un sistème politique tout différent et entièrement opposé aux intérêts des Portugais. Néanmoins le roi de Portugal renvoya à Paris le comte de Vidigueira, qu'il avait honoré du titre de marquis de Nizza, pour tâcher de renouveler le traité de ligue offensive et défensive arrêté sous le ministère précédent. Vidigueira porta avec lui trois cens mille écus pour les distribuer aux ministres de la Cour de France, afin de se les rendre favorables. Mais la Reine-régente et le cardinal Mazarin, l'âme de tous ses desseins, s'excusèrent toujours d'entrer dans les vues du Portugal, en disant que la France dans les circonstances présentes, devait nécessairement se tenir en paix avec l'Espagne, pour étouffer les semences de discorde qui commençaient à éclater de toutes parts dans le royaume.

En effet, les Grands voulaient profiter de la minorité de leur Roi pour se relever de l'abaissement où le cardinal de Richelieu les avait réduits. Les princes de la maison royale, mécontens du ministère dont le cardinal Mazarin les éloignait, se plaignaient, murmuraient, et se préparaient à repousser cette injure par la force des armes. Le parlement était sans cesse aux prises avec la Cour.

Ce n'était partout qu'intrigues, que cabales, que haines, que divisions. Le peuple toujours flottant, toujours incertain, se laissait entraîner tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Toute intelligence, toute harmonie n'existaient plus parmi ceux qui étaient à la tête du gouvernement; tous voulaient commander, personne ne voulait obéir, et Mazarin au milieu de cet orage ne songeait qu'à procurer la paix au dehors, pour soutenir la guerre au dedans du royaume, contre ceux qui méditaient sa perte. Ainsi Vidigueira ne put rien obtenir. Alors son maître lui envoya un collègue pour l'aider à conclure au moins une paix solide entre les deux couronnes. C'était le père Antoine Vieira, jésuite, natif du Brésil, homme célèbre par ses prédications, mais peu propre au manège des négociations, où à l'activité et à l'intelligence il faut joindre la souplesse et la connaissance des affaires du monde. Ce religieux fit de grandes promesses au cardinal Mazarin, et cette Éminence, pour éluder un engagement, fit des demandes exorbitantes. Enfin Vieira poussa si loin ses promesses, que Vidigueira fut obligé d'arrêter le cours de leur négociation, en déclarant qu'il aimerait mieux qu'on lui coupât les mains, que de signer les choses que le jésuite avait accordées.

Le roi de Portugal comprit alors qu'il ne devait attendre que de médiocres secours de la part de

la France : aussi ne compta-t-il plus que sur ses propres forces, et sur l'amour inébranlable de ses sujets. Ils se comportaient partout avec une valeur incroyable. En Portugal, en Afrique, dans les Indes, en Amérique, partout leur courage et leur valeur suppléaient au nombre. Moyennant ce zèle, qui ne se démentait pas un seul instant, le Roi arma douze vaisseaux de guerre qu'il envoya au Brésil, sous les ordres d'Antoine Tellez de Ménésès, comte de Villapoca, afin de secourir le gouverneur de ce pays, que les Hollandais menaçaient de chasser de la baie de Tous-les-Saints. Sigismond, leur général, s'était déjà emparé de l'île de Tapiraca, et y avait construit un fort. Dès qu'il apprit l'arrivée de la flotte portugaise, il abandonna l'île, et démolit le fort, afin que les Portugais ne pussent en profiter. Ceux qui étaient devant Arécisse, profitant de son absence, ravagèrent jusqu'à Riograndé toutes les habitations des Hollandais, d'où les habitans d'Arécisse tiraient leurs vivres. Sigismond accourut pour arrêter leurs ravages, laissant devant la baie huit vaisseaux de guerre pour combattre la flotte ennemie qu'on y attendait de jour en jour. Elle y arriva enfin, et le comte de Villapoca se prépara au combat. Les Portugais l'attendaient avec impatience : on en vint aux mains, et les Hollandais, après une légère résistance, prirent le parti de se retirer.

Dom Gaston de Coutigno, gouverneur de Tanger, réprima les Maures en Afrique et dans les Indes. Le vice-roi secourut heureusement le naïque de Maduré, son allié, contre un de ses vassaux, roi de Marava, ou Tévéré, résidant ordinairement dans l'île de Rémanancor, connue dans tout l'Orient par la célèbre pagode de Rama. Mascarégnas mit à la raison le roi de Tévéré, et on ne lui pardonna sa rébellion qu'à condition qu'il paierait double tribut au naïque de Maduré.

Au commencement de l'année 1648, les Espagnols envoyèrent commander dans l'Estramadure le marquis de Léganès, qui s'était acquis une grande réputation dans les armes, en fesant lever le siége de Lérida, place importante en Catalogne, à l'armée française qui l'assiégeait. On ne doutait point qu'il ne soutînt la réputation de son nom dans le commandement qu'on lui confiait. On espérait tout de sa valeur et de son courage, et lui-même se promettait des succès plus heureux que ceux qu'il avait eus la première fois qu'il avait fait la guerre dans ce pays. Outre des sommes considérables que la Cour de Madrid lui donna pour l'entretien et l'augmentation de son armée, elle lui permit d'emmener avec lui l'ingénieur Cosmander, qui, connaissant le pays et la force des places ennemies, pouvait être d'une grande utilité au marquis de Léganès.

Les grands préparatifs des Castillans, et la haute réputation de Léganès causèrent quelque inquiétude à Martin-Alfonse de Mélo, commandant-général des armées portugaises dans l'Alentéjo, et honoré depuis peu par le Roi son maître du titre de comte de Saint-Laurent. Il demanda du secours à la Cour, pour se mettre en état de résister aux forces ennemies qui le menaçaient; et dom Juan Mendez de Vasconcellos reçut ordre de pourvoir promtement à toutes les choses nécessaires pour repousser les Castillans, en cas qu'ils fissent, comme on n'en doutait point, une invasion dans le Portugal. En effet, Léganès ne tarda pas à envoyer sa cavalerie pour faire le dégât aux environs de Portalègre, d'Aronchès, et de Castelvidé. Le comte de Saint-Laurent, informé de ce dessein, tira des garnisons d'Elvas et de Campo-Major un corps de troupes, et chargea Tamaricut, commissaire général de la cavalerie, d'aller chercher les Espagnols pour les combattre. Tamaricut les rencontra dans le territoire de Portalègre, qui s'en retournaient chargés de butin. Il les attaqua vivement: le combat fut long et opiniâtre; mais la victoire, après avoir balancé, se déclara enfin pour les Portugais. Les Castillans furent taillés en pièces et mis en fuite: la nuit favorisa leur retraite. On fit néanmoins deux cens prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent beaucoup d'officiers. Jean de Silva de

Souza, et Pierre Lancastro, capitaines de cavalerie, furent blessés dans cette affaire. Ils contribuèrent beaucoup par leur extrême valeur à la victoire, qui servit, pour ainsi dire, de prélude à la vigoureuse résistance qu'on opposa aux Espagnols devant Olivença, lorsque le marquis de Léganès en vint faire le siége.

Léganès se détermina à assiéger cette place, par le conseil de Cosmander, qui ayant changé de parti voulut s'accréditer dans l'esprit des Castillans, ses nouveaux amis, en leur procurant la conquête de cette place, dont il connaissait le fort et le faible. Vers le mois de juin, Léganès assembla son armée, composée de huit mille hommes d'infanterie, et de trois mille chevaux. Elle força sa marche, et arriva devant Olivença le même jour, bien avant la nuit. Léganès chargea Cosmander du soin de l'attaque. Celui-ci divisa les troupes en quatre corps, pour assaillir la place par quatre endroits différens, et lui-même promit de s'emparer d'une porte, par laquelle devaient sortir les soldats de la garnison qu'on employait aux travaux des forts voisins d'Olivença. Jean de Ménésès était gouverneur de la place. Ignorant la marche des ennemis et le danger qui le menaçait, il était enseveli dans un profond sommeil, ainsi que toute sa garnison, à l'exception des sentinelles ordinaires. D'abord qu'elles aperçurent les ennemis, elles réveillèrent la garnison et les

bourgeois, qui tous coururent promtement aux armes pour se défendre. Les Castillans, d'abord, s'étaient emparés de deux boulevards. Le gouverneur de la ville, s'étant réveillé au bruit des combattans, s'arma, et prit la tête de ses troupes. Il rencontra dans une rue un bataillon de Castillans, qu'il chargea avec tant de valeur, qu'ils furent contraints de regagner le boulevard par lequel ils étaient entrés: bientôt il les chassa même de ce boulevard, et les força de se retirer. L'obscurité de la nuit augmentait la terreur, le désordre et la confusion. Juan de Ménésès encourageait par ses actions la garnison et les soldats à combattre vaillamment. Malgré trois grandes blessures qu'il avait reçues, il se montrait partout. Le combat durait encore à la pointe du jour. Un soldat portugais découvrit Cosmander, l'auteur de cette entreprise, à la porte dont nous avons parlé : il lui tira un coup de fusil et le tua. Sa mort répandit la terreur parmi les Castillans. Rebutés d'ailleurs par la longue et vigoureuse résistance des Portugais, ils prirent le parti de se retirer. Léganès, furieux de les voir ainsi abandonner une entreprise dont il avait regardé le succès comme certain, voulut les ramener à l'attaque; mais tous ses efforts furent inutiles. Il fut contraint de retourner honteusement à Badajoz, laissant la meilleure partie de ses plus braves soldats, morts ou blessés, sur la place.

La nouvelle de cette vigoureuse défense étant parvenue à Lisbonne, on y vit régner la joie et l'allégresse. Le Roi, pour témoigner son estime et sa reconnaissance à Jean de Ménésès, lui envoya son chirurgien, pour le panser de ses blessures, dont il fut guéri en peu de tems. Cependant la mésintelligence régnait encore parmi les chefs de l'armée portugaise. Le comte de Saint-Laurent, et Vasconcellos se contredisaient sans cesse, et les affaires du Roi en souffraient. Il suffisait que le comte proposât quelque projet, pour que Vasconcellos le combattît; ce qui ôtait la confiance au soldat, et fesait perdre le tems en de vaines explications, qui n'aboutissaient qu'à indisposer davantage les esprits. Le comte de Saint-Laurent prit cependant son parti, pour profiter du découragement où étaient les Castillans, depuis leur entreprise manquée sur Olivença, et la perte d'un convoi que la garnison de Campo-Major leur avait enlevé à la vue de Badajoz. Il alla avec ses troupes ravager les environs de cette ville, sans que Léganès osât en sortir pour le repousser; ensuite il se retira avec son butin, et renvoya ses troupes dans leurs quartiers.

Ses contestations avec Vasconcellos recommencèrent plus vivement que jamais. Ce dernier se rendit à la Cour sans congé. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il fut arrêté par ordre du Roi, et mis dans la vieille Tour, forteresse située par-delà le Tage,

vis-à-vis de Lisbonne. On lui rendit peu de jours après la liberté, et s'étant démis volontairement de sa charge, il se retira dans les terres qu'il possédait près de Bragance, dans la province de Tras-os-Montès. Là, éloigné du monde et du tumulte des armes, il trouva le repos et la tranquillité qu'il avait vainement cherchés dans les intrigues et les cabales de la Cour. Mais ce repos et cette tranquillité furent bientôt interrompus : le Roi le nomma général de ses troupes dans cette province, où les événemens de la guerre furent si peu considérables, ainsi que dans la province d'Entre-Douro-et-Minho, qu'ils ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Dans la province de Beira, Sanche Emmanuel tenta vainement de s'emparer d'Alcantara, ville de l'Estramadure portugaise. Ayant appris que les Castillans se préparaient à insulter Pénamacor, il se joignit à Rodrigue de Castro pour s'opposer avec lui aux desseins des ennemis. Il fut averti en chemin que les Castillans se tenaient tranquilles dans leurs quartiers. Ne voulant pas perdre les fruits de son voyage, il se détermina à faire une incursion sur les terres des ennemis. Il s'empara d'abord du poste du Pas-de-Sainte-Marie. De là il fit partir ses troupes sous les ordres de Barthélemi de Vasconcellos, commissaire-général de la cavalerie, pour faire le dégât aux environs de Casadigna et de Cixo. Les milices castillanes du pays

prirent les armes pour le repousser. En même tems quatre cens hommes et quarante chevaux marchèrent pour aller chasser Emmanuel du poste dont il s'était emparé. Ils l'y attaquèrent avec valeur, et Emmanuel les reçut avec courage. Après un long combat, les Castillans se retirèrent; Emmanuel vainqueur retourna chargé de butin à Pénamacor.

Le 26 du mois d'avril de la même année, la reine de Portugal mit au jour l'infant dom Pèdre. La joie qu'on fit éclater dans Lisbonne en cette occasion, fut comme une espèce de présage de sa future grandeur. L'infant dom Théodose mourut dans la fleur de ses jeunes ans, et Alfonse Henriquès, son frère, par son incapacité, ouvrit les chemins du trône à l'infant dom Pèdre.

Vers cette époque, les Provinces-Unies firent la paix avec le Roi catholique, ce qui rendait plus difficile celle que le cardinal Mazarin projetait de faire avec l'Espagne. Alors le cardinal, qui s'était montré si contraire aux Portugais, chercha à renouer les négociations avec eux. Il leur offrit six mille hommes pour continuer la guerre avec succès, moyennant une somme de cent soixante mille écus : mais on refusa des offres que l'intérêt seul fesait faire, d'autant plus que le secours proposé eût été plus à charge qu'utile à la Couronne de Portugal.

François de Souza était toujours à la Haie, en qualité d'ambassadeur auprès de leurs Hautes-Puissances. Les députés des États voyant qu'il ne cherchait qu'à prolonger sa négociation, sans rien terminer au sujet de l'affaire du Brésil, résolurent d'y envoyer une armée pour y soutenir les intérêts de la Compagnie occidentale. Cette armée fut composée de quarante vaisseaux de guerre, sur lesquels on embarqua neuf mille soldats avec toutes sortes de munitions. Cette flotte dont Vangoch était amiral, mit à la voile. Elle essuya une grande tempête en sortant des ports de Hollande. Pendant qu'elle poursuivait son voyage, les Portugais poussaient la guerre avec vigueur. Ils avaient depuis peu à leur tête François Baretto de Ménésès, qui s'était acquis la réputation d'un homme courageux, contre les Castillans sur les frontières de de Portugal. Le Roi l'avait envoyé dans le Brésil pour servir en qualité de mestre-de-camp-général dans la capitanie de Fernambuco. Il s'était déterminé à cette démarche après l'entreprise des Hollandais sur la baie. Le choix qu'il fesait de Baretto était digne de son discernement. A son illustre naissance, le général joignait une grande intelligence pour les affaires, un esprit élevé et porté aux grandes actions, une prudence rare, une vertu à toute épreuve, accompagnée de cette modestie sans affectation, qui captive l'estime, et

attache inviolablement les cœurs. Il s'embarqua dans la province de Paraïba pour passer dans celle de Fernambuco, sur deux vaisseaux de guerre chargés de vivres et de munitions. Il rencontra une escadre hollandaise. On combattit : Baretto, couvert de blessures, succomba sous le nombre, et fut conduit à Arécisse prisonnier de guerre. On confia sa personne à François Bra. Baretto sut s'insinuer dans son esprit par la douceur de ses mœurs. Bientôt il sonda son cœur, et le trouva accessible à l'intérêt. Bra ne put résister à l'attrait d'une somme considérable que Baretto lui promit, et en conséquence il favorisa sa fuite. Baretto arriva dans le quartier des Portugais, où il fut reçu avec une joie extrême.

L'armée hollandaise arriva enfin au port d'Arécisse. Sigismond se mit en campagne avec huit mille hommes. Les Portugais choisirent pour leur général Baretto. Il tint un Conseil avec Vieira et Vidal, afin de délibérer sur ce qu'on ferait pour résister aux Hollandais. D'abord ils convinrent qu'il ne fallait plus faire qu'un seul corps d'armée et qu'un seul camp pour livrer bataille à Sigismond, et qu'il fallait verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de leur liberté et la conservation de leur fortune. Ils ne formaient en tout que deux mille cinq cens hommes. Avec ce petit corps d'armée, Baretto alla se

poster sur une colline, appelée dans le pays le mont Gararapi, à une lieue de la mer, et à deux du fort Barretta, dont Sigismond s'était emparé avec son armée. Du côté de la mer ce n'était qu'une plaine découverte, et presque impraticable, à cause des eaux qui y refluaient; de l'autre, le terrain était sec, et il y avait un village appelé Méribéca, qui allait aboutir à un lac. Baretto s'étendit sur le mont Gararapi autant qu'il le put, afin d'empêcher les Hollandais de s'y loger.

Sigismond parut avec son armée qui était supérieure en nombre : il ne voulait cependant rien hazarder. Ses soldats étaient nouveaux et sans expérience. Les Portugais, au contraire, étaient aguerris et encouragés par leurs succès passés; d'ailleurs, ils avaient un intérêt plus vif que les Hollandais, pour combattre avec courage. Les Hollandais en triomphant triomphaient pour les autres; Les Portugais, en demeurant vainqueurs, devaient les premiers profiter des fruits de leurs travaux. Sigismond, comprenant la différence que cet intérêt devait produire dans le cœur des soldats de l'un et l'autre parti, prit toutes les mesures que lui purent fournir l'expérience et la prudence pour s'assurer de la victoire. Il divisa d'abord son armée en neuf bataillons, dont il donna le commandement aux colonels Brinhc Vandenden, Vansab, Carpintier, Ans, Vander, et Hauthain. Il marcha dans cet ordre avec

cinq pièces d'artillerie, vers le mont Gararapi.

A peine fut-il à portée des Portugais, que ceux-ci firent une décharge générale sur son armée. Ensuite Vidal, mettant l'épée à la main, chargea son avant-garde avec une impétuosité si violente, qu'elle fut dans un instant enfoncée, taillée en pièces et mise en fuite. Sigismond arrêta les fuyards, les rallia, et les ramena au combat, en les fesant soutenir par le corps de l'armée. Henri Dias essuya leur premier effort, et fut mis en désordre. Baretto, qui avait l'œil à tout, s'en aperçut, et fit voler à son secours cent cinquante soldats du corps de réserve. S'étant joints à ceux que commandait Dias, ils allèrent charger les Hollandais, qui les reçurent avec tant d'intrépidité, qu'ils furent contraints de se retirer promtement dans leur poste. Les Hollandais, ranimés par cet avantage, attaquèrent de nouveau, et regagnèrent leur artillerie, qu'ils avaient perdue dès le commencement de la bataille. Le désordre et la terreur gagnaient insensiblement les Portugais : un nouvel effort de la part des ennemis aurait suffi pour leur faire abandonner le champ de bataille; mais s'étant reposés un instant pour revenir à l'attaque avec plus de vigueur, cet instant fut la cause de leur perte. Baretto le mit à profit : pour ranimer ses soldats, il se mit à leur tête avec tous les principaux officiers, tomba sur les Hollandais, et après

un combat de quatre heures, il les força à s'enfuir honteusement.

Ils se retirèrent sur une colline voisine. La nuit suivante, à la faveur de l'obscurité, Sigismond ramena les restes de son armée à Arécisse. Si les Portugais avaient pu le suivre, il ne serait pas échappé un seul homme de toute cette armée, tant elle était épouvantée et maltraitée; mais las, épuisés, et ayant passé vingt-quatre heures sans manger, ils la laissèrent tranquillement se retirer. Cependant leur victoire fut considérable : il resta sur la place mille Hollandais, cinq cens blessés, trois colonels, dix-huit capitaines, et plusieurs autres officiers, avec une partie du bagage, et une pièce d'artillerie. Les Portugais perdirent peu de monde; mais ils eurent quatre cens hommes de blessés, qui presque tous guérirent en peu de tems par les soins que Baretto prit de leur santé.

Baretto ramena son armée vers Arécisse dans ses anciens quartiers. Cette ville fut bientôt réduite dans les mêmes embarras où elle avait été avant d'être secourue. Sigismond tenta un nouvel effort. Il fit une sortie sur le quartier de Henri Dias; deux fois il l'attaqua avec impétuosité, et Dias le repoussa deux fois avec une valeur incroyable. Sur ces entrefaites, le comte de Villacopa envoya un secours de trois cens hommes à Baretto, sous les ordres de Fi-

guéroa. Son arrivée suspendit les regrets de l'armée sur la mort d'Antoine-Philippe Camérano, mestre-de-camp, qui s'était toujours montré avec avantage dans toutes les occasions où le courage, la valeur et la prudence avaient été nécessaires.

Si les affaires du Brésil intéressaient vivement le roi de Portugal, celles du royaume d'Angola ne lui étaient pas indifférentes. Les Hollandais s'étaient emparés de presque tout le pays, interrompant le commerce des Portugais, et empêchant qu'ils n'y achetassent les esclaves dont ils avaient besoin dans le Brésil pour la fabrication de leurs sucres. Afin de remédier à cet inconvénient, il ordonna à Salvador Corréa de Saà, gouverneur de Rio-Janéiro, d'aller construire un fort à Quicombo, dans le royaume de Benquéla, voisin de celui d'Angola. Corréa arma promtement dans le port de Rio-Janéiro quatorze vaisseaux; et formant de plus vastes projets que ceux qu'on lui avait ordonné d'exécuter, il résolut de chasser les Hollandais du royaume d'Angola. Il assembla les principaux officiers et leur parla ainsi :

« Messieurs, avant de rien entreprendre, nous » devrions recouvrer les places que les Hollandais » nous ont usurpées dans le royaume d'Angola, » malgré la trève si solennellement jurée entre les » deux nations. Tout doit nous y engager : la fai- » blesse des Hollandais dans ce pays, la haine des

» peuples contre leur tirannie, et l'amour de la li-
» berté, après laquelle respirent tous les Portugais
» qui sont établis dans ce royaume. Les Hollandais
» les réduisent au désespoir, en les accablant d'im-
» pôts, et en leur ôtant toutes les ressources qui
» pourraient les mettre en état d'y subvenir. Si le
» Roi, notre maître, eût été bien informé de la si-
» tuation des affaires dans ce pays, au lieu de nous
» ordonner d'aller à Quicombo bâtir une forteresse,
» il nous eût ordonné d'aller recouvrer celles qui
» nous appartiennent dans le royaume d'Angola.
» C'est à nous à faire ce qu'il eût ordonné, s'il eût
» été bien informé. Le devoir d'un sujet consiste à
» veiller attentivement aux intérêts de son prince:
» c'est obéir à ses ordres, que d'embrasser avec zèle
» les choses qui peuvent lui être les plus avanta-
» geuses, et de négliger celles dont il ne peut ré-
» sulter qu'un honneur médiocre pour la gloire de
» son règne, ou de faibles avantages pour le bon-
» heur de ses peuples. Ainsi, messieurs, nous entre-
» rons dans ses vues, si au lieu d'aller à Quicombo,
» comme il nous l'a ordonné, nous allons dans le
» royaume d'Angola, pour recouvrer un pays où
» le droit et le désir des peuples nous appellent. Le
» succès répondra à notre valeur, et justifiera notre
» conduite. »

Tout le monde applaudit au dessein de Corréa, et on résolut de l'exécuter. On leva les ancres, on

tendit les voiles, on prit la route de l'Afrique, et bientôt avec le secours d'un vent favorable, on aborda heureusement au port de Quicombo. Pendant que le général y était occupé à choisir un lieu commode pour y bâtir une forteresse, la mer s'enfla tout à coup dans le port, sans qu'on entendît souffler le moindre vent, et le vaisseau amiral périt misérablement avec tout l'équipage, à l'exception de deux personnes. La singularité de cette tempête remplit tous les cœurs de terreur et d'épouvante. Corréa incapable de faiblesse, rassura les esprits alarmés, et sans perdre un tems toujours si précieux dans de pareilles circonstances, il marcha à Loanda. Là, il fit descendre à terre Jean-Antoine Corréa, son secrétaire, pour aller dire au gouverneur de cette ville « qu'il était venu par ordre du » roi de Portugal, son maître, dans le royaume de » Benquéla, pour construire une forteresse à Qui- » combo, afin de favoriser le commerce de sa na- » tion avec celles des contrées voisines; mais » qu'ayant appris les mauvais traitemens que les » Hollandais exerçaient contre les Portugais éta- » blis dans le royaume d'Angola, il avait laissé cette » entreprise imparfaite, pour venger ses compa- » triotes de leurs tirannies; qu'il suspendrait ce- » pendant une vengeance si juste, pourvu que la » ville de Loanda lui fût livrée; qu'à cette con- » dition, il permettrait que les Hollandais en

» sortissent libres avec leurs familles et leurs » biens. »

Ce discours jeta la consternation parmi les Hollandais, qui ne s'attendaient point à l'arrivée des Portugais. Ils tinrent Conseil, dont le résultat fut de demander huit jours à Corréa avant de lui faire une réponse précise. Ils comptaient ce tems suffisant pour se mettre en état de défense; mais Corréa était trop prudent pour le leur accorder. Il leur fit dire que, passé le jour où l'on était, ils ne devaient plus espérer de quartier de sa part. Les Hollandais refusèrent de se rendre, et Corréa fit débarquer toutes ses troupes, ne laissant pour la garde des vaisseaux que cent quatre-vingts soldats; mais pour faire croire aux Hollandais que le nombre en était plus grand, il fit ranger de distance en distance sur les bords des vaisseaux plusieurs chapeaux, que les ennemis crurent être portés par des hommes réels.

Ayant rangé ses troupes en bataille, il s'empara d'abord du monastère des Frères-Mineurs, situé sur une colline qui régnait sur toute la côte. On mit en fuite les Hollandais qui le gardaient, on les poursuivit vivement jusqu'à Loanda, où les Portugais entrèrent pêle-mêle avec eux. La terreur s'empara des ennemis, ils abandonnèrent le fort Saint-Antoine: l'on y trouva huit pièces d'artillerie. Corréa s'en servit pour battre en brèche la forteresse de

Morro et celle de Nôtre-Dame-de-Guide, qui avaient un chemin couvert de communication. A peine la brèche fut-elle entamée, que Corréa ordonna un assaut, pour ne pas donner le tems aux Hollandais qui étaient dans le pays de secourir les assiégés. L'attaque fut vive, et la défense vigoureuse. Les Portugais enfin furent repoussés. Corréa se préparait à donner un second assaut, lorsque les Hollandais, qui croyaient toujours leurs ennemis plus nombreux qu'ils n'étaient, demandèrent à capituler. Ils s'engagèrent donc à remettre en leur puissance les deux forteresses aux conditions suivantes : qu'ils sortiraient avec leurs armes, enseignes déployées, et quatre pièces d'artillerie; qu'il leur serait permis de mettre à couvert tous les effets de la Compagnie occidentale de Hollande; qu'ils pourraient disposer à leur gré de leurs biens mobiliers, et de leurs munitions; qu'on leur fournirait les moyens de regagner leur patrie; qu'on se rendrait de part et d'autre les prisonniers; qu'on accorderait une amnistie aux Portugais qui étaient au service de la république; et enfin qu'on n'exercerait aucune violence contre les Hollandais qui se trouvaient établis et dispersés dans le pays.

Cette capitulation étant réglée et signée, les Hollandais, au nombre de deux mille, évacuèrent les forteresses. Mais quel fut leur étonnement et leur confusion, lorsqu'ils virent le peu de monde

qui composait l'armée portugaise! De cet étonnement ils passèrent rapidement à l'admiration, de voir qu'une poignée de soldats eût osé tenter une si grande entreprise. Cependant on les conduisit au port de Cassandama, où ils s'embarquèrent pour retourner dans leur pays. Après la conquête de Loanda, la forteresse de Benquéla fut soumise avec le même bonheur, l'île de Saint-Thomas abandonnée, tout le royaume d'Angola purgé de Hollandais, et toute cette côte australe de l'Afrique rentra sous la domination des Portugais. Leurs affaires dans les Indes prospéraient également par la bonne et sage conduite du vice-roi dom Philippe de Mascarégnas.

En Portugal, le comte de Saint-Laurent commandait toujours dans la province d'Alentéjo. La guerre s'y continuait avec la même fureur et la même animosité. Cette fureur et cette animosité fournissaient aux Portugais et aux Castillans de nouvelles ressources pour se nuire respectivement. L'épuisement de leurs finances, la désolation qui régnait dans leurs campagnes, la longueur de la guerre, au lieu de les rebuter, ne servaient qu'à les animer de plus en plus, et qu'à rendre la paix plus difficile.

Dès que la saison permit de se remettre en campagne, les hostilités, les brigandages, les dévastations recommencèrent de part et d'autre. Six cens

cavaliers castillans voulurent tenter d'enlever tous les bestiaux des villes voisines de Badajoz. Le comte de Saint-Laurent, informé par ses espions de leur dessein et de leur marche, choisit quatre cens cavaliers portugais, dont il donna le commandement au commissaire-général Tamaricut et à Quesné, avec ordre d'aller combattre les Espagnols. Ils se rencontrèrent bientôt; le combat fut sanglant : les Portugais demeurèrent vainqueurs; les Castillans furent tués en partie, et en partie blessés ou faits prisonniers. Outre le butin qu'on leur enleva, on leur prit encore quatre cens chevaux. Les deux commandans se comportèrent dans cette occasion avec autant de prudence que de valeur. Le Roi, pour les récompenser, leur fit présent de deux riches commanderies.

Sur ces entrefaites, le baron de Molinguen, gouverneur-général de l'Estramadure espagnole, fut rappelé à Madrid par le roi Philippe son maître, et l'on envoya à sa place le marquis de Tuttavilla, depuis duc de Saint-Germain. Il était d'une illustre maison du royaume de Naples et originaire de Normandie, où elle avait porté le nom d'Estouteville. Sa valeur répondait à sa naissance. Prévoyant et actif, il concevait et exécutait facilement. Il se fit une réputation parmi les plus célèbres capitaines de son tems. Pour donner dès son arrivée quelque éclat à ses armes, il entreprit de démolir tous les forts que

les Portugais avaient fait construire aux environs d'Olivença, afin de mettre à couvert la campagne des incursions des ennemis. L'exécution de ce dessein ne lui coûta que la peine de le concevoir. Les Portugais ne lui opposèrent aucune résistance.

Cette nonchalance de la part des Portugais enfla considérablement le courage des Castillans. Cependant, ce qu'ils venaient de faire était dans le fond bien peu de chose ; mais telle est la nature de l'homme, le moindre revers l'abat, le moindre succès l'enorgueillit. Le comte de Saint-Laurent, pour leur faire sentir combien le sujet de leur orgueil était frivole, et combien peu il redoutait leur force, fit monter à cheval toute sa cavalerie, et l'envoya avec trois régimens d'infanterie, sous les ordres d'André d'Albuquerque, général de l'artillerie, pour insulter leur ville d'Albuquerque. Les Portugais s'emparèrent d'abord des faubourgs et les pillèrent ; ensuite il se retirèrent, et en se retirant ils relevèrent dans la plaine d'Olivarès quelques-uns des forts que le duc de Saint-Germain avait démolis.

Tandis qu'ils étaient occupés à ce travail, dom Juan Homen Cardoso sortit d'Olivença pour charger une compagnie de cavalerie espagnole qui sortait habituellement presque tous les jours de Badajoz pour faire le dégât dans la campagne d'Olivença. Cardoso, après quelque tems de marche, aperçut quinze cavaliers espagnols qui s'é-

taient détachés de sept compagnies de cavalerie, que le marquis de Léganès avait postées dans la plaine, où il chassait dans ce moment avec plusieurs Castillans. Cardoso attaqua ces quinze cavaliers; mais dans l'instant il fut investi par leurs camarades, et fait prisonnier avec soixante de ses cavaliers. On le présenta au marquis de Léganès, qui l'accueillit avec politesse, et l'amena lui-même à Badajoz dans son carrosse.

Cet événement fut suivi de l'élévation de Tamaricut à la charge de lieutenant-général de la cavalerie. Ayant choisi neuf cens chevaux, il partit pour dévaster la campagne de Talavéra. Les habitans de cette ville tirèrent un coup de canon pour avertir ceux de Badajoz de ce qui se passait dans leur territoire. Aussitôt la cavalerie espagnole monta à cheval, et marcha vers Talavéra, dans le dessein de combattre les Portugais, et de leur arracher le butin qu'ils avaient fait. Tamaricut, ayant rallié ses troupes, les attendit avec intrépidité. Le combat dura plusieurs heures : les Castillans furent rompus à diverses reprises, et revinrent toujours à la charge. Enfin Tamaricut fit un dernier effort, et demeura maître du champ de bataille : il lui en coûta ses meilleurs soldats; mais sa perte fut bien inférieure à celle des Castillans, qui rentrèrent promtement dans Badajoz.

Cette action fut en quelque manière la dernière

qui termina la campagne dans la province d'Alentéjo. A la place du comte de Castelmelhor, à qui le Roi avait accordé le gouvernement du Brésil, dom Diègue de Lima, vicomte de Villeneuve de Cerveira, seigneur riche et puissant, commandait dans celle d'Entre-Douro-et-Minho. L'année précédente, la paix avait régné dans cette province, le comte de Castelmelhor s'étant engagé avec ceux qui gouvernaient la Galice à suspendre tout acte d'hostilité, à condition qu'ils observeraient la même chose de leur côté. Ils l'observèrent en effet, et les habitans d'Entre-Douro-et-Minho, et de la Galice, cultivèrent tranquillement leurs terres, et rétablirent leur commerce, tandis que les peuples des autres frontières furent livrés à toutes les horreurs de la guerre.

Le vicomte de Villeneuve, né guerrier et ennemi du repos, méprisa la conduite de Castelmelhor, et résolut de pousser vigoureusement la guerre dans son département; mais ses forces ne répondaient point à l'ardeur martiale qui l'animait. Il assembla néanmoins deux mille hommes d'infanterie et deux cens chevaux, et tomba à l'improviste sur Bandégia, territoire pauvre et ruiné, qu'il acheva de saccager. Les Galiciens s'armèrent avec promtitude pour l'en chasser, et de là ils allèrent attaquer Lindoso qu'ils croyaient sans défense. La résistance qu'ils y trouvèrent les obligea de s'en retourner

au secours de leur propre pays, où le vicomte portait le ravage et l'épouvante. Animé par ce premier succès, il se préparait à de nouvelles invasions, lorsqu'il reçut ordre du Roi de se tenir simplement sur la défensive. Le vicomte obéit, en murmurant de cet ordre, qui dérangeait tous les grands projets qu'il avait conçus pour rendre son nom immortel sur cette frontière.

La guerre était vive dans la province de Tras-os-Montès, où Jérôme d'Ataïde, comte d'Atougia, avait succédé au commandement, à dom Rodrigue de Figuérédo d'Alarcon.

Les Castillans avaient rassemblé beaucoup de troupes, et ils menaçaient les villes de Mirande et de Bragance. Ataïde se porta dans l'une et l'autre place pour les mettre en état de défense. Il envoya en même tems des ordres à Henri de la Morlé, commissaire-général de la cavalerie, et gouverneur de la ville de Chavès, de veiller à la conservation de cette place La Morlé négligea cet avis: emporté par l'ambition de se signaler, et peut-être par le désir du pillage, il sortit de la place avec une partie de ses troupes et alla ravager le territoire de Vimbra, à une lieue de Montérei. En s'en retournant chargé de butin, les Espagnols le poursuivirent, l'atteignirent, taillèrent en pièces ses troupes, et l'amenèrent prisonnier et couvert de blessures,

dont il mourut peu de jours après. La nouvelle de sa défaite étant parvenue à Chavès par les fuyards, on vit régner la confusion et le désespoir. Il n'y avait personne en état de commander, et la ville était dépourvue de soldats pour la défendre. Si les Castillans se fussent présentés, comme ils l'auraient dû après leur victoire, cette ville était perdue sans ressource; mais ils surent vaincre, et ne surent pas profiter de leur victoire. Les habitans, s'étant rassurés, envoyèront prier Mendès de Vasconcellos, dans ses terres, où il s'était retiré, comme nous l'avons dit, à cause de sa mésintelligence avec le comte de Saint-Laurent, de venir les secourir et les délivrer du danger qui les menaçait. Vasconcellos s'arracha sans peine au repos dont il jouissait: il se rendit à Chavès, et il y rappela l'ordre et la tranquillité qui en avaient été bannis par l'imprudence de la Morlé.

Sanche Emmanuel et Rodrigo de Castro soutenaient toujours leur réputation et leur gloire dans la province de Beira. Ils vainquirent les Castillans dans toutes les occasions qui se présentèrent; ils ravagèrent leurs terres, enlevèrent leurs bestiaux, firent un nombre considérable de prisonniers, et brûlèrent enfin Sabugo. Au retour de cette expédition, les Castillans les poursuivirent et les forcèrent d'en venir aux mains. Les Portugais, quoique fati-

gués par de longues marches, acceptèrent le combat, et achevèrent de se couvrir de gloire par la défaite entière de leurs ennemis.

Telles furent les principales actions militaires qui eurent lieu en Portugal pendant l'année 1649. Dès le commencement de cette même année, le Roi avait formé une maison au prince dom Théodose, et lui avait assigné les revenus du duché de Bragance. Il nomma pour ses gentilshommes de la chambre Henri de Souza comte de Mirande, depuis marquis d'Aronchès; Fernand Tellez de Silva comte de Villa-Major; Nuño de Mendoce comte de Val de Reis, et dom Grégoire de Castel Branca comte de Villeneuve. Peu de tems après cette première nomination, on y ajouta dom Louis de Portugal comte de Vimioso, Juan Nuñès d'Acugna, dom Thomas de Norogna comte d'Arcos, et dom Juan Lobo de Sylveira comte d'Oriola et baron d'Alvito. Le Roi voulut aussi que désormais le prince Théodose assistât à tous les Conseils, afin qu'il commençât à s'instruire dans le grand art de régner. Il s'y rendait assidument; il entrait avec une application extrême dans le détail des affaires les plus épineuses. Rien n'échappait à sa vive pénétration, et ses progrès furent si rapides, qu'on ne pouvait cesser de l'admirer. Cette admiration alla si loin, que le Roi lui-même, à ce qu'on prétend, en conçut quelque jalousie: mais son âme était trop grande pour se laisser dominer

par une passion aussi basse, et qui porte d'ailleurs dans son sein son propre supplice.

Le marquis de Niza était toujours en France, où la division entre la Cour et les princes était enfin parvenue à son comble. Les princes ne pouvaient supporter Mazarin, et la Reine ne pouvait se résoudre à se priver de ce ministre. Le parlement, qui ne haïssait pas moins le ministère du cardinal, publia contre lui un arrêt, et mit sa tête à prix. La Cour sortit de Paris, où le peuple soutenait lès intérêts du parlement, et elle se retira à Saint-Germain. Le comte de Niza l'y suivit, et offrit à la Reine, de la part de son maître, du secours, en cas qu'elle fût obligée d'en venir aux mains avec le parlement. La Reine fut très-sensible à ses offres. Le comte saisit cette occasion pour la déterminer à signer la ligue tant de fois proposée et tant de fois rejetée contre l'Espagne. Le comte de Brienne, secrétaire d'état, appuyait l'ambassadeur de Portugal; mais l'un et l'autre firent d'inutiles tentatives pour gagner la Reine. Cependant elle offrit d'envoyer six mille hommes et deux mille chevaux en Portugal, moyennant deux cent soixante mille crusades qu'on lui paierait annuellement pour l'entretien de ses troupes. Le comte de Niza refusa d'accepter des conditions si onéreuses pour l'État, et partit enfin pour le Portugal, sans avoir rien conclu. Le Roi vit avec chagrin son retour; mais le comte se

justifia, et le Roi applaudit à sa démarche. En partant, il avait laissé en France Christoval Soarès d'Abreu avec le titre de résident.

Le docteur Manuel Alvarès Carrilho était allé à Rome poursuivre, au nom des trois États de Portugal, auprès d'Innocent X, les provisions pour les évêques de Portugal nommés depuis la proclamation du Roi. Il représentait à tous les instans que le désordre régnait dans le clergé; que les séculiers vivaient sans instruction; qu'il s'introduisait dans la pratique de la religion des abus et des superstitions qu'il serait difficile d'extirper; que les moines n'observaient plus aucune discipline, et que le scandale régnait partout, faute d'avoir des évêques qui pussent remédier à ces maux. A ces raisons qui auraient dû persuader le père commun des fidèles, le chef de la religion et le dépositaire de la foi, Carrilho ajoutait que les pays éloignés, où les Portugais avaient fait connaître les lumières de l'Évangile, étaient sans pasteurs, et qu'il était à craindre qu'ils ne se laissassent infecter de l'hérésie par les Hollandais, avec qui ils étaient obligés de commercer; qu'il était donc de la prudence du Pape de prévenir de plus grands maux, en se hâtant de pourvoir des bulles nécessaires les évêques proposés par le Roi.

Le Pape était assez disposé à accorder ce qu'on lui demandait; mais l'ambassadeur d'Espagne, et

les cardinaux de sa faction l'en détournaient, en l'intimidant sur le danger qu'il y avait à irriter le Roi catholique. « Il est de votre intérêt, » lui disait-on, « de ménager ce prince riche et puissant : vous » pouvez tout espérer de ce monarque ; mais vous » n'avez rien à craindre du roi de Portugal, Roi » passager, qui ne saurait se maintenir sur le trône. » Le Pape les écoutait, et Carrilho prit enfin le parti de quitter Rome et de retourner en Portugal. Peu de tems après son départ, le père Antoine Vieira, jésuite, se rendit à Rome pour traiter de la même affaire ; mais son général, gagné par les Espagnols, l'en fit sortir, sans lui donner seulement le tems de parler au Pape. Tel était l'ascendant que la Cour de Madrid avait alors sur la Cour de Rome : le souverain pontife pliait honteusement sous le joug castillan, sans oser le secouer. Cette servitude était l'effet de l'avarice sordide qui le dominait en ces tems malheureux, tems où la politique, les perfidies, les trahisons et les brigandages publics étaient les seuls ressorts qui missent en mouvement toutes les puissances de l'Europe.

Si le roi de Portugal veillait avec soin aux affaires de ses États d'Europe, il n'était pas moins attentif à celles de ses États éloignés. La guerre du Brésil surtout l'occupait vivement. Il espérait tout de la valeur de ses sujets dans ce pays, et cependant il était effrayé de la supériorité des Hollandais. Ils y

envoyaient tous les jours quelque nouveau secours, et leurs corsaires ou armateurs interrompaient le commerce de la Baie. Les Portugais en souffraient, et le Roi n'était guère en état d'armer une flotte pour aller leur donner la chasse, et rétablir la sûreté de la navigation. Cependant, pour remédier promtement à ce malheur, il imagina d'établir, à l'exemple des Hollandais, une Compagnie occidentale, pour faire seule le commerce du Brésil, et de lui accorder tous les priviléges et sûretés nécessaires, à condition d'entretenir une flotte pour escorter les vaisseaux marchands qui feraient le voyage, et d'employer toutes les ressources pour soutenir les révoltés de Fernambuco, et pour achever d'en chasser les Hollandais. Cette idée du Roi fut applaudie; la Compagnie se forma, tout le monde voulut y entrer, et l'on permit à tous les vaisseaux marchands d'aller et de revenir du Brésil, moyennant certains droits qu'ils paieraient à cette Compagnie.

Tandis qu'on travaillait à Lisbonne à la former, les Portugais de Fernambuco voyaient de jour en jour prospérer leurs affaires. Le général Baretto, informé que les Hollandais, sous les ordres du colonel Brinch, se préparaient à se mettre en campagne, fit de nouveaux retranchemens dans ses quartiers, ordonna au gouverneur de Moribéqua de veiller soigneusement à la garde du pont Saint-Barthélemi, et d'en défendre le passage aux enne-

mis, en cas qu'ils voulussent le tenter. Il rappela en même tems tous ses soldats, à qui il avait permis d'aller dans leurs habitations pour y cultiver leurs sucreries ou leurs autres biens. Ces précautions ne furent pas inutiles; Brinch sortit enfin d'Arécisse avec six mille hommes et six pièces de canon. Après avoir séparé ses troupes en douze bataillons, il marcha vers le fort de Barretta. Baretto assembla son Conseil pour délibérer sur ce qu'on devait faire. Il parla ainsi à ceux qui le composaient : « Messieurs, les ennemis vont à Barretta, suivons-les » pour les combattre. Si la victoire se déclare pour » nous, la guerre est terminée, ils sont perdus sans » ressource; nous les avons chassés de cette pro- » vince, avant qu'on puisse les secourir. Si nous » sommes vaincus, nous trouverons des ressources » dans notre courage. La haine des habitans contre » cette nation nous fournira facilement tout ce qui » sera nécessaire pour réparer notre perte. Ainsi » nous risquons peu, si nous succombons; mais si » nous triomphons, comme je n'en doute point, la » liberté sera le moindre avantage qui nous en re- » viendra. Profitons donc de l'occasion; craignons, » si nous la laissons échapper, que nos ennemis, » plus sages, ne s'en servent pour nous opprimer » entièrement. » On applaudit généralement au dessein de Baretto, qui ayant tout disposé pour la garde de son camp, se mit en marche avec deux

mille six cens hommes pour aller chercher les Hollandais. Il les trouva sur le mont Gararapi, où ils s'étaient campés avantageusement, occupant en partie l'ancien camp des Portugais. Baretto demeura quatre heures à la vue de l'armée ennemie; ensuite il alla se camper sur une autre colline appelée le Tirieiro. Il mit à la tête de l'avant-garde François de Figuéra avec son régiment; il plaça au milieu Vidal, Pignéro Camérano et Henri Dias avec leurs troupes, et il confia à Vieira l'arrière-garde, où étaient les principales forces. Il donna le commandement de la cavalerie à Antoine de Silva, sans lui assigner aucun poste de fixe, lui laissant la liberté de se placer dans l'endroit qui lui conviendrait le mieux, pour secourir ceux qui en auraient besoin.

Tout étant ainsi disposé, les capitaines demandèrent qu'on attaquât l'ennemi sans différer, pour ne pas laisser refroidir l'ardeur du soldat. Vieira s'y opposa seul, et entraîna dans son sentiment le Général. « Considérez, » lui dit-il, « le peu » de jour qui nous reste, la lassitude et l'épuisement » du soldat, à cause de la longue et pénible marche » qu'il vient de faire. Laissons-le reposer pendant » la nuit, il n'en sera demain que plus disposé au » combat. D'ailleurs, nos traîneurs nous auront » joints, et nous n'en serons que plus forts. Si la » victoire se déclare pour nous, le jour nous sera

» favorable pour atteindre les fuyards, au lieu que » nous perdrions cet avantage présentement, la » nuit allant dans un instant chasser entièrement le » jour. »

Baretto goûta ce conseil : il suspendit l'attaque jusqu'au lendemain ; cependant il fit, pendant toute la nuit, donner de fausses alarmes à l'armée ennemie, qui, de crainte d'être surprise, se tint presque toujours sous les armes. A la pointe du jour, Baretto se mit en devoir de combattre. Il eût souhaité que les ennemis l'eussent attaqué, parceque s'ils l'eussent fait, ils auraient perdu l'avantage du poste. Pour les tenter, il détacha deux cens mousquetaires, et les fit approcher de leur camp, avec ordre de tirer sans cesse sur l'ennemi, et de se retirer en cas qu'on sortît sur eux. Il arriva ce qu'il avait prévu : une heure après cette manœuvre, les Hollandais, regardant cette conduite des Portugais comme une marque de leur faiblesse, quittèrent leur poste, et descendirent dans la plaine. D'abord, les Portugais, croyant qu'ils se retiraient, prièrent Baretto de les mener à l'ennemi, pour ne pas laisser échapper une si belle occasion de le battre. Baretto, profitant de cette ardeur, fait sonner la charge. Jamais combat ne fut plus vif ni plus opiniâtre. On s'attaqua, on se repoussa, on se mêla à différentes reprises, et dans toutes ces manœuvres on fit éclater de part et d'autre autant de

valeur que de prudence. Enfin, malgré l'avantage du nombre, les Hollandais furent vaincus et taillés en pièces : leur général Brinch fut tué sur la place, en combattant courageusement. Le désordre et la confusion se mirent aussitôt parmi ses troupes, qui s'enfuirent, abandonnant leur bagage et leur artillerie. On les poursuivit jusqu'à la forteresse de Barretta. Le nombre de leurs morts monta à deux mille, et ceux de leurs blessés à autant. Le colonel Anchim fut fait prisonnier avec le chef des Brésiliens qui suivaient leur parti. L'étendard du général tomba entre les mains du vainqueur avec dix drapeaux, six pièces de canon et tout le bagage. Cette victoire ne coûta au vainqueur que quarante-sept soldats, parmi lesquels on compta Paul d'Acugna, sergent-major du régiment de Vidal, et les capitaines Emmanuel d'Araugio et Cosme Régo de Barros. Les blessés montèrent à deux cens, sans compter Henri Dias, mestre-de-camp; Paul Teixeira, Juan Soarès d'Albuquerque, Étienne Fernandès, Emmanuel d'Abreu, Jérôme d'Acugna d'Amaral, Juan Lopès et Manuel Carvaillo, tous capitaines, et dont les blessures n'étaient pas fort considérables.

L'armée victorieuse retourna dans ses quartiers devant Arécisse. Elle se flatta de terminer bientôt la guerre au gré de ses désirs, d'autant plus que le comte de Castel-Melhor arriva sur ces entrefaites au Brésil, pour occuper la charge du comte de

Vilapoca. Castel Melhor leur envoya aussitôt un renfort de soldats, qui servirent à remplacer ceux qui avaient été tués dans les derniers combats.

Au commencement de l'année 1650, les Castillans travaillèrent à de grands préparatifs pour la campagne suivante. Ils devaient, publiait-on, entrer jusques dans le cœur du Portugal, et, par un dernier effort, terminer enfin la querelle, en ruinant totalement ce royaume. Le roi de Portugal voyait ces préparatifs sans s'émouvoir. Il avait séduit à force d'argent quelques personnes du Conseil de Castille, qui l'informaient exactement de tous les desseins de cette Cour, et sa tranquillité ne provenait que de cette source, sachant que ces préparatifs ne le regardaient point. Néanmoins, ses peuples, qui ne pouvaient pénétrer dans le mistère, murmuraient hautement. « Peut-on, » disaient-ils, « demeurer dans cette profonde indo» lence, lorsqu'on est menacé d'un péril imminent? » Le Roi ne nous aime plus. Ami du repos, ennemi » de la peine, il est dejà las de veiller à notre con» servation, et sans doute qu'il nous abandonnera » entièrement à nos ennemis. » Pour achever d'irriter les peuples, les Castillans firent courir le bruit qu'ils avaient offert la paix au Roi, que ce prince était assez porté à l'accepter, mais que ses ministres, dont les intérêts étaient différens des siens et de ceux de l'État, l'en détournaient. Les Cas-

tillans, en fesânt répandre ce bruit, s'étaient proposé deux choses : l'une de confirmer le peuple dans son mécontentement; et l'autre d'achever, de brouiller entièrement la Cour de Portugal avec la Cour de France. En effet, ce bruit parvint bientôt aux oreilles du peuple et du cardinal Mazarin. Son Éminence en fût extrêmement alarmée; elle craignit qu'il n'y eût quelque secrète négociation entre l'Espagne et le Portugal, et que cette négociation ne ruinât tous ses desseins. Il se détermina, pour rompre cette négociation imaginaire qui l'alarma si vivement, à conclure avec le Portugal la ligue qu'on lui demandait depuis si long-tems. Pour mettre la dernière main à cette ligue, il fit partir pour le Portugal le chevalier de Sainte-Foi, avec ordre de la signer, à condition que le roi de Portugal pousserait vigoureusement la guerre; auquel cas on lui fournirait même de l'argent pour les frais de la campagne prochaine.

Au reste, Sainte-Foi avait ordre de se plaindre du peu d'égards qu'avait témoigné le Portugal pour la France, en voulant traiter de la paix avec l'Espagne sans sa participation. Si les Portugais eussent su profiter de cette disposition du cardinal, dans la crainte où il était, on l'eût porté à tout ce qu'on eût voulu. Mais le Roi se justifia pleinement des soupçons qu'on avait conçus contre lui, en prouvant que ces bruits calomnieux étaient répandus

par les Castillans pour altérer ou interrompre tout-à-fait l'intelligence qui régnait entre les deux couronnes. Non content de cette première démarche, il fit partir pour la Cour de France un moine irlandais, pour convaincre tout-à-fait le cardinal de sa droiture, et l'obliger à hâter la conclusion de la ligue. Mais dès que le cardinal n'eut rien à craindre, il ne voulut plus entendre parler de la ligue, et il ordonna à Sainte-Foi de ne rien conclure.

A l'égard du peuple, le Roi apàisa son murmure, en envoyant des troupes dans la province d'Alentéjo, où André d'Albuquerque se rendit en qualité de général de la cavalerie. Sa charge de général de l'artillerie fut conférée à Rodrigue de Mirande-Henriquès. Le comte de Saint-Laurent conserva le commandement général. Mais les Castillans firent si peu de mouvemens pendant toute cette campagne, qu'on vit bien que rien n'était à craindre de leur part.

Ce fut vers ce tems que l'Angleterre fixa sur elle les ieux de toute l'Europe. Cette nation qui se nourrit du mépris des autres, et à qui un certain tour de génie, plus singulier que grand et que solide, tient lieu de vrai mérite, se porta à l'horrible excès de faire mourir son roi Charles I sur un échafaud. Le prétexte fut la liberté, liberté dont les Anglais jouissent plus en apparence que d'effet. Si l'autorité de leurs princes et de leurs Rois est

bornée, celle de leurs parlemens ne l'est point. Tout y passe ou par cabale, ou par intrigue; et de quelque manière libre que les affaires s'y traitent par les députés des deux chambres qui composent ce parlement, il en résulte toujours une espèce de tirannie, dont le peuple est constamment la victime. Il est vrai qu'on lui laisse la liberté de se plaindre et de crier contre le gouvernement; mais il n'en est pas moins esclave de ce gouvernement dont il se plaint, et qu'il décrie; il n'en est pas moins accablé d'impôts, de subsides et de tributs; il n'est pas moins sujet à toutes les contributions qu'on veut lui imposer, et en vantant sa liberté, il éprouve toutes les misères qui pourraient résulter du despotisme le plus odieux. Enfin, ce peuple inquiet, factieux, en voulant s'affranchir d'un joug, s'en prépare toujours un autre; et l'on dirait qu'il a autant d'éloignement pour la liberté que pour l'esclavage.

Ce fut cet amour prétendu de la liberté qui le fit révolter contre son prince, pour se donner un tiran qui le gouverna avec la dernière fierté. C'était le fameux Thomas Cromwell. Il était d'une ambition démesurée, secondé d'un bonheur qui ne l'abandonna jamais dans tout ce qu'il entreprit. Brave et entreprenant, il fonda sur sa bravoure l'espérance de sa grandeur. A mesure qu'il s'avançait dans les armes, il se fesait un nouveau plan de con-

duite toujours proportionné à l'état où il se trouvait. Il ne le perdait de vue que lorsque, élevé à un grade plus avancé, il lui en substituait un autre. Parvenu au généralat, il ne mit plus de bornes à ses projets : il en conçut de grands, de vastes, et, assuré de l'affection du soldat, il ne vit plus aucun intervalle entre le trône et lui.

Dès ce moment, il forma le dessein de perdre Charles I, son roi, et de s'arroger toute son autorité. Il y parvint par une dissimulation profonde, et par un extérieur de religion austère, qui le fit regarder comme un homme extraordinaire, né pour rétablir la liberté anglicane et l'honneur de son pays. Éloquent et pathétique, celui qui l'écoutait était persuadé. Son imagination vive et dominante donnait aux objets toutes les couleurs nécessaires à ses intérêts, d'une manière à convaincre que ces objets étaient tels qu'il les représentait. Enfin, éternel panégiriste de la vertu, sans être vertueux, il en imposa à toute l'Angleterre, qui n'eut plus de mouvemens que ceux que Cromwell dirigeait. Sévère observateur des bienséances publiques, il ne se permettait jamais la moindre licence, ni contre la religion, ni contre les mœurs ; toujours grave et sérieux, toutes ses démarches étaient concertées, et toutes ses actions marquées des apparences de la raison, de la justice et de l'honnêteté. Cruel par politique, mais cruel sans remords, quiconque

pouvait porter obstacle à son ambition était immolé dans l'instant. Au reste, il n'était ni avare, ni intéressé, ni esclave de ses plaisirs; maître de son âme, il semblait être ce que son intérêt demandait qu'il parût.

Après la mort de Charles I, arrivée le 9 février 1649, Charles II, son fils, fut errant et fugitif avec toute la famille royale. L'Europe confondue vit le crime de Cromwell, sans oser le venger, et l'outrage fait au droit des Rois demeura ainsi impuni. Ce n'est pas tout, Cromwell trouva des panégiristes; et Milton, ce poète si connu par son poème du *Paradis perdu*, entreprit de le justifier dans un de ses ouvrages. L'armée navale que le feu Roi entretenait sur l'Océan, poursuivie par le général Black, erra pendant quelque tems en différens parages de l'Océan, ayant pour général le prince Robert, et son frère Maurice, neveux du feu roi d'Angleterre, et fils du comte palatin du Rhin. Enfin, pour se mettre à l'abri de l'ennemi, ils se réfugièrent dans la rivière de Lisbonne. Black les y poursuivit avec son armée, et il eut l'insolence de faire dire au roi de Portugal que s'il ne les fesait sortir promtement de Lisbonne, il brûlerait tous les vaisseaux portugais qui étaient dans le port. Jean IV, indigné d'une menace si insolente, expédia un courrier au comte de Saint-Laurent, pour qu'il fît marcher promtement sur Lisbonne trois régimens d'infanterie, et

deux cens chevaux, afin de combattre les Anglais, en cas qu'ils voulussent tenter une descente. Ensuite il tint un grand Conseil. Presque tous ceux qui y assistèrent dirent que pour soutenir la majesté de son trône, il fallait s'exposer à une guerre ouverte avec les Anglais, plutôt que de souffrir qu'on insultât en aucune manière aux princes qui s'étaient réfugiés dans son royaume. Cependant quelques-uns parurent d'un sentiment contraire, et parlèrent ainsi : « La raison et l'honneur semblent approuver » ce conseil; mais si l'on considère la situation de » nos affaires, est-il de notre prudence de nous » brouiller avec une des plus puissantes nations de » l'Europe? Avons-nous besoin de nouveaux enne- » mis? Nous ne saurions trop réfléchir sur les cir- » constances présentes, avant de nous déterminer » à prendre un parti. Les premières lois de la na- » ture nous apprennent qu'il est de la prudence » de veiller à sa propre conservation, avant de » veiller à celle d'autrui. Ce n'est qu'en fesant les « derniers efforts, qu'en épuisant toutes nos res- » sources, que nous résistons aux Castillans, et que » nous repoussons les attaques des Hollandais; et » vous voulez vous faire un troisième ennemi, ca- » pable lui seul d'occuper toutes nos forces! Cet » ennemi que vous ne craignez point d'attirer sur » vos bras, la France, tout unie qu'elle est par le » sang et par des alliances réitérées au Roi persé-

» cuté; la France, toute puissante qu'elle est, le
» ménage et abandonne son parent et son allié. La
» politique, en cette occasion, l'emporte sur tout
» autre motif. Craindrez-vous d'imiter l'exemple de
» la France? Entreprendrez-vous ce qu'elle n'ose
» entreprendre avec toute sa puissance? Non sans
» doute, à moins que vous ne vouliez voir la ruine
» totale de ce royaume. »

Ce discours était trop contraire à la générosité naturelle du Roi, pour qu'il pût faire quelque impression sur son esprit. L'infant dom Théodose, qui, quoique jeune, assistait à tous les Conseils, prince plein d'esprit, de vivacité, et de sentimens dignes du sang illustre qui coulait dans ses veines, en fut choqué; il se leva et parla ainsi : « Nous ne
» pouvons violer les droits sacrés de l'hospitalité
» envers les princes palatins, qu'en nous couvrant
» d'opprobre. Une action si honteuse transmettrait
» nos noms à la postérité, pour servir d'objet au
» mépris le plus outrageant de tous les peuples. Le
» devoir du Roi est d'éviter le déshonneur que cette
» action attirerait sur lui et sur toute la nation.
» Cependant si les Anglais sont capables de raison,
» il est de la prudence de négocier avec eux pour
» écarter l'orage; mais s'ils persistent dans leur in-
» justice, nous ne pouvons éviter d'en venir aux
» extrémités avec eux. La justice sera de notre
» côté, et le Ciel daignera favoriser notre cause.

» D'ailleurs, espérons que notre fermeté produira
» un bon effet. Les Anglais, par une violence mal-
» entendue, ne voudront point s'exposer à perdre
» tous les avantages qu'ils retirent de notre alliance.
» Il est de leur intérêt, par rapport à leur com-
» merce, de nous ménager : ainsi, avant d'en venir
» à une infraction ouverte, il faut espérer qu'ils
» réfléchiront sur des conséquences si contraires
» à leurs intérêts. »

Ce discours affermit le Roi dans son premier dessein, et il fit dire à Black : « Qu'à cause de l'intelli-
» gence qui régnait entre la république d'Angle-
» terre et la couronne de Portugal, il ne lui refusait
» point la permission d'entrer dans ses ports ; mais
» qu'à l'égard des princes palatins, il ne souffrirait
» pas qu'on les y insultât, comme il n'aurait pas
» souffert qu'on y eût insulté les Anglais, s'ils se
» fussent trouvés dans la même situation. » Black ne fit aucune attention à ce discours, et se mit en devoir d'en venir à une rupture ouverte. Alors le Roi fit dresser sur les bords du Tage plusieurs batteries de canon, et envoya plusieurs détachemens d'infanterie de l'un et de l'autre côté, pour l'empêcher de descendre à terre. En même tems il fit armer tous les vaisseaux de guerre qui étaient dans la rivière, et treize furent bientôt en état de mettre à la voile pour courir sur l'ennemi. Il nomma pour général de cette armée navale Antoine de Siqueyra

Varajao, et pour amiral dom Pèdre d'Almeyda. Les princes palatins se joignirent avec leurs vaisseaux à cette flotte.

Les Anglais, à la vue de cette armée navale, levèrent les ancres, sortirent de la rivière, et gagnèrent le large. Siqueyra les poursuivit jusqu'à l'entrée de la mer, et y demeura quelques jours, pour voir s'ils ne reviendraient pas. Comme ils ne paraissaient plus, il ramena la flotte dans le port de Lisbonne. Toute la noblesse qui était embarquée sur cette flotte, murmura de cette promte retraite : elle eût voulu que Siqueyra eût suivi l'ennemi sur l'Océan, qu'il l'eût joint et combattu. Quelques courtisans approuvaient sa conduite; mais le Roi la condamna, et le déposa de sa charge, qu'il donna à dom George de Mélo. Siqueyra supporta sans murmurer cette mortification; et pour faire voir que ce n'était pas par manque de courage, mais par une vraie prudence, qu'il était revenu à Lisbonne, il s'embarqua en qualité de volontaire sur la flotte qu'il venait de commander.

Les Anglais étaient rentrés dans la rivière. Mélo sortit du port pour leur donner une seconde fois la chasse. A son approche, l'ennemi regagna la haute mer. Mélo le poursuivit; mais à peine eût-il débouché le Tage, qu'un orage furieux écarta ses vaisseaux, et les dispersa. Quelques-uns furent contraints de relâcher dans le royaume des Algarves,

et d'autres, battus et repoussés loin des côtes, souffrirent la dernière des misères faute de vivres. De ce nombre fut le vaisseau que montait François de Souza. Les Anglais le joignirent et l'attaquèrent. Souza soutint un combat long et sanglant; il fut tué enfin et son vaisseau pris. Pachéco de Mélo éprouva un sort plus favorable. Il se trouva à l'embouchure du Tage, investi par la flotte anglaise. On le somma de se rendre, et il répondit à cette sommation par une décharge d'artillerie. Les Anglais le chargèrent à leur tour; mais Mélo s'en débarrassa, et gagna le port de Lisbonne.

La flotte anglaise continua à croiser sur la côte; les vaisseaux du Brésil arrivèrent pendant ce tems. Les Anglais en prirent quinze, qui étaient chargés de sucre. Ensuite, ayant appris que les princes palatins avaient gagné le large, et s'étaient éloignés de Lisbonne, ils prirent eux-mêmes la route d'Angleterre. Cette action fit néanmoins beaucoup d'honneur au roi de Portugal par la fermeté qu'il montra, et la chaleur qu'il mit à défendre ses hôtes, et à soutenir la majesté de son trône.

Pendant qu'on ne s'occupait dans Lisbonne que de cette expédition navale, la guerre se continuait avec le même acharnement sur les frontières; mais les actions y étaient moins fréquentes, parce que les Castillans étaient très-faibles dans l'Estramadure; et comme les Portugais avaient diminué leurs

forces par les troupes qu'on avait envoyées à Lisbonne, on se contenta, pendant une grande partie de la campagne, de s'observer respectivement. Les courses furent moins fréquentes, les dégâts moins considérables.

Dans celles qui eurent lieu, Lopès de Siqueyra défit Jacob Massacano, qui avec quatorze compagnies de cavalerie avait pillé le territoire de Prado et d'Alpaiano. La plupart des Castillans furent tués, et le vainqueur leur enleva deux cens chevaux, avec cent quatre-vingts prisonniers. Lopès de Siqueyra fut légèrement blessé dans ce combat, ainsi que Denis de Mélo et Castro, qui par sa valeur parvint dans la suite au grade de général de la cavalerie.

Dom Juan de Costa, mestre-de-camp-général, commandait dans la province d'Alentéjo en l'absence du comte de Saint-Laurent, que les affaires de sa maison avaient obligé d'aller à Lisbonne. Animé par le succès de Siqueyra, et voulant par quelque action d'éclat se montrer digne du poste qu'il occupait, il assembla deux mille hommes d'infanterie et deux cens chevaux, et se mit en campagne. Ayant laissé à côté Campo-Major, il s'avança vers deux collines appelées les deux soleils; à égale distance l'une d'Albuquerque et l'autre de Badajoz. Là il chargea le lieutenant-général Tamaricut d'aller brûler les bourgs d'Arroio et de Malpartida, et de se retirer ensuite lentement avec le butin, pour

donner aux Castillans le tems de le poursuivre. Tamaricut exécuta de point en point les ordres de Costa. Alvarès de Viveiros ne manqua point de courir après lui avec trente-deux escadrons et huit cens hommes d'infanterie, tirés des garnisons voisines. Costa, qui s'était mis en embuscade à portée de secourir les siens, se montra d'abord qu'il aperçut les Castillans. Viveiros épouvanté prit la fuite sans combattre, et ne se crut en sûreté que lorsqu'il fut entré dans Albuquerque. Les Portugais le poursuivirent jusque sous le canon de cette place. Costa piqué de n'avoir pu engager l'ennemi au combat, fit quelque dégât aux environs de cette ville, enleva les bestiaux, brûla quelques villages, et ramena ensuite ses troupes dans leurs quartiers.

Dans les provinces d'Entre-Douro-et-Minho et de Tras-os-Montès, les progrès des armes ne furent pas plus considérables. Le comte Saint-Étienne, général des Castillans sur cette frontière, parut d'abord disposé à pousser la guerre vigoureusement, et se présenta avec un corps de troupes assez considérable. Le comte d'Atougia alla au devant de lui avec toutes les forces de la province; mais, après quelques légères escarmouches, les Castillans s'en retournèrent sans avoir retiré aucun avantage de leur armement. Sanche Emmanuel et Rodrigue de Castro tinrent également les Castillans en respect dans la province de Beira. Ils firent une entre-

prise sur Minséla, lieu de peu de conséquence, devant lequel pourtant ils échouèrent. S'étant montrés dans la campagne de Pénamacor, dom Juan Fialho avec son régiment, les contraignit de se retirer promtement, sans avoir pu causer aucun dommage aux Portugais. Fialho, encouragé par ce succès, entra dans le pays ennemi avec cinq cens hommes et deux cens chevaux. Sanche de Monroi voulut arrêter sa course. Fialho l'attendit, le combattit, tailla en pièces ses troupes, tua Monroi, fit beaucoup de prisonniers, et rentra en triomphe dans Pénamacor.

Le Roi, informé de la valeur et de la prudence avec laquelle il s'était comporté pour entretenir l'émulation parmi ses troupes, fit publiquement son éloge, et comme les louanges ne suffisent pas toujours pour encourager les hommes aux actions vertueuses, il ajouta à ces éloges une récompense proportionnée aux services que Fialho avait rendus.

Les Castillans, honteux et irrités des avantages que les Portugais venaient de remporter sur eux, firent venir quelques troupes de l'Estramadure, et entrèrent dans la province de Beira, où ils répandirent l'épouvante et la terreur. Les paysans abandonnaient leurs campagnes, et les Castillans n'y épargnaient ni le sacré ni le profane, croyant ainsi effacer la honte de leurs défaites précédentes. Sanche Emmanuel et Rodrigue de Castro, qui ne s'atten-

donner aux Castillans le tems de le poursuivre. Tamaricut exécuta de point en point les ordres de Costa. Alvarès de Viveiros ne manqua point de courir après lui avec trente-deux escadrons et huit cens hommes d'infanterie, tirés des garnisons voisines. Costa, qui s'était mis en embuscade à portée de secourir les siens, se montra d'abord qu'il aperçut les Castillans. Viveiros épouvanté prit la fuite sans combattre, et ne se crut en sûreté que lorsqu'il fut entré dans Albuquerque. Les Portugais le poursuivirent jusque sous le canon de cette place. Costa piqué de n'avoir pu engager l'ennemi au combat, fit quelque dégât aux environs de cette ville, enleva les bestiaux, brûla quelques villages, et ramena ensuite ses troupes dans leurs quartiers.

Dans les provinces d'Entre-Douro-et-Minho et de Tras-os-Montès, les progrès des armes ne furent pas plus considérables. Le comte Saint-Étienne, général des Castillans sur cette frontière, parut d'abord disposé à pousser la guerre vigoureusement, et se présenta avec un corps de troupes assez considérable. Le comte d'Atougia alla au devant de lui avec toutes les forces de la province; mais, après quelques légères escarmouches, les Castillans s'en retournèrent sans avoir retiré aucun avantage de leur armement. Sanche Emmanuel et Rodrigue de Castro tinrent également les Castillans en respect dans la province de Beira. Ils firent une entre-

prise sur Minséla, lieu de peu de conséquence, devant lequel pourtant ils échouèrent. S'étant montrés dans la campagne de Pénamacor, dom Juan Fialho avec son régiment, les contraignit de se retirer promtement, sans avoir pu causer aucun dommage aux Portugais. Fialho, encouragé par ce succès, entra dans le pays ennemi avec cinq cens hommes et deux cens chevaux. Sanche de Monroi voulut arrêter sa course. Fialho l'attendit, le combattit, tailla en pièces ses troupes, tua Monroi, fit beaucoup de prisonniers, et rentra en triomphe dans Pénamacor.

Le Roi, informé de la valeur et de la prudence avec laquelle il s'était comporté pour entretenir l'émulation parmi ses troupes, fit publiquement son éloge, et comme les louanges ne suffisent pas toujours pour encourager les hommes aux actions vertueuses, il ajouta à ces éloges une récompense proportionnée aux services que Fialho avait rendus.

Les Castillans, honteux et irrités des avantages que les Portugais venaient de remporter sur eux, firent venir quelques troupes de l'Estramadure, et entrèrent dans la province de Beira, où ils répandirent l'épouvante et la terreur. Les paysans abandonnaient leurs campagnes, et les Castillans n'y épargnaient ni le sacré ni le profane, croyant ainsi effacer la honte de leurs défaites précédentes. Sanche Emmanuel et Rodrigue de Castro, qui ne s'atten-

daient plus à cette invasion, eurent une entrevue pour délibérer sur les moyens qu'il fallait employer dans les conjonctures présentes. Ils convinrent que Castro se rendrait à Sabugal pour y rassembler ses troupes, et Emmanuel dans le territoire de Souto, et que de là ils observeraient les mouvemens des ennemis pour en profiter à la première occasion. Les Castillans attribuèrent cette démarche à leur lâcheté; ils continuèrent leurs pillages, et se retirèrent ensuite sans observer aucun ordre, et sans prendre aucune précaution. Emmanuel, informé exactement par ses espions de tout ce qui se passait, se mit en campagne à son tour, passa le Tage sans obstacle, et fit avancer vers Alcantara Gaspard de Tavora avec quatre compagnies de cavalerie. Simon de Castaguissas, gouverneur de la place, fit sortir trois cens hommes pour leur donner la chasse. Tavora les reçut avec courage, et en passa une partie au fil de l'épée; l'autre rentra promtement dans Alcantara. Ensuite Tavora mit à feu et à sang toute la campagne, et rejoignit Emmanuel. Celui-ci, non content d'avoir pris cette vengeance des dévastations que les Castillans avaient faites dans la province de Beira, fit partir dom Juan d'Almeida avec cinq compagnies de cavalerie, pour ravager le territoire de Coria, ce qu'il exécuta avec beaucoup de bonheur. Emmanuel après ces deux expéditions repassa le Tage, et revint dans son départe-

ment. Castro pendant tout ce tems-là n'était point resté oisif : il avait également profité de la sécurité des Castillans, fait des courses heureuses, et s'était hautement vengé des ravages que les Espagnols venaient de faire dans le Beira.

Tandis que la guerre se fesait ainsi en Europe entre les Castillans et les Portugais, ces derniers la poussaient également avec vigueur dans le Brésil contre les Hollandais. La victoire qu'ils avaient remportée sur ces derniers sur le mont Gararapi, les avait réduits à l'extrémité dans Arécisse. Sigismond n'espérait de salut que dans le secours qu'il attendait de la compagnie occidentale; mais cette compagnie était épuisée, et ceux qui la composaient ne voulaient plus fournir à la dépense nécessaire pour la soutenir. Néanmoins ils se plaignirent aux États-généraux de ce que, la paix régnant entre les Hollandais et les Portugais, ceux-ci cependant fesaient les derniers efforts pour les chasser du Brésil. Les députés en parlèrent à dom François Coutigno; celui-ci, qui avait des ordres secrets pour traîner cette négociation en longueur, se comportait en conséquence, et trouvait tous les jours quelque nouvelle excuse pour ne point engager la parole de son Roi. Le peuple de La Haie ouvrit enfin les ieux, et excité par les intéressés, il s'ameuta, et alla insulter l'ambassadeur de Portugal dans sa propre maison. Coutigno se mit en état de défense avec

ses gens, et arrêta la première fureur de ce peuple; mais il eût sans doute succombé, car tout semblait disposé pour porter les choses à la dernière extrémité, lorsque le prince d'Orange envoya sa garde pour faire retirer le peuple. Par cette insulte, les intéressés avaient espéré deux choses, ou que l'ambassadeur intimidé accorderait ce qu'on lui demandait, ou que l'intelligence serait interrompue entre la république et le Portugal, et qu'alors les provinces leur fourniraient les secours nécessaires pour se soutenir dans le Brésil. Mais leur espérance fut vaine : Coutigno tint bon, et la bonne intelligence se maintint entre les deux gouvernemens. Le roi de Portugal, informé de toute l'affaire, et sachant que Coutigno n'était point aimé à La Haie, l'en fit partir, et l'envoya en France pour y demeurer en qualité d'ambassadeur ; Antoine de Souza de Macédo reçut l'ordre de rester à La Haie avec la même qualité.

De quelques heureux succès que la guerre soit accompagnée, c'est toujours un fléau terrible, dont les États les plus florissans doivent redouter les effets. C'est une source de calamités publiques, et la gloire qu'elle dispense ne marche jamais sans amertume. Celle que les Portugais soutenaient depuis dix ans, pour maintenir leur liberté contre la tirannie des Castillans, toute glorieuse qu'elle était pour la nation, les avait épuisés et réduits à

une extrême misère. Il était même incompréhensible comment ils avaient pu et comment ils pouvaient subvenir aux dépenses qu'ils avaient faites, et à celles qu'ils devaient faire encore.

Aussi les vivres vinrent à manquer tout à coup dans la province d'Alentéjo, et l'on fut obligé d'envoyer ailleurs une grande partie de la cavalerie. La frontière demeura par-là sans défense, le peuple murmura, et au lieu de s'en prendre à l'épuisement où l'État se trouvait, il s'en prît aux ministres. En général, on leur tient peu de compte du bien qu'ils font, et on leur impute toujours les malheurs de l'État qu'ils gouvernent. On leur attribua donc tous les progrès que les Castillans firent dans cette province au commencement de la campagne. Ils y étaient entrés au nombre de douze cens chevaux et six cens hommes d'infanterie, y avaient pillé Villa-Bouim, et ravagé les campagnes voisines de cette ville, sans qu'on leur eût opposé la moindre résistance.

Dom Juan de Costa, qui commandait toujours dans la province pendant l'absence du comte de Saint-Laurent, demeura simple spectateur, et vit faire ces ravages, sans se donner aucun mouvement pour en arrêter le cours. Se réveillant tout d'un coup de sa léthargie, et voulant réparer le tort que ce qui venait de se passer pouvait faire à sa réputation, il ordonna à André d'Albuquerque

d'assembler mille chevaux et huit cens fantassins pour aller combattre le commissaire-général de la cavalerie espagnole, qui se tenait à Salvaterre, à une lieue de la ville de Sciarès. Albuquerque obéit: il partit d'Olivença, déroba sa marche aux ennemis, tomba à l'improviste sur Salvaterre, emporta d'assaut cette place, et se rendit maître du château avec la même facilité. La garnison composée de deux compagnies d'infanterie et de cent chevaux, au lieu de se mettre en défense, ne songea qu'à prendre la fuite. Albuquerque, qui l'avait prévu, avait fermé tous les passages. Elle demeura toute prisonnière de guerre. La ville fut pillée, le château démoli, et les Portugais chargés de butin s'en retournèrent à Olivença.

Dom Louis de Ménésès, depuis comte d'Éricelra, fut blessé dans cette action, où il se trouva en qualité de volontaire. Il était encore au printems de son âge, et montra dans cette occasion toute la valeur et tout le courage qui l'élevèrent dans la suite aux grades militaires les plus éminens. Sa naissance était illustre, sa bravoure à toute épreuve, et son esprit vif, solide et brillant. Au milieu du tumulte des armes il cultivait les belles-lettres, et servait à la fois le dieu de la guerre et le dieu des beaux-arts. Après avoir rendu son nom célèbre par les armes, il le rendit immortel par son *Histoire du Portugal rétabli*. Cet ouvrage, qui comprend

toute la révolution et ses suites, est écrit en langue portugaise. Le stile en est vif, serré, plein cependant et accompagné de toutes les grâces de l'élocution. Au reste, on lui reproche une trop grande partialité en faveur de ses amis. Si la partialité peut être pardonable, c'est sans doute dans un pareil cas : elle part si rarement, dans le cœur des hommes, d'une source si belle, qu'elle doit paraître une vertu à ceux qui ont le bonheur de porter un cœur sensible à l'amitié.

Les avantages qu'on venait de remporter furent suivis de quelques autres dans la même province. Les Espagnols n'y fesaient que faiblement la guerre. Leurs meilleures troupes étaient occupées au siége de Barcelone, capitale de la Catalogne, et ce siége devenait terrible par l'opiniâtreté des assiégeans et des assiégés, et surtout par la haine qui animait les uns et les autres. Les Portugais eussent pu mettre à profit la faiblesse des Castillans sur leurs frontières; mais le Roi, qui avait remarqué que les courses et les hostilités qu'il avait faites précédemment dans le pays ennemi, lui avaient plus coûté qu'il n'y avait gagné, ordonna à ses officiers généraux de se tenir simplement sur la défensive. En effet, ces courses fatiguaient les troupes, et ne rapportaient rien à l'État. D'ailleurs, pour pousser vigoureusement la guerre dans le pays ennemi, il eût fallu un corps d'armée considérable, et les

Portugais, dans les circonstances présentes, n'auraient pu le former qu'en dégarnissant toutes leurs frontières, qu'en laissant tous leurs peuples exposés à la fureur des Castillans, qu'en sacrifiant un avantage certain à des succès incertains; car, outre que les succès dépendent autant du hazard que de la prudence et de la valeur des hommes, les Portugais n'eussent pu se soutenir dans le pays ennemi, en corps d'armée, que difficilement. Les campagnes des Castillans étaient ruinées : il n'y avait ni fourrage pour les chevaux, ni vivres pour les hommes. Ces inconvéniens, considérables dans la guerre, étaientaccompagnés d'un inconvénient plus fâcheux encore. La bonne intelligence est le rempart le plus solide de toute société; elle fait surtout la principale force des armées : une armée où elle ne règne point, est un corps sans âme. Cette intelligence était entièrement bannie des armées portugaises : nulle harmonie, nulle confiance parmi les chefs; nul zèle, nul amour pour l'État dans le subalterne : le soldat seul s'immolait; mais que pouvait le soldat mal conduit et mal conseillé? En vain le Roi s'était efforcé de mettre plus d'ordre, plus d'intelligence parmi ses chefs : la haine de l'un, l'ambition de l'autre avaient rendu tous ses efforts inutiles.

Ces réflexions, qui avaient vivement frappé le Roi, l'engagèrent à donner des ordres à ses généraux pour qu'ils se tinssent simplement sur la dé-

fensive. Cette conduite parut extraordinaire au peuple. Ébloui toujours par l'extérieur des objets, il ne les sonde jamais pour en connaître l'intérieur, et c'est ce qui le précipite si souvent dans des entreprises téméraires ou mal concertées. L'exemple ne le corrige point, et ne le corrigera jamais. Cependant tout esclave qu'il est de l'erreur par sa nature même de peuple, il critique, il blâme hardiment la conduite de ceux qui le gouvernent; il veut l'asservir à ses caprices, à ses illusions, à ses idées. Si celui qui les gouverne, sage, ferme, inébranlable, poursuit le plan de ses desseins, sans avoir égard à ses cris et à ses murmures injustes, il ne cesse de se plaindre. La conduite du Roi, fondée sur de si justes raisons, fut donc généralement condamnée: les uns la traitaient de pusillanimité, les autres d'une politique mal entendue; personne ne l'excusait; ceux qui auraient pu le justifier, comme étant plus capables d'entrer dans le fond des choses, gardaient le silence, parce que leurs intérêts étaient opposés au parti que le Roi avait pris.

La France ne le traitait pas avec moins d'injustice. Elle ne lui avait fourni que de médiocres secours; elle le jouait, pour ainsi dire, depuis la mort du cardinal de Richelieu, par l'espérance d'une ligue, qu'elle ne concluait jamais. Elle avait totalement négligé ses intérêts à Munster, et cependant elle ne cessait pas de le solliciter à

mettre des armées sur pié, à faire des courses dans l'Espagne, pour causer une diversion, et il semblait, à l'entendre, qu'il dût tout tenter, tout entreprendre en sa faveur, lorsqu'elle n'avait presque rien fait pour lui. Dans l'impuissance où elle était d'envoyer les secours nécessaires en Catalogne pour faire lever le siége de Barcelone à dom Juan d'Autriche, fils naturel du roi Philippe, elle eût souhaité que le roi de Portugal fût entré dans la Castille, pour obliger les Castillans à abandonner le siége de Barcelone, c'est-à-dire, à parler sincèrement, qu'il eût exposé ses États à toutes les forces de l'Espagne, pour conserver des alliés, qui ne l'étaient en effet que de nom. Mais rien ne put ébranler le Roi, il persista dans le plan qu'il s'était fait, et laissa murmurer le peuple et la France.

En conséquence de cette résolution prise par le monarque, il ne se passa rien de considérable dans la province d'Alentéjo. Dans celle de Beira, Rodrigue de Castro fit une course sur les terres des ennemis, sans qu'ils lui opposassent aucun obstacle. Au commencement de l'automme, le prince dom Théodose qui voyait avec chagrin l'inaction des troupes, sortit de Lisbonne à l'insu du Roi, et se rendit dans la province d'Alentéjo, accompagné seulement de dom Louis de Portugal, comte de Vimioso, et de dom Juan Nugnès d'Acugna, de-

puis comte de Saint-Vincent, tous deux gentilshommes de sa chambre. Dom Théodose, tout jeune qu'il était (car à peine finissait-il sa dix-septième année), formait déjà de vastes projets. Il avait l'esprit orné, promt, subtil, l'âme grande, élevée, et portée aux actions d'éclat. Amoureux de la gloire, et brûlant de se faire un nom à la tête des armées, il avait conçu le projet de les commander lui-même; nourri du souvenir des actions héroïques que sa nation avait entreprises et exécutées, tant en Europe que dans les pays éloignés, il ne désespérait pas de voir la gloire des Portugais, soutenus par les ieux de leur prince, se renouveler dans la guerre présente. Nugnès d'Acugna, esprit turbulent et ambitieux, l'entretenait dans ces idées. Il lui répétait sans cesse qu'il était de son honneur, de sa gloire, de ses intérêts, de veiller désormais par lui-même au salut d'un royaume dont le trône lui était destiné, et dont le Roi son père semblait abandonner les rênes, en se livrant à son indolence naturelle; qu'il fallait profiter des embarras que les Catalans donnaient aux Castillans, pour les forcer à une paix solide, de crainte que si on laissait échapper cette occasion, après la chute des Catalans, les Espagnols, réunissant toutes leurs forces, ne tombassent sur le Portugal, et qu'au lieu d'une paix glorieuse, on ne pût en obtenir qu'un honteux esclavage; qu'il fallait donc, en se mettant à la tête

des armées, profiter des circonstances, entrer dans la Castille, et forcer le Roi son père à approuver sa conduite par des actions vigoureuses et d'éclat; qu'il fallait enfin assiéger et prendre Badajoz, place importante dans l'Estramadure, qui couvrirait le pays et faciliterait les moyens de porter la guerre dans le sein de la Castille.

Le prince dom Théodose partit de Lisbonne, rempli de ces projets. Étant arrivé dans l'Alentéjo, il appela auprès de lui dom Juan de Costa, mestre-de-camp-général, et les autres principaux chefs de l'armée. Tous se rendirent promtement auprès de sa personne, lui rendirent les honneurs dus à son rang, à sa naissance, et le traitèrent comme celui qui devait un jour être leur maître. Après les avoir entretenus quelque tems, il partit pour Elvas, accompagné d'un détachement d'infanterie et de cavalerie. On le reçut dans cette ville avec toute la pompe et la magnificence possibles. Le peuple était charmé, il ne pouvait se lasser de le regarder.

Le Roi apprit son départ. Cette démarche lui déplut; il la regarda comme un attentat à son autorité. Cependant, dissimulant son ressentiment, il fit partir quelques seigneurs de la Cour, pour en former une au prince : il ordonna aussi à Antoine Cabide son secrétaire, de l'aller trouver, et de porter quelque somme d'argent, avec ordre de l'employer à propos, et non selon les désirs de

Théodose, né libéral et généreux. Il semblait par cette première démarche du Roi, que s'il n'approuvait point celle du prince, il ne la condamnait pas tout-à-fait; mais il ne tarda pas long-tems à faire éclater ses vrais sentimens. Il blâma hautement le départ du prince, et ceux qui l'y avaient engagé, et il lui envoya des ordres positifs, pour qu'il retournât promtement à Lisbonne. Théodose, persuadé que les intérêts de l'État et de la Couronne, demandaient qu'il demeurât à la tête des armées, écrivit au Roi pour le prier de l'y laisser exécuter les projets qu'il avait conçus; mais le Roi fut inflexible, et réitéra ses ordres avec tant de fermeté, que le prince, qui manquait d'ailleurs de toutes choses à Elvas, revint enfin à Lisbonne. Le Roi l'y reçut assez froidement. Cependant pour lui donner quelque satisfaction, il le nomma généralissime de ses armées; mais ce n'était qu'un titre dénué de toute autorité, car dès ce moment le Roi l'écarta des affaires, et lui défendit l'entrée du Conseil. Le prince murmura de ce traitement. La Cour et le peuple en murmurèrent avec le prince. La jalousie s'empara de l'esprit du Roi, et la défiance l'éloigna de son fils, qui, outré des mortifications qu'on lui fesait essuyer, tomba enfin dans une maladie de langueur.

Si la guerre traînait en Europe, il n'en était pas de même dans le Brésil. Dom François Barréto,

pour terminer promtement ce qu'il avait entrepris, avait demandé du secours au Roi et au comte de Castel-Melhor. Mais l'un et l'autre ne lui en fournissaient que de bien faibles. Il y suppléait donc par sa valeur et son activité ; il ne laissait échapper aucune occasion d'acquérir de la gloire et de resserrer les Hollandais. La misère de ceux-ci augmentait de jour en jour; le malheureux succès de leurs sorties d'Arécisse les avait rendus plus circonspects. Ils se tenaient donc enfermés dans cette ville; ils étaient déterminés à se borner à la seule défense de cette place et de la forteresse. Barréto voulant enlever les convois qu'ils s'envoyaient respectivement de la forteresse et de la ville, chargea Jacob Bézerra, sergent-major, d'aller les attendre en embuscade. Douze de ses soldats ayant aperçu une barque qui sortait d'Arécisse, et naviguait le long de la côte, conçurent le dessein hardi d'aller l'attaquer à la nage. Ils l'exécutèrent comme ils l'avaient projeté; mais il en coûta la vie à six d'entre- eux. Les six autres ramenèrent la barque avec la femme du gouverneur de la forteresse. Cette action ayant éclaté, découvrit ceux qui étaient en embuscade, qui furent obligés de retourner dans leurs quartiers, sans remporter d'autre avantage.

Alors Barréto envoya Juan Barbosa Pinto, avec un corps de troupes, pour ravager le territoire que

les Hollandais possédaient près de Rio-Grandé; et de son côté il partit pour attaquer quelques forts qu'ils possédaient du côté de Guarairas. A son approche, ceux qui les gardaient les abandonnèrent à sa discrétion. Sigismond, pour se dédommager de ces pertes, voulut surprendre un quartier des Portugais. Mais, informés de son dessein, ils se préparèrent à le recevoir avec courage. Le combat fut violent, et les Hollandais se virent contraints de rentrer dans Arécisse.

La vigueur avec laquelle les Portugais fesaient la guerre dans la capitanie de Fernambuco, convainquit enfin les députés des États-Généraux, que toutes les propositions d'accommodement que leur fesait Antoine de Souza de Macédo, ambassadeur de Portugal auprès des Hautes-puissances, n'étaient qu'un leurre de sa part, pour leur fermer les ieux sur les avantages que sa nation remportait chaque jour dans le Brésil. Les Hollandais en murmurèrent donc hautement, et voulaient qu'on rompît ouvertement avec les Portugais. Ils avaient d'autant plus de penchant à cette rupture, que Macédo venait tout récemment de renouer la paix entre l'Angleterre et le Portugal, avec les ambassadeurs anglais, qui étaient à La Haie auprès de leurs Hautes-puissances. En conséquence, le roi de Portugal avait d'abord envoyé Juan de Guimaraëns à Londres, et bientôt après

Juan Rodriguès de Saa, comte de Pénaguizao, son camérier-major, pour y résider en qualité d'ambassadeur. Tout cela ne prouvait que trop l'intelligence des Anglais et des Portugais, et ceux-ci n'ayant plus rien à craindre des premiers, il n'y avait point d'apparence qu'ils cherchassent de sitôt à satisfaire la république au sujet de Fernambuco. D'après cela on disait qu'il ne fallait plus différer d'envoyer des secours efficaces dans le Brésil, et de déclarer la guerre au Portugal, tant en Amérique qu'en Europe. Ce parti eût peut-être opéré quelque chose de favorable; mais les plus sages s'y opposèrent, ou pour mieux dire, Macédo, homme d'esprit et fertile en expédiens, trouva le moyen de rassurer les esprits; et les affaires de l'Amérique restèrent dans le même état.

En 1652, la Cour de Lisbonne était attentive aux effets que produirait la nouvelle nomination du prince dom Théodose au généralat des armées de Portugal. Le Roi était impénétrable; il couvrait tous ses desseins d'un voile épais. Tout le monde était dans l'attente : les uns espéraient beaucoup du noble courage de l'infant; mais les plus pénétrans, dès qu'ils le virent éloigné du Conseil, furent persuadés que le prince n'aurait jamais la permission de s'éloigner de la Cour. Au reste, Jean IV ne paraissait se donner aucun mouvement pour recruter les troupes des frontières, pour

réparer les places, les munir de vivres, et des choses nécessaires pour l'attaque et pour la défense. Tous les esprits étaient en suspens, et selon qu'on s'intéressait plus ou moins à l'État, ou à la gloire de la nation, on s'affligeait, ou l'on voyait avec indifférence les mouvemens de la Cour. Le prince était toujours malade, il dépérissait de jour en jour, et il fut bientôt hors d'état de marcher vers la frontière. Sa maladie inquiétait les peuples, on murmurait, on publiait des discours injurieux, et le Roi se montrait impassible.

Le tems de commencer la campagne étant arrivé, les officiers-généraux et subalternes se rendirent à leurs postes. Les Espagnols sortirent de Badajoz, et allèrent piller quelques villages aux environs d'Olivença. Quesné, commissaire-général de la cavalerie portugaise, les rencontra, les tailla en pièces, et leur enleva leur butin. Les Castillans, piqués de cette perte, firent une nouvelle invasion du côté de Téléna, pillèrent et brûlèrent le pays, enlevèrent les bestiaux des campagnes, et les laissèrent pacager dans les prairies voisines de Téléna, afin de pouvoir se retirer plus commodément à Barcarotta, où ils déposèrent le reste de leur butin. Quesné et Tamaricut marchèrent après eux. Ne pouvant les joindre, ils enlevèrent leurs bestiaux dans les prairies de Téléna, après avoir taillé en pièces ou fait prisonnières les

troupes qui les gardaient. Peu de jours après, François Hibarra, lieutenant-général de la cavalerie espagnole, tomba dans une embuscade que lui tendirent les Portugais, et fut fait prisonnier avec sa troupe.

Le Roi honora alors du titre de comte de Soure le mestre-de-camp-général dom Juan de Costa. Costa voulant mériter ces honneurs par des services nouveaux, ordonna à Quesné et à Tamaricut d'aller avec quinze cens chevaux insulter les ennemis jusque sous le canon de Badajoz. Alvarès de Viveiros, le même qui avait défendu si opiniâtrement le château d'Angra, dans les Tercères, était pour lors dans cette place. Indigné qu'on osât venir le braver de la sorte, il ordonna à toute la cavalerie qui était dans la ville de monter à cheval pour aller punir les Portugais de leur audace. Comme elle commençait à sortir, Quesné, impatient de combattre, marcha pour la charger, sans attendre Tamaricut. Les Espagnols le reçurent avec intrépidité. Le combat s'échauffa, on se disputa la victoire. Enfin les Portugais furent contraints de reculer, et Quesné fut dangereusement blessé. Tamaricut arriva dans cet instant avec l'arrière-garde. Il arrête quelques fuyards, ranime leur courage, et les ramène au combat avec ceux qui étaient sous son commandement. Alors le combat recommença avec plus d'ardeur. On se chargea à diffé-

rentes reprises, et les Castillans se virent enfin enlever une victoire qu'ils croyaient à eux. Leur déroute fut générale; Viveiros fut blessé à son tour, et Guillaume Tuttavilla, neveu du duc de Saint-Germain, capitaine de cavalerie, fut fait prisonnier. Plusieurs officiers de considération furent blessés parmi les Portugais, qui eussent pu retirer de grands avantages de cette victoire, si ceux qui avaient d'abord fui fussent revenus à la charge; mais leur épouvante avait été telle que Tamaricut fit de vains efforts pour les rassurer. Plusieurs même d'entre eux ne se crurent en sûreté que lorsqu'ils furent arrivés à Olivença. Le comte de Soure donna à Tamaricut les éloges qu'il méritait, et punit sévèrement ceux qui avaient pris si honteusement la fuite.

La fortune abandonna les Portugais dans la province de Beira. Sanche Emmanuel et dom Rodrigue de Castro, après avoir tout disposé pour la défense du pays, envoyèrent de part et d'autre plusieurs détachemens pour dévaster celui des ennemis. Gaspard de Tavora fut chargé d'aller avec cent quatre chevaux faire une course dans la campagne de Sacravim, et dom Juan Fialho, mestre-de-camp, eut ordre de l'attendre avec l'infanterie et soixante chevaux, dans un endroit appelé Salté, sur les bords du Lagao, afin de favoriser sa retraite. Tavora ayant exécuté les ordres qu'on lui

avait donnés, s'en retourna chargé de butin pour rejoindre Fialho. A peine l'eut-il joint, qu'ils furent attaqués par un corps de troupes castillanes. Fialho, quoique les ennemis fussent infiniment supérieurs, se mit en devoir de leur opposer une forte résistance. Il couvrit son infanterie avec sa cavalerie, et mit à son arrière-garde trois détachemens de mousquetaires pour faire feu sur l'ennemi, en cas qu'il vînt l'attaquer. Ensuite il se mit en marche, et fit une lieue de la sorte sans que les Castillans osassent ou pussent l'attaquer. Cependant ils le suivaient toujours. On arriva bientôt dans une plaine. Aussitôt les Castillans se développèrent, investirent les Portugais, et s'emparèrent du sentier par où ces derniers devaient nécessairement passer. Alors Fialho, voyant qu'il ne pouvait plus éviter d'en venir aux mains, s'arrêta, rangea ses troupes en bataille, ranima le courage du soldat, et chargea sans perdre de tems l'infanterie ennemie, qu'il rompit et dispersa. Il ne put faire cette manœuvre sans se séparer de sa cavalerie, qui ayant été attaquée dans l'instant par celle des Castillans, fut taillée en pièces ou mise en fuite. Les Castillans la laissèrent fuir, et revinrent pour secourir leur infanterie battue et en désordre. Fialho rallia ses troupes, se posta avantageusement, et soutint le premier choc des ennemis. Mais investi de toutes parts, épuisé de fatigue, dépourvu de munitions,

il fut bientôt réduit à l'extrémité, et contraint de se rendre prisonnier de guerre. Les officiers de la cavalerie qui s'étaient joints à l'infanterie subirent le même sort, avec dom Juan Rodrigue Cabral, seigneur de Belmonté, qui servait en qualité de simple volontaire.

L'infortune de Fialho suspendit pour quelque tems les courses des Portugais dans cette province. Ils employèrent ce tems-là à recruter leur cavalerie et leur infanterie, dans le dessein d'aller enlever aux Castillans la ville de Coria, à huit lieues des confins du royaume. Sanche-Emmanuel, qui avait conçu ce projet, en fit part à Rodrigue de Castro. Celui-ci, approuvant ce dessein, unit ses troupes aux siennes, et ils se mirent en marche pour l'exécuter. Ils fondaient le succès de leur entreprise sur le secret et sur la diligence : ils espéraient arriver devant Coria à l'entrée de la nuit, sans être aperçus; ils avaient le projet de faire sauter avec un pétard une des portes de la ville, d'y entrer sans coup férir, d'en surprendre la garnison, de l'égorger à la moindre résistance qu'elle ferait, et ensuite de piller la ville, de la brûler, et de s'en retourner. Tout ce plan fut inutile, parce qu'ils arrivèrent trop tôt devant cette place. D'ailleurs, Massacan, général de la cavalerie, informé par ses espions de leur marche et de leurs desseins, s'était jeté dans la place avec quatre compagnies de cava-

lerie. Au lieu d'y rester, il en sortit le même jour que les Portugais se présentèrent, espérant qu'ils se répandraient dans la campagne, et qu'il pourrait les surprendre à son tour, et les battre ainsi dispersés. Mais les Portugais voyant que la garnison de la ville et les habitans les attendaient sous les armes, renoncèrent à l'attaquer, et se contentèrent, pour satisfaire le soldat, de se jeter sur les faubourgs, et de les piller. Ce pillage fait, ils se retirèrent avec un butin considérable, sans que Massacan osât les poursuivre ni les inquiéter dans leur retraite.

Les opérations militaires se terminèrent par cette entreprise en Portugal; car ce qui se passa dans la province de Tras-os-Montès, et dans celle d'Entre-Douro-et-Minho, ne mérite pas qu'on s'y arrête. Ce qui se fit en Amérique pendant toute l'année 1652, fut aussi peu considérable. Les Portugais tenaient toujours la ville d'Arécisse comme bloquée, et les deux partis ne s'occupèrent les uns qu'à la conservation de leurs retranchemens, et les autres à celle de leurs remparts. De tems en tems seulement on fesait quelque escarmouche pour tenir les soldats en haleine, et ces petits combats coûtaient peu de sang. La seule action un peu importante fut celle qui eut lieu près de la forteresse de Barréta. Antoine Dias-Cardoso s'était avancé de ce côté avec son régiment. Toute la

garnison du fort et de la ville d'Arécisse tomba à l'improviste sur lui. Les Portugais soutinrent cette attaque avec une valeur et une intrépidité admirables. Cependant la victoire balança long-tems à se déclarer. Enfin les Portugais, fesant un dernier effort, rompirent les ennemis, percèrent leurs bataillons, et en firent un grand carnage. Les Hollandais furent tellement étourdis de cette vigoureuse attaque, qu'ils ne savaient ni fuir ni se défendre, et se laissaient égorger sans résistance. Peu de jours après, Vidal alla leur brûler à Rio-Grandé plusieurs magasins de marchandises prêtes à être embarquées pour la Hollande.

La trève conclue entre les Hollandais et les Portugais par rapport aux Indes-Orientales, finit cette année. Aussitôt la guerre se ralluma dans cette partie du monde entre ces deux nations. Les Hollandais ne pouvaient désirer des conjonctures plus favorables pour le succès de leurs desseins. La confusion, le désordre, la mésintelligence régnaient dans Goa parmi les principaux ministres qui se mêlaient du gouvernement. Ce désordre venait du rappel de Philippe Mascarégnas, vice-roi, et de la mort du comte d'Aveira, qui allait le remplacer, mais qui avait vu finir ses jours en chemin. Le gouvernement, pendant cette espèce d'interrègne, était tombé entre les mains de François de Martiri, archevêque de Goa, de François

de Mélo de Castro, et d'Antoine de Souza Coutigno. Ces trois hommes disposaient de tout au gré de leurs caprices; et sous prétexte du bien public, il n'y avait sorte de tirannie qu'ils n'exerçassent sur le peuple et sur les étrangers que les affaires ou le commerce attiraient dans Goa. Au reste, ces nouveaux triumvirs, unis lorsqu'il fallait accabler le peuple, ruiner le commerce, épuiser les finances, immoler leurs ennemis, ne pouvaient plus s'accorder, lorsqu'il s'agissait de concerter quelque entreprise utile, de réformer quelqu'abus, d'exercer la justice, et de prendre des mesures pour réprimer les ennemis du dedans ou du dehors. Cependant ils armèrent une puissante flotte, pour aller recouvrer dans l'Arabie la ville de Mascate, place importante, que les Arabes avaient enlevée aux Portugais. Mais cette flotte ne fit que se présenter devant la ville, brûler et piller quelques vaisseaux ennemis, et retourna tout aussitôt à Goa.

A cette conduite, ces prétendus gouverneurs ajoutèrent la rébellion aux ordres du Roi. Dès que dom Juan eut appris la mort du comte d'Aveira, il fit partir, pour occuper sa place, dom Vasco Mascarégnas, comte d'Obidos. Arrivé à Goa, les trois tirans non-seulement refusèrent de le reconnaître, mais même ils le firent arrêter. Après avoir épuisé sur lui toutes les violences et tous les af-

fronts, ils le firent embarquer, et le renvoyèrent ainsi à Lisbonne. Ensuite ayant assemblé les magistrats de la ville, ils procédèrent à l'élection d'un vice-roi. Ils nommèrent pour occuper cette éminente dignité dom Bras de Castro, homme extraordinaire, peu propre au commandement, plein d'une ambition mal-entendue, injuste, avare, impudent, altier, peu intelligent dans les affaires, et capable, par son ignorance et l'orgueil qui l'accompagnait, de tout perdre dans les Indes.

Le désordre dans Goa était d'autant plus grand, et les suites en pouvaient être d'autant plus fâcheuses, que la Cour n'était pas en mesure d'y remédier assez promtement. L'éloignement des lieux, l'épuisement où était l'État, tout favorisait les rebelles. Les chefs de la république hollandaise établis à Batavia, informés exactement de l'état des choses, cessèrent leurs délibérations sur les prétextes qu'ils cherchaient pour colorer la rupture qu'ils méditaient, et se déterminèrent à déclarer hautement la guerre aux Portugais, pour profiter des circonstances favorables qu'offraient leurs divisions. Ils armèrent donc promtement une flotte dans le port de Batavia, et en donnèrent le commandement général à Juan Mansacar, capitaine, qui s'était acquis par son courage beaucoup de réputation parmi les siens. Mansacar mit à la voile avec son armée, et fit route vers l'île de Ceilan. Cette

île avait de tout tems fait l'objet de l'ambition des Hollandais, à cause de la canelle dont le commerce produisait des sommes immenses aux Portugais. Les Hollandais y avaient déjà quelques établissemens. Mansaçar ayant joint ses forces aux leurs, marcha vers la forteresse de Caliture, place importante, dont la conquête pouvait faciliter celle de Colombo, capitale des Portugais dans le pays, et où le commandant-général Emmanuel Mascarégnas fesait ordinairement sa résidence. Lopez Barrigue, son gendre, était occupé alors à faire la guerre au roi de Candi. Mascarégnas avait imprudemment dégarni de troupes la forteresse de Caliture, en sorte qu'elle était presque sans défense, lorsque les Hollandais se présentèrent pour l'attaquer. Ils s'en emparèrent sans coup férir. Dès que cette nouvelle fut parvenue au camp de Barrigue, les soldats, attribuant cette perte à l'imprudence de Mascarégnas, se mutinèrent, abandonnèrent son camp, et partirent pour Colombo, dans le dessein de le déposer de son poste, et d'en charger quelqu'un plus capable. Les capitaines Antoine de Madurèra et Louis Alvarès, neveu de Barrigue, ayant voulu s'opposer à ce dessein, furent mis en pièces, et le soldat en fureur marcha vers Colombo. Mascarégnas, informé de l'orage qui le menaçait, se mit en état de leur défendre l'entrée de la ville. Le soldat se préparait à la forcer, lorsque les re-

ligieux sortirent en procession hors de la place, portant le saint Sacrement devant eux, et allèrent ainsi trouver les mutins pour tâcher de les apaiser. Ce spectacle suspendit leur fureur; mais ils persistèrent toujours dans le dessein de déposséder Mascarégnas, promettant toutefois de ne rien entreprendre contre sa vie et sa liberté, pourvu qu'il se démît du commandement volontairement et sans différer. Il y consentit et se retira dans un couvent. Aussitôt les soldats élurent à sa place Gaspard d'Arauge, François Rollin et François Barros; à celle de Barrigue, ils substituèrent Gaspard Figueira de Serpa, capitaine distingué par son courage, sa valeur et son expérience.

Figueira ayant pris possession du commandement de l'armée, alla aussitôt chercher les Hollandais, enleva plusieurs de leurs quartiers, et soumit de nouveau, aux environs de Colombo, plusieurs places qui s'étaient soustraites à la domination portugaise depuis la perte de Caliture. Après ce premier exploit, les gouverneurs lui ordonnèrent d'aller assiéger le fort d'Angrotota, dans le voisinage de Colombo, d'où les Hollandais pouvaient facilement inquiéter les Portugais. Figueira partit, et, après dix jours de siége, força la garnison à se rendre prisonnière de guerre. Elle consistait en cent vingt Hollandais, quarante Indiens de l'île de Java, et trois cens Ceilanais. Les Portugais les trai-

tèrent avec humanité et politesse, quoique les Hollandais, dans leurs premiers succès, n'eussent point observé la même conduite à leur égard.

Le roi de Candéa voulant profiter de la diversion que les Hollandais causaient dans l'île, se mit en campagne avec un corps de troupes, et marcha contre Juan Botado, qui avec quelque infanterie continuait la guerre sur la frontière de ses États. Le commandant de l'armée du roi de Candéa s'imagina pouvoir le surprendre en l'attaquant pendant la nuit; mais Botado était sur ses gardes. Cependant il vit le moment qu'il allait périr par la lâcheté de quelques Nègres qu'il avait dans ses troupes. Aussitôt qu'ils virent l'ennemi, ils prirent la fuite, sans avoir presque combattu. Leur fuite et leurs cris causèrent quelque terreur aux soldats portugais; terreur que l'obscurité de la nuit ne servit qu'à redoubler. Cependant, rougissant de leur faiblesse, ils se rassurèrent, et firent des actions si prodigieuses de valeur et de courage, qu'ils défirent et taillèrent en pièces l'ennemi. Botado tua de sa propre main le général du roi de Candéa, et après cette victoire signalée, il partit pour Colombo, où il fut reçu comme il le méritait.

Cependant, en Europe, les troubles de la France furent portés à un tel excès de confusion, que le cardinal Mazarin se vit obligé de quitter Paris, et de s'éloigner de la Cour. Souza Coutigno, qui y

était en qualité d'ambassadeur, partit aussi pour Lisbonne, laissant à Paris Félician Dourado, secrétaire de l'ambassade, pour veiller aux affaires de sa nation. Dourado, homme d'esprit et d'une grande sagesse, fesait tous ses efforts pour calmer les esprits irrités, parce qu'il voyait bien que la guerre civile de la France tournait au profit des Castillans et au détriment des Portugais. Vers cette époque, les évêques de France s'assemblèrent à Paris. Dourado en informa le Roi son maître, qui les fit prier de s'intéresser auprès du Pape en faveur des évêques de son royaume. Les prélats assemblés écrivirent au saint-père, pour lui représenter le danger où se trouvait l'église de Portugal; mais le souverain pontife ne répondit rien de favorable, et les affaires à cet égard demeurèrent dans le même état.

A l'égard de la guerre offensive contre les Castillans, le roi dom Jean persista de plus en plus à l'interdire à ses sujets, persuadé que la défensive était suffisante pour le maintenir sur le trône. Cette conduite provoquait les discours les plus injurieux contre lui de la part du peuple, et même de la noblesse. Il en était informé; mais il le dissimulait, et laissait parler sans s'émouvoir. Au reste, cette grande tranquillité était fondée sur les instructions certaines qu'il recevait fréquemment de quelques ministres de la Cour de Castille, des véritables sen-

timens de Philippe IV sur le Portugal. Ce prince avait désespéré de le réduire, et dans cette idée, il ne fesait aussi de son côté que de faibles efforts par rapport à la guerre de ce côté-là. Dom Jean profitant donc de cette disposition, dont il dérobait toutefois la connaissance à ses sujets, s'appliquait au gouvernement intérieur du royaume, où il fesait exercer la justice avec la dernière sévérité. Cette sévérité fut portée trop loin de sa part à l'égard de son fils dom Théodose. Les mortifications qu'il lui fit essuyer en l'éloignant des affaires, en le privant de ceux qui lui étaient les plus attachés, en l'empêchant de se mettre à la tête des armées, jetèrent le jeune prince dans une profonde tristesse. Sa santé en fut bientôt altérée, on le voyait chaque jour dépérir. Une fièvre lente le consumait peu à peu; bientôt il eut des vomissemens de sang, et l'on désespéra de sa vie. On appela en consultation les plus habiles médecins du royaume, et on eut recours aux prières publiques; mais la mesure de ses jours était remplie; les remèdes qu'on lui donna furent inutiles, et les prières trouvèrent le ciel inflexible aux vœux de tout le royaume. Son mal ne fit qu'empirer. Dans cet état, on le fit sortir de Lisbonne pour respirer l'air de la campagne. Il se trouva plus mal, et demanda qu'on le ramenât à Lisbonne. Il y vit arriver son dernier instant avec une fermeté qui ne servit qu'à augmenter les re-

grets, les pleurs et les gémissemens de la Cour et de la ville. Il mourut le 15 de mai 1653 : il entrait dans sa dix-neuvième année. La Reine sa mère sentit vivement cette perte; le peuple en fut consterné; le Roi seul soutint avec fermeté cette disgrâce.

Ce jeune prince réunissait les qualités les plus estimables, celles qui concourent, non-seulement à former les grands Rois, mais encore les grands hommes. Il avait la figure aimable; les grâces et la majesté brillaient dans tout ce qu'il fesait, et dans tout ce qu'il disait. Instruit dans tous les exercices, il montait parfaitement bien un cheval, et maniait les armes avec une grande dextérité. Son esprit était orné de toutes les connaissances. Il savait plusieurs langues : l'histoire n'avait rien de voilé pour lui; il avait fait de grands progrès dans la science épineuse et profondè des mathématiques; il possédait les belles-lettres; il était rempli des plus excellentes maximes d'une politique sage, éclairée, de cette politique qui fait respecter l'humanité, honorer la religion, et dont tous les ressorts et les divers mouvemens ne tendent qu'au bonheur des peuples et à la gloire des États. Plein de vertu, protecteur des bonnes mœurs, toutes ses actions, tous ses discours étaient fondés sur la décence la plus austère. Sensible, généreux et magnanime, son cœur était accessible à toutes les douceurs de

l'amitié. Aussi ceux qui l'approchaient, qui lui parlaient, l'aimaient jusqu'à l'adoration.

Sa mort remplit de deuil tout le Portugal. La douleur des peuples était d'autant plus raisonnable, que l'infant dom Alfonse Henriquès, qui devait lui succéder, était faible, impotent, et d'un esprit qui tendait à la démence. Cependant les États s'assemblèrent, et le reconnurent solennellement pour légitime successeur de la Couronne de Portugal.

La mort du prince dom Théodose fut suivie des craintes que donnait la mauvaise santé du Roi. Il s'affaiblissait de jour en jour, et lui-même, cédant à l'effort de ses infirmités, n'était plus en état de travailler aux affaires avec la même application et la même assiduité. Voulant s'en décharger en partie sur la reine, il désira qu'elle prît connaissance des plus importantes négociations, et l'admît dans tous les Conseils, afin que s'il venait à mourir, elle pût prendre en main les rênes du gouvernement pendant la minorité de ses enfans. Il était menacé d'une hidropisie, et souffrait beaucoup; mais il dissimulait sa douleur, se montrait partout, voulait être instruit de tout ce qui se passait, et n'épargnait rien pour faire croire qu'il était en état de soutenir encore long-tems la gloire et la majesté de son trône.

Pendant qu'on répandait encore dans Lisbonne

des pleurs sur le tombeau du prince Théodose, et qu'on s'y livrait à la crainte de perdre bientôt le Roi, les armées, sur la frontière, ne fesaient que de faibles mouvemens. Cependant les Castillans avaient paru avec un corps considérable de cavalerie, et ravagé la campagne d'Elvas, sans qu'André d'Albuquerque, général de la cavalerie portugaise, eût osé les combattre. Le comte de Soure en ressentit un violent chagrin, et blâma hautement la conduite d'Albuquerque, regardant son action comme une flétrissure pour les armes portugaises. Quesné répara en quelque sorte, peu de jours après, l'honneur des Portugais. Il rencontra et battit un détachement de cavalerie castillane, et fit prisonnier leur commandant dom Diègue Golphim.

Alors on fut informé, par un déserteur qui venait de Badajoz, qu'Hibarra, lieutenant-général de la cavalerie, qui avait recouvré sa liberté dans l'échange qui s'était fait des prisonniers, se disposait à aller attaquer Alconchel. Hibarra se promettait de se rendre facilement maître de cette place, parce que la garnison était faible, et qu'il espérait la conquérir avant que les Portugais eussent le tems d'y jeter du secours. Mais il se trompa; aussitôt qu'on fut informé de ses desseins, on la pourvut d'hommes, de vivres, de munitions, et de tout ce

qui pouvait contribuer à faire échouer son entreprise.

Elle échoua en effet : il trouva une résistance à laquelle il ne s'était pas attendu, et sans s'opiniâtrer il retourna à Badajoz. Le duc de Saint-Germain sortit peu de jours après de cette ville, avec mille chevaux et deux mille cinq cens hommes d'infanterie; il alla camper sur les bords de la Caya, à une lieue de la place. Il y fit bâtir un petit fort, capable de contenir une compagnie de cavalerie, afin qu'elle veillât à la garde des troupeaux qui paissaient dans le voisinage. Le comte de Soure brûlait d'aller interrompre son travail. Cependant, avant de s'y déterminer, il fit part au Roi de son dessein. Le Roi tint un Conseil sur cette affaire. On vit que le fort que fesait bâtir le duc de Saint-Germain n'était d'aucune conséquence, au lieu qu'on exposait la Province à une invasion terrible de la part des Espagnols, si malheureusement le comte de Soure venait à succomber dans l'entreprise qu'il méditait. Ainsi on lui envoya des ordres pour qu'il eût à demeurer simple spectateur de l'ouvrage que fesait construire le duc de Saint-Germain. Cet ouvrage fut en peu de tems terminé.

Bientôt après, la cavalerie portugaise défit entièrement celle des Castillans, et cet avantage

consola le comte de Soure de ce qu'on l'avait empêché d'aller combattre le duc de Saint-Germain. André d'Albuquerque, pour réparer son honneur, s'avança vers Badajoz, dans le dessein de livrer un combat au premier détachement considérable qui sortirait de cette place. Il avait passé une partie de la journée sans voir faire aucun mouvement à l'ennemi. Sur le déclin du jour, il aperçut enfin un corps de cavalerie qui sortait, et prenait la route de Campo-Major. Le comte de Soure en ayant été averti, lui manda dans le même instant de l'attaquer promtement, et lui envoya en même tems toute la cavalerie qui se trouva alors auprès de lui. Albuquerque, encouragé par ce nouveau renfort, rangea ses troupes en bataille, après les avoir divisées en onze corps différens, se mit à la tête de six, et donna le reste à commander à Quesné, à Rosier, et à Tamaricut. A son approche, les Castillans se postèrent avantageusement, laissant un ruisseau devant eux. Ils séparèrent, à l'exemple des Portugais, leurs troupes en plusieurs escadrons, et les escadrons formaient deux corps : le premier composé de sept, avec le comte d'Amarante à la tête; le second de six, conduits par Hibarra. Les milices du pays furent placées aux deux ailes, pour empêcher qu'on ne fût attaqué en flanc.

Albuquerque ayant observé cette disposition des ennemis, résolut de suspendre l'attaque, pour ne

après sur l'armée castillane, qui fut entièrement défaite. Cependant on fit l'échange des prisonniers de part et d'autre, et dom Juan Fialho recouvra enfin sa liberté. Sanche Emmanuel et le comte de Torésano s'étaient promis, par un traité conclu entre eux deux, de se renvoyer respectivement leurs prisonniers; mais le duc de Saint-Germain, généralissime, n'avait pas voulu que ce traité fût exécuté à l'égard de Fialho; et c'est ce qui l'avait si long-tems retenu en Castille.

Sanche Emmanuel, qui avait conçu une grande estime pour la valeur et la capacité de Fialho, témoigna une joie extrême de le voir en liberté, et se prépara à de nouvelles expéditions dans son département. Il fit donc avancer ses troupes sur la frontière, et fit bâtir un fort entre Monsanto et Pénacarsia, pour arrêter les courses des ennemis de ce côté-là. L'ennemi ne s'étant donné aucun mouvement pour interrompre son travail, il fut bientôt achevé.

Dom Bras de Castro se maintenait toujours dans son usurpation du gouvernement des Indes. Ayant appris ce qui s'était passé dans l'île de Ceilan, il y envoya un secours de troupes sur huit vaisseaux commandés par François de Mélo et Castro. Avant d'arriver à Colombo, les trois capitaines qu'on y avait chargés de l'administration des affaires avaient donné ordre à Gaspar Figuéra d'aller châtier les habitans voisins de Colombo, où ils se

refusaient de porter les vivres nécessaires. A l'approche de Figuéra, les Hollandais, en faveur desquels ils s'étaient soulevés, les abandonnèrent au juste ressentiment des Portugais. Figuéra, après les avoir punis comme ils le méritaient, marcha pour attaquer les sujets du roi de Candéa; mais, inférieur en forces aux ennemis, il fut obligé de se retirer. On le poursuivit, et Figuéra, contraint d'en venir aux mains, fit face, arrêta les ennemis, et, profitant d'un poste avantageux où le nombre était inutile à ceux qui le poursuivaient, il les vainquit et les tailla en pièces. Cette victoire ramena les voisins de Colombo sous l'obéissance des Portugais.

Alors François de Mélo et Castro arriva à Colombo avec le secours dont nous avons parlé. La première démarche qu'il fit fut d'ôter le commandement des troupes à Figuéra, et de le conférer à dom Alvarès d'Ataïde. Ataïde était vieux et accablé d'infirmités. Ne pouvant résister aux fatigues fréquentes où l'exposait sa nouvelle charge, il s'en démit, et François de Mélo et Castro la donna à Antoine de Mélo et Castro son neveu, jeune homme qui n'avait pas encore assez d'expérience pour occuper un poste de cette importance. Il en donna bientôt des preuves : il marcha témérairement pour attaquer l'armée du roi de Candéa, et prit des mesures si peu concertées, qu'il fut battu et repoussé avec beaucoup de perte. Les soldats

murmurèrent; du murmure, ils passèrent à la révolte, et demandèrent hautement qu'on remît à leur tête Figuéra, sous les ordres duquel ils étaient accoutumés de marcher et de vaincre. François de Mélo rappela sagement son neveu, et fit partir Figuéra avec un nouveau renfort de troupes pour reprendre le commandement de l'armée. A la guerre, la confiance et la prudence sont la source immédiate des heureux succès. A peine Figuéra fut-il arrivé à l'armée, que tout changea de face dans un moment. Le soldat ranimé ne demandait qu'à combattre, et l'ennemi, devenu timide, ne cherchait qu'à éviter le combat. Mais il le prétendait en vain; Figuéra le joignit en plusieurs rencontres, et dans toutes il demeura vainqueur. Enfin, après plusieurs actions vigoureuses, l'armée ennemie repassa ses frontières, accablée de fatigue et diminuée de moitié. Figuéra la poursuivit jusqu'à la ville de Candéa, où il répandit l'épouvante et la terreur.

Dom Juan Botado de Sescias et Antoine Mendès d'Aragna n'éprouvèrent pas un bonheur semblable contre les Hollandais qui étaient campés près de la ville de Négumbo. Ils s'étaient si bien retranchés dans leur camp, et l'avaient si bien pourvu de toutes les choses nécessaires, que les Portugais furent obligés de se retirer sans oser seulement les attaquer. Dans le Brésil, les affaires des républicains allaient toujours en dépérissant. Les Portugais s'é-

taient enfin déterminés à faire un dernier effort pour prendre Arécisse, bloquée depuis si longtems. La chute de cette ville devait nécessairement entraîner la conquête entière de toute la capitanie de Fernambuco. La guerre, qui s'alluma sur ces entrefaites entre l'Angleterre et la Hollande au sujet de la pêche du hareng, favorisa leur dessein : les Hollandais venant de perdre une bataille navale dans le canal de la Manche, étaient hors d'état d'envoyer du secours dans le Brésil. Ils pouvaient à peine suffire en Europe pour résister à leurs nouveaux ennemis, que la victoire ne rendait que plus fiers et plus difficiles à entendre des propositions de paix.

La victoire que les Anglais venaient de remporter sur les Hollandais laissait les habitans d'Arécisse sans aucune espérance de secours. Les Portugais, de leur côté, paraissaient de plus en plus s'affermir dans le dessein de ne point quitter les armes qu'ils n'eussent soumis cette place. Cependant on y manquait de tout, et les magistrats de la ville s'assemblèrent pour délibérer sur le parti qu'ils devaient prendre dans les tristes circonstances où ils se trouvaient. Sigismond, ne pouvant se résoudre à se rendre, proposa de tenter un dernier effort, de sortir de la ville, d'aller attaquer les Portugais jusque dans leurs retranchemens, et enfin de vaincre

ou de mourir glorieusement les armes à la main. On applaudit au dessein généreux de Sigismond, et l'on se prépara à l'exécuter.

On assembla donc toutes les troupes de la ville; on fit venir toutes celles qui étaient dans les forts voisins, et Sigismond s'étant mis à leur tête, sortit, résolu de commencer l'attaque par le quartier d'Aguiar, défendu par Alfonse d'Albuquerque, et muni d'une forte et nombreuse garnison. Sigismond avait espéré de le surprendre; mais Albuquerque, informé de sa marche, n'attendit point qu'il l'attaquât: il alla à sa rencontre en ordre de bataille, et cette démarche répandit la terreur parmi les Hollandais. Ils étaient vaincus avant d'avoir combattu. Cependant Sigismond les ayant rassurés, les mena à la charge, et ils s'y présentèrent avec assez d'audace et de valeur. A cette audace et à cette valeur, les Portugais répondirent par une fureur contre laquelle tous les efforts des Hollandais vinrent se briser. Ils furent dans un instant rompus, massacrés, taillés en pièces. Ceux que la fortune déroba au fer des Portugais jetèrent en partie leurs armes, s'enfuirent avec une rapidité sans égale du côté de la ville, et entraînèrent avec eux leur général, furieux, désespéré, et couvert de blessures. Le désordre, la crainte et l'épouvante régnaient dans Arécisse. Les femmes et les enfans couraient dans les rues, pous-

sant des cris et des gémissemens, et redoublaient par ce spectacle la consternation et le découragement des vaincus.

Sigismond les rassura cependant; et, rappelant tout son courage, il leur persuada de faire une seconde tentative sur le même quartier d'Aguiar. Mais dans cette occasion il voulut joindre la ruse à la force des armes : il envoya donc l'élite de ses soldats, pendant la nuit, en embuscade dans un endroit qu'il indiqua, avec ordre d'attaquer les Portugais par derrière, lorsqu'il les aurait engagés au combat avec le reste de ses troupes. Ce projet échoua. Alfonse d'Albuquerque ne commandait plus dans le poste d'Aguiar; on l'avait transféré ailleurs, et l'on avait mis à sa place Paul Teixeira : celui-ci avait des espions qui battaient sans cesse l'estrade autour de son quartier pour observer les mouvemens des ennemis. Ils découvrirent toute la manœuvre des Hollandais, et avertirent leur commandant. Teixeira, sans perdre de tems, alla avec la meilleure partie de ses troupes combattre ceux qui étaient en embuscade; ceux-ci, ne s'y attendant point, furent presque tous ou tués ou faits prisonniers. Ceux qui purent s'échapper par la fuite allèrent apprendre le malheur de leurs camarades à Sigismond, qui était en marche. Cette nouvelle déconcerta toutes ses mesures, et au lieu de continuer son chemin, il alla se poster sous le canon d'un fort

voisin dont il était le maître. Là, après s'y être reposé quelques heures, il s'imagina que les Portugais, enivrés de leur nouvelle victoire, ne manqueraient pas de se livrer aux plaisirs et au repos. Il se détermina donc à saisir l'occasion, à aller les attaquer, et à réparer ses malheurs passés. Cette résolution était digne de son courage, et la raison semblait autoriser sa conjecture : il partit donc. Mais si Teixeira l'égalait en valeur, il ne lui cédait point en prudence; prévoyant que les Hollandais pouvaient revenir, il était sur ses gardes; et à leur approche, comme il n'avait plus à craindre d'être surpris par derrière, il sortit de ses retranchemens pour les combattre. La victoire suivit ses étendards; les Hollandais succombèrent pour la seconde fois, et cette nouvelle défaite les mit hors d'état d'inquiéter davantage les Portugais par leurs sorties.

Jusqu'alors les Hollandais n'avaient éprouvé dans Arécisse que la privation des commodités de la vie; mais dès ce moment ils commencèrent à ressentir les horreurs de la disette de vivres. Les assiégeans enlevaient tous les convois, et ne laissaient rien entrer dans la place; les assiégés étaient donc réduits aux médiocres secours qu'on allait chercher par mer. Ils envoyèrent vers Sainte-Isabelle, du côté de la rivière de Saint-François, des troupes pour servir d'escorte à un convoi qu'ils attendaient. François Bareiros s'y transporta avec

cent soldats et quelques esclaves nègres. On en vint aux mains : la nécessité rendait les Hollandais plus redoutables ; ils combattaient en désespérés. Bareiros fut tué sur la place. Sa mort, au lieu de décourager ses soldats, les remplit de fureur : ils se jetèrent avec impétuosité au milieu des ennemis, les percèrent, les massacrèrent, et les forcèrent à regagner leurs vaisseaux sans le secours de vivres qu'ils venaient chercher.

Cette nouvelle perte acheva de réduire les Hollandais au désespoir. Les Portugais étaient informés de leur triste situation. François Barréto de Ménésès, leur général, résolut d'en profiter pour terminer une guerre qui durait depuis si long-tems. Ayant assemblé les chefs de l'armée, il leur parla ainsi : « Portugais, nos ennemis ne sauraient enfin » plus résister à l'effort de nos armes ; c'est à nous » à profiter de leur faiblesse, en redoublant nos » soins, nos travaux, nos attaques, en les pressant » de tous côtés, en ne leur laissant pas un mo- » ment pour respirer. Nous devons enfin changer » le blocus d'Arécisse en un véritable siége. Autant » il eût été téméraire de l'entreprendre en d'autres » circonstances, autant nous manquerions de pru- » dence, de courage même, si nous ne mettions » point à profit celles où nous nous trouvons. Hâ- » tons-nous donc, le tems est précieux ; hâtons-nous » de préparer tout ce qui est nécessaire, ouvrons

» nos tranchées, dressons nos batteries, battons
» la place sans relâche, fesons promtement des
» brèches, allons à l'assaut, forçons nos ennemis,
» n'attendons point que les Anglais et les Hollan-
» dais aient terminé leurs discordes. Si nos enne-
» mis sont secourus, nous perdons tous les fruits
» de nos soins et de nos travaux. Ce n'est pas tout:
» il faudra fuir honteusement, il faudra céder une
» victoire qui était à nous, il faudra plier sous le
» joug hollandais, et retomber dans l'esclavage d'une
» nation qui, pour se venger des affronts qu'elle a
» reçus de notre part, nous accablera des outrages
» les plus humilians. Je sais que nos forces n'éga-
» lent point l'entreprise que je propose; je sais
» que nous aurions besoin de plus d'artillerie, de
» plus de troupes: mais que ne pouvons-nous pas
» tenter avec du courage et de la constance! Nous
» y trouverons tous les secours nécessaires. Nos
» succès passés en sont une preuve. Malgré l'infé-
» riorité de nos troupes à celles de nos ennemis,
» rappelez-vous les victoires que nous avons rem-
» portées; partout vainqueurs, partout nous avons
» porté la terreur et l'épouvante. Nous sommes de-
» venus si redoutables pour nos ennemis, qu'ils
» n'osent plus se présenter devant nous. Enfermés
» dans leurs murailles, ils attendent en tremblant
» que nous leur portions les derniers coups. Ne
» leur laissons point l'espérance de quelque salut

» par nos retardemens. Qu'ils apprennent que si » les Portugais savent vaincre, ils savent encore » profiter de tous les avantages qui accompagnent » la victoire. Terminons enfin une cruelle guerre. » Tout réussit au gré de nos désirs. Pierre- » Jacques de Magallanès abordera bientôt au port » d'Arécisse avec l'armée navale que la compagnie » générale du Brésil vient d'armer; vous connaissez » tous sa valeur et son expérience : il se fera un » plaisir de partager nos lauriers; nous devons en » espérer toute sorte de secours. Cependant ne » différons point d'attaquer l'ennemi; que Magal- » lanès, s'il se peut, soit plutôt le témoin que » l'instrument de leur perte. Délivrons nous- » mêmes cette province d'un joug étranger et » tirannique; assurons à jamais la liberté et le bien » public; dérobons aux orages les débris de nos » fortunes, et achevons de rendre nos noms im- » mortels, en purgeant cette province de ses plus » cruels oppresseurs. »

Tel fut le discours de François Barréto. Tout le monde y applaudit. Le seul François Figueyroa, mestre-de-camp, homme vaillant, mais trop circonspect, et peut-être trop prudent, le condamna de cette manière. « Vous vous livrez, ce me sem- » ble, trop facilement à de flatteuses apparences. » La renommée altère tout; la vérité est toujours » défigurée dans sa bouche. Vous croyez les assié-

» gés réduits à l'extrémité; vous vous imaginez » qu'ils manquent de tout : détrompez-vous, les » chemins de la mer leur sont ouverts, malgré la » guerre que les Anglais font aux Hollandais. Ceux-» ci ont toujours envoyé des rafraîchissemens à » ceux d'Arécisse, moins fréquemment à la vérité, » mais assez pour n'avoir rien à craindre de nos » efforts. Vous ne vous flattez pas moins, lorsque » vous croyez que l'armée navale de la compagnie » du Brésil viendra à votre secours. Cette armée » est destinée pour convoyer les vaisseaux mar-» chands : elle ne pourrait s'arrêter devant Arécisse, » qu'en les abandonnant à la merci des ennemis » qui couvrent de leurs vaisseaux les mers de l'A-» mérique. Le commerce serait interrompu. Magal-» lanès n'oserait employer les forces de cette armée » qu'à leur destination. Mais je veux bien qu'il » agisse selon vos intentions, vous n'en serez pas » plus avancés. Réfléchissez sur le nombre de for-» teresses qu'il faut attaquer pour réduire Arécisse. » Avez-vous des ingénieurs, des mineurs, des » bombardiers, et tant d'autres choses absolument » nécessaires pour un siége de cette importance? » Vous manquez de tout, et n'espérez point de le » trouver sur la flotte de Magallanès. N'allez pas, » éblouis par des succès passés et des victoires » remportées en rase campagne, vous jeter dans » une entreprise qui ne saurait vous réussir ; n'al-

» lez pas en un jour vous exposer à perdre le fruit
» de tant d'années. Contentez-vous de harceler
» l'ennemi, de le priver de toutes les commodités;
» n'exposez point la tranquillité publique, vos
» biens, vos vies au hasard d'une entreprise té-
» méraire.

Vidal et Vieira rejetèrent ce discours comme l'effet d'un manque de courage, et appuyèrent par de nouvelles raisons le dessein du général. Enfin on se détermina à l'exécuter, et tout se prépara à cette entreprise avec beaucoup de diligence et de secret. Sur ces entrefaites, l'armée navale qu'on attendait du Portugal, arriva au port de *Rio Doce*, composée de dix-huit vaisseaux de guerre, et commandée par Pierre-Jacques Magallanès, et par le vice-amiral François de Brito Freire, capitaine consommé dans l'art de la marine, et capable des desseins les plus hardis et les plus élevés.

Aussitôt que Barréto fut certain de leur arrivée, il se transporta à *Rio Doce* avec Vieira, Vidal et quelques autres chefs de l'armée, pour conférer avec Brito et Magallanès sur le siége d'Arécisse, et des autres places et fortifications que les Hollandais possédaient dans la capitanie de Fernambuco. Les généraux de l'armée navale comprenant toute l'importance de l'entreprise, et l'utilité, si elle réussissait, qui en reviendrait au royaume, consentirent à seconder de tout leur

28.

pouvoir les desseins de Barréto, quoiqu'ils eussent des ordres positifs d'aller ailleurs. Magallanès, toutefois, avant de prendre une dernière résolution, assembla en Conseil tous les principaux capitaines de son armée, afin de ne rien faire qu'ils n'y fussent eux-mêmes bien disposés. Sage précaution qui pouvait lui servir de justification en son tems, en cas que le succès ne répondît point à ses espérances, et qui lui attirait la confiance et l'estime de ceux à qui il commandait! Après leur avoir exposé le sujet pour lequel il les assemblait, et leur avoir fait sentir l'intérêt général et particulier qui résultait du projet proposé, il les pria de lui dire librement ce qu'ils en pensaient. Tous unanimement approuvèrent sa conduite, et tous s'engagèrent solennellement à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour contribuer au succès de l'entreprise. Assuré de leur zèle et de leur bonne volonté, il tint un second Conseil avec Barréto et ses capitaines, pour prendre les dernières mesures. On convint, dans ce Conseil, qu'une partie des soldats qui étaient sur la flotte, descendraient à terre pour joindre l'armée de terre, sous les ordres du vice-amiral Brito, et que Magallanès, avec la flotte et le reste de ses troupes, se rendrait devant le port d'Arécisse, pour empêcher qu'il n'y entrât aucune espèce de secours. Tout étant ainsi disposé, on marcha au fort de Saline, afin de pouvoir atta-

quer Arécisse de ce côté, et pour commencer à accoutumer le nouveau soldat au feu, à tracer des tranchées, et à apprendre les travaux pratiqués et nécessaires dans un siége.

Au commencement de l'année 1654, on ouvrit la tranchée, sous les ordres de l'ingénieur Pierre Garsin; et d'abord les travaux furent poussés avec assez de lenteur, à cause de l'inexpérience du soldat. Les assiégés étaient toujours dans une grande perplexité; mais elle parvint à son comble, lorsqu'ils virent faire le siége dans toutes les formes. Ils s'étaient toujours flattés que les Portugais n'oseraient tenter cette entreprise. Ils s'en étaient flattés avec d'autant plus de raison, qu'ils savaient que la flotte portugaise avait ordre de s'en retourner avec les vaisseaux marchands; mais ils perdirent tout courage, lorsqu'ils virent cette même flotte se présenter devant leur port.

Cependant Sigismond rappelant toute sa fermeté, se détermina à tenter les derniers efforts pour faire échouer l'entreprise des Portugais. D'abord il fit partir quelques troupes pour défendre le fort de la Saline; mais les Portugais les contraignirent à rentrer dans Arécisse. Alors Ugo Naker, commandant du fort, désespérant d'être secouru, capitula pour ne point s'exposer à un plus grand péril. Vieira alla ensuite attaquer le fort d'Altanar, et après une résistance un peu plus vigoureuse, la

garnison qui le défendait fut aussi obligée de capituler. Il restait donc encore le fort de Milhau, où Sigismond avait jeté des troupes et des munitions. Vidal se chargea de l'attaquer, ce qu'il fit pendant la nuit : après un combat vif et sanglant, il fut contraint de se retirer. Les ennemis firent à leur tour une sortie : les Portugais les reçurent avec intrépidité, et les contraignirent de rentrer promtement dans leur fort. La prise de Milhau était importante ; elle décidait du fort d'Arécisse. Sigismond en était si persuadé, qu'il s'y transporta en personne pour le défendre. Mais sa présence ne servit qu'à redoubler le courage des Portugais, et Sigismond retourna dans Arécisse, où la consternation régnait de tous côtés.

En effet, les Hollandais voyaient l'ennemi aux portes, leurs forts enlevés, la meilleure partie de leurs troupes abattue, languissante, ou morte, ou prisonnière de guerre. Ils n'avaient aucune espérance de secours, et quand même ils en auraient eu, ce secours ne pouvait plus entrer dans la ville ; la flotte portugaise, maîtresse du port, empêchait qu'on n'y abordât d'aucun côté. Tout le monde gémissait, tout le monde était d'avis de prévenir de plus grands malheurs, en tentant quelque accommodement avec les Portugais. Sigismond lui-même en convenait ; mais il ne pouvait s'y résoudre. En rendant Arécisse, il voyait tout le pays perdu pour

ses compatriotes. Il fut néanmoins forcé à ce qu'on désirait, et sans perdre de tems, il envoya le capitaine Vouter Venlò pour parler de capitulation au général portugais. Venlò s'étant approché des retranchemens du camp, demanda qu'on le menât à Barréto, ayant à lui communiquer une affaire importante. On le satisfit, et après une longue conférence, on convint qu'on suspendrait de part et d'autre tous actes d'hostilité, qu'on s'enverrait des ôtages, et qu'on nommerait des deux côtés des députés pour régler et dresser les articles de la capitulation.

Cependant, comme pendant cette suspension d'armes il eût pu entrer du secours dans la place, Barréto pria Pierre-Jacques Magallanès de veiller avec plus de soin que jamais à tout ce qui entrerait et sortirait du port. Enfin, le 25 de janvier, les députés s'abouchèrent dans la campagne de Taborda. Les Portugais avaient nommé de leur côté François Alvarès Moreira, auditeur général de l'armée, Alfonse d'Albuquerque, capitaine de cavalerie, et Emmanuel Gonsalve Corréa. Les Hollandais, de leur côté, chargèrent de cette commission Venlò, Gilbert Vuith, conseiller du Conseil politique d'Arécisse, et Bret, commandant des frégates de Flessingue. Vuith parla au nom de tous, de cette manière : « Quoique nous soyons informés que » notre république ait envoyé tout récemment un

« ministre à Lisbonne pour terminer les querelles » qui divisent présentement les deux nations, nous » venons cependant pour traiter de la reddition de » la ville et forteresse d'Arécisse, selon les règles » de la justice et de l'honneur, afin de prévenir la » ruine entière de cette province. Nous espérons » que les Portugais, imitant notre modération, » n'exigeront rien de notre part qui puisse blesser » cet honneur et cette justice, qu'ils respecteront » les droits des gens, et ceux même de la victoire, » qui ne sont glorieux qu'autant qu'ils sont réglés » par l'humanité et par la raison. »

Les Portugais répondirent à ce discours, « que » l'équité avait toujours été la règle de toutes leurs » actions, qu'ils détestaient toute guerre qui n'était » point fondée sur la justice, et que s'ils savaient » vaincre, ils savaient aussi être justes. »

Alors les députés des Hollandais demandèrent encore deux jours avant de rien terminer. Les Portugais répliquèrent qu'ils avaient des ordres précis de régler dans l'instant la capitulation, ou de rompre toute négociation. Les Hollandais n'ayant pu les fléchir, demandèrent qu'on permît que deux d'entre eux rentrassent dans Arécisse, pour aller chercher des pouvoirs plus amples que ceux dont ils étaient pourvus. On y consentit, et ils revinrent bientôt pour régler les articles de la capitulation, et amenèrent avec eux le colonel Valdre,



homme consommé dans les affaires militaires. Alors Barréto voulut qu'André Vidal assistât aussi aux conférences : elles durèrent trois jours, au bout desquels tous les articles furent dressés. On les envoya aussitôt au général portugais, qui ne voulant rien faire de son autorité privée, assembla les principaux officiers de l'armée, avec les prêtres, les jésuites et les franciscains qui s'y trouvèrent, pour les leur communiquer, et se régler d'après leurs sentimens sur cette capitulation. Ayant été généralement approuvée, on la signa le 28 de janvier. Elle contenait que le mestre-de-camp-général, François Barréto de Ménésès, au nom de Jean IV, roi de Portugal, d'un côté; de l'autre les chefs du Conseil de Hollande dans la ville d'Arécisse, et Sigismond Vanescop, général des armées des Provinces-Unies, dans la capitanie de Fernambuco, consentaient que la place d'Arécisse fût remise en la puissance des Portugais, avec la ville de Maurice, la forteresse des Cinq-Ponts, le fort de Bonne-Vue, tous les petits forts et redoutes adjacentes, et le château Saint-George, avec toute l'artillerie et toutes les munitions qui s'y trouveraient; que la garnison hollandaise sortirait de la ville avec ses armes, mais qu'elle les remettrait au pouvoir des Portugais après avoir défilé devant l'armée; que les officiers garderaient toujours les leurs, et qu'il serait permis à Sigismond d'emporter avec lui

vingt pièces d'artillerie, depuis quatre jusqu'à dix-huit livres de balles; que les Hollandais donneraient des ôtages, jusqu'à ce qu'ils eussent évacué la forteresse de Rio-Grandé, le Paraïba, l'île Tamaraca, Siarà, et la petite île appelée l'île de Ferdinand de Norogna; que Barréto accorderait de son côté aux Hollandais la liberté d'emporter tous leurs biens meubles, et à Vanescop et aux principaux officiers, celle de conserver leurs immeubles; que les Hollandais établis dans Arécisse, où l'on introduirait d'abord une garnison portugaise, pourraient y demeurer trois mois, pour y régler commodément toutes leurs affaires; qu'on nommerait des juges pour décider des différends qui pourraient survenir entre les particuliers, selon les lois et les coutumes des deux nations; qu'on leur fournirait des vaisseaux pour retourner dans leur pays, et qu'on pardonnerait à tous ceux que l'intérêt ou l'inclination avaient attirés dans leur parti; qu'on accorderait quatre mois pour avertir tous les vaisseaux hollandais qui pourraient aborder dans le Brésil, pendant lequel tems il serait défendu de les inquiéter, et de les molester en aucune manière; et qu'enfin la présente capitulation serait inviolablement observée de part et d'autre.

Le lendemain, les Hollandais, au nombre de douze cens soldats et trois cens nègres ou Brésiliens, évacuèrent la place. La garnison avait été ré-

duite à ce nombre par la désertion et les maladies. A mesure qu'elle sortait d'Arécisse, les Portugais y entraient, et s'y emparaient de tous les postes. Cette conquête couvrait d'une gloire immortelle François Barréto, et assurait au roi de Portugal une possession tranquille de tout le reste du Brésil, pays vaste et fertile, qui rend aujourd'hui le roi de Portugal un des plus riches et des plus puissans monarques du monde.

Au reste, on trouva trois cens pièces de canon tant dans Arécisse que dans les autres forts abandonnés par les Hollandais. Ceux-ci s'embarquèrent au plutôt pour retourner dans leur patrie. A l'égard de Barréto, il partit pour Rio-Grandé, où il alla mettre garnison, ainsi que dans toutes les places évacuées par les ennemis. Cet événement était trop important pour qu'on différât d'en informer le roi de Portugal. Barréto chargea de cette commission André Vidal de Négréros. Il s'embarqua pour l'Europe, et le vent favorisa sa navigation au gré de ses désirs. Il traversa avec une promtitude sans égale les mers qui séparent le Portugal du Brésil, et il aborda enfin à Lisbonne le 19 mars, jour où l'on célébrait la fête de Saint-Joseph et la naissance du roi de Portugal. L'arrivée de Vidal se répandit aussitôt dans toute la ville avec la nouvelle qu'il apportait. La joie et l'allégresse régnèrent dans Lisbonne ; tout le monde prit part au bien public.

Le Roi n'y fut pas moins sensible, et il s'attacha à récompenser dignement les chefs qui l'avaient si utilement servi dans cette longue guerre. Il donna beaucoup de louanges à Pierre-Jacques Magallanès pour avoir, sans ses ordres, secouru de toutes ses forces l'armée des Portugais; et il dit que, comme un prince ne pouvait tout prévoir, c'était aux sujets en qui il avait confiance à prendre un parti généreux lorsque les circonstances étaient utiles pour l'État; que Magallanès s'était donc comporté dans cette occasion avec la prudence nécessaire à tous ceux qui commandent des armées. A l'égard de Vieira, le Roi lui donna le gouvernement d'Angola, et le fit conseiller du Conseil de guerre. Il était digne de ces récompenses. Vieira avait été le principal moteur de cette guerre; il l'avait soutenue de ses propres biens, et s'était exposé aux plus grands périls pour enlever aux ennemis de son prince une province fertile, et dont la perte était pour le royaume de la plus haute importance. Ainsi, quoique Barréto, Vidal et les autres chefs eussent combattu avec une valeur extrême pour défendre la même cause, et qu'ils n'eussent épargné ni leur sang ni leurs biens pour en assurer le succès, on en attribua néanmoins la principale gloire à Vieira, comme au premier qui eût osé briser le joug des Hollandais.

Ces derniers, en perdant le Brésil, firent une

perte considérable; mais ils s'en dédommageaient bien dans les Indes-Orientales. Les Portugais, heureux dans l'Amérique par la prudence des chefs qui les y commandaient, éprouvaient les plus tristes revers dans l'île de Ceilan, par l'imprudence de ceux qui étaient à la tête du gouvernement dans les Indes. Il ne régnait parmi ceux-ci que vanité, intérêt, haine, désunion : tout s'y réglait par caprice ou par intrigue. Les armées étaient mal pourvues, les places dégarnies, les soldats mal payés. Les capitaines qui avaient quelque mérite, ou du moins quelque zèle pour leur patrie, étaient éloignés du commandement, et souvent même persécutés. Ce n'était enfin que désordre et confusion. Les Hollandais, au contraire, unis et animéspar les mêmes vues et les mêmes intérêts, concouraient unanimement au même but. Ils ne le perdaient point de vue. Chaque jour ils fesaient quelques nouveaux progrès; ces progrès, dont ils étaient plus redevables à l'imprudente conduite des ennemis qu'à leur propre valeur, assuraient le succès de leurs desseins. Étroitement liés avec le roi de Candéa, ils fesaient entrer ce prince dans leurs projets, résolus de l'accabler lui-même après qu'ils auraient accablé les Portugais. A mesure qu'ils s'emparaient de quelque poste, ils s'y fortifiaient, et le roi de Candéa, dont ils avaient su subjuguer le génie fourbe et perfide, s'empressait de leur fournir

tout ce qui leur était nécessaire, et tout ce qui devait un jour servir à son propre esclavage.

Les vivres, les munitions, tout manquait dans Colombo. On ne l'ignorait point à Goa, et on ne se mettait point en état d'y en envoyer. François de Mélo et Castro, gouverneur de l'île, se donnait toutes les peines imaginables pour remédier à cette disette. Il envoyait de tous côtés, tant sur les terres des alliés que sur celles des ennemis; et, par sa diligence et sa constance, il éloignait, autant qu'il le pouvait, le malheur qui menaçait les Portugais. Cependant, considérant que, tant qu'il demeurerait enfermé dans Colombo, les soulagemens qu'il procurerait à ses compatriotes ne pourraient être qu'insuffisans, il projetait de se mettre en campagne, d'attirer les Hollandais dans quelque combat, d'y mourir, ou de les vaincre. Ayant ranimé les soldats abattus, et leur ayant rappelé leurs victoires passées, il les détermina enfin à tenter quelque entreprise. Il commença par ordonner à Antoine Mendès d'Aragna d'aller avec quelque infanterie vers Calaturé pour en chasser les Hollandais qui s'en étaient emparés. D'Aragna partit, et se rendit d'abord à Dagan, où il trouva deux compagnies d'infanterie hollandaise. Il se disposa à les attaquer : elles se retirèrent à Calaturé. D'Aragna se mit à ravager les campagnes voisines, et n'épargna rien pour engager les ennemis à sortir de la

place. Mais ils se tinrent constamment enfermés, et laissèrent à Aragna faire tranquillement ses ravages. Les Hollandais observaient cette conduite, parce qu'ils étaient persuadés qu'on ne parviendrait jamais à réduire les Portugais qu'en traînant la guerre en longueur, et qu'en laissant refroidir cette première ardeur qui les animait. Ils ne voulaient pas hazarder dans un combat les succès que le tems et leur constance leur promettaient.

Les Portugais, après avoir dévasté le pays, ne trouvant plus de quoi s'y soutenir, marchèrent vers Alicano, qu'ils surprirent et pillèrent avec les villages circonvoisins. Cependant la disette augmentait de jour en jour dans Colombo, où l'on ne recevait aucun secours de Goa. Les terres environnantes étaient infestées par les courses des troupes du roi de Candéa. On ne voyait que des campagnes détruites, des villages consumés par les flammes, des bourgs ruinés, des villes saccagées. Ce n'était partout qu'une image triste et désolante des suites d'une guerre que la fureur et la rage soutenaient des deux côtés. La triste situation où cette dévastation générale réduisait la ville de Colombo obligea François de Mélo et Castro de rappeler Aragna avec ses troupes pour aller joindre Jean Bottado dans la plaine de Vergampétino, et de là pour entrer ensemble dans le pays ennemi, et y enlever tous les vivres qu'on pourrait, pour ravitailler Colombo.

Aragna quitta donc le territoire de Calaturé; et le même jour qu'il en partit, il alla camper sur la montagne de Macuné. Le hasard y conduisit un détachement hollandais sorti de Galé. Les Portugais l'attaquèrent et le taillèrent en pièces : presque tous furent passés au fil de l'épée. Ce succès ne produisit pas un grand effet; au contraire, tous les peuples s'enfuirent et cachèrent leurs vivres : les Portugais trouvèrent à peine de quoi se nourrir. Aragna parcourut, pendant l'espace de vingt jours, différens territoires, où il eut à supporter la dernière des misères. Il n'avait pour toute nourriture que quelques fruits de palmiers, et encore n'en trouvait-il qu'en petite quantité. Ainsi, bien loin de pouvoir secourir Colombo, il était accablé lui-même de faim et de privations de toute espèce, sans compter les fatigues d'une longue et pénible marche qui l'avaient réduit à la dernière extrémité.

Les Hollandais étaient exactement informés de la triste situation où des Portugais. Ils se déterminèrent à les attaquer, persuadés qu'ils pourraient facilement les vaincre. Pour empêcher Aragna de joindre Bottado, ils allèrent l'attendre dans le pas de Tébuna, où ils se mirent en état d'arrêter sa marche. Aragna en fut instruit. Considérant la faiblesse de ses troupes et l'épuisement où elles étaient, il se crut perdu sans

ressource. Cependant tous les passages lui étaient fermés; il fallait vaincre ou mourir, ou se rendre sans combat, et attendre sa grâce de l'ennemi. Les Hollandais, comme nous l'avons dit, s'étaient postés avantageusement, et se trouvaient devant un fossé large, profond et rempli d'eau, sur lequel était pratiquée une espèce de pont où l'on avait placé une pièce de canon pour le défendre. Outre ces avantages, ils étaient fort supérieurs en nombre aux Portugais. Dans ce pressant danger, il fallait pourtant prendre son parti, ou périr, ou tomber dans un honteux esclavage. Ces idées accablaient Aragna. Toutefois, rappelant son courage, il parle à ses soldats, leur représente la honte qui les attend, s'ils ne se déterminent à tenter quelque action éclatante. Le soldat, tout épuisé qu'il est, crie qu'on le mène au combat, et dit qu'il aime mieux périr les armes à la main, que de se livrer à la merci d'un ennemi qu'il méprise. Tous les officiers furent du même sentiment. Aussitôt Aragna dispose tout pour attaquer les Hollandais dans leurs retranchemens. On s'approcha, et l'on fit une décharge sur l'ennemi. Comme il était sur une éminence, presque tous les coups portèrent, et plusieurs tombèrent morts sur la place. Alors les soldats voulurent aller attaquer le pont, et quelques-uns même se jeter dans le fossé, le passer à la nage, et charger l'ennemi l'épée à la main. Aragna, qui sentait le

péril d'une action si hardie, arrêta cette ardeur du soldat, et se contenta de faire un feu terrible sur les Hollandais. L'événement fit voir qu'il avait agi prudemment. Après trois heures d'un combat de mousquéterie, les Hollandais, qui perdaient un monde considérable, abandonnèrent leur poste, et se retirèrent dans l'intérieur du pays. Ils firent cette retraite avec tant de précipitation, et avec si peu d'ordre, qu'Aragna, s'imaginant que ce pouvait être une ruse de leur part, retint les soldats qui voulaient les poursuivre; mais il ne demeura pas long-tems dans ce sentiment. Un soldat ceilanais, servant dans les troupes des Hollandais, vint le trouver, et lui apprit que la fuite des ennemis n'était point simulée, mais véritable. Aragna voulut dans le moment marcher sur leurs traces; mais la faiblesse et l'épuisement de ses troupes l'en empêchèrent. Il se détermina donc à les laisser fuir en liberté, et à marcher à petites journées vers Colombo, pour y procurer quelque repos à ses soldats.

Il était arrivé depuis peu de jours cinq vaisseaux de guerre dans le port de cette ville. Avant d'y entrer, ils avaient rencontré et combattu assez malheureusement trois vaisseaux hollandais. Antoine-Barréto Péreira, amiral, et Augustin Freira, son vice-amiral, avaient été grièvement blessés dans ce combat. Leurs blessures furent cause de

l'échec que reçut cette escadre. Les autres officiers se disputèrent le commandement. Les Hollandais profitèrent de leur division, et se retirèrent sans perte. Dès que les vaisseaux portugais furent entrés dans le port, l'amiral mourut, et le vice-amiral demeura si accablé de sa blessure, qu'il ne put interposer son autorité pour rétablir l'intelligence parmi les principaux officiers de l'escadre. Ceux-ci ne pouvant s'accorder, abandonnèrent Colombo, et n'y laissèrent qu'un médiocre secours de vivres et de munitions. Mais leur faute ne fut pas longtems impunie. Les trois chefs qui avaient fomenté la discorde périrent misérablement. Antoine de Sottomajor, pour éviter de tomber entre les mains des Hollandais, fut contraint de mettre le feu à son vaisseau, et de se faire sauter avec tout l'équipage. François Maciado alla faire naufrage sur la côte de Salsète, et Urbain Fialho, après un long combat, échoua sur la plage de Cananor, où il éprouva la plus affreuse misère.

Cependant les Hollandais ayant appris qu'il était arrivé un secours à Colombo, et ignorant combien ce secours était peu considérable, abandonnèrent subitement la forteresse de Calaturé, afin de jeter toutes leurs forces dans Paliacate, Négumbo et Galé. Ce qui les détermina à prendre ce parti, ce fut la nouvelle qui se répandit dans tout le Ceilan, qu'il était arrivé une puissante flotte à Goa, et que

les Portugais allaient faire un dernier effort pour les chasser entièrement de l'île. Aragna ayant appris que les Hollandais avaient évacué Calaturé, partit dans l'instant pour s'en emparer. Il pilla et ravagea sur son chemin plusieurs bourgs et plusieurs villages qui s'étaient révoltés contre les Portugais. Il trouva la place pourvue de vivres et de munitions, mais sans artillerie. Il donna tous ses soins pour en réparer les fortifications et la mettre en état d'une longue défense, en cas que les Hollandais revinssent l'attaquer. Il envoya aussi deux cens hommes pour s'emparer du poste d'Alicano, à trois lieues de Calaturé.

Tandis qu'Aragna se donnait tant de soins pour les intérêts et la gloire de sa patrie, l'envie, soutenue de la calomnie, inventait dans Colombo les traits les plus noirs pour le perdre. C'est l'unique ressource des hommes médiocres. Ne pouvant s'élever au vrai mérite, ils s'efforcent d'en ternir l'éclat par des impostures aussi méprisables que la bassesse de leurs âmes. Aragna quitta Calaturé, et courut à Colombo pour repousser la malignité de ses ennemis. En y arrivant, il trouva qu'on avait déjà disposé de son emploi en faveur de Gaspar Araugio Péreira, homme de peu de valeur, négociant de son métier, sans mœurs, sans probité, et capable de se ménager par les plus honteuses complaisances tous les moyens qui pouvaient le mettre à

portée d'assouvir son insatiable passion pour le brigandage. On ne voit que trop de ces hommes indignes occuper les postes les plus éminens dans les États. Ces infâmes parvenus, que la cabale, l'intrigue ont élevés, que l'oubli de la vertu et l'indécence des mœurs ont seulement rendu célèbres, que la hardiesse et l'impudence soutiennent, déshonorent le gouvernement qui les emploie, quelque éclairé et quelque judicieux que puisse être d'ailleurs ce gouvernement.

Les Hollandais, informés des secours peu considérables qu'on avait laissés à Colombo, et du rappel d'Aragna, se mirent aussitôt en devoir de reprendre Calaturé. Araugio s'y était déjà rendu, et on y avait déjà reconnu son avidité et son incapacité. Les Hollandais, avant de se présenter devant Calaturé, marchèrent d'abord pour reprendre le poste d'Alicano, qu'Aragna avait fait fortifier tout récemment. Ce fort était situé sur la rivière qui portait le même nom. Les ennemis commencèrent par se bien retrancher dans leur camp. Ensuite ils dressèrent une batterie de trois canons, avec laquelle ils battirent le fort, où il n'y avait qu'une seule pièce d'artillerie. Malgré l'avantage des ennemis, il leur était impossible de réduire le fort sans passer la rivière. Toutes les fois qu'ils voulurent tenter ce passage, les Portugais firent sur eux un feu si terrible de leur mousquéterie, que les Hollandais n'en

purent venir à bout. Alors, pour faire diversion, ils envoyèrent quelques compagnies d'infanterie des naturels du pays pour ravager les villages circonvoisins, comptant que les Portugais enverraient une partie de la garnison pour les secourir et arrêter ces ravages. Araugio n'y manqua pas, et c'était tout ce que désiraient les Hollandais. Pour achever de le faire tomber dans leur piége, ils feignirent d'abandonner leur camp pendant la nuit, et de se retirer. Aussitôt Araugio fit passer la rivière au reste de ses troupes sur des barques, et alla s'emparer du camp ennemi. Les Hollandais qui s'étaient mis en embuscade revinrent sur leurs pas, tombèrent à l'improviste sur les Portugais, et taillèrent en pièces tous ceux qui étaient déjà dans le camp. Ceux qui n'y étaient pas encore arrivés, regagnèrent précipitamment leurs barques, et s'en retournèrent couverts de honte dans le fort. Si les Hollandais ne se fussent pas tant pressés, pas un seul Portugais n'aurait échappé.

Cette action acheva cependant de faire connaître l'inexpérience et le peu de valeur d'Araugio. D'ailleurs le soldat avait conçu contre lui une aversion effroyable. Il se répandait en discours injurieux contre sa personne, ne lui obéissait qu'en murmurant, et se félicitait de ses revers, en publiant hautement qu'on ne devait point espérer que la fortune secondât les efforts des Portugais, tant qu'on

laisserait un homme aussi méprisable à leur tête; qu'il fallait rendre le commandement au brave Aragna; que lui seul était digne de les conduire; que lui seul pouvait réparer les malheurs qu'Araugio avait attirés sur la nation. Le gouverneur écouta ses soldats, et renvoya Aragna à leur tête.

Aragna arriva à Alicano dans le même tems que les Hollandais de l'île de Ceilan recevaient un puissant secours de Batavia, et qu'ils avaient déjà traversé la rivière d'Alicano. Voyant que le fort de même nom était désormais inutile, il l'abandonna, et se retira avec la garnison à Calaturé. Après quelques heures de marche, il fut averti que les ennemis le poursuivaient; il voulut se hâter; mais comme il emportait le seul canon qui était dans le fort, il fut obligé d'aller lentement.

Les Hollandais le joignirent. Aragna plaça quatre compagnies d'infanterie à l'arrière-garde pour arrêter le premier choc des ennemis, et cependant continua sa marche sans paraître déconcerté à leur approche. Les quatre compagnies en vinrent aux mains plusieurs fois avec les Hollandais, et les repoussèrent toujours avec succès. Aragna parvint ainsi au poste de Cavalmondra, où il s'arrêta. Il avait à côté de lui un bois fort épais que les Hollandais tentèrent vainement de percer pour l'attaquer; alors ils revinrent d'un autre côté qui était à découvert, et ils incommodèrent beaucoup les Portugais avec leur

artillerie. Aragna, voyant qu'il n'y avait de salut à espérer que de son courage et de sa valeur, ranima ses soldats, et leur promit de les faire tous chevaliers s'ils remportaient la victoire. En même tems, il fit braquer le canon qu'il avait, dont on se servit si heureusement, qu'on mit le feu aux poudres des ennemis. Elles éclatèrent avec tant de fracas, qu'elles tuèrent presque tous ceux qui se trouvèrent auprès. Cet accident contraignit les Hollandais à se retirer, laissant deux cens de leurs soldats morts sur la place.

Aragna, se rappelant la maxime qu'il fallait toujours faire un pont d'or à l'ennemi lorsqu'il voulait se retirer, et qu'on était hors d'état de le vaincre, le laissa donc aller tranquillement sans le poursuivre. Il continua sa marche vers Calaturé, et vint camper sous le canon de cette ville.

En Portugal, les affaires étaient toujours dans la même situation. La guerre s'y fesait avec lenteur; le Roi soupirait après la paix. Profitant de l'occupation qu'on donnait aux troupes espagnoles hors de leur pays, il laissait reposer ses peuples et ses soldats; il renouvela ses ordres touchant les incursions: il défendit très-rigoureusement toutes les courses dans le pays ennemi, se flattant qu'on observerait la même conduite à son égard. Les généraux et ceux qui formaient le Conseil de guerre représentèrent vainement au Roi que cette conduite pouvait avoir des suites fâcheuses pour son royaume; qu'il fallait

profiter des embarras où se trouvait l'Espagne, et que ce n'était qu'en poursuivant vivement la guerre qu'on pouvait amener cette puissance au but qu'on se proposait. Toutes ces raisons produisirent peu d'effet sur l'esprit du Roi. Cependant le soldat s'amollissait dans le repos, la discipline s'altérait; la cavalerie, qu'on avait eu tant de peine à former, s'anéantissait insensiblement, et l'on ne pouvait comprendre comment le Roi n'était pas frappé de ces objets. D'ailleurs le soldat, accoutumé au pillage, ne pouvant exercer ses brigandages chez l'ennemi, les exerçait dans son pays même. Ce n'étaient que plaintes, que murmures de la part des peuples des frontières. On pillait, on assassinait, on commettait des excès de cruauté horribles. Les paysans s'assemblaient et massacraient autant de soldats qu'ils en rencontraient, et les soldats, à leur tour, traitaient les paysans avec la même rigueur qu'ils eussent traité les ennemis. En vain on les punissait; rien ne pouvait les retenir, et le désordre parvint à son comble.

Le comte de Soure crut enfin qu'il était de son devoir de renouveler ses remontrances au Roi, pour qu'il permît aux troupes de faire quelques courses dans les terres des ennemis : elles furent vives et frappantes. Le Roi se rendit, et révoqua ses premiers ordres. Aussitôt les soldats, espérant d'acquérir de la gloire et du butin, se préparèrent, du consentement du comte de Soure, à faire une

incursion dans les campagnes de l'Estramadure espagnole. Comme André d'Albuquerque était encore malade d'une blessure qu'il avait reçue, on pria Tamaricut de se mettre à la tête des troupes pour cette expédition. On conçut le projet d'aller d'abord attaquer et piller deux bourgs qu'on nommait Matamoros et Sainte-Anne, situés l'un et l'autre dans une vallée agréable et fertile, non loin de la ville de Sciarès.

La cavalerie destinée pour cette course fut tirée des régimens qui étaient à Olivença, à Campo-Major et à Elvas, et l'infanterie, des différens corps répandus dans le voisinage de ces trois villes. On donna le commandement de ces troupes à Emmanuel Saldagne, mestre-de-camp. Matamoros et Sainte-Anne étaient bien munis. Tous les paysans des campagnes voisines s'y étaient retirés. S'ils retardèrent, par la défense qu'ils firent de quelques heures, la prise de ces deux bourgs, ils servirent aussi à rendre plus considérable le butin des vainqueurs; car les paysans s'y croyant hors d'insulte, y avaient transporté ce qu'ils avaient de plus précieux.

Le succès de cette entreprise et le butin que le soldat avait fait ranimèrent son courage : il demanda qu'on ne laissât plus languir sa valeur dans l'oisiveté. André d'Albuquerque, entièrement guéri de sa blessure, crut devoir profiter de cette disposition

pour tenter encore quelque chose de plus important. Il conçut donc le dessein d'aller enlever le château d'Oliva, situé dans le même voisinage de Sciarès, et dont la forte et nombreuse garnison incommodait souvent les Portugais des frontières. Le comte de Soure ayant applaudi au projet d'Albuquerque, ce dernier choisit un corps de deux mille hommes et de quinze cens chevaux; on nomma pour officiers majors de l'infanterie les mestres-de-camp Emmanuel de Mélo, Emmanuel de Saldagne, et Juan Lette d'Oliveira. La cavalerie fut menée par ses officiers ordinaires. D'abord on se rendit à Olivença, et de là, marchant pendant toute la nuit, on s'approcha d'Oliveira. A la vue des Portugais, les Castillans abandonnèrent la campagne à leur discrétion, et coururent s'enfermer dans le château. Les Portugais, sans s'amuser au pillage, les poursuivirent, et tentèrent aussitôt, pour ne pas laisser respirer l'ennemi, de faire sauter les portes avec deux pétards; mais ils crevèrent sans faire aucun effet. Comme le régiment d'Emmanuel de Mélo s'était avancé pour entrer subitement dans la place, il en essuya tout le feu : il eut trente hommes tués, et deux capitaines blessés, Emmanuel Nuñez Leitam et Louis Spinola.

Albuquerque reconnut cependant le château de tous côtés. Il était bâti à l'antique. Ensuite ayant fait approcher des parapets, il attacha le mineur à la

muraille en deux endroits différens. Les Castillans mirent tout en usage pour brûler les parapets; mais tout ce qu'ils tentèrent fut inutile. Le troisième jour, les mines furent en état de jouer. Les Castillans s'en étant aperçus, pour ne point s'exposer aux suites d'un assaut, se rendirent à la discrétion du vainqueur. Les soldats demeurèrent prisonniers de guerre, et les paysans furent renvoyés dans leurs terres avec tout ce qu'ils purent emporter sur leur dos. Le reste du butin fut partagé entre les soldats et les officiers. Albuquerque fit réparer les murailles du château, où il laissa une garnison suffisante pour le garder.

Les Castillans, pour se dédommager de ces pertes récentes, se jetèrent, après la retraite des Portugais, dans la campagne de Monséras, où ils firent un butin considérable. Denis de Mélo et Castro, chargé de la garde de ce pays avec une compagnie d'infanterie, et Juan Ferréra d'Acugna, qui était dans la ville de Morano avec une autre compagnie, se joignirent et sortirent sur l'ennemi, qui les tailla en pièces l'un et l'autre, et les fit prisonniers.

Dans la province de Beira, Rodrigue de Castro, voyant que le marquis de Tavora, qui commandait sur cette frontière pour les Castillans, violait le traité par lequel ils étaient convenus de s'interdire l'un et l'autre tout acte d'hostilité, chercha à s'en venger. Il entra donc dans le pays ennemi, et y mit

à feu et à sang les terres de Vilvestre, de Barroco Pardo et de Satzellio. Malgré ces succès, les peuples de Beira gémissaient sous son gouvernement, ainsi que sous celui de Sanche Emmanuel. Ces deux capitaines traitaient les sujets du Roi avec la même rigueur que les ennemis. Ils les pillaient, les volaient, les accablaient de subsides. Ils portèrent leurs concussions à un tel excès, que les cris des peuples opprimés parvinrent enfin jusqu'aux oreilles du Roi. Ce prince, qui ressentait véritablement un amour de père pour tous ses sujets, fut indigné de cette conduite, les rappela à Lisbonne, et leur ôta leurs gouvernemens. Ils demeurèrent quelque tems sans emploi. Cependant, en considération de leurs services passés, de leur courage, de leur expérience, il leur pardonna, et les rétablit dans leurs gouvernemens. Dom Juan oubliait volontiers les fautes de ceux qu'il employait, pourvu qu'ils fussent d'ailleurs fidèles à leur prince et à leur patrie; mais le moindre soupçon contre la fidélité était puni avec la dernière rigueur.

Cette extrême délicatesse à ce sujet le porta à faire arrêter, en 1654, dom Sébastien César de Ménésès, et le père Diègue César son frère, de l'ordre des Frères mineurs de Saint-François. Leur naissance était illustre, et ils appartenaient à la maison royale. Sébastien avait un esprit pénétrant; il s'était appliqué dès sa plus tendre jeunesse aux études

les plus profondes; son savoir était vaste et solide, et son esprit orné de toutes les grâces de la littérature. Ces avantages lui avaient mérité la charge de grand-inquisiteur et le riche évêché de Coimbre. Il n'était pas moins versé dans les affaires politiques que dans les affaires ecclésiastiques. Son mérite était si généralement reconnu à ces deux égards, que le Roi ayant conçu pour lui une haute estime, l'avait admis dans son Conseil privé; enfin, il n'entreprenait rien dont il ne fît part à Sébastien. Le public, qui rarement sait bien apprécier ceux que la fortune élève à la confiance des princes et des Rois, parce qu'en effet il arrive rarement que leur mérite soit solide; le public, dis-je, voyait avec plaisir la faveur de Sébastien. Affable, populaire, civil, serviable, on trouvait en lui un protecteur qui réunissait en sa personne le crédit et la puissance, l'équité et l'humanité.

Diègue César, son frère, n'avait que de l'ambition, sans avoir presque aucun de ses talens. Brûlant de parvenir aux premières charges de son Ordre, il alla d'abord à Rome pour y faire sa cour au général, et pour y obtenir, par des complaisances, l'objet qui pouvait seul remplir ses désirs inquiets. Après y avoir demeuré quelques années, il revint à Lisbonne, où il fut enfin arrêté. Il avait eu pour ami et pour confident, dans le tems de son noviciat, lorsqu'il était entré dans l'ordre, le père An-

toine d'Andréade d'Oliva, qui, dans l'espérance d'obtenir sa protection, s'était entièrement dévoué à lui. Andréade, vif, pétulant, peu scrupuleux, et même d'un cœur peu touché des grandes vérités de la religion, s'ennuyant d'être moine, quitta son ordre, et prit l'habit séculier. La vie qu'il mena dans le monde fut peu décente, et même scandaleuse. Néanmoins il sut toujours se conserver l'amitié de dom Diègue et la protection de toute sa maison. Sébastien en parla au Roi comme d'un homme actif, vigilant, et possédant cette heureuse souplesse qui s'insinue avec adresse dans les esprits les plus difficiles, qui sait se concilier les cœurs, et pénétrer dans les divers mouvemens qui peuvent les occuper. Le Roi cherchait un homme de confiance pour l'envoyer à Madrid observer la conduite de cette Cour, afin de pouvoir être instruit exactement de tous les desseins qu'on y formait, ou qu'on pouvait y former contre sa puissance. On lui proposa Andréade, et il l'accepta. Andréade fit plusieurs voyages en Castille, et répondit avec assez de prudence et de bonheur à la confiance qu'on avait en lui. Ne trouvant point que sa fortune fît le progrès qu'il avait espéré, et craignant d'ailleurs qu'il ne vînt enfin à être découvert, il voulut (pour faire croire au Roi que la fidélité était sa première vertu, à laquelle il sacrifiait tout) lui donner des soupçons contre celle de ses protecteurs. Il lui dit donc

que le père dom Diègue, pendant son séjour à Rome, avait eu plusieurs conférences avec le duc de l'Infantado, ambassadeur du Roi catholique, et plusieurs autres ministres résidens dans cette Cour, pour délibérer avec eux sur les moyens qu'on pourrait efficacement employer pour remettre la couronne et le royaume de Portugal en la puissance du roi Philippe; qu'il n'était revenu à Lisbonne que pour faire entrer Sébastien son frère dans les vues des Castillans, et qu'il l'y avait entraîné, dans l'espérance flatteuse de lui procurer le chapeau de cardinal. Si les rois et les princes entendaient leurs véritables intérêts, ils interdiraient à leurs sujets ecclésiastiques cette espérance qui ne les jette que trop souvent dans des intrigues dangereuses. Ils laisseraient cette superbe dignité, ouvrage de la politique de Rome, aux ultramontains, et ne permettraient point que leur clergé pût aspirer à d'autres dignités qu'à celles qui émaneraient immédiatement de la puissance royale.

A ces accusations, Andréade ajouta que, dans les différens voyages qu'il avait faits à Madrid, dom Sébastien et dom Diègue l'avaient chargé de plusieurs lettres pour les ministres et les Grands d'Espagne, et il mit même quelques-unes de ces lettres entre les mains du Roi. Plusieurs soupçonnèrent que ces lettres avaient été contrefaites. Cependant Sébastien et son frère furent arrêtés en

conséquence, et étroitement observés dans les prisons du palais; quant à Andréade, le Roi l'envoya dans le Brésil avec un emploi honorable. La mort prochaine de Jean IV lui ôta le tems d'examiner à fond l'accusation que le moine avait intentée contre ses protecteurs, et la Reine ne voulant pas, pendant le cours de sa régence, déplaire à la noblesse, dont les principaux avaient d'étroites alliances avec la maison de Ménésès, négligea d'approfondir cette affaire. Elle adoucit même leur prison, et peu de tems après elle leur rendit la liberté. Diègue n'y survécut que quelques momens, et le même jour qu'il mourut, Andréade fut assassiné. On regarda cet assassinat comme un châtiment de Dieu, et comme une vengeance de la perfidie.

A l'entrée de l'année 1655, le pape Innocent X mourut à Rome. Le conclave s'assembla, et, après avoir été long-tems partagé sur le choix de son successeur, tous les suffrages se réunirent en faveur du cardinal Fabio Chigi, qui prit le nom d'Alexandre VII, homme dont la vertu était généralement reconnue. Il fit espérer au Roi de Portugal de terminer enfin incessamment les affaires des évêques de son royaume, et il reçut et admit à son audience l'ambassadeur de Portugal, avec les mêmes honneurs accordés à ceux des autres Rois de l'Europe catholique. Pour le convaincre entièrement qu'il ne respirait que la paix de l'Église, que ses vues

étaient justes, que l'instruction des fidèles était son unique ambition, que son pontificat devait être un pontificat de justice et de charité, qu'il voulait enfin devenir le père commun de tous ceux que la foi soumettait à l'église de Rome, il permit au cardinal Virginio des Ursins d'être dans sa Cour le protecteur de la couronne de Portugal. Jean IV, informé de ses heureuses dispositions, envoya aussitôt des ordres à dom François de Souza Coutigno, pour lors ambassadeur à la Cour de France, de partir pour celle de Rome, afin d'y remplir la même dignité.

Coutigno était revenu en France pour la seconde fois, afin de distribuer une somme de trois cent mille écus aux ministres de cette couronne, pour les engager à terminer entre les deux puissances cette ligue offensive et défensive dont nous avons parlé. Mais les soins et les peines qu'il se donna pour cette affaire furent aussi inutiles que l'avaient été les démarches de ses prédécesseurs. La Reine-régente et le cardinal Mazarin son ministre en éludèrent la conclusion, comme le chevalier de Sainte-Foi l'avait éludée dans Lisbonne. Les raisons qu'alléguait la France pour s'en défendre étaient prises dans la lenteur et la faiblesse avec lesquelles le roi de Portugal fesait la guerre aux Castillans; mais, à dire la vérité, ces raisons n'étaient qu'un prétexte. La France ou le ministre en avaient d'au-

tres plus solides peut-être pour leurs intérêts, mais moins honorables. Le cardinal méditait depuis long-tems la paix avec l'Espagne ; il ne voulait prendre aucun engagement avec le Portugal, de crainte que cet engagement pût devenir un obstacle à ses véritables desseins.

Cependant il insistait toujours sur le premier motif, et le roi de Portugal, qui ne soupçonnait pas le second, le seul pourtant qui empêchât la conclusion de la ligue, s'excusait ainsi sur le premier : il disait qu'il était vrai que dans les dernières campagnes il avait fait la guerre aux Castillans avec moins de vigueur que dans les campagnes précédentes; mais qu'on devait considérer que cette guerre n'était pas la seule qu'il eût à soutenir; que les Hollandais fesaient les derniers efforts pour lui enlever les pays éloignés soumis à la couronne de Portugal, et qu'il était obligé, pour les conserver, d'y envoyer une partie de ses forces, d'autant plus que de la conservation de ces pays dépendait la richesse de son royaume; qu'il savait d'ailleurs par sa propre expérience qu'une guerre offensive ne pouvait être que ruineuse pour celui qui l'entreprenait; que c'était beaucoup dans les circonstances où il s'était trouvé et se trouvait encore, non-seulement d'avoir repoussé l'ennemi, mais encore d'avoir pu en si peu de tems, et au milieu des embarras d'une guerre, réparer les places fortes de

son royaume, dépourvues de vivres, de munitions, d'artillerie, de soldats et d'officiers capables de commander; qu'il avait cependant heureusement exécuté tout cela, mais qu'il ne pouvait plus mettre sur pié des armées assez considérables pour entrer dans le pays ennemi, ce qui le déterminait à se tenir sur la défensive; qu'il ne pouvait même subvenir aux dépenses immenses qu'il devait faire pour se défendre, qu'en ménageant extrêmement ses finances; que la guerre était un abîme où les États les plus florissans s'engloutissaient; que la France devait savoir que le Portugal, lorsqu'il était monté sur le trône, était réduit à la dernière des misères par la rapacité et la tirannie des Espagnols; qu'il ne s'était soutenu sur le trône que par son industrie et le zèle inconcevable de ses peuples, qui s'étaient sacrifiés avec tant de générosité, qu'ils méritaient bien qu'il songeât à les soulager, ce qui lui serait impossible s'il consentait aux désirs de la France, en entrant avec une armée dans la Castille; que la France devait être contente des progrès qu'elle avait faits à la faveur de la diversion qu'il avait causée jusqu'à présent; qu'elle ne devait pas l'être moins des sommes considérables qu'il avait fournies en différens tems, quoiqu'elle eût entièrement négligé ses intérêts à Munster et ailleurs.

Le marquis de Nizza et Emmanuel d'Acugna, évêque d'Elvas, signifièrent toutes ces raisons, par

ordre du Roi, à l'envoyé de France. A l'égard de Coutigno, voyant que Mazarin ne cherchait qu'à l'amuser, il prit son audience de congé, et partit pour Rome. Cependant les opérations de la guerre, en conséquence du sistème du Roi, s'exécutaient toujours avec lenteur dans la province d'Alentéjo; elles se bornèrent à quelques légers combats entre la cavalerie de l'un et de l'autre parti, et à quelques courses de peu de conséquence. Dans la province de Tras-os-Montès, on avait suspendu tout acte d'hostilité des deux côtés. Cette espèce de trève fut cependant rompue par ordre du Roi. Il ordonna à Juan Mendez de Vasconcellos, qui commandait dans cette province, de reprendre les armes. Vasconcellos, avant de rien entreprendre, en fit avertir le marquis de Tavora, qui commandait les Espagnols sur cette frontière. Les Galiciens aussitôt entrèrent dans le Portugal, pillèrent Paradella, ravagèrent tout son territoire, et se mirent en devoir d'en enlever tous les bestiaux. Antoine-Jacques de Païva, mestre-de-camp, était en quartier à Mirande, non loin de l'endroit par où les Castillans devaient se retirer. Il chargea Ferdinand Pinto Basselar, et Popelinier François, d'aller les y attendre avec deux compagnies de cavalerie. Ils obligèrent l'ennemi à abandonner son butin, et à s'enfuir honteusement. Les Portugais, profitant de leur terreur, se jetèrent sur le territoire de Sémil,

où le soldat contenta son avarice, par le butin immense qu'il y fit.

Vasconcellos prépara ses troupes à de nouvelles expéditions. Il donna ordre à Jacques de Païva de se poster vers la place de Carvagialès avec deux cens hommes d'infanterie et deux cens chevaux, de faire en sorte d'attirer en rase campagne la garnison de cette ville, et s'il ne pouvait y réussir, de ravager tout le territoire et les terres voisines. Païva obéit : il se présenta d'abord devant Carvagialès. La garnison n'osant sortir de la place, les Portugais désolèrent la campagne. De là ils se transportèrent à Tavora, ancien patrimoine du général espagnol, qu'ils pillèrent et brûlèrent avec dix-neuf villages situés dans le voisinage, dépendans de la juridiction de Tavora.

Après la retraite de Païva, les Espagnols à leur tour marchèrent pour se venger de ces pillages, et se jetèrent le long du Douro, brûlant tous les lieux par où ils passaient. Païva en fut informé, et se mettant à la tête de ses troupes, il marcha pour arrêter les progrès des ennemis. Il les rencontra bientôt, et quoiqu'inférieur en forces, il les attaqua, rompit leur cavalerie, mit en fuite leur infanterie, fit beaucoup de prisonniers, et couvrit la campagne de leurs morts. Le marquis, consterné de cette défaite, s'unit à Vincent de Gonzague, commandant dans la partie supérieure de la Galice, et résolut de

tenter conjointement avec lui un nouvel effort pour arrêter les courses des Portugais.

Vasconcellos, de son côté, appela à son secours les troupes des provinces voisines, et se mit en état de repousser l'ennemi. Étant occupé à préparer tout ce qui était nécessaire pour une vigoureuse défense, il reçut un député de la part du marquis de Tavora, par lequel celui-ci fesait proposer une nouvelle suspension d'armes. Vasconcellos avant de répondre à cette proposition, en informa le Roi qui ne voulut point l'accepter. Vasconcellos le fit savoir à Tavora. Alors on se mit de part et d'autre en campagne; mais les deux armées se contentèrent de s'observer respectivement; et l'hiver étant survenu, chacun gagna ses quartiers, sans avoir rien entrepris d'important.

Dans la province de Beira, dom Juan de Mélo Féo commandait le département de Rodrigue de Castro. Quoiqu'il y eût suspension d'armes de ce côté, Féo s'étant joint à Gaspard de Tavora, gouverneur de Pénamacor, alla pour saccager le territoire de Villa-Vellia. Les Castillans s'assemblèrent promtement, et l'attendirent pour le combattre au pas de Villar-Agua, non loin de la rivière d'Aguada. Féo en fut informé par ses espions. Après avoir ravagé les campagnes de Villa-Vellia, il marcha à l'ennemi dans le dessein de lui livrer le combat. En arrivant à Villar-del-Rei, il rencontra les batteurs

d'estrade. Ils en vinrent aux mains avec l'avant-garde des Portugais. Cependant les Castillans s'avancèrent vers une vallée qui régnait le long de la rivière d'Aguada, et s'y mirent en bataille, rangeant leur cavalerie sur une même ligne, et leur infanterie derrière pour la soutenir. Féo, après avoir mis en fuite les batteurs d'estrade, s'avança aussi de son côté en bon ordre. Étant à la portée des ennemis, il les fit charger par Gaspard de Tavora. Le choc fut violent, les Espagnols l'environnèrent avec leur cavalerie qui était supérieure, et Tavora allait être taillé en pièces, si Féo n'eût volé à son secours avec Barthélemi d'Azévédo, et ne l'eût dégagé.

Gaspard étant hors de danger, Féo tomba sur l'infanterie, la prit en flanc, la perça, la rompit, et la tailla en pièces dans un instant. La cavalerie espagnole qui s'était cependant ralliée, revint pour charger la cavalerie portugaise, qui de son côté s'était mise aussi en état de combattre de nouveau. Ce combat fut extrêmement long et violent; Féo lui-même fut blessé dangereusement; plusieurs Portugais de distinction, comme Emmanuel de Mélo, Quadros et François Barbosa d'Almada, tombèrent morts sur la place; cent autres des plus braves demeurèrent couverts de blessures. La victoire fut long-tems balancée par la valeur et l'acharnement des combattans de l'un et l'autre parti. Elle

se déclara enfin pour les Portugais. Les Castillans furent renversés et mis en fuite de toutes parts; ils gagnèrent Saint-Félix, laissant morts sur le champ de bataille leurs meilleurs soldats et leurs meilleurs cavaliers, avec leurs commandans Joseph de Pardo, et les capitaines Pierre Darsi, Juan Daila, André Alfonse et Thomas de Matta.

Le nombre des prisonniers fut considérable, et l'on trouva parmi eux plusieurs officiers de la première distinction : mais cette victoire fut peu de tems après souillée par une cruauté barbare et indigne d'une nation policée et éclairée des vrais principes de la justice. Antoine Soarès de Costa, sergent-major, commandait dans le château de Salvaterra, dépendant du gouvernement de Pénamacor. Soarès s'était lié d'amitié avec Alfonse de Sandé, homme d'une grande naissance et d'un mérite reconnu, à l'occasion du commerce qu'on permettait aux soldats de l'une et l'autre nation, sur cette frontière, où les courses et les hostilités avaient été suspendues. Malgré cette suspension, Sandé, qui voulait se rendre recommandable auprès du Roi catholique, son maître, méditait le projet d'enlever aux Portugais le château de Salvaterra, situé avantageusement, et dont les Portugais pouvaient facilement ravager les terres des Castillans. Comme l'entreprise était au-dessus de ses forces, il essaya de tenter par l'espoir des récompenses les plus bril-

lantes la fidélité de Soarès. Soarès écouta les propositions qu'on lui fit faire, dans le dessein de faire tomber Sandé dans ses piéges. Pour convaincre ce dernier qu'il agissait de bonne foi, il lui écrivit qu'il ne pouvait se fier à sa parole, s'il ne lui donnait des preuves constantes que le Roi catholique le récompenserait à proportion du service qu'on exigeait de lui. Sandé, pour le contenter, écrivit au roi Philippe et au célèbre dom Louis de Haro, son ministre et son favori, pour leur demander une patente dans laquelle on expliquât les grâces, les honneurs et les priviléges qu'on avait résolu d'accorder à Soarès. On envoya sans différer cette patente, et dom Louis de Haro l'accompagna d'une lettre pour le commandant portugais. Soarès la reçut, et dissimulant toujours son véritable dessein, il fit avertir Sandé du jour qu'il pourrait lui livrer le château. On convint en même tems que Sandé s'y introduirait avec trente officiers déguisés en marchands; qu'ils s'empareraient de la porte, et qu'on placerait dans le voisinage un corps de troupes castillanes pour les secourir dans l'instant. Le jour où tout devait s'exécuter étant arrivé, Sandé, après avoir placé ses soldats dans un lieu propre à l'embuscade, fut introduit dans le château avec trente officiers. On les fesait entrer un à un, et à mesure qu'ils entraient, on les fesait assommer avec une barre de fer, en sorte que tous furent tués de cette manière,

ignorant le sort les uns des autres. On ne conserva la vie qu'à Sandé pour lui faire éprouver une mort plus cruelle et plus horrible. Soarès, furieux de ce qu'il avait pu le croire capable de trahir son prince, croyait que la vengeance la plus barbare lui était permise. Il le fit donc attacher à la bouche d'un canon, et dans l'instant on vit sauter en l'air son corps en mille pièces, et offrir aux regards effrayés un spectacle affreux. Cette action de Soarès fit horreur à tous les honnêtes gens du royaume; et quoique dans la suite il méritât par sa valeur et son courage de monter aux grades les plus honorables de la guerre, il ne put effacer l'idée de cruauté qu'on avait conçue de lui, et on ne le nommait que par un surnom flétrissant; surnom qu'il conserva tant qu'il vécut.

Dans les Indes, la guerre continuait toujours dans l'île de Ceilan, entre les Portugais et les Hollandais. Aragna s'était enfin avancé vers Calaturé, et s'était campé près de cette ville. Les Hollandais, fortifiés par les nouveaux secours qu'ils avaient reçus, s'approchèrent de son camp pour l'attaquer. Comme leurs forces étaient supérieures à celles des Portugais, Aragna crut qu'il était de sa prudence de quitter la campagne, et de s'enfermer dans la forteresse. Les Hollandais demeurèrent dix jours devant cette place. Voyant qu'il leur était impossible de la réduire, ils regagnèrent leurs vaisseaux,

et firent voile vers Galé. Par l'ignorance des matelots portugais, Antoine de Souza Coutigno y aborda presque en même tems avec huit galiotes et deux pataches chargées d'infanterie, de vivres et de munitions, que Bras de Castro envoyait de Goa pour secourir les Portugais qui étaient dans l'île de Ceilan. Coutigno y devait succéder au commandement à François de Mélo et Castro.

Les Hollandais se mirent aussitôt en mesure de le combattre. Coutigno, malgré l'infériorité de ses vaisseaux, se prépara à une vigoureuse défense. Mais à peine le combat fut-il engagé, que les capitaines qui commandaient les galiotes, saisis d'une terreur panique, profitant d'un vent favorable, l'abandonnèrent et s'enfuirent honteusement. Coutigno, désespéré de leur lâcheté, fit les derniers efforts pour les retenir et les obliger de combattre: mais tout ce qu'il put faire fut inutile; ils le laissèrent exposé à toute la furie des ennemis.

Alors Coutigno, cédant aux instances des officiers et des soldats qui entraient dans ses galiotes, prit aussi le parti de se retirer avec les deux pataches. A l'égard des galiotes, deux allèrent périr sur les côtes; une troisième se retira à Jafanapatan; et les autres, après bien des peines, arrivèrent dans un état pitoyable à Colombo. Coutigno fut contraint de relâcher aussi à Jafanapatan. Le malheur arrivé à ce secours porta le dernier coup aux af-

faires des Portugais dans l'île de Ceilan. Cependant Mélo, informé de ce qui venait de se passer, et, instruit que Coutigno était à Jafanapatan, ordonna à Aragna de partir de Calaturé pour aller le chercher et lui servir d'escorte jusqu'à Colombo. Aragna partit, et, après huit jours d'une marche pénible, il arriva à Pételano, où Antoine de Souza Coutigno s'était déjà rendu avec Antoine d'Amaral, gouverneur de Jafanapatan, accompagnés de deux cens soldats portugais et de mille du pays. Amaral se sépara de Coutigno, et retourna dans sa place avec la moitié de ses troupes. Coutigno et Aragna continuèrent leur route vers Colombo avec l'autre moitié. Ils parvinrent heureusement dans cette ville, où Coutigno fut reçu aux acclamations générales des habitans. Mélo lui remit aussitôt les rênes du gouvernement, et Coutigno éprouva d'abord les faveurs de la fortune; mais son bonheur ne fut pas durable; il ne fit que l'entrevoir et le perdit aussitôt de vue.

D'abord les Ceilanais, connus dans le pays sous le nom d'Arraciens, se révoltèrent contre les Hollandais, abandonnèrent Négumbo, et se rendirent à Colombo. Il entra en même tems dans cette ville un secours de vivres et de munitions qu'Antoine d'Amaral envoyait de Jafanapatan. L'arrivée des Arraciens et de ce secours releva entièrement le courage des Portugais de Colombo; et Coutigno,

concevant les plus flatteuses espérances, crut que les affaires de la nation allaient désormais prendre une face plus heureuse. Occupé de ces idées agréables, il projetait déjà de tenter quelque chose de considérable pour donner de l'éclat et de la réputation à son gouvernement, lorsqu'il vit paraître tout d'un coup dans le parage de Colombo une flotte hollandaise puissamment armée et composée de douze gros vaisseaux de guerre : ils venaient de Batavia, sous les ordres de l'amiral Girard Huld, qui avait succédé dans le suprême commandement des mers des Indes à Mansucar.

Cette flotte alla mouiller dans le port de Négumbo, où l'on fit débarquer toutes les troupes de terre. Après leur avoir laissé prendre quelque repos, on les fit marcher avec une diligence incroyable vers Calaturé, pour en chasser les Portugais; mais elles furent contraintes de retourner sur leurs pas, à cause de l'abondance des pluies, qui grossirent les rivières, gâtèrent les chemins, et les mirent hors d'état de tenir la campagne.

L'intempérie de la saison empêcha également les Portugais d'y envoyer les secours nécessaires pour mettre cette place en état de soutenir un siége.

Antoine Mendès d'Aragna y était retourné pour y commander, et déjà il y souffrait la disette la plus grande; heureusement alors Colombo reçut trois galiotes et vingt-trois bâtimens de charge remplis

de munitions et de vivres, expédiés par Simon Gomès de Silva. Cependant ce secours ne put rassurer entièrement Coutigno; les forces des Hollandais l'inquiétaient et l'étonnaient. Il envoya donc des ordres à Gaspard Figuéra de Serpa, commandant des troupes qui étaient sur les confins du royaume de Candéa, de revenir promtement avec elles à Colombo. Les ennemis, avec six de leurs vaisseaux, étaient venus jeter les ancres dans le port de cette ville, tandis qu'avec six autres ils transportaient à Calaturé les troupes destinées à faire le siége de cette place.

Les pluies avaient cessé, la saison était belle; on était au 23 de septembre, lorsque les Hollandais y arrivèrent et y débarquèrent. Le gouverneur de Galé les y avait joints avec une partie de sa garnison. On commença à ouvrir les tranchées; on poussa avec vigueur les travaux, et l'on dressa les batteries nécessaires pour battre la place. Coutigno était dans une vive inquiétude sur ce siége. Il craignait de perdre cette forteresse, et cette crainte le détermina à y envoyer quelques compagnies d'infanterie pour secourir les assiégés. En arrivant sur les bords de la rivière Morro, elles rencontrèrent un détachement de l'armée hollandaise. Emmanuel Gilles, méprisant le danger qu'il y avait à tenter le passage de cette rivière en présence de l'ennemi supérieur en force, se jeta avec douze soldats dans un bateau,

et vogua de l'autre côté de la rivière pour en favoriser le passage à ses compagnons. Les Hollandais firent un feu terrible sur ce bateau. Gilles et une partie de ceux qui l'avaient suivi furent tués, et les autres obligés à revenir d'où ils étaient partis. Leur sort répandit tant de terreur parmi le reste des troupes, que, bien loin de passer la rivière, elles prirent la fuite, et regagnèrent promtement la ville de Colombo.

Alors Gaspard Figuéra de Serpa s'offrit de conduire un secours d'hommes et de vivres à Calaturé. La disette y augmentait de jour en jour, et les Hollandais, espérant réduire cette place par la famine, empêchaient avec un soin extrême qu'on y portât aucune espèce de subsistance. Comme Figuéra était sur le point de partir, il arriva à l'insu de l'escadre hollandaise quatre galiotes à Colombo, chargées de munitions avec deux cens soldats. Leur arrivée retarda le départ de Figuéra. Cependant on était réduit à la dernière misère dans Calaturé; Aragna était au désespoir. Toutefois, rappelant tout son courage, il ranimait ses soldats consternés, et les exhortait à faire une sortie sur les Hollandais. « C'est, » leur disait-il, « la seule espérance de salut qui nous » reste ; s'il nous faut périr, périssons du moins les » armes à la main ; ne nous abandonnons point à » la cruelle famine, mourons en soldats, et osons » tout attendre de notre valeur. » Ce discours d'A-

ragna parut aux soldats l'effet du désespoir, et ne fit aucune impression sur eux. « Nous sommes, » disaient-ils, « accablés de fatigue, épuisés par la » faim; à peine pouvons-nous soutenir nos armes. » Comment pourrions-nous combattre un ennemi » qui ne manque de rien, qui se repose dans son » camp, qui y jouit de toutes les commodités de la » vie, qui est enfin supérieur par le nombre? C'est » vouloir nous conduire à la boucherie, que de » nous mener pour le combattre. D'ailleurs ceux » qui nous réduisent dans l'état où nous sommes » ne sont point des soldats ramassés au hazard; ce » n'est point une milice neuve et sans expérience : » ce sont de vieux soldats, braves, courageux, in- » dustrieux, accoutumés aux travaux de la guerre, » et retranchés dans un camp aussi difficile à forcer » que la plupart des meilleures places. Ainsi on ne » pourrait l'attaquer sans une extrême témérité; ce » serait vouloir s'exposer sans gloire et sans fruit à » une mort certaine. »

Tels étaient les discours du soldat et de l'officier. En vain Aragna employa les raisons les plus fortes, en vain il excita leur émulation, et leur représenta la honte qui les attendait. Tout fut inutile, et même son autorité, dont il voulut enfin se servir pour les engager à une sortie. Alors il fut contraint de céder au torrent, et obligé de penser à rendre la place. L'ennemi, informé que les assiégés man-

mit pour un tems à la tête des affaires, avait peu de mérite. Faible, indéterminé, il perdait le tems en d'inutiles délibérations. Ainsi le secours destiné pour Colombo ne fut prêt à partir que fort tard; il était même si peu considérable, que François de Sciscias, à qui on en donna le commandement, n'osa s'exposer à combattre une escadre hollandaise qu'il rencontra. Cependant les ennemis avaient investi Colombo. Ils avaient dressé plusieurs batteries pour battre tout à la fois les forts de Notre-Dame de Guadaloupe, de Saint-Sébastien, de Saint-Thomas, et le boulevard de Saint-Jean.

Coutigno, de son côté, malgré le poids des ans et la disette la plus affreuse, se disposait à défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. La nuit, le jour, il était sans cesse occupé à chercher des moyens pour reculer sa chute. Il encourageait ses soldats, exhortait les habitans à seconder avec zèle ses efforts, rappelait aux anciens officiers leurs actions passées, en créait de nouveaux, et les excitait par l'espoir des récompenses et par la gloire qu'on s'acquérait en s'immolant pour la patrie. Enfin il n'oubliait rien de ce qui pouvait contribuer à la conservation de la place, ou du moins à en retarder la perte.

Cependant les Hollandais la battaient avec toute leur artillerie. Déjà les maisons les plus élevées de la ville étaient abattues, et les forts, les boulevards

ouverts en plusieurs endroits. Les Portugais en réparaient les brèches pendant la nuit; mais malgré leur diligence, elles devinrent si considérables, que le général des Hollandais se disposa à donner un assaut. Avant de donner les derniers ordres, il envoya au gouverneur une lettre pour l'exhorter à se rendre, et à ne point s'exposer aux suites terribles d'un assaut. Coutigno lui fit dire qu'il savait mourir, mais non pas devenir l'esclave d'une nation ennemie de sa patrie ; qu'il l'attaquât, et qu'il se défendrait. Alors les Hollandais se préparèrent à l'attaque par différens endroits, pour séparer et affaiblir par-là les forces de la place. Ils commencèrent par faire entrer dans le port trois vaisseaux, sur chacun desquels il y avait cinquante soldats. La nouveauté d'une action si pleine d'audace, remplit la ville de trouble et d'épouvante. Le père Damien Vieira, jésuite, comprit que leur dessein était de s'emparer du fort de Sainte-Croix, qui dominait le port. Aussitôt on y envoya par son conseil des troupes, et l'on fit un feu si terrible sur ces vaisseaux, qu'on les mit hors de combat. Les soldats qui étaient dedans se jetèrent dans des bateaux et se sauvèrent. Tandis qu'on se battait ainsi dans le port, le colonel Flas avait attaqué d'un autre côté, avec sept cens hommes, le quartier qui regarde Maparné : Gaspard Figuéra de Serpa, qu'on avait destiné pour défendre la porte de Saint-Jean, y accourut prom-

tement. Il opposa une vigoureuse résistance aux ennemis; il remplit le fossé de leurs morts, et les contraignit enfin à se retirer honteusement.

Le général Huld attaqua avec huit cens soldats la porte de la Reine, qu'on avait confiée au capitaine Alvarès Rodriguès Boralho. Les Hollandais, pour s'approcher de cette porte, devaient passer un pont dominé par le fort Saint-Étienne et le fort Saint-Sébastien : on tira sur eux le canon, et on en tua un nombre considérable. Néanmoins ils s'avancèrent, et allèrent se ranger en bataille au pié des remparts; on fit feu sur eux et on les incommoda beaucoup. Ils se formèrent cependant, et marchèrent fièrement à l'attaque de la porte: elle fut vive et longue ; et après un combat où les Hollandais eurent toujours du dessous, Huld reçut à la jambe un coup de mousquet qui l'obligea de se retirer avec ses troupes.

Tandis qu'on combattait ainsi sur le rempart et aux portes, deux cent quarante soldats hollandais s'étaient présentés sur des bateaux vers le lac qui couvre la ville d'un côté. Dominique Coëllo d'Ayala gardait ce poste. Les ennemis prirent terre malgré ses efforts, et bientôt les Portugais ayant pris la fuite, les Hollandais les poursuivirent, et entrèrent dans la place. Le vicaire-général, informé du danger où l'on était, se mit à la tête des prêtres, des moines et des jésuites, et courut pour arrêter le

premier effort des ennemis. Le Père Damien Vieira se comporta dans cette occasion avec une valeur et un courage admirables; il se posta au milieu de la rue par où les ennemis se présentaient, essuya leurs décharges, et les arrêta. Emmanuel Rodriguez Franco accourut à son secours avec un petit détachement; mais enfin les Hollandais les eussent forcés, sans l'arrivée d'Antoine Mélo et Castro, et de quelques autres officiers, qui les taillèrent en pièces, et firent prisonniers ceux qui restèrent. Cette journée coûta aux Hollandais neuf cens hommes et trois de leurs meilleurs vaisseaux, sur lesquels les Portugais trouvèrent trente pièces de canon, avec des munitions et des vivres qui leur furent d'un grand secours.

Cet échec ralentit l'ardeur des Hollandais, et les rendit plus circonspects dans leurs attaques. Ils prirent même le parti de réduire la place par la famine, et s'y déterminèrent, persuadés qu'ils étaient qu'on y manquait déjà des choses les plus nécessaires. La disette causa dans Colombo une maladie contagieuse qui fit mourir près de sept mille personnes. Par cette mortalité, les Portugais épargnèrent des vivres qui les mirent en état de soutenir plus long-tems le siége. Les Hollandais recommencèrent alors leurs attaques, et poussèrent avec ardeur leurs travaux; ils se logèrent dans le fossé du fort Saint-Jean, et ils ouvrirent une mine.

Un Portugais qui était à leur service déserta, et alla avertir ses compatriotes de ce qui se passait. Aussitôt les assiégés contreminèrent. Les mineurs de l'un et l'autre parti se rencontrèrent sous terre, et se battirent avec une fureur sans égale : les Hollandais furent enfin vaincus et contraints d'abandonner le terrain avec tous leurs instrumens.

Cet avantage que les Portugais remportèrent le 11 de janvier 1656 ne les soulagea pas beaucoup. Les maladies et la famine qu'ils ressentaient déjà d'une manière pressante les réduisaient au désespoir. On vit des mères égorger leurs enfans pour se conserver la vie. Dans cette situation, Coutigno fit sortir de la place trois cens bouches inutiles. Les Hollandais les chassèrent, et les obligèrent à retourner vers la ville. Les Portugais refusant de les y recevoir, ils demeurèrent exposés aux coups de leurs amis et de leurs ennemis, et périrent presque tous.

On était déjà à la fin de mars, et rien n'égalait la misère où étaient réduits les assiégés. Les assiégeans eux-mêmes souffraient et commençaient à s'impatienter. Ils se déterminèrent à envoyer à Coutigno deux ambassadeurs au nom du Roi de Candéa. Ils se présentèrent au pié des remparts; on les introduisit dans la ville, et Coutigno leur donna audience. Ils lui dirent qu'ils venaient de la part de leur Roi pour le sommer de se rendre sans différer, que le

moindre délai causerait sa perte, et qu'on ne lui donnait que l'instant qu'on lui parlait pour se déterminer. Ce discours remplit Coutigno de fureur et d'indignation. Les soldats portugais en frémirent aussi, et sans les officiers ils eussent massacré ces ambassadeurs, au mépris du droit des gens. Coutigno, maître de tous les mouvemens de son âme, modéra leur colère, et renvoya les ambassadeurs avec une réponse digne de son courage.

Cette réponse, contraire aux espérances des Hollandais, répandit une espèce de fureur dans tous les esprits. Les assiégeans reçurent un nouveau renfort de vivres, de troupes et de munitions. On continua donc les attaques avec une diligence incroyable. Bientôt les retranchemens furent renversés, les forts ouverts de tous côtés, les murailles ébranlées, les fossés comblés, et les Hollandais, sans perdre de tems, se préparèrent à un nouvel assaut.

Sur ces entrefaites, le général Huld fut tué d'un coup de mousquet à la tête, en visitant les attaques. On lui donna pour successeur le gouverneur de Galé. Celui-ci, voulant réduire la place avant qu'on eût envoyé un autre général de Batavia, pressa le siége avec plus de vivacité encore que Huld. Les Portugais, malgré l'extrême misère où ils étaient réduits, se déterminèrent à faire une sortie pour enclouer le canon des batteries braquées contre le

boulevard de Notre-Dame et de Saint-Étienne, qui les incommodaient beaucoup. Ils exécutèrent leur projet: ils se jetèrent avec une fureur terrible sur les Hollandais, s'emparèrent des batteries, enclouèrent le canon, et rentrèrent dans la ville sans avoir presque perdu de monde. Cependant toute l'armée hollandaise avait pris les armes pour les repousser; mais les Portugais étaient déjà retirés lorsqu'elle fut en état de marcher.

Le Père Damien Vieira avait été le conducteur de cette sortie, dont l'heureux succès n'empêcha pas les Hollandais de donner un assaut au boulevard de Saint-Jean le 7 de mai. Diègue de Vasconcellos fut chargé de le soutenir : il opposa une vigoureuse résistance; mais après plusieurs heures d'un combat long et sanglant, Vasconcellos fut tué sur la place, et les Hollandais demeurèrent maîtres du boulevard. Ils y dressèrent aussitôt une batterie contre la ville. Les Portugais des forts voisins accoururent pour en chasser les Hollandais. Le combat devint plus terrible qu'il n'avait encore été; les combattans se mêlèrent plusieurs fois, et les Hollandais étaient enfin sur le point d'abandonner le boulevard, lorsqu'ils reçurent des troupes toutes fraîches qui recommencèrent un troisième combat, où les Portugais furent contraints de céder. Après leur retraite, les Hollandais se logèrent dans le boulevard, qui leur coûta plus de quatre cens hommes.

Les Portugais, de leur côté, voyant l'ennemi pour ainsi dire dans la ville, se barricadèrent dans les rues, tendirent des chaînes, et se mirent en état de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Cette résolution était l'effet du désespoir. Mais Coutigno, après avoir quelque tems réfléchi sur les malheurs auxquels il allait exposer tout un peuple, persuadé d'ailleurs qu'il n'y avait nul secours à espérer, assembla les principaux officiers, où, après leur avoir représenté tout ce qu'on avait souffert depuis huit mois que durait le siége, et le peu de soin que le Gouvernement des Indes avait eu de les secourir, il conclut qu'il était de la sagesse de capituler avec l'ennemi, et de sauver au moins les braves soldats qui restaient après tant de misères souffertes, et tant de périls surmontés.

Tout le monde applaudit à son discours; on envoya un député au général des Hollandais, pour demander une suspension d'armes. On l'accorda, et dans l'instant on s'envoya de part et d'autre des ôtages. D'abord les Portugais demandèrent quinze jours, promettant, s'ils n'étaient point secourus dans cet intervalle de tems, de rendre la place. Les Hollandais refusèrent constamment cet article; en sorte que le 12 de mai la place leur fut livrée, aux conditions que les soldats portugais en sortiraient avec tous les honneurs de la guerre, qu'on ne ferait aucune peine aux religieux, qu'on respec-

terait les églises, et qu'on laisserait aux habitans la liberté de demeurer dans la ville ou d'aller où ils jugeraient à propos.

C'est ainsi que les Portugais perdirent enfin l'île de Ceilan, perte considérable, dont ils furent eux-mêmes la cause par la mésintelligence, la haine et l'ambition malentendue qui régnaient parmi ceux qui étaient à la tête du gouvernement des Indes. Leurs divisions, leurs querelles particulières furent la source de leur ruine générale. Les Hollandais en surent profiter, et, après une longue et pénible guerre, leur constance surmonta tous les obstacles, et ils demeurèrent maîtres de l'île de Ceilan, qui depuis long-tems fesait l'ojet de toute leur ambition.

La perte de cette île fut comme l'avant-coureur du malheur qui menaçait le Portugal. Le Roi depuis quelque tems traînait une vie languissante; son estomac était ruiné, et cependant il ne pouvait s'empêcher de manger beaucoup. Les médecins voulaient en vain s'y opposer; il était tourmenté par une faim dévorante, et ne pouvant digérer la nourriture qu'il prenait pour l'apaiser; il souffrait des douleurs affreuses, qui ruinaient entièrement sa santé. Dans cet état, il ne passait presque aucun jour sans aller à la chasse dans le parc d'Alcantara, et à cet exercice qui devenait un travail véritable pour lui, il joignait celui des affaires du cabinet. Enfin il s'épuisa telle-

ment, qu'il tomba malade à la chasse. Sa maladie commença par une grande douleur au côté, qui fut bientôt accompagnée d'une rétention d'urine. Les médecins épuisèrent toutes les ressources de leur art pour le soulager et le guérir. Mais tout fut inutile; son mal ne fit qu'empirer, et on lui annonça le grand danger où il était.

Cette nouvelle ne lui causa aucune frayeur : il se confessa, se munit de tous les sacremens de l'église, et travailla ensuite à son testament avec Pierre de Vieira de Silva, secrétaire d'état. Lorsqu'il sentit ses forces entièrement épuisées, il fit appeler tous les Grands de la Cour, les principaux ministres, les chefs des tribunaux royaux, les magistrats de la ville, les chanoines de Lisbonne, et tous les chefs des ordres. Il leur recommanda à tous de veiller attentivement à la conservation de la Foi, et à la défense du royaume pendant la minorité de son fils. Il dit que cette idée le consolait, et qu'il espérait qu'elle ne serait point vaine, connaissant par sa propre expérience leur zèle pour leur prince et pour leur patrie.

Le comte de Vimioso avait été tué dans un combat qui s'était passé entre les comtes de Castelmelhor, de Saint-Laurent, et dom Michel de Portugal, le comte de Saint-Jean, et Fernandès d'Almada : ils étaient tous retenus dans les prisons publiques. Le Roi craignant que leur haine n'entraînât des sui-

tes plus fâcheuses après sa mort, les fit tous venir, les réconcilia, et les exhorta à s'unir étroitement, et à travailler unanimement au bien de l'État. Il ordonna au comte de Soure de se rendre en poste dans la province d'Alentéjo, pour veiller à tous les mouvemens que les ennemis ne manqueraient pas de faire à la nouvelle de sa mort. Enfin il entretint la Reine sur la manière dont elle devait se comporter durant sa régence; il embrassa tendrement ses enfans, et il arracha des larmes à tous les spectateurs. Tous les discours qu'il tint furent remplis de sagesse et d'un grand sens. Il rendit le dernier soupir le 6 de novembre, âgé de cinquante-deux ans six mois, ayant regné seize ans moins un mois.

Le roi dom Jean IV laissa trois princes et une princesse; il avait encore une fille naturelle, à laquelle il assigna dans son testament des biens considérables pour être mariée convenablement; mais la Reine, qui ne l'aimait point, l'obligea à s'enfermer dans un cloître.

Il était d'une taille médiocre, assez mal fait; mais il rachetait ce défaut par des cheveux blonds, de la grâce dans les traits du visage, des ieux pleins de feu, et le teint vif et animé. Il s'était rendu fort et vigoureux par l'exercice pénible et continuel de la chasse. Il était somptueux dans ses habits et galant naturellement. Cependant, comme la galanterie

n'est ordinairement qu'un commerce de flatterie, et souvent de fourberie, où le cœur prend rarement part, il se dominait assez pour être grave auprès des dames, ce qui n'empêchait pas que ses attentions pour elles n'allassent jusqu'au respect. Il était simple et familier avec les petits, mais sérieux avec les Grands. Au reste, il fut surnommé l'Heureux, parce qu'il était monté avec un rare bonheur sur un trône occupé par un monarque puissant, et qu'il s'y était maintenu par une suite presque continuelle de prospérités. Il eut une piété solide, et sa dévotion éclatait en tout. Il fut juste, bon, ami sincère, politique consommé, ferme ou plutôt intrépide. Cependant il ne se montra presque jamais à la tête des armées; et l'on peut dire de lui ce que le grand Édouard, roi d'Angleterre, disait de Charles V, dit le Sage, roi de France : « qu'il n'y » avait point de monarque qui endossât moins la » cuirasse, et qui remportât plus souvent des vic- » toires. »

FIN DU HUITIÈME VOLUME.